



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



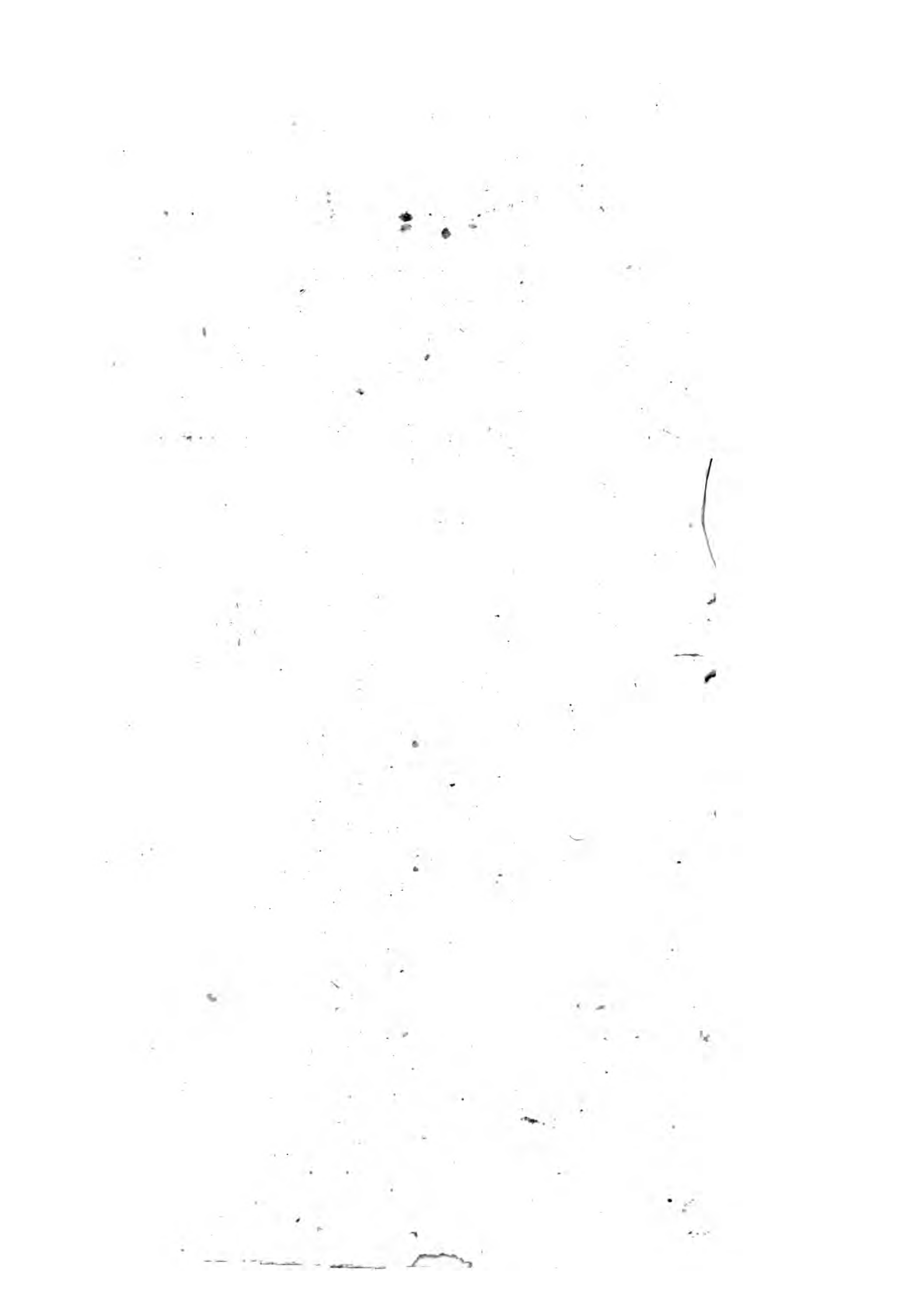
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



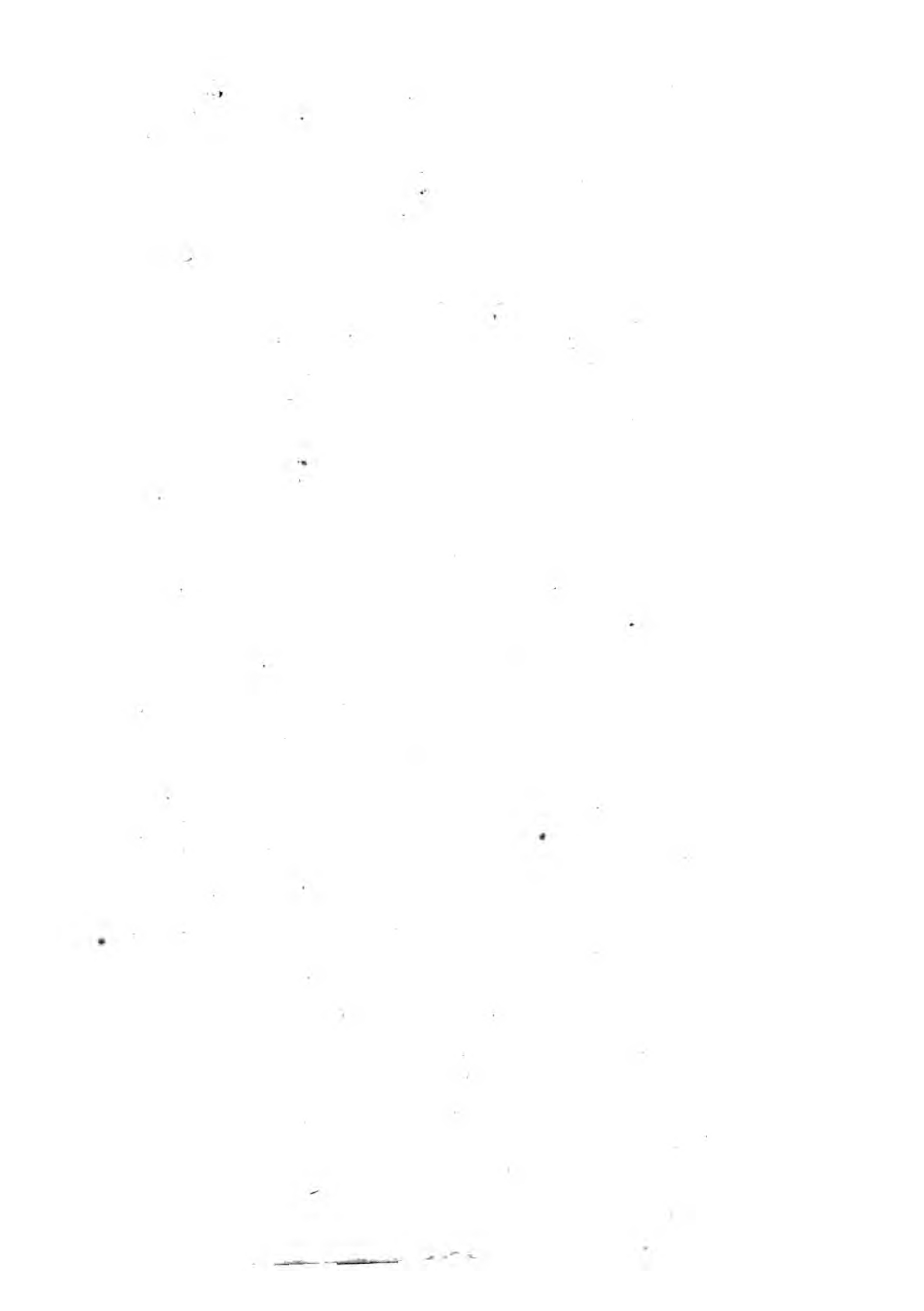
291. a. 19.

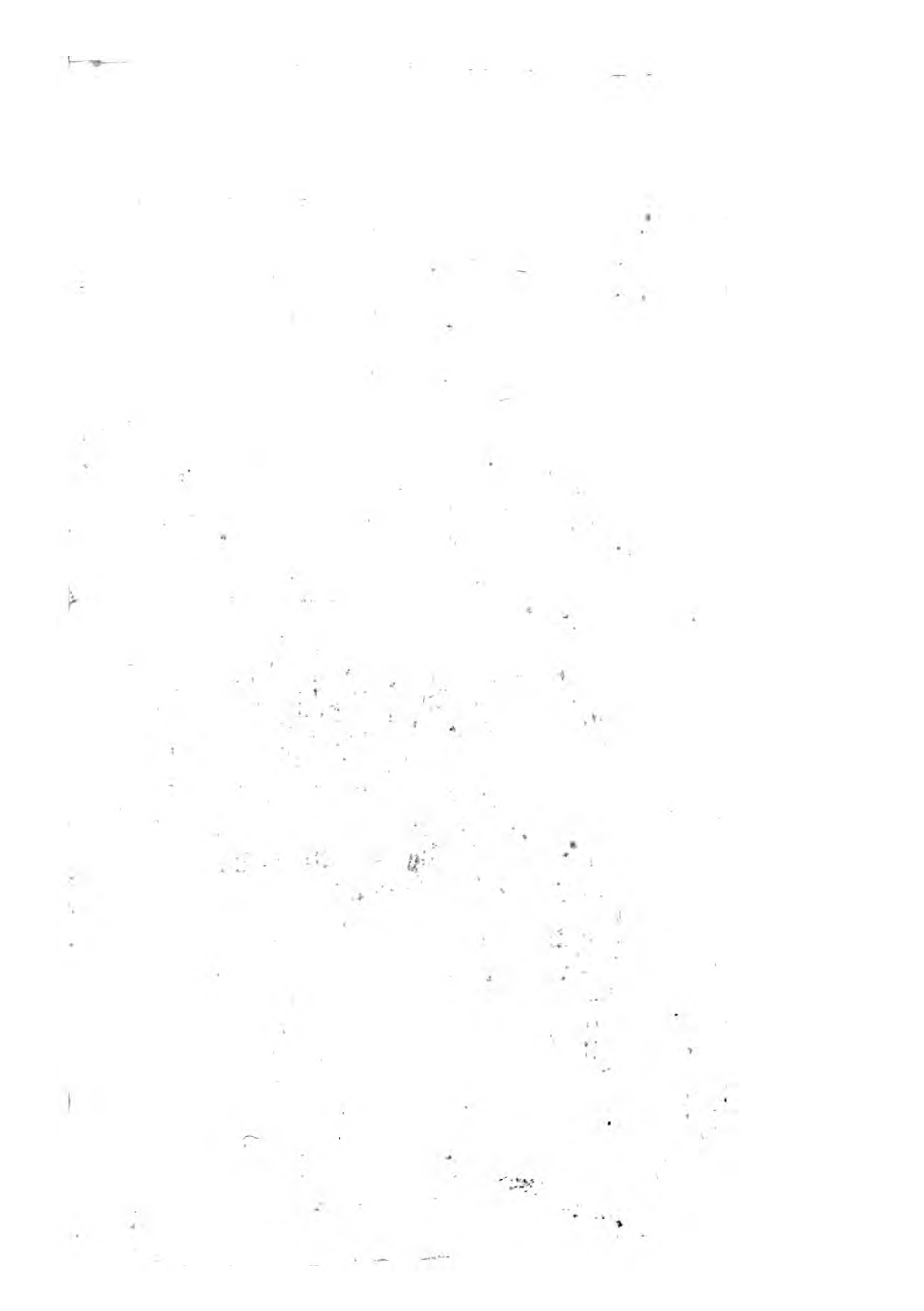






291 a. 13





LES
OEUVRES
DE
M^r. CAPISTRON.



L. Audran Sculp.

à Paris Chez Pierre Ribou sur
le Quai des grands Augustins.

TRAGEDIES,

DE MONSIEUR

CAMPISTRON;

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

SEPTIEME EDITION,

*Augmentée d'une Tragedie du même Auteur qui
n'avoit point encore esté imprimée ; & ornée
de Figures en Taille-douce.*

Le prix est de 4. liv.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à l'Image Saint-Louis.

M. DCCVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

21067A

1711

TRAGEDIES CONTENUES
dans ce Volume.

VIRGINIE.

ARMINIUS.

ANDRONIC.

ALCIBIADE.

PHOCION.

ADRIEN.

TIRIDATE.



P R E F A C E.



N m'a pressé pendant long-temps de consentir à une nouvelle Impression de mes Tragedies. Je m'en suis deffendu juiqu a present. Les occupations que j'ay, bien differentes de celles du Parnasse, m'ont presque ôté le goust de ces dernieres, & ne m'ont pas laissé depuis six ans un seul jour de relâche pour y penser. Cependant j'esperois toujours de trouver un temps favorable, & quelque intervalle dont je pourrois profiter, pour revoir mes sept Poëmes avec soin, y faire quelques corrections & quelques changemens; & même pour en mettre deux autres que j'ay composez, & qui n'ont point parû sur le Theatre en estat d'estre donnez au Public. Comme ce temps n'est point encore venu, je me suis lassé de l'attendre, & j'ay cédé aux instances qu'on m'a faites. Si bien que j'ay permis qu'on travaillast même

P R E F A C E.

pendant mon absence à l'Impression qu'on me demandoit. Elle en sera sans doute beaucoup moins correcte ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement , & d'accorder ce qu'on desiroit de moy.

J'avois d'abord résolu de faire une Préface dans les formes : mais outre, comme je l'ay déjà dit , que je ne suis pas le maistre du temps qu'il y faudroit employer , j'ay jugé qu'elle seroit assez inutile. Qu'aurois-je fait , que la remplir de reflexions sur la Poétique , que la plûpart des gens n'entendent pas , & qui ont esté si souvent repetées , & de tant de façons , qu'elles ne peuvent qu'ennuyer ceux qui les entendent ? Je me contenteray donc de dire un mot en particulier de chacune des sept Tragedies qui sont contenues dans ce volume.

V I R G I N I E.

J'Estois si jeune , lorsque je composay cette Tragedie , que je me suis toujours estonné comment j'avois eu la temerité de la commencer , & la force & le bonheur de la finir. Son succès , quoique mediocre , ne me donna pas lieu de me rebuter du Theatre. Le sujet est tiré de l'Histoire Romaine. Tout en est vray , & il n'y a point

P R E F A C E.

de Personnage Epifodique. Personne n'ignore que le crime d'Appius, & la mort de Virginie, furent caufés que le gouvernement fut changé dans Rome, & que la puiffance des Decemvirs y fut abolie. Tous ceux qui ont écrit l'Histoire de la Republique & de l'Empire Romain, rapportent ce grand evenement, mais particulièrement Tite-Live, vers la fin du troifième livre de la premiere Decade.

A R M I N I U S.

C E fujet est auffi pris de l'Histoire Romaine, le nom d'Arminius est celebre par mille endroits, mais fur-tout par la defaite de Varus, & par le defefpoir d'Auguste. L'ancienne Germanie n'a point eu de Prince ni de Capitaine, qui puiſſe eſtre comparé à celuy-là; & Tacite nous en fait concevoir la plus haute idée, par le magnifique éloge qu'il fait de luy, à la fin du fecond livre de ſes Annales. Il n'y a dans cette Tragedie que l'amour de Varus pour Ifmenie qui ſoit de mon invention; tous les autres faits, & tous les Perſonnages ſont Historiques. Son ſuccés fut grand, quoiqu'elle fût representée dans un temps peu favorable aux ſpectacles. J'avoué que j'ay une furieufe prevention

P R E F A C E.

pour cet ouvrage. Je ne diray point tout ce que j'en pense : Mais j'ose avancer hardiment, qu'il y a peu de Pieces de Theatre où il y ait plus de sentimens & plus de grandeur, que dans celle-cy; principalement dans le second Acte, que je croy un des plus brillans qu'on ait jamais vû sur la Scene.

Il y a environ trois ans qu'un Gentilhomme de Florence, Academicien de la Crusca, traduisit cette Tragedie en Italien, presque mot pour mot, & en fit un Opera, lequel fut representé pendant trois mois devant Monsieur le Grand Prince de Toscane, dans son Palais de Pratolin, avec un applaudissement general.

A N D R O N I C.

JE conçus la première idée de ce sujet sur une Histoire moderne écrite par Mr. l'Abbé de Saint Real, & qui a esté pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme par des raisons invincibles je ne pouvois pas mettre sur la Scene les Personnages de Mr. de St. Real sous leurs veritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque Evenement qui ressembloit à celui qu'il avoit traité. Je trouvay heureusement ce que cher-

P R E F A C E.

chois dans l'Histoire de Constantinople. Les Caractères de Colojean , d'Andronic , & d'Irene font les mêmes que Mr. de Saint Real a donnez à ceux dont il a parlé , & les faits des deux histoires font entierement conformes dans toutes leurs circonstances. La seule difference qu'on y trouve , c'est que Colojean ne fit pas mourir son fils ; il se contenta de luy faire crever les yeux avec du vinaigre brulant , supplice ordinaire des Princes dans l'Empire d'Orient.

Au reste l'éloge que j'ay fait d'Alexis pere de Colojean , n'est pas sans fondement. Ce fut un tres grand Empereur ; & la Princesse Irene sa fille , la Sapho de son siecle , a composé un Poëme à sa louange , qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le succès de cette Tragedie fut aussi heureux à la Cour & à la Ville , qu'aucun qu'il y ait jamais eu ; & il se passa même , pendant les premieres representations , des choses si avantageuses pour moy , qu'il ne me convient pas de les rapporter.

A L C I B I A D E.

LA reüffite d'Alcibiade fut encore , s'il est possible , plus grande que celle d'Andronic , & la quarantième representation fut aussi suivie que la premiere. Le sujet est

P R E F A C E.

tiré des Vies de Plutarque. Il est aisé de voir ce que j'ay changé ou ajouté à l'Histoire. On remarquera seulement que le Personnage d'Artemise , lequel paroîtra peut-être épisodique , ne l'est pas. C'est Herodote qui me l'a fourni , & on trouvera dans cet Auteur , que cette Princesse étoit toute-puissante dans le Conseil du Roy de Perse.

Les Critiques , à leur ordinaire , se déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage ; mais les plus severes demeurèrent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractère , l'esprit & les mœurs de l'ancienne Grece , & que tout ce qui s'est passé de memorable entre Darius , Xercés , Artaxerce , & les Grecs , y estoit assez heureusement ramené.

P H O C I O N.

C E sujet est aussi pris des Vies de Plutarque. Je l'ay autant & plus travaillé qu'aucun de ceux que j'ay traitez. La versification est noble & châtiée. Les interets sont de ceux qui doivent produire les mouvemens les plus pathetiques. Il y a plusieurs situations heureuses & theatrales. Cependant le succès fut très mediocre ; cette Tragedie ne parut sur la

P R E F A C E.

Scene , qu'onze fois de suite ; & le public la reçut avec tant d'indifference , qu'il ne luy fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ay toujours imputé son mauvais sort , à la pitoyable maniere dont le Personnage le plus important fut représenté. Chacun aime à se flater. Je puis avoir tort ; mais peut-être ais-je raison. Le Lecteur en jugera.

A D R I E N.

VOicy la premiere fois qu'on imprime cette Tragedie , dont l'esuc cés fut assez bizarre. On la loüa , on en dit du bien ; mais elle n'excita point cet empressement vif & general , qui fait seul l'heureuse destinée des Pieces de Theatre. J'attribuë le sort de celle-cy à la même cause de celui de Phocion. J'ay pris le sujet dans l'Histoire de l'Eglise , & j'y ay changé ou ajouté peu de chose. J'ignore le jugement qu'on fera de cet ouvrage ; mais je scay bien que pour les Vers , l'ordre , & les mouvemens , il ne doit ceder à aucun de ceux qui sont sortis de ma plume , & que d'excellens Connoisseurs l'ont mis beaucoup au dessus.

P R E F A C E.

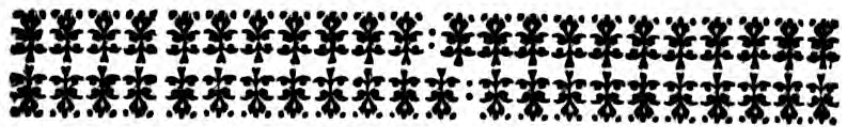
T I R I D A T E.

C E fut en lisant le second Livre des Rois , que l'amour d'Amnon fils de David pour sa sœur Thamar , m'inspira le dessein de faire une Tragedie sur ce sujet. Je crus devoir prendre pour cela quelque nom emprunté , & je choisis celui de Tiridate. Ce n'est pas qu'on trouve dans aucun Historien , que ce Prince ait esté amoureux de sa sœur ; mais plusieurs assurent qu'il mourut d'une langueur dont la cause ne fut jamais connue. J'ay usé du Privilege qu'Aristote me donne , & j'ay imputé cette langueur à l'amour. Tout ce que j'ay dit des Parthes , de leur origine , de leurs mœurs , de l'établissement de leur Empire , de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre , est vray à la lettre , & Justin le rapporte de la même maniere. De toutes mes Tragedies , c'est celle où il y a le plus d'art , & de délicatesse dans les sentimens. Le succès en fut prodigieux , & l'on n'en a point vû sur notre Theatre , ny de plus brillant , ny de plus constant.

V I R G I N I E ,

VIRGINIE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

A P P I U S , l'un des Decemvirs de la
Ville de Rome.

I C I L E , Chevalier Romain, accordé avec
Virginie.

C L O D I U S , Chevalier Romain.

P L A U T I E , Mere de Virginie, & fem-
me de Virginius.

V I R G I N I E , fille de Virginius, & de
Plautie.

C A M I L L E , Confidente de Virginie.

F U L V I E , Confident de Plautie.

S E V E R E , affranchy d'Icile.

F A B I A N , affranchy d'Appius.

P I S O N , Capitaines des Gardes d'Appius.

G A R D E S .

La Scene est à Rome, dans le Palais d'Appius.





VIRGINE . TRAGEDIE .



VIRGINIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

APPIUS, CLODIUS, PISON.

CLODIUS.

DE ma temerité Rome encore surprise:
Demande les raisons d'une telle entre-
prise:

Le Peuple compatit à la juste douleur
D'un Amant éperdu, d'une Mere en fureur:
Il est temps d'informer Rome, Icile, & Plautie
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie:
Qu'ils apprennent, Seigneur, & sans plus differer...

APPIUS.

Helas!

CLODIUS.

Qui peut encor vous faire soupirer?

Dij

Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gêne ?
Que craignez-vous ?

A P P I U S.

Je crains l'aspect d'une inhumaine ;
Je crains de nos projets le succès dangereux :
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,
D'un amour dans mon cœur formé sans espérance,
Et dont le desespoir accroît la violence ?
Je me laissai surprendre aux yeux qui m'ont char-
mé,

Sçachant depuis long-temps qu'Icile étoit aimé,
Quand le don de leur foi, quand leur amour si tendre
Déferoit à mes vœux de pouvoir rien prétendre.
Dieux ! que n'entreprend point un cœur au desef-
poir ?

Je ne me souvins plus des loix de mon devoir ;
Et pour semer entre eux un éternel divorce,
Mon amour employa l'artifice & la force.
Je t'appris mes malheurs : ton amitié pour moy
Déjà par cent efforts m'assuroit de ta foy,
Et contre Icile enfin ta haine inexorable
Te rendoit à mes vœux encor plus favorable,
Ainsi je t'engageai dans mes desseins secrets ;
Ton zele aveuglément a pris mes interets :
Cependant quand je voy l'entreprise avancée,
Mille perils divers s'offrent à ma pensée ;
Mais je tremble sur-tout qu'un odieux Rival
Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

C L O D I U S.

De mon zele pour vous assuré dès l'enfance,
Vous m'avez honoré de votre confiance,
Seigneur, & votre main par de nouveaux bienfaits
A semblé chaque jour prévenir mes souhaits :
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confesse,
C'est d'avoir employé mes soins & mon adresse
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'est promis ;
Je le hais plus luy seul que tous mes ennemis.

TRAGÉDIE.

77

Depuis que par sa brigue assurant ma disgrâce ,
 Je l'ai vû dans nos Camps commander en ma place ,
 Et par l'injuste choix de Rome & du Senat ,
 Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat ;
 Que je serois heureux de le pouvoir détruire !
 Je goûteray du moins le plaisir de luy nuire ,
 Puis qu'enfin votre amour me permet aujourd'huy
 D'attacher à ses jours un éternel ennuy.
 Mais je n'aurois pas eût , quelque ardeur qui vous
 presse ,
 Que le cœur d' Appius fist voir tant de foiblesse.
 Tout flatte vos desirs , tout succede à vos vœux ,
 Vous n'avez qu'à vouloir , Seigneur, pour être heu-
 reux :

Cependant un Rival que votre amour accable ,
 Vous gêne , & vous paroît encore redoutable.
 Il vous le falloit craindre en cet instant cruel
 Que conduisant déjà Virginie à l'Autel ,
 Par les liens sacrez d'un heureux Hymenée
 Il alloit à son sort joindre sa destinée ;
 Lors que tout estoit prêt , la coupe , le couteau ,
 La victime , l'encens , le Prêtre , le flambeau ;
 Quand Plautie elle-même à ses desirs propice ,
 Pour l'Hymen de sa fille offroit un sacrifice :
 C'étoit alors , Seigneur , qu'on eût pu pardonner
 Le trouble où votre cœur semble s'abandonner :
 Mais j'ay mis à ces nœuds un invincible obstacle ;
 Et pour vous épargner ce funeste spectacle ,
 J'ay ravi la conquête à cet heureux Amant
 Dans le Temple , à l'Autel , dans le même moment
 Qu'il formoit ce lien à votre amour contraire ;
 Et malgré les soupirs & les pleurs d'une mere ,
 Malgré tous les efforts d'un amant furieux ,
 J'ay conduit , j'ay remis Virginie en ces lieux.
 Votre repos enfin de vous seul va dépendre ,
 Il ne vous reste plus , Seigneur, qu'à faire entendre
 Une fausse équité qui soutiendra mes droits ,

Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
 Parlons, & publions enfin que Virginie
 N'est point du noble sang dont on la croit sortie ;
 Que chez moy d'un esclave elle a reçu le jour,
 Qu'elle doit être aussi mon esclave à son tour,
 Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naître,
 Hériter de leurs fers, & m'accepter pour maître.

A P P I U S.

Differons un éclat mortel à son honneur.
 Seule encor de son sort elle sçait la rigueur.
 Peut-être se voyant au bord du précipice,
 Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
 N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers ;
 Elle craint, il suffit, de tomber dans les fers,
 Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

C L O D I U S.

Profitez donc, Seigneur, de ce temps favorable,
 Et donnant un cours libre à vos secrets soupirs,
 Courez à Virginie expliquer vos desirs.

A P P I U S.

Je me suis tû long-temps, & veux me taire encore.
 Loin de faire éclatter ce feu qui me devore,
 Je doy plus que jamais le cachet en ce jour,
 Tout m'y contraint, l'honneur, mon devoir, mon
 amour.

Quel temps pour déclarer ma temeraire flame !
 A quel trouble nouveau je livrerois son ame !
 Je ne ferois, hélas ! qu'irriter ses douleurs,
 Mes discours grossiroient la source de ses pleurs.
 C'est assez qu'arrachée à l'Amant qu'elle adore,
 Captive dans ces lieux, elle ait appris encore
 Qu'elle est prête à tomber dans la honte des fers ;
 Ce seroit à la fois trop de malheurs divers.
 Attendons, pour luy faire un aveu si terrible,
 Que le temps ait rendu sa douleur moins sensible ;
 Épargnons les soupirs, & cherchons un moment
 Où je trouve son cœur moins plein de son Amant.

TRAGÉDIE. 79

Mais cachons-luy sur-tout que c'est moy qui l'op-
prime ;
Et puisqu'enfin l'amour me coûte un si grand cri-
me ,
Que j'en rougisse seul , ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour té-
moins.

CLODIUS.

Prenez garde , Seigneur , qu'une injuste contrainte
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte.
Vous nourrissez un feu prêt à vous consumer ,
Vous languirez toujours. . .

APPIUS.

Cesse de t'allarmer ,

J'ai mes raisons ; je veux qu'une action si noire ,
Loin de ternir ma vie , en releve la gloire.
Deguisons ce forfait , couvrons-en la noirceur ,
Et faisons admirer ce qui feroit horreur.
Si la vertu souvent passe pour imposture ,
Le crime imite aussi la vertu la plus pure ;
Et mon coupable amour sera mieux écouté
Sous un pretexte adroit de generosité.
Je vais donc annoncer moy-même à Virginie
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie ,
Et que rien deormais ne la peut secourir ,
Que la main & la foy que je luy viens offrir ;
Sous ces dehors flatteurs je cacheray mon crime ,
Par-là je gagneray son cœur ou son estime ,
Et l'on imputera , par ce subtil détour ,
A la seule pitié des effets de l'amour.

CLODIUS.

Je me rends au dessein que l'amour vous suggere ,
De notre intelligence il couvre le mystere :
Mais il faudroit aussi , pour ne rien negliger ,
Eloigner un Rival qui cherche à se vanger.
Prevebez les transports d'un Amant en furie ,
Prêt à tout hazarder pour sauver Virginie ,

VIRGINIE,
A P P I U S.

Eh , c'est où je j'attens. J'ai sçu déjà prévoir
Les effets de sa rage & de son desespoir :
Mais à notre dessein sa colere est utile.
Aussi , loin de bannir ce redoutable Icile ,
Bien loin de luy cacher l'objet de son amour ,
Je pretens qu'il la voye & même dès ce jour.
Ouy , je veux qu'il jouïsse icy de sa presence ,
Afin de le porter à plus de violence.
Cet objet douloureux aigrira sa fureur ,
Il voudra la vanger & finir son malheur ;
Ce Rival odieux , pour servir ce qu'il aime ,
A mes transports jaloux viendra s'offrir luy-même ;
Et dès le moindre effort qu'il osera tenter ,
Sans bruit dans ce Palais je le fais arrêter.

C L O D I U S.

Ah ! je prevois. . .



S C E N E II.

A P P I U S , C L O D I U S , F A B I A N ,
P I S O N .

F A B I A N .

Plautie , aux pleurs abandonnée ,
Seigneur , à vous attendre est toujours obstinée.
Elle veut vous parler ; & ses frequens soupirs. . .

A P P I U S à *Fabian*.

Qu'elle entre , Cependant , pour flatter ses desirs ,
Dans cet appartement conduisez Virginie ,
Allez , & dites-luy qu'elle y verra Plautie.
(à *Clodius* .) Vous , d'une Mere en pleurs évitez les
transports ;

TRAGÉDIE.

31

Eloignez-vous.

CLODIUS.

Seigneur, c'est mon dessein. Je sors;
Ma présence sans doute aigriroit sa colère.



SCÈNE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE,
PISON.

PLAUTIE.

AH, Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mère;
Et puisqu'après deux jours d'un mortel deses-
poir,

Vous avez bien voulu consentir à me voir,
Pourray-je me flatter...?

APPIUS.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne sois frappé du trouble de votre ame.
J'ay craint avec raison de vous voir en ces lieux,
Et que votre douleur n'eclatât à mes yeux.
J'ay fait plus, j'ay tâché long-temps de me defendre
De causer tant de pleurs que je vous vois repandre;
Mais mon cruel devoir, le plus fort dans mon cœur,
D'une pitié craintive est demeuré vainqueur;
J'ay cédé, j'ay suivi la severe Justice:
Enfin que vouliez-vous, Madame, que je fisse?
Chargé par tout l'Etat du pouvoir souverain...

PLAUTIE.

Osez-vous vous parer d'un pretexte si vain?
Quoy, vous ordonne-t-il, ce devoir temeraire,
D'enlever sans pitié Virginie à sa Mère?
Dans le temps que son Pere à la guerre occupé,

VIRGINIE;

Peut-être va mourir pour ceux qui l'ont trompé ?
Mais pourquoy dans ces lieux retenez-vous ma
... fille ?

Pourquoy l'arrache-t'on du sein de ma Famille ?
Pour quel crime commis vos barbares soldats
Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras !
Pourquoy... ?

A P P I U S.

De son destin n'êtes-vous pas instruite ?

P L A U T I E.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite.
En vain depuis deux jours errante dans ces lieux ,
Les pleurs que j'ay versez ont épuisé mes yeux ;
En vain de tous côtez mes cris se font entendre ,
De son destin encor je n'ay pu rien apprendre ,
Et je trouve par-tout , dans mes soins empressez ,
Des Gardes interdits , des visages glacez ,
Qui redoutent ma vuë , & prêts à se confondre ,
Se déroberent à moy , sans daigner me repondre.
Par vos ordres cruels...

A P P I U S.

Cessez de m'accuser ,
Et ne me forcez pas de vous desabufer.
Quand je vous auray dit...

P L A U T I E.

Quoy , que pourrez-vous dire ?
Expliquez-vous.

A P P I U S.

Je sçay qu'il faut vous en instruire ;
Mais, Madame , je crains de redoubler vos pleurs.
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs.
Cette fille , l'objet d'une amitié si tendre ,
Que vous me demandez , que vous venez defendre ,
Cette fille qui fit vos plaisirs les plus doux ,
Uu autre vous l'enleve , elle n'est plus à vous.

P L A U T I E.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

TRAGÉDIE.

83

APPIUS.

Ce n'est plus un mystere ,
 Je suis de Virginie icy depositaire ;
 Clodius sçait enfin la noire trahison
 Qui la fit autrefois sortir de sa maison ,
 Où d'un esclave infame elle a reçu la vie ;
 Ouy , Madame , voilà le sort de Virginie.
 Cet esclave mourant , par ses remords pressé ,
 N'a pu diffimuler tout ce qui s'est passé ;
 Le traître à déclaré que dans votre famille ,
 Par un échange adroit il fit entrer sa fille ,
 Et plusieurs Citoyens appelez à sa mort ,
 Sont prêts de confirmer son funeste rapport.
 Cet étrange secret a droit de vous confondre.

PLAUTIE.

Je demeure stupide , & ne sçais que repondre.
 D'un autre , Virginie'auroit reçu le jour !
 Non non , elle est ma fille , & j'en crois mon amour.
 Mon cœur fremit , mon sang s'émeut de cette inju-
 re ,

Je sens trop fortement s'expliquer la nature ,
 Et je cede à la voix de ces instincts secrets
 Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais.
 Sur Virginie enfin , quoy qu'on ose entreprendre ,
 Contre tout l'Univers je sçauray la defendre.
 Ouvrez les yeux , Seigneur ; un perfide aujourd'huy
 Pour me percer le cœur implore votre appuy ;
 Et vous le soutenez ! Quoy ? votre propre gloire ,
 De mes sacrez Ayeux l'immortelle memoire ,
 De mon illustre Epoux les éclatans exploits ,
 Son sang pour le pays repandu tant de fois ,
 Les égards que l'on doit à la vertu trahie ,
 N'ont pas dans votre cœur defendu Virginie ?
 Ah ! rendez-moy , Seigneur , ce tresor précieux ,
 Ma fille ; seul present que j'ay reçu des Dieux ,
 Avec tant d'amitié dans mon sein élevée ,
 De cent perils divers par moy seule sauvée ,

Dvj

Pour qui j'ay pris enfin tant de penibles soins ,
Seigneur , & dont vos yeux ont été les temoins.

A P P I U S.

Madame , à vos desirs je voudrois satisfaire.
Inexorable loy d'un devoir trop severe ,
Qui nous fait bien souvent condamner à regret
Ceux pour qui votre cœur se declare en secret.
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace ,
Combattez Clodius , confondez son audace ,
Madame , & vous verrez les supplices tout prêts
Vous vanger d'un perfide , & punir ses forfaits.
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre ,
On peut en liberté luy parler & l'entendre .
Vous la verrez , Madame , avant que de sortir ,
Moy-même en ce moment je l'ay fait avertir ,
Elle entre, je vous laisse.



SCENE IV.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE ,
CAMILLE.

VIRGINIE.

A H ! quel comble de joye ,
Madame , enfin le Ciel souffre que je vous voye.
Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens !

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une Mere:
Mais , hélas ! ils ne font qu'augmenter ma misere ;
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs.
Tremble , fremis , entens le plus grand des mal-
heurs.

TRAGÉDIE

83

Le traître Clodius...

VIRGINIE.

J'ay tout appris, Madame.
Si l'horreur de ce coup a pu frapper mon ame,
Revenue à l'instant de ce trouble soudain,
J'ay veu pour m'en parer le remede certain.
Ne craignez point pour moy l'horreur de l'esclavage,

Le sang a dans mon sein transmis votre courage.
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes yeux,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux.
De mes jours malheureux je finiray la course,
Sans qu'aucune foiblesse enternisse la source,
Le plus cruel trépas me semblera trop doux,
Mourant avec le nom que j'ay reçu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je previeudray ta funeste disgrâce.
J'admire de ton cœur la genereuse audace.
Le dessein de mourir pour conserver ton rang,
Est digne de ma fille, est digne de mon sang;
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée:
Rome dans ton destin est trop interessée;
Virginius déjà par mes soins averti,
Pour te venir defendre est sans doute parti.
Dés le même moment que tu me fus ravie,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,
J'envoyay vers le Camp, & je ne doute pas
Que ton Pere vers nous ne s'avance à grands pas.
Icile furieux, menace, prie, exhorte,
Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte;
Enfin pour te sauver il suffira de moy,
Que ne pourray-je point en agissant pour toy?
Nous attendons beaucoup de secours de leurs armes,
Mais n'espere pas moins de celui de mes larmes.
De cet affreux Palais j'ouvriray les chemins,
Je serviray de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brulans soupirs verseront dans leur ame

86

VIRGINIE,

Cette bouillante ardeur qui m'anime & m'enflame,
Adieu, je cours...

VIRGINIE.

Helas! vous me quittez si-tôt,

Madame.

PLAUTIE.

J'en fremis, mais, ma fille, il le faut.

VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux dont je suis déchirée?

Seray-je d'avec vous encore séparée?

Après tant de soupirs, à peine je vous voy...

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toi?

Quand à partir d'icy je me crois toute prête,

Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arrête.

Cet amour toutefois ardent à ton secours,

Demande des effets, & non pas des discours;

Je te quitte, ou plutôt je vais tarir tes larmes,

Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes;

Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,

On m'attend, & j'y vole; adieu, ma fille, adieu.



SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE, connois-tu l'excès de ma misère?
Quel triste sort!

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espère.

Les premiers des Romains se déclarent pour vous,
Contre votre ennemy le Peuple est en courroux,

TRAGÉDIE.

87

Votre Pere est aimé dans Rome & dans l'Armée ,
Le jeune Icile enfin , dont vous êtes charmée ,
Et qui doit par l'hymen s'unir à votre sort ,
Ne fera pas pour vous un inutile effort ,
Sans doute en ce moment . . .

VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse ,

Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'intéresse ?
Crois-tu qu'il me conserve une fidele ardeur ?
Mes disgrâces peut-être auront changé son cœur ,
Ah ! si le mien privé seulement de sa vue ,
Ne résiste qu'à peine au chagrin qui me tue ,
Dieux , contre ma douleur où trouver du secours ,
Camille , s'il falloit le perdre pour toujours ?
N'importe, en ce moment , quoy que le Ciel ordonne ,

A ses ordres sacrez mon âme s'abandonne ;
Je respecte les traits qui partent de sa main ,
Et je vais sans murmure attendre mon destin.

Fin du premier Acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.



Uï, vous pouvez, Seigneur, aussi-bien
 que Plautie,
 Entrer dans ce Palais, parler à Virginie.
 Vous ne vous plaindrez plus de l'injuste
 pouvoir

Qui vous a jusqu'icy défendu de la voir.
 Dans cet appartement, où l'on va la conduire,
 De tous vos sentimens elle pourra s'instruire.
 Mais pourquoy la revoir? Mon esprit incertain
 Ne comprend pas encor quel est votre dessein.
 Je ne sçay que juger de votre impatience.
 Quel intérêt vous porte à chercher sa présence,
 Seigneur? Est-ce un effet de la seule pitié,
 Ou le simple devoir d'un reste d'amitié?
 Car je ne pense pas, dans sa misere extrême,
 Averti de son sort par Plautie elle-même,
 Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,
 Que vous sentiez pour elle une honteuse ardeur.
 Non, je ne croiray point qu'un aussi grand courage
 Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage,
 Qu'Icile jusques-là pût jamais s'abaisser.

TRAGÉDIE.

ICILE.

Severe, que dis-tu ? Ciel ! qu'oses-tu penser ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie
Dans la honte des fers, & dans un rang plus bas,
Quel que fût son destin, je ne changerois pas.
Plus on veut l'abaisser, plus je sens que je l'aime :
Si ses malheurs sont grands, mon amour est ex-
trême.

Qu'ay-je fait jusqu'icy pour luy prouver ma foy ?
Je luy rendois des soins ; qui n'eût fait comme moy ?
Tout ne flattoit-il pas mes vœux & ma tendresse ?
Gloire, biens, dignitez, pouvoir, credit, noblesse,
Sa main me donnoit tout. Qui n'eût pû presumer
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'huy mon amour seul éclate ;
Et mon ambition n'ayant rien qui la flate,
Je feray hautement triompher en ce jour,
La generosité, la constance, & l'amour.

S E V E R E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? votre discours m'é-
tonne.

A quel fatal projet l'amour vous abandonne ?
Une fille sans nom, & qu'on va condamner...

I C I L E.

Parce qu'on la trahit, dois-je l'abandonner ?
Et ne luy faisant voir qu'une amitié commune,
Regler ma passion au gré de la fortune ?
S'il est des cœurs mal faits, & d'indignes Amans,
Qui suivent dans leurs vœux ces lâches sentimens ;
Pour moy, n'en doute point, quand j'aime Virginie,
C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie.
Les grandeurs que le sort peut ravir en un jour,
N'ont jamais attiré mes vœux ni mon amour.
La fermeté d'esprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voilà ce qui m'engage ;
Ce qui dépend du sort est pour moy sans appas,

Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SÉVERE.

Vous suivez trop, Seigneur, une aveugle tendresse,

ICILE.

Ah ! ne t'oppose plus à l'ardeur qui me presse.

Cependant Virginie est long-temps à venir.

Quel obstacle nouveau pourroit la retenir ?

Quand verray-je cesser l'ennuy qui me devore ?

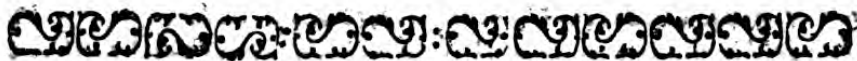
Néglige-t-elle, hélas ! un Amant qui l'adore ?

Dieux ! que puis-je penser de son retardement ?

Que je souffre de maux en ce cruel moment !

Que je suis déchiré ! Mais je la voy, Severe,

Elle vient.



SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE,
CAMILLE.

ICILE.

LE destin ne m'est plus si contraire,
Madame ; je vous voy, & je puis en ce jour
Faire encore à vos yeux éclater mon amour.
Qui l'eût crû que si près d'un heureux Hymenée,
Notre amour à ces maux dût être condamnée ?
Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs ;
Que la joie un moment regne seule en nos cœurs.
Pour moy, je l'avoueray, quand le sort me menace,
Du bien que je reçois je luy dois rendre grace.
J'étois absent de vous, inquiet, desolé ;
Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé.
Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame,

Tout s'est évanoui devant vos yeux, Madame.
Ma présence fait-elle au moins dans votre cœur
L'effet que votre vuë. . . ?

VIRGINIE.

Eh, le puis-je, Seigneur ? ||

Puis-je de mes douleurs calmer la violence ?
Je les sens augmenter même en votre présence ;
Ce qui devrait causer mes plaisirs les plus doux,
Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups.
Jugez dans quels malheurs le Ciel me précipite.
Ouy, je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite.
Helas ! j'en conçois mieux la perte que je fais,
Car enfin je vous perds, & vous perds pour jamais.

ICILE.

Ah, Madame, éloignez cette injuste pensée.
Par ce cruel discours ma flâme est offensée.
Pourquoy perdre un espoir à notre amour si doux ?
Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?

C'est le funeste effort du destin qui me brave ;
Et si je sors du sang d'un malheureux esclave,
Je vois qu'à votre Hymen je ne dois plus penser,
Qu'à cet espoir si doux il me faut renoncer.
Ouy, Seigneur, nous cessons de vivre l'un pour
l'autre.

Mais, Dieux ! que mon malheur est différent du
vôtre !

Vous ne perdez en moy qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le sort condamné ;
Et pour vous consoler de cette foible perte,
Il est plus d'une voye à votre amour offerte.
Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'ose penser qu'un cœur si genereux,
Après les doux transports d'une ardeur mutuelle,
Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle :
Mais l'honneur immortel qu'au milieu des combats

VIRGINIE,

Votre rare valeur promet à votre bras ,
 Le genereux desir de servir la patrie ,
 Pourront de votre esprit effacer Virginie :
 Ou si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir ;
 Pour en combatre au moins le triste souvenir ,
 Vous pourrez opposer , après votre victoire ,
 Aux chagrins de l'amour les plaisirs de la gloire,
 Mais moy , desesperée , en l'état où je suis ,
 Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis ;
 Je perds l'heureux espoir d'un illustre Hymenée ,
 Et je perds avec luy le rang où je suis née ;
 Enfin pour m'accabler dans ce funeste jour ,
 Je voy d'intelligence & la gloire & l'amour.

I C I L E.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée ?
 Que deviendra la foy que vous m'avez donnée ?
 Lié par mes sermens , & presque votre Epoux ,
 N'auray-je...

VIRGINIE.

Cette foy n'est plus digne de vous.
 Le sort injurieux...

I C I L E.

Eh bien , que peut-il faire ?
 Son pouvoir ne peut rien contre un amour sincere,

VIRGINIE.

Penserez-vous à moy dans cet état honteux ?

I C I L E.

Ah ! croyez-moy, Madame , un peu plus genereux ;
 Rendez plus de justice à mon ardente flâme.
 Votre merite seul l'alluma dans mon ame ;
 Et je jure à vos yeux , qu'il n'est rien que la mort
 Qui puisse deormais separer notre sort ;
 Que par tant de sermens engagez l'un à l'autre ,
 Tous les Dieux...

VIRGINIE.

Ah , Seigneur ! quelle erreur est la vôtre ?
 Lorsque vous me verrez dans un rang odieux...

ICILE.

J'auray le même cœur, j'auray les mêmes yeux,
 Vous conserverez tout ce que mon cœur adore,
 Vous aurez vos vertus; & vous aurez encore,
 Pour m'attacher à vous par un lien plus fort,
 Vos craintes, vos douleurs, les injures du sort.
 Ouy, pour serrer les nœuds d'une chaîne si belle,
 Vos disgrâces auront une force nouvelle.
 Ah! si c'est un devoir pour un cœur généreux,
 De plaindre, de servir, d'aider les malheureux;
 Pour un cœur enflammé quelle douceur extrême
 De soulager en vous le digne objet qu'il aime,
 De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin
 Vanger votre vertu des affronts du destin!

VIRGINIE.

Ah, Seigneur! cet aveu rend mon ame charmée.
 Quel plaisir de me voir si tendrement aimée!
 Mais quand l'amour pour moy vous porte à vous
 trahir,
 A vos vœux indiscrets, Seigneur, dois-je obeïr?
 Non, non, remplissons mieux nos devoirs l'un &
 l'autre,
 Ma générosité doit seconder la vôtre;
 Et refusant un bien que j'ay tant souhaité,
 Faire connoître au moins que je l'ay mérité.

ICILE.

Que ce noble discours pleinement justifie
 Le véritable sang dont vous êtes sortie!
 Un cœur dans l'esclavage, & d'un vil sang formé,
 D'un courage si grand n'est jamais animé;
 Et quelque fier qu'il soit, toujours quelque foi-
 blese,
 Découvre tost ou tard sa première bassesse.
 Mais finissez, Madame, un discours si cruel,
 Et qui rend envers moy votre cœur criminel.
 Dieux! est-ce là m'aimer, que m'ôter l'espérance?

VIRGINIE,
VIRGINIE.

Eh, qu'a-t'il ce discours, Seigneur, qui vous offense?

Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ay fait jusqu'à ce triste jour.
Ce n'est pas qu'en effet, de mon dessein troublée,
Par ce coup genereux je ne sois accablée;
J'en fremis par avance, & jugez par mes pleurs...

ICILE.

Madame, par pitié cachez-moy vos douleurs.
C'est trop de mes ennuis, & de votre tristesse,
Mais je la finiray, croyez-en ma promesse.
Je perdray vos tyrans, & quel que soit leur rang,
Ces pleurs que vous versez leur couteront du sang.

VIRGINIE.

Ah, Seigneur! arrêtez; où courez-vous?

ICILE.

Madame,
Ne vous opposez point à l'ardeur qui m'enflame.
Il faut que l'insolent qui vous ose insulter,
Apprenne désormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais comment?

ICILE.

C'est à moy de vanger votre injure,
C'est à moy de convaincre & punir l'imposture,
J'y cours, adieu, Madame.





SCÈNE III.

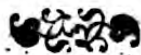
VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

IL court vous secourir,
 Les Dieux se sont lassés de vous voir tant souffrir,
 Madame, espérez tout du courage d' Icile.

VIRGINIE.

Ah ! que me fais-tu voir, & qu'ay-je fait, Camille ?
 Dieux ! devois-je d' Icile accepter le secours ?
 Pour mes seuls intérêts j'ay hazardé ses jours.
 Que n'entreprendra point sa tendresse offensée ?
 De cent perils mortels sa vie est menacée.
 Hélas ! que ce seroit un secours odieux,
 S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux.
 Prevenons-le, essayons de finir ma disgrâce,
 Nous-mêmes détournons le coup qui nous menace,
 Hâtons-nous, empêchons mon Amant de perir,
 Courons voir Appius, il peut nous secourir ;
 Que ses yeux soient témoins de mes vives allar-
 mes,
 Peut-être sera-t'il attendri par mes larmes ;
 Ne nous contraignons plus, le voicy.





SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Q Uoy, Seigneur,
 Ne calmez-vous pas le trouble de mon cœur ?
 Rendez-vous aux soupirs que je vous fais entendre.
 Perdray-je tant de pleurs que vous voyez repandre;
 Et n'obtiendray-je point un utile secours,
 Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours ?

APPIUS.

Helas ! n'en doutez point, votre disgrâce extrême,
 Plus que vous ne pensez me déchire moy-même,
 Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,
 Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs.
 Votre seule jeunesse, & les soins d'une Mere
 A qui mille raisons vous ont rendu si chere,
 D'un Pere si fameux les illustres exploits,
 Lors qu'ils parlent pour vous ont de puissantes
 voix ;

Souvent par ces égards mon ame s'est émue ;
 De vous rendre à leurs cris elle étoit résoluë,
 Si l'austere devoir d'un employ glorieux,
 Cette droite equité prescrite par les Dieux,
 Si la peur des remords qui suivent l'injustice,
 M'eût permis de vous faire un si grand sacrifice,
 Et n'eût malgré l'effort d'une tendre pitié,
 Fait durer des malheurs dont je sens la moitié.
 Mais enfin plus je tâche à percer le mystere,
 Plus je trouve à vos vœux la justice contraire :
 Témoins, indices, droit, tout parle contre vous.

VIRGINIE.

TRAGÉDIE.

VIRGINIE.

Eh , vous me porterez de si funestes coups ?
Helas ! Seigneur.....

A P P I U S.

Mon ame est toujours incertaine ;
La pitié me retient quand le devoir m'entraîne :
Sur-tout , tant de vertus , tant de charmes divers
Ne me semblent point faits pour languir dans les
fers.

Ainsi je vous soutiens au bord du precipice.
Je crains de tous costez de faire une injustice :
Auquel des deux partis que je donne ma voix ,
J'offence vos vertus , ou j'offence les loix.

VIRGINIE.

Helas ! pour me sauver , n'est-il aucune voie ?

A P P I U S.

Madame , ouvrez-la moy , j'y souscris avec joie.
Parlez , si je le puis sans blesser mon devoir ,
Je ferai pour vous plaire agir tout mon pouvoir.
Inventez un moyen ; ma puissance suprême ,
Va tenter.....

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur , inventez-le vous-même ;
Que je vous doive tout , faites un noble effort ,
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort :
Hâtez-vous , rassurez mon ame impatiente.

A P P I U S.

Hé , l'accepterez-vous , si je vous le presente ?
Si vous voulez sortir de cet affreux danger ,
Je ne voy qu'un chemin pour vous en degager ;
Mais votre cœur peut-être à mes loix infidelle ,
Osera m'opposer une fierté rebelle ;
Cependant je vous jure , & j'atteste les Dieux ,
Que mon dessein , Madame , est juste & glo-
rieux ,
Et que si vos refus le rendent inutile.....

**VIRGINIE ,
VIRGINIE.**

Pour éviter les fers tout me sera facile.
Pourquoy balancez- vous à me le proposer ?
En ce funeste état puis-je rien refuser ?
Ne me le cachez plus , si la pitié vous touche ,
Par où puis- je... ?

A P P I U S.

Il ne faut qu'un mot de votre bouche ,
Oui , dès ce même jour vous briserez vos fers ,
Vous-même finirez tous vos malheurs divers ,
Et porterez si haut l'éclat de votre vie ,
Qu'aux premières de Rome il pourra faire envie ,
Si vous voulés.....

VIRGINIE.

Et quoy ?

A P P I U S.

Me prendre pour Epoux ,
Et par des nœuds sacrés m'attacher tout à vous.
Venez , allons au Temple , & que mon Hymenée
Repare le malheur de vostre destinée ;
Que Clodius contraint de respecter mon choix ,
N'ose plus exposer ses temeraires droits.
Venez , en partageant ma puissance suprême,
Vous acquérir des droits sur Clodius luy-même,
Et prendre sur les jours , à couvert de ses coups ,
La même autorité qu'il veut avoir sur vous.

VIRGINIE.

Qu'entens- je , juste Ciel ? & le pourray-je croire ?
Que de soupçons, Seigneur , mortels à votre gloire !
Je vois enfin , je vois la cause de mes pleurs,
Et je connois la main d'où partent mes malheurs.
Clodius n'a point seul comm encé ma disgrâce,
C'est un bras plus puissant qui soutient son audace ,
Seigneur , vous m'entendez

A P P I U S.

Ah ! que soupçon nez- vous ?
Au moment que ma main vous dérobe à ses coups ,

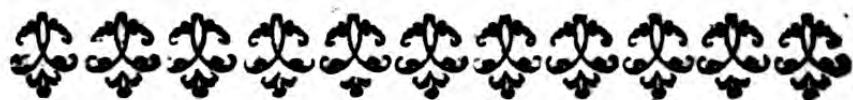
TRAGÉDIE.

27

Que pensez vous de moy ?

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même
Me deguifer toujours avec un soin extreme.
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien,
Faites vostre devoir, & je feray le mien.



SCÈNE V.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il attendre ?

APPIUS.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

CLODIUS.

Quoy, Seigneur, votre rang, vos soins, votre grandeur,

L'offre de votre main ne peut toucher son cœur ?

APPIUS.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,

Helas ! serois-je en proye à ma cruelle flame ?

Une inutile puissance ! importune grandeur,

Qui ne peut m'asseurer d'un solide bonheur !

Malgré tout mon pouvoir, mon ame est à la gêne,

J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine ;

Je me voy dedaigner, & mon amour confus

Remporte seulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un discours impreveu Virginie allarmée,

A suivi le penchant de son ame enflammée ;

Mais ne vous troublez point de ce premier transport.

Bij

D'un amour irrité c'est le dernier effort.
 Laissez passer, Seigneur, sa première surprise,
 Laissez-luy peser tout d'un ame un peu remise.
 Lorsque d'un œil tranquille, & moins préoccupé,
 Son cœur verra le coup dont il seroit frappé ;
 D'un côté votre Hymen, votre gloire en partage,
 De l'autre, les horreurs qui suivent l'esclavage,
 Son orgueil confondu par des emplois si bas ;
 Eh, doutez vous, Seigneur, qu'elle ne change pas ?
 Quand même à votre Hymen il faudroit la contraindre,
 De votre cruauté pourroit-elle se plaindre ?
 Vous ne la contraindrez, que pour la mieux servir ;
 A ses propres desirs il vous la faut ravir,
 Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle aime,
 Etablir son bonheur en depit d'elle-même.

A P P I U S.

Je te doiy tout, suivons ce conseil important,
 Il determine un cœur irresolu, flottant.
 Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,
 Toit ou tard on sçaura quelle est mon injustice ;
 Ne menageons plus rien, fatisfaisons nos vœux,
 Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux.
 De mon amour dépend le bonheur de ma vie,
 Il n'importe à quel prix j'obtienne Virgine.
 Allons encor un coup luy presenter ma main,
 Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain ;
 Et si sa flame encor la seduit ou l'abuse,
 Forçons-la d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.



ADAME, où courez-vous ! Vous ver-
ray-je toujours
D'une douleur mortelle entretenir le
cours ?

Sourde à tous nos conseils, désespérée,
errante ,

Loin d'adoucir vos maux , chaque instant les aug-
mente :

Un chagrin dévorant précipite vos pas ,
Vous courez en cent lieux , où vous n'arrêtez pas :
Tantôt parmy le peuple , & tantôt solitaire ,
Tout ce que vous voyez , ne fait que vous déplaire.
Aux discours des Romains , touchez de vos mal-
heurs ,

Vous avez seulement répondu par des pleurs ;
Leurs soins officieux . . .

PLAUTIE.

Eh , que puis-je répondre ?
Leurs discours & leurs soins ne font que me con-
fondre ,

Pour flater ma disgrâce , ils m'en viennent parler ,
Et leur zèle ne sert qu'à la renouveler.

B iij

Leur pitié m'assassine , & me devient funeste ;
 Je ne voy point d'objet que mon cœur ne deteste.
 En public , en secret , une égale douleur
 Accable ma raison, & déchire mon cœur .
 Si je vais me cacher au sein de ma famille ,
 Tout m'y semble odieux , je n'y vois plus ma fille :
 Sans elle mon Palais m'est un desert affreux ;
 Et quand pour adoucir un sort si rigoureux ,
 Pleine de desespoir , je cours, je vole au Temple,
 Helas ! par un destin qui n'eut jamais d'exemple ,
 Cet azile sacré contre tous nos malheurs ,
 Qui toujours des humains soulage les douleurs ,
 La presence des Dieux irrite ma disgrâce ,
 Puisque mes tristes yeux y remarquent la place
 Où ces Dieux ont permis que des monstres cruels
 Enlevassent ma fille au pied de leurs Autels.
 Comment calmer les maux où mon malheur m'ex-
 pose ?

Tout retrace à mes yeux la perte qui les cause ;
 Quoi que je fasse enfin pour charmer mes ennuis,
 Je rencontre par-tout les horreurs que je fuis.

FULVIE.

Mais, Madame, souffrez...

PLAUTIE.

J'ai tout perdu, Fulvie ,
 Et ne puis que traîner une importune vie.
 Tandis que Virginie a lieu d'aprehender,
 Au severe Appius jecours la demander ;
 Non que j'ose esperer qu'il daigne me la rendre ,
 Je ne veux seulement que l'obliger d'attendre
 Que mon Epoux du Camp soit ici de retour ;
 Helas ! ce seul espoir r'assure mon amour.
 Si je puis le revoir, mes douleurs & mes craintes
 Ne me donneront plus que de foibles atteintes.
 Courons donc essayer... Mais que vois-je, grands
 Dieux !
 Quel objet impreuvé se presente à mes yeux ?

TRAGÉDIE.

C'est Appius, que suit mon ennemy perfide.
Ah! je ne sçais que trop le dessein qui le guide,
Il lûy parle en secret. . . J'en fremis. . .



SCÈNE II.

APPIUS , PLAUTIE , CLODIUS ;
FULVIE , FABIAN , PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur,
Écoutez-vous encor la voix d'un imposteur ?
Que dit-il ? ose-t'il , comblant sa perfidie ,
Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?
Ne previeudrez-vous pas son funeste dessein ,
Presterez-vous le bras pour me percer le sein ?
Me refuserez-vous le secours que j'implore ,
Seigneur , entre nous deux balancez-vous encore ?
Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher
Qu'ils n'ont pas eu la force , hélas ! de vous tou-
cher ?
Dans le tems qu'à vos yeux je fais presque mou-
rante ,
Mon extrême douleur sera-t'elle impuissante ?
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur ,
Et mes tristes soupirs , mes transports , ma fureur ,
Mon desespoir mortel , mon ardente priere ,
Tout vous prouve , Seigneur , l'amitié d'une Mere ;
Faut-il d'autres raisons , pour vous persuader ?
Il en est mille encore à qui tout doit ceder :
Considérez , Seigneur. . . Mais mon ame troublée
Succombe à tant de maux , dont elle est accablée ,

B iiij

VIRGINIE,

Ma parole se perd. . . je cede à mes douleurs. . .
 Helas. . . Je ne vous puis parler que par mes pleurs.

CLODIUS.

J'ose encor me flater, malgré tant d'artifice,
 Que vous suivrez Seigneur, la severe Justice,
 Je ne vous dis plus rien pour soutenir mes droits,
 Vingt temoins differens ont d'assez fortes voix.
 Donnez-moy Virginie, & forcez au silence
 Une femme en fureur dont la plainte m'offense,
 Et qui s'autorisant de l'amour maternel,
 Cache sous ce pretexte un dessein criminel.
 Ne differez donc plus. . . venez. . .

PLAUTIE à *Clodius*.

Tay-toy, parjure :
 N'ajoute point encor l'outrage à l'imposture.
 (à *Appius*) Seigneur, si mes soupirs peuvent vous
 émouvoir,
 Eloignez Clodius que je ne sçaurois voir.
 Plus que tous mes malheurs, sa funeste presence
 De mes profonds ennuis aigrit la violence.
 Vous me verrez sans doute expirer en ces lieux,
 Si plus long-tems ce traître est present à mes
 yeux.

APPIUS.

Ouy, Madame, je vais soulager votre peine.
 (à *Clodius*.) Sortez. Retirez-vous dans la cham-
 bre prochaine,
 Je sçauray prononcer lorsqu'il en sera tems.

CLODIUS.

Vous differez encor, Seigneur ; je vous entens.
 Vous n'osez de Plautie augmenter la misere,
 Mais un Chef des Romains doit être plus severe :
 Juste à recompenser, intrepide à punir,
 Il doit voir le passé sans craindre l'avenir,
 Sans qu'aucun intérêt le retienne ou l'anime,
 Et la pitié d'un Juge est souvent un grand crime,
 Puisque la vôtre icy combat votre devoir,

TRAGÉDIE. 33

Seigneur , je vais d'un autre implorer le pouvoir ;
Votre retardement me servira d'excuse ,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuse.



SCÈNE III.

APPIUS , PLAUTIE , FULVIE ,
FABIAN , PISON.

APPIUS.

Vous le voyez , Madame , il va chercher ailleurs

L'inevitable arrêt qui comble vos malheurs.
J'ay craint de prononcer cet arrêt si funeste ;
Et dans vos déplaisirs , cette douceur me reste
Qu'une autre main au moins vous portera les
coups

Dont mon cœur allarmé fremit déjà pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoy , votre pitié sera-t'elle inutile ?
Ne peut-elle à mon sang assurer un azile ?
Ne peut-elle , Seigneur , détourner loin de moy
Ces coups dont votre cœur a déjà quelque effroy ?
Dans mes justes desirs me feriez-vous contraire ?
Servirez-vous plutôt l'ennemy que la Mere ?
Il demande ma fille , & sur quoy ? par quels droits ?
Son esclave a parlé ; mais il n'a point de voix.
Un homme que le sort dans les fers a fait naître ,
N'a d'autre volonté que celle de son maître :
Plutôt mort que vivant , comblé d'un long ennuy ,
Il ne peut ny parler ny vivre que pour luy.
Seigneur , sans écouter ce suspect témoignage ,
De l'amour d'un Epoux rendez-moy le saint gage.

B ♀

Pour prononcer au moins attendez son retour ,
 Vous le verrez sans doute avant la fin du jour.
 C'est luy qui soutiendra les droits de sa famille ,
 C'est à luy de defendre & de sauver sa fille.
 Brisera-t'on des nœuds que le sang a formez ,
 Ces saints nœuds par l'amour , par le tems confir-
 mez ?

En condamnant la fille , on condamne le Pere ;
 Et peut-on luy ravir ce sacré caractere
 Que la forte nature a pris soin de graver ,
 Et dont même les Dieux ne sçauroient le priver ?

A P P I U S.

Moderez les terreurs de votre ame craintive.
 Puisque vous le voulez , j'attendray qu'il arrive ,
 Madame ; mais enfin que fera votre Epoux ,
 Que de ja ma pitié n'ait pas tenté pour vous ?
 Pour tâcher de vous rendre une fille si chere ,
 Je n'ay pas attendu les larmes de sa mere.
 J'avois formé tantôt un genereux dessein ,
 Et que les Dieux sans doute avoient mis dans mon
 sein.

J'allois avec éclat reparer sa misere ;
 Mais elle a refusé ce conseil salutaire ,
 Et preferé les fers qui menacent ses jours ,
 A la necessité d'accepter mon secours.

P L A U T I E.

Que dites-vous , Seigneur ? L'ingrate Virginie
 Refuse le secours qui la rend à Plautie ;
 Et sans égard pour vous , sans tendresse pour moy ,
 Elle aime mieux subir une si dure loy ?
 Elle se livre entiere au destin qui la jouë ?
 Seigneur , s'il est ainsi , mon cœur la desavouë.
 Mais ne puis-je sçavoir ce dessein glorieux ,
 En faveur de ma fille inspiré par les Dieux ?

A P P I U S.

Je la voy qui paroît , elle peut vous l'apprendre.
 Mais songez que des fers rien ne la peut defendre ,

Si toujours obstinée en son premier dessein,
Elle fuit les bien-faits qui partent de ma main.



SCÈNE IV.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE.

PLAUTIE.

Qui pourra m'expliquer ce trouble & ce silence ?

Du discours d'Appius que faut-il que je pense,
Ma fille ? devois-tu refuser le secours
Qui te rend à Plautie , & rassure tes jours ?

VIRGINIE.

Ah ! quand vous le sçavez , ce secours si funeste ;
Vous le detesterez comme je le deteste.

Dieux ! à quel prix cruel , à quelle extrémité
Le perfide Appius a mis ma liberté !

Dure , dure toujours le malheur qui me presse,
Si je n'en puis sortir que par cette bassesse.

PLAUTIE.

Comment ? Que pretend-il ? quel injuste dessein ?

VIRGINIE.

Me forcer malgré moy de luy donner la main.

Il n'a pû me cacher sa tyrannique flame,
Ses yeux & ses discours m'ont découvert son ame:

Que vous diray-je enfin ? vos craintes , mon malheur ,

Sont les tristes effets de sa coupable ardeur.

PLAUTIE.

O coup ! ô trahison à jamais inouïe !

Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie ?

O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain ,

B vj

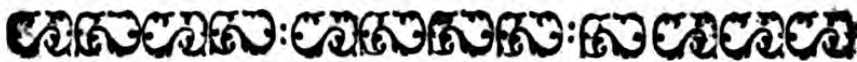
Ait osé concevoir cet horrible dessein ?

VIRGINIE.

Helas ! dans quel état le Tyran m'a laissée !
 Le plus sensible effort de ma douleur passée ,
 Tout ce que j'ay souffert , ne sçauroit égaler
 Les maux dont son amour commence à m'accabler.
 Mais , grands Dieux ! quel sera le desespoir d'Ici-
 le ,

Quand de la trahison averti par Camille ,
 Il sçaura qu'Appius ne s'arme contre moy ,
 Qu'à fin de me contraindre à violer ma foy ?
 Ah ! pour tirer raison d'un si cruel outrage ,
 Que n'entreprendront point sa haine & son coura-
 ge ?

Dans quels nouveaux perils se va-t'il engager ?
 Sans doute en ce moment tout prêt à se vanger ,
 Il va . . .



SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE,
 FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

Consolez-vous , & retenez vos larmes,
 Madame , je sçais tout , & conçois vos allarmes ;
 Mais les gemissemens sont icy superflus ,
 Appius perira , vous ne le craindrez plus.
 Nos genereux amis partagent notre offence ,
 Et brulent d'en tirer une prompte vengeance,
 D'abord que le Tiran sortira du Palais ,
 Tout son sang répandu lavera ses forfaits ;
 Et dans le desespoir , Madame , qui me guide

Moy seul je perceray le cœur de ce perfide.
Attendez cet effort de ma juste fureur.

PLAUTIE.

O Ciel ! quel doux espoir je sens naître en mon
cœur !

Vous allez immoler la main qui nous outrage :
Mais , Dieux ! en quel dessein votre amour vous
engage ?

Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Cessez , Seigneur , cessez de nous faire trembler,
De ce fatal Projet vous seriez la victime ;
Et quand vous perdriez le Tiran qui m'opprime ,
Qu'Appius periroit, croiez que son trepas,
D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas.
Neuf Tyrans resteroient, qui pour vanger sa perte,
Prendroient pour nous punir l'occasion offerte.
Je verrois ces cruels armez contre vos jours,
Se prêter à l'envi de funestes secours ;
Et presenter enfin à mon ame étonnée ,
Votre mort, & les fers où je suis destinée.

ICILE.

Ne vous alarmez point , craignez moins leur pou-
voir ,

Madame, j'ai prévu tout ce qu'il faut prévoir ,
Perdre un de nos Tyrans, sans accabler les autres,
Ce seroit redoubler vos perils & les nôtres ;
Pour terminer l'horreur de votre triste sort,
De tous les Decenvirs j'ay résolu la mort ;
Et sans borner mes coups à la perte d'un homme ,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome ;
Vous vanger l'une & l'autre , & remplir en ce jour
Les devoirs de ma gloire , & ceux de mon amour.
Je remarque à vos yeux , quelle extrême surprise
Jette dans vos esprits une telle entreprise ,
Sans doute vous croyez que ce hardi projet
Est de mon desespoir un temeraire effet ;

Qu'aujourd'huy seulement j'en ay conçu l'idée :
 Mais d'un noble courroux mon ame possédée ,
 A formé dès long-tems ce genereux dessein ,
 L'amour ne l'a point seul fait naître dans mon sein ;
 Seulement les malheurs que pour vous j'apprehen-

de ,

Me font précipiter une action si grande.

Quand je tremble pour vous , rien ne peut m'ar-

rêter ,

Et je suis assez fort pour tout executer.

Nos Tyrans séparez dans nos Camps , dans la Ville ,

Rendent de ce projet le succès plus facile ,

Horace , Numitor , Valere , & Lælius ,

Doivent au Tribunal immoler Appius.

Je dois , accompagné d'une nombreuse escorte ,

De ce Palais fatal environner la porte ;

Dont Appius sortant , par mille coups certains

Nous previeudrons l'horreur de ses lâches des-

seins.

Les Chefs & les soldats n'attendent à l'armée ,

Que d'ouïr de nos faits parler la Renommée ;

Et dès le même instant , de nos exploits jaloux ,

Impatients , heureux , & hardis comme nous ,

Vous les verrez , pousser d'une ardeur magnanime ,

Se disputer l'honneur d'abatre une victime ,

Et sur huit ennemis confondans leurs efforts ,

A chacun des Tyrans assurez mille morts.

Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique ,

Est tout prêt de finir la misere publique.

Déjà , pour l'animer , j'ay sçu peindre à ses yeux

Les funestes horreurs qui desolent ces lieux ;

Les sacrés Tribunaux ouverts à l'avarice ,

Le commerce honteux qu'on fait de la Justice ,

Le Senat depeuplé des plus vieux Senateurs ,

Leur puissance donnée à d'indignes flatteurs ;

Le crime triomphant , l'innocence tremblante ,

Du sang de ses Heros Rome toujours fumante ,

Les tragiques effets du fer & du poison ,
 La violence jointe avec la trahison ,
 La pudeur exposée à de coupables flammes ,
 Les Vestales en proie à des monstres infames ;
 Tous nos Temples détruits, deserts , ou prophanez :
 Les augures confus , les Prêtres consternez :
 Enfin des maux plus grands , un joug moins su-
 portable ,

Que ne fut de Tarquin le regne abominable.
 Le Ciel me favorise , & je puis en ce jour
 Servir la République en servant mon amour.
 Si je reviens vainqueur , ma gloire est infinie ,
 J'affranchis ma Patrie , & j'acquiers Virginie ;
 Et , s'il faut succomber dans un si noble effort ,
 Où pourrois-je trouver une si belle mort ?

VIRGINIE.

Je n'ose condamner l'ardeur qui vous entraîne ;
 Je vous aime , & je crains : mais j'ay l'ame Ro-
 maine.

L'intérêt du pays doit icy prévaloir :
 Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir.
 Je ne vous aurois pas hazardé pour moy même ,
 Mais je consens pour luy d'exposer ce que j'aime.
 Le genereux amour qui regne dans mon cœur ,
 Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur ;
 Je brule , comme vous , de voir Rome sauvée ,
 De voir votre vertu jusqu'aux Cieux élevée.
 Joignés tous les devoirs de Heros & d'Amant ,
 Ils se peuvent entr'eux secourir puissamment ,
 Leur union vous offre une double victoire ,
 Du côté de l'amour , du côté de la gloire ;
 De toutes parts enfin vous serez couronné ,
 Comme illustre Guerrier , comme Amant fortuné.
 Les Romains admirant cette grande victoire ,
 Dresseront des Autels , Seigneur , à votre gloire ;
 Et moy , n'en doutez point , à votre heureux re-
 tour

Je prens sur moy le soin de couronner l'amour.

ICILE.

Ah ! souffrez. . .

VIRGINIE.

Mais , hélas ! que je suis insensée !

Je me laisse séduire à ma douce pensée.

Peut-être que le sort nous menace tous deux.

Le plus juste party n'est pas toujours heureux.

N'importe , allez , Seigneur ; & si la destinée

Marque de votre mort cette triste journée ,

Je jure que mon sang par ma main repandu ,

Dans le vôtre aussi-tôt se verra confondu ,

Que mon bras. . .

ICILE.

Eloignez cette funeste image ,

J'accepte seulement votre premier présage ;

J'espère qu'aujourd'huy , content , victorieux ,

Madame , je viendray vous tirer de ces lieux ,

Adieu.

PLAUTIE.

Je vous suivray , Seigneur ; & mon courage

Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.



SCENE VI.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE ,

CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoy , vous voulez vous-même. . .

PLAUTIE.

Ouy , je veux que mes cris

Réveillent la vertu des Romains assoupis ;
 Je veux leur inspirer les transports de mon ame :
 Sans doute ils rougiront , en voyant une femme ,
 Moins timide cent fois & plus Romaine qu'eux ,
 Tâcher de ranimer cet esprit genereux
 Qu'a versé dans leur sein le sang de leur ancêtres ,
 Sans cesse revolté contre d'injustes Maîtres.
 Ah ! songe quel triomphe , & quel bonheur pour
 nous ,
 Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux ,
 Des perils du dehors nous sauver , nous defendre ,
 L'on voit en même tems son épouse & son gendre
 Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs ;
 Et le sort secondant nos soins & nos desirs ,
 Notre famille seule assurant sa memoire ,
 D'un Empire si saint faire toute la gloire !

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein ;
 Mais, hélas ! que je crains qu'on ne le tente en vain
 Je crains. . .



SCÈNE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE,
 FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un secours inutile ,
 Madame , c'en est fait , on nous enleve Icile ;
 Un traître qu'il croyoit ferme en ses interêts ,
 Vient d'instruire Appius de ses desseins secrets.
 Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre ,

VIRGINIE,

On l'a mis hors d'état de vous pouvoir deffendre ;
De sa juste colere on previent les effets ,
On le vient d'arrêter en sortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel !

VIRGINIE.

Cruel destin ! quelle perseverance !
Puis-je après un tel coup avoir quelque esperance ?
Vous le voyez , Madame , il n'est plus de secours ,
Il est tems du finir mes deplorables jours.
Icile est arrêté ; le Ciel nous est contraire ,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere ;
C'est est fait , je me livre à mon seul desespoir.

PLAUTIE.

Ah ! prens sur toy, ma fille , un peu plus de pouvoir.
Mourir lorsque le sort rend la vie importune ,
C'est l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en essuyant ses plus funestes coups ,
Luy faire voir un cœur plus grand que son cour-
roux ,
C'est-là que la vertu doit briller davantage ,
Dans ces extremitez éclate un grand courage.
Que te diray-je , enfin ? tu dois par ces efforts
Me prouver qu'en effet c'est de moy que tu sors.

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moy ? Pourquoi vouloir , Ma-
dame ,
Faire durer les maux qui déchirent mon ame ?
La mort les eût finis : loin de vous allarmer ,
A ce juste dessein vous deviez m'animer.
Prête à souffrir des fers l'affreuse ignominie ,
Rien ne semble à mon cœur si cruel que la vie.
Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voy ,
Quelles mains , quels amis voudront s'armer pour
moy ?

PLAUTIE.

Tous les Romains. Ta cause est la cause commune,

Il s'agit de leur sort comme de ta fortune ;
Le perfide Appius a commencé par nous ,
Mais demain sur quelqu'autre il portera ses coups ;
Si tous nos Citoyens armez pour ta defence
N'assurent leur repos en vangeant notre offense.
Je vais , par un recit des maux que je prevoy ,
Faire trembler les cœurs des Meres comme moy :
Je vais les allarmer pour toute leur famille ,
Par l'exemple inouy des malheurs de ma fille ;
Je vais tout animer contre Appius ; enfin ,
Je cours perir moy-même , ou changer ton destin.

VIRGINIE.

Secondez , Dieux puissans , ce desir legitime.
Que si pour vous fléchir il faut une victime ,
Frappez , me voilà prête , & par un prompt effort ,
Epargnez-moy des maux plus cruels que la mort.

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.



O UY, ce Rival heureux, par la fin de
la vie,

Bien-tôt à vos transports livrera Vir-
ginie.

Que tardez-vous, Seigneur, à le faire
perir ?

Vangez-vous des tourmens qu'il vous a fait souf-
frir.

Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un
crime ?

Croyez-vous...

APPIUS.

Non, je croy la peine legitime.

N'a-t'il pas hautement, par un lâche attentat,
Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat ?

Sa perte en ce moment est juste & necessaire :

Mais Virginie.

CLODIUS.

Eh bien, craignez-vous sa colere ?

Détrompez-vous, Seigneur ; peut-être qu'aujourd'
d'huy

Elle attend un prétexte à renoncer à luy ;
 Peut-être qu'en secret sensible à votre gloire ,
 Son cœur déjà charmé vous cede la victoire :
 Mais l'honneur, fier tyran de ses vœux les plus
 doux ,

L'empêche seulement de s'unir avec vous.

Épargnez-luy , Seigneur , la cruelle contrainte
 D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte ;
 Perdez-le, & par sa mort assurez-vous d'un cœur
 Déjà presque insensible à sa première ardeur,
 Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-être
 Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maître.

A P P I U S.

Quelle honte pour moy , s'il faut que mon amour ,
 Pour vaincre mon Rival , luy ravisse le jour !
 Quel triomphe pour luy, quelle gloire immortelle,
 De n'avoir jamais veu Virginie infidelle ,
 D'avoir gardé son cœur , enfin d'avoir vaincu
 Ma grandeur & mes feux , tant qu'il aura vécu !

C L O D I U S.

Et qu'importe , Seigneur ? quel scrupule vous pres-
 se ?

A P P I U S.

J'aime pour mon malheur , avec trop de tendresse,
 Enfin de mon Rival je me vangeray mieux
 Si je puis épouser Virginie à ses yeux.
 J'attens icy l'ingrate , & ne veux plus luy taire
 De nos desseins secrets le dangereux mystère ;
 Je vais tout employer pour ébranler sa foy ,
 Prière , soin , respect , amour , menace , effroy,
 J'espère que des fers l'épouvantable image ,
 Et qu'Icile mourant , flechiront son courage ;
 Je vais luy faire voir son Amant enchaîné ,
 Aux plus cruels tourmens , à la mort condamné ;
 Il est instruit déjà que pour sauver sa vie ,
 Il doit en ma faveur parler à Virginie ,
 Qu'il ne peut qu'à ce prix échaper à la mort,

VIRGINIE,

Peut-être mon Rival fera-t'il cet effort.
 Que je serois heureux, si par cette foiblesse,
 Il ne meritoit plus l'objet de sa tendresse ;
 Qu'en la tenant de luy, j'eusse encor la douceur
 D'avoir flétry sa gloire, & fait trembler son cœur
 Cependant cours, amy, t'informer dans la Ville
 Des discours, des desseins des Partisans d'Icile ;
 Examine avec soin, observe exactement
 Les démarches qu'ils font, leur moindre mouve-
 ment :
 Va, tu m'apprendras tout, comme témoin fidelle ;
 Virginie entre, il faut m'expliquer avec elle.



SCENE II.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

APPIUS.

M Adame, il faut enfin vous decouvrir mon
 cœur,
 Il faut de mon amour vous déclarer l'ardeur.
 En ce moment fatal je ne sçauois plus feindre,
 Depuis assez long-tems je cherche à me contrain-
 dre :
 Pour vous j'ay tout trahy, gloire, devoir, employ,
 L'amour fait tous mes soins, & mon unique loy,
 Je suis les mouvemens d'une aveugle tendresse ;
 Et si votre pitié pour moy ne s'interesse,
 Songez que rien ne peut ébranler mon dessein,
 Qu' je ne perdray pas toute ma gloire en vain,
 Songez...

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & votre âme

Par d'illustres effets se declare à mon ame ?
 Barbare , de quel front m'osez-vous presenter
 Une main attachée à me persecuter ?
 Je fremis à la voir , cette main violente ,
 Qui m'arracha des bras d'une mere tremblante ,
 Qui m'a déjà causé tant de malheurs divers ,
 Et pour toucher mon cœur me presente des fers.
 Comment avez-vous cru qu'au mépris de ma gloi-
 re ,

Mon cœur lâche , & cedant une indigne victoire ,
 D'un si funeste Hymen voulût former les nœuds ,
 Et joindre l'innocence à vos crimes affreux ?

A P P I U S.

Ah cruelle ! est-ce à vous de parler de mes crimes ?
 Leur seule cause , hélas ! les rend trop legitimes,
 Est-ce à vous de montrer à mon cœur abbatu ,
 Qu'il a souillé sa gloire , & trahi sa vertu ?
 M'osez-vous reprocher mon ardeur criminelle ,
 Vous qui rendez mon cœur à son devoir rebelle ;
 Vous qui seule causez mes forfaits odieux ?
 Ah ! je puis justement en accuser vos yeux ,
 Leur demander raison des malheurs de ma flâme ,
 De mon repos perdu , du trouble de mon ame ,
 D'avoir de mon esprit , malgré mes soins prudens ,
 Effacé les leçons de plus de quarante ans ,
 Et d'avoir fait enfin , par un coup effroyable ,
 D'un Souverain heureux un Amant miserable.
 Aussi n'esperez pas de pouvoir m'abuser ,
 Je connois la raison qui vous fait m'accuser.
 Pour un heureux Rival votre ardeur empressée
 Fait que de tous mes soins vous êtes offensée :
 Cet Icile , l'objet de vos ardents souhaits ,
 Me defend. . .

VIRGINIE.

Oüy , je l'aime autant que je vous hais.
 Vous me tyrannisez , il m'a toujours servie ;
 Il fait tout le bonheur , vous l'horreur de ma vie ;

Et je voyois enfin dans cet illustre Epoux ,
Encor plus de vertus, que de crimes en vous,

A P P I U S

On conserve sans peine une entiere innocence
Quand un bonheur constant previent notre espe-
rance.

Icile satisfait dans ses vœux les plus doux ,
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous ,
A-t'il pu jusqu'icy se charger d'aucun crime ?
Mais si de vos mepris deplorable victime,
Accablé des tourmens que mon cœur a soufferts ;
Il avoit ressenti tout le poids de mes fers ;
Si vous l'aviez contraint d'aimer sans esperance ,
Qu'il eût eu comme moy la suprême puissance :
Cet Icile à vos yeux digne de votre foy ,
Seroit peut-être encor plus coupable que moy,
Ah ! son bonheur allume un courroux dans mon
ame,

Qui pourroit... Mais songez à repondre à ma fla-
me :

Autrement malgré moy...

VIRGINIE.

Favorable retour!

Votre courroux me plaît bien plus que votre a-
mour.

Menacez, accablez l'impuissante innocence ,
Je crains moins les tourments, qu'un amour qui
m'offense ,

Je prefere mes maux à d'injustes bienfaits,
Armez votre fureur, j'en brave les effets.

A P P I U S.

Et bien, pour me vanger de votre ingratitude ;
Vos malheurs ne sont pas un supplice assez rude,
Et je veux desormais vous porter d'autres coups
Moins funestes pour moy, mais plus cruels pour
vous.

Je jure qu'il n'est rien que ma fureur ne tente.

L'Amant

TRAGÉDIE.

49

L'Amant me répondra des mépris de l'Amante ;
C'est luy qui rend pour moy votre cœur si cruel ,
Et puisque vous l'aimez , il est trop criminel.
Il faut par un seul coup accabler l'un & l'autre :
Je perceray son cœur qui me ravit le vôtre ,
Pour goûter à la fois le plaisir sans égal ,
De punir vos dedains , & de perdre un Rival.

VIRGINIE.

Helas , Seigneur. . .

A P P I U S.

Pour vous la menace est terrible ,
Je vous frappe à la fin par votre endroit sensible :
Mais ne m'accusez point , c'est vous qui l'ordonnez ,
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc , Seigneur , & c'est moy qui l'op-
prime ?

N'importe , je suivray cette chere victime ,
Et par ce grand effet d'une immortelle foy ,
Je le vangeray bien si vous brulez pour moy.
Votre esprit libre alors de sa jalouse envie ,
Verra qu'un même coup aura fini ma vie ,
Et j'auray ce plaisir , parmi tous mes malheurs ,
Que la mort d'un Rival vous coutera des pleurs.

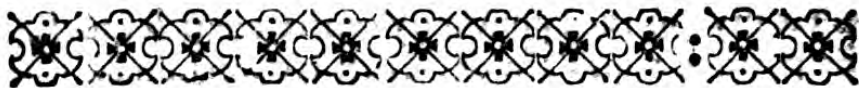
A P P I U S.

Madame , prévenons un malheur si funeste ,
Du tems que je vous donne employez mieux le
reste ,

Icile en ce moment va paroître à vos yeux ,
J'ay moy-même ordonné qu'on l'amene en ces
lieux.

Il vient.





S C E N E III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE, PISON,
GARDES.

APPIUS à *Icile.*

DÉrobez-vous au coup qui vous menace,
Icile, par vos soins méritez votre grace.
(à *Virginie*) Madame, songez-y, vous sçavez
mon dessein,
Il me faut dès ce soir son sang ou votre main,
Je fors pour un moment; Gardes, qu'on se retire.



S C E N E IV.

ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE.

VIRGINIE.

VOUS avez entendu ce qu'il vient de nous dire.
Cessons de nous flater, voicy le jour affreux
Où l'on va pour jamais nous séparer tous deux.
De notre heureux Hymen l'esperance est perdue,
Je ne puis qu'un moment jouir de votre vue;

TRAGÉDIE.

51

Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix
Ce dernier entretien vient de m'être permis.

ICILE.

Je sçay que contre nous on met tout en usage,
Même pour essayer d'ébranler mon courage,
On a fait en passant étaler à mes yeux
De mon trépas certain l'appareil odieux,
Et les tristes apprêts des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des loix punit les grands coupables :

Mais parmi ces objets, mon cœur, sans s'émouvoir,
N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir.
Madame, qu'il m'est doux de vous parler encore,
De pouvoir attendrir la beauté que j'adore,
Et de voir une fois au moins avant ma mort,
Vos yeux donner des pleurs à mon funeste sort !
Car ne presumez pas que mon ame étonnée
Vienne vous conseiller un honteux hymenée.
Si le lâche Appius étoit digne de vous,
J'oserois vous prier d'en faire votre Epoux ;
Je vous immolerois mon amour & ma vie ;
Je serois trop heureux de vous avoir servie,
Et d'avoir en mourant pu mettre entre vos mains
La suprême puissance, & le sort des Romains.
Ne pensez pas aussi que je vienne, Madame,
Pour vous solliciter en faveur de ma flamme,
Votre bonté pour moy feroit tomber sur vous
La fureur d'un Rival tout-puissant & jaloux.
Sauvez-vous...

VIRGINIE.

Arrêtez ; en ce malheur extrême,
Je prétens désormais me conseiller moy-même ;
Je voy ce qu'il faut faire, & ne balance plus,
Vos conseils & vos soins sont icy superflus ;

C ij

VIRGINIE,
Je ſçay par où finir vos maux & ma miſere,
Et dès ce même jour...

ICILE.

Quoy ? que voulez-vous faire ?
Par où pretendez-vous nous pouvoir ſecourir ?
Qu'avez-vous reſolu, Madame ?

VIRGINIE.

De mourir,

ICILE.

Ah Ciel !

VIRGINIE.

Le ſort nous force à perir l'un & l'autre,
Mais ſouffrez que ma mort précède au moins la
vôtre ;

Je le veux, votre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier ;
J'ay du courage aſſez pour m'immoler moy-même,

Et n'en ay point pour voir expirer ce que j'aime,

ICILE.

Ah renoncez, Madame, à ce cruel deſſein.
J'en fremis...

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous êtes Romain !

ICILE.

Ouy, je tremble ſans doute, & je vous le confeſſe,
Mais mon cœur s'applaudit d'avoir cette foibleſſe.
Je verrois vos beaux yeux ſe fermer pour jamais ?
Ah, plutôt...

VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux ſouhaits,
Mourons, puisqu'il le faut, genereux & fidelles,

TRAGÉDIE. 53

Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;
Servons de noble exemple aux siècles à venir ,
D'une foy que la mort n'aura pû des-unir ;
Rempportons du Tyran une entière victoire ,
Mourons , & me laissant partager votre gloire ,
Faisons que l'univers déplore notre mort ,
Et forçons le Tyran d'envier notre sort.

ICILE.

Non , Madame , vivez... Mais le Tyran s'approche ,
C'en est fait , de ma mort l'instant fatal est proche ,
Le supplice m'attend au sortir de ce lieu ,
L'appareil est tout prêt , & pour jamais , adieu ,
Je ne vous verray plus... Mais je vous prie encore ,
C'est le dernier souhait d'un cœur qui vous adore ,
De vouloir...



SCÈNE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE, FABIAN,
PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel succès aura votre entretien ?
Qu'avez-vous résolu ? parlez , Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'est donc-là tout l'effet d'une telle entrevue ?

C iij

VIRGINIE,

C'est ainsi que pour moy vous l'avez resoluë ?
 J'ay crû que par vos soins je recevrois sa foy.

ICILE.

Je n'ay pas seulement daigné penser à toy.
 Comment t'es-tu flatté que pour sauver ma vie
 Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ?
 J'ay dû mieux employer un tems si pretieux,
 Qu'à servir d'un Tyran les desseins odieux.

APPIUS.

Ah, perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,
 Punira de ton cœur l'audace criminelle ;
 Rien ne te peut sauver, c'en est fait.

ICILE.

Haste-toy,

La mort n'a rien d'affreux ny de triste pour moy :
 Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie,
 De ton amour jaloux excitera l'envie ;
 Je mourray plaint, heureux, & sans être trahi ;
 Tu vivras criminel, malheureux, & haï.

VIRGINIE.

Cesse de te flatter ; en vain ta tyrannie
 S'attache à separer Icile & Virginie ;
 En vain d'un feu si beau tu veux rompre le cours,
 L'amour plus fort que toy nous rejoindra tou-
 jours.

APPIUS.

Ouy, vous serez unis... mais c'est vous faire gra-
 ce,
 Il faut bien autrement confondre votre audace.
 Vous voulez m'irriter ; un trépas éclatant
 Est le suprême bien que votre amour attend :

TRAGÉDIE.

35

Mais vous vous abusez ; mon adroite colere
Par un long châtement cherche à se satisfaire :
Je prétens que vos cœurs endurent chaque jour
Mille tourmens divers , mille maux tour à tour ;
Vous craindrez pour sa vie , il craindra pour la
vôtre ;

Ainsi vous tremblerez sans cesse l'un & l'autre ,
Et pourveu que l'effet reponde à mes projets ,
Vous mourrez mille fois sans expirer jamais.
(*aux Gardes.*) Qu'on les ramene.

VIRGINIE.

Adieu , Seigneur.

ICILE.

Adieu Madame.





SCENE IV.

APPIUS *seul.*

C'En est fait , bannissons la pitié de mon ame ,
Ne songeons qu'à vanger le mépris...



SCENE VI.

APPIUS , CLODIUS.

CLODIUS.

AH , Seigneur !

Plautic. . :

APPIUS.

Et bien ?

CLODIUS.

Craignez sa fatale douleur.

On la voit en tous lieux , de Romaines suivie ,

A tous nos Citoyens demander Virginie.

Ces femmes , à l'envi , par de tristes accords

Expriment leurs regrets en des termes si forts ,

Qu'il semble que chacune ayant perdu sa fille ,

Déplore les malheurs de sa propre famille.

Les unes par des pleurs exhalent leur courroux ;

D'autres , pour animer le peuple contre vous ,

TRAGÉDIE.

57

Poussent jusques au Ciel mille cris pitoyables ;
Plusieurs , pour éviter des disgrâces semblables ,
Embrassent leurs enfans , & courent les cacher ,
Craignant que de leurs bras on les vienne arracher :

Enfin à les sauver leur amitié s'empresse ,
Et la peur de les perdre augmente leur tendresse ;
D'ailleurs les Partisans de votre heureux Rival ,
Sement par-tout un bruit qui vous seroit fatal ;
On dit que c'est l'amour , & non pas ma prière ,
Qui vous fait enlever Virginie à la Mère :
Pour vous justifier dans l'esprit des Romains ,
Il faut dès ce moment la remettre en mes mains ,
Attendant que ce bruit avec le tems s'efface.

APPIUS.

Vien , suy-moy , nous verrons ce qu'il faut que je
fasse.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.



U o y ? l'on me traîne icy ? quel injuste
projet. . . ?

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obeis à regret ,
Madame ; mais. . .

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime ?
C'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime.
Il retient Virginie, & me fait arrêter !

PISON.

Madame , à cet effort il a dû se porter.
Le soin de son salut l'a forcé d'y souscrire ,
Il n'a pû s'en défendre , & j'oseray vous dire
Que son cœur inquiet a long-tems balancé ;
Mais d'un peril trop grand il s'est vû menacé.
Vos pleurs estoient plus forts que les armes d'Icile,
Déjà de toutes parts on voyoit dans la ville
Les femmes à l'envy sur vos pas s'assembler ;
Déjà. . .

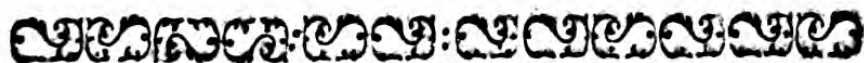
TRAGÉDIE.

39

PLAUTIE.

Quoy, nos clameurs l'ont pû faire trembler?
Il craint notre douleur, dont les plus fortes armes
N'ont été que des vœux, des soupirs, & des larmes?

Mais voilà le destin des Tyrans tels que luy,
Ils traînent avec eux un éternel ennuy;
Et c'est des justes Dieux un ordre legitime,
Que la crainte sans cesse accompagne le crime;
Sa rage va sans doute éclatter contre moy.



SCENE II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON,
FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Fuyons, Camille. Ah Ciel! est-ce vous que je
voy,
Madame? quel dessein icy vous a conduite?

PLAUTIE.

Mais toy-même, quelle est la raison de ta fuite?
Qu'a fait notre ennemy? Qu'est-ce qui s'est passé.

VIRGINIE.

Madame, mon Arrêt vient d'être prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu?

VIRGINIE,

VIRGINIE.

Le Tyran , sans égard pour sa gloire ,
 De ses derniers sermens oubliant la memoire ,
 A suivi les conseils de son funeste amour ,
 Et n'a pas de mon Pere attendu le retour.
 Par son ordre tantôt conduite en sa presence ,
 J'ay conçu les raisons de son impatience ;
 J'ay jugé que l'excez d'un amour criminel ,
 M'alloit abandonner au sort le plus cruel :
 L'effet n'a point trompé mon présage sinistre ,
 Appius m'a livrée à son lâche Ministre ,
 Il a fait Clodius le maître de mon sort.
 Pour éviter les fers , je ne voy que la mort ,
 Il faut mourir , Madame , & que cette journée ,
 Termine mes malheurs avec ma destinée.

P L A U T I E.

Quel funeste dessein ! N'est-il point de secours ,
 Dieux tout-puissans . . .

VIRGINIE.

Les Dieux nous sont cruels & sourds.
 Je n'espere plus rien ; & mon ame assurée ,
 Au plus grand des tourmens est enfin préparée ;
 Clodius me poursuit , des Gardes furieux
 Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux ,
 Vous allez voir , Madame une troupe barbare . . .

P L A U T I E.

Ah ! quel spectacle encor pour mes yeux se pre-
 pare ,
 Ma fille ! Je verray de farouches soldats ,
 Une seconde fois t'arracher de mes bras ?
 Je t'entendray gemir , & ma tendresse oyive . . . ?
 Non , malgré leurs efforts , il faut que je te suive !

TRAGÉDIE.

En vain ces inhumains voudront nous separer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous preparer.
Je conçois, par les pleurs dont votre amour m'honore,

Quelle vive douleur, quel chagrin vous devore,
Et je ne voy que trop, qu'une tendre pitié
Vous fait de tous mes maux ressentir la moitié :
Cependant retenez vos soupirs & vos larmes,
Au fond de votre cœur renfermez vos allarmes,
Clodius va venir, faites un noble effort,
De tous vos deplaisirs moderez le transport,
Nos regrets, les ennuis où nous sommes en proye,
D'un ennemy cruel redoubleroient la joye.
Ne permettez-donc pas que ses barbares yeux
Jouissent des douleurs de nos derniers adieux ;
Aussi-bien près de luy la plainte seroit vaine,
C'est l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne.

J'avois tantôt prévu la rigueur de mon sort,
Et j'allois m'en sauver par une juste mort :
Vous n'avez pas voulu, vous vous êtes troublée.
Vos discours, vos soupirs, vos pleurs m'ont accablée ;
Voyez le triste effet de vos funestes soins,
J'ay souffert plus long-tems, je n'en mourray pas moins,
Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage,
Je mourois libre alors, je meurs dans l'esclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeste secours.
Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours ?
Je me flattois. . . Mais, Ciel ! notre ennemy s'avance.

VIRGINIE ;

VIRGINIE.

Madame , au nom des Dieux , évitez sa presence ;
Laissez-moy seule , allez ; ne vous exposez pas
Aux affronts d'un perfide , aux transports des sol-
dats ;

Il ne reste plus rien , pour combler ma misere ,
Que de voir leur fureur outrager une mere.

PLAUTIE.

Moy , que je t'abandonne en cette extremite ?
Que j'aïlle loin de toy chercher ma seureté ?
Ah ! plustost le trépas . . .



SCENE III.

CLODIUS , PLAUTIE , VIRGINIE ;
FABIAN , PISON , FULVIE ,
CAMILLE , GARDES.

PLAUTIE à *Clodius*.

TU viens icy , perfide ?
Quel dessein criminel te conduit & te guide ?
Monstre inhumain , viens-tu , me déchirant le flanc ,
M'accabler , me ravir le plus pur de mon sang ?
Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave ,
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens icy pour prendre mon esclave ;
Cette fille est à moy , je suis son maître enfin ,

TRAGÉDIE.

Appius à mes loix a soumis son destin.
Gardes , qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie !
Leurs criminelles mains vont saisir Virginie.
Aux Gardes qui veulent la saisir.

Osez-vous...

VIRGINIE.

Arrêtez , ne portez point vos mains ,
Sur le sang glorieux des plus fameux Romains ;
N'aprochez point de moy , je vous suivray sans
peine

Dans le honteux état où le destin m'entraîne.
Trahie , abandonnée , en proye à vos fureurs ,
Je n'ay que ma vertu contre tous mes malheurs :
Mais elle me suffit , je puis tout avec elle.
Adieu , Madame , adieu , votre douleur mortelle
Ebranle ma constance , & me fait plus trembler
Que l'approche des fers qui me vont accabler.
Prenez soin de vos jours , j'auray soin de ma gloire ;
J'ose esperer qu'un jour ma déplorable histoire ,
Apprenant ma disgrâce aux siècles à venir ,
Laissera de mon sort un digne souvenir ,
Et fera confesser à la plus noire envie ,
Que d'illustres Ayeux m'avoient donné la vie.
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours...

PISON *en l'arrestant.*

Souffrez...





SCENE IV.

PLAUTIE , FULVIE , PISON ;
GARDÉS.

PLAUTIE.

QUoy, l'on m'ose arrêter ?
Inhumains , c'en est trop , je ne la puis quitter.
Souffrez que dans les fers je suive Virginie ,
Sans ma fille je hais & mon rang & ma vie :
Par rage ou par pitié percez mon triste flanc ;
Après m'avoir ravi la moitié de mon sang ,
Achevez , repandez tout celuy qui me reste :
Helas ! heureuse encore en ce moment funeste ,
Si je pouvois au moins , par une prompte mort ,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort ,
Ou tourner sur moy-même , en m'exposant pour
elle ,
De son affreux destin l'influence cruelle !
Je ne puis la sauver , la suivre , ny mourir ;
Cruels , aucun de vous ne veut me secourir ,
Mais que vois-je ? comment...



TRAGÉDIE.

65



SCÈNE VI.

PLAUTIÈ , FULVIE , SEVERÈ ,
FABIAN , GARDES.

SEVERÈ.

Tout a changé de face ;
Madame , vous verrez finir votre disgrâce ;
Reprenez de l'espoir : déjà les Dieux plus doux
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous.
Icile est libre enfin , sa prison est forcée ,
J'ay veu par ses amis sa garde dispersée ,
Et sans perdre de tems , les armes à la main ,
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin.
Ils sont aux mains , Madame , & le Ciel équitable,
Fera perir sans doute un tyran detestable.
De votre esprit troublé dissipez la terreur ,
Tout semble vous promettre un tranquille bon-
heur.

Appius prévenu d'une aveugle furie ,
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie ,
Et resté presque seul , abandonné , troublé ,
Sous les efforts d'Icile il doit estre accablé.
Contre tant d'ennemis il ne peut se deffendre.
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre ,
Et de vous avertir , Madame , qu'en ces lieux
Vous le verrez bien-tôt venir victorieux.
Je cours le retrouver.

VIRGINIE;

PLAUTIE.

Non, je pretens vous suivre ;
Courons, que j'aie voir la main qui nous délivre ;
Aussi-bien dans ces lieux on ne me retient plus ,
Je voy fuir à ce bruit mes Gardes éperdus ;
Allons... mais c'en est fait, & mon ame ravie...



SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE,
SEVERE.

ICILE.

Ouy, c'en est fait, Madame, Appius est sans
vie,
Je viens de le punir, enfin tout est sauvé,
Et déjà votre Epoux dans Rome est arrivé.

PLAUTIE.

Virginus !

ICILE.

Madame, on vient de me l'apprendre ;
Le bruit de son retour par-tout s'est fait enten-
dre.
Mais que fait Virglie, on ne m'en a rien dit,
Elle seule sans cesse occupe mon esprit.

PLAUTIE.

Clodius escorté d'une troupe cruelle,

S'en est saisi, Seigneur.

ICILE.

Ah ! courons après elle ;
 Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains,
 Le traître Clodius soit puni par mes mains ;
 Que je puisse goûter le plaisir & la gloire
 Que prépare à mon cœur une pleine victoire.



SCÈNE DERNIÈRE

ICILE, PLAUTIE, SÈVERE,
 FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE à *icile*.

Hâtez-vous donc, Seigneur... (à *Camille*.)
 Que viens-tu m'annoncer ?
 Dy-moy, que fait ma fille, où l'as-tu pu laisser ?

CAMILLE.

Votre fille ?

ICILE.

Apprens nous, où faut-il que je vole ?
 Où sont mes ennemis, que mon bras les immo-
 le,
 Que Virginie enfin ne les redoute plus,
 Que j'aïlle...

CAMILLE.

Modérez des transports superflus.

88 VIRGINIE,
Il n'est plus tems.

ICILÉ.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie !

PLAUTIE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie

PLAUTIE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Ah, destin rigou-
reux !

Quel coup !

ICILÉ.

De tous mes maux voicy le comble affreux ;
Que puis-je craindre après ce que je viens d'ap-
prendre,
Grands Dieux ?

CAMILLE.

Virginius venoit pour la défendre.
Au moment qu'il l'a veue au milieu des soldats,
Ce spectacle cruel a retenu ses pas.
Ils'arrête, & du peuple il apprend que sa fille

Vient d'être pour jamais ravie à la famille,
 Qu'elle est soumise aux fers du traître Clodius,
 Et sans doute exposée aux transports d'Appius.
 A ce fatal recit, son desespoir extrême
 Fait qu'il veut la sauver, ou se perdre luy-même;
 Il attaque luy seul plus de mille ennemis,
 Le succès répond mal à ce qu'il s'est promis;
 On le saisit d'abord, il se voit sans épée:
 Hé que sert, a-t'il dit, à ma valeur trompée
 L'inutile bonheur de mes autres exploits,
 Puisque je suis vaincu cette dernière fois?
 Mais hélas! permettez, cruels, dans ma disgrâce,

Si je perds Virginie, au moins que je l'embrasse,
 De cet embrassement la puissante douceur,
 D'un cœur désespéré flatera la douleur.
 On le laisse, il y court, la joint malgré la presse,

Par ses embrassemens il marque sa tendresse;
 Je le suis, & j'entens qu'elle luy dit: Seigneur,
 Ah! donnez-moy la mort, & sauvez ma pudeur.
 Virginius surpris, admire son courage,
 Il soupire à la fois & d'amour & de rage:
 A tes desirs cruels, dit-il, puis-je obeir?
 Mais ne t'obeir pas ce seroit te trahir;
 Satisfaisons ton ame, & malgré ma foiblesse,
 Dérobons ta pudeur au peril qui la presse,
 Par un coup rigoureux prouvons notre amitié,
 Montrons nous inhumains par excès de pitié,
 Et que tout l'Univers sçachant que je suis pere,
 Admire mon courage, & plaigne ma misere.
 Après ces tristes mots, égaré, furieux,
 Il promene par tout ses regards curieux,
 Il voit, cherche avec soin, ah disgrâce impre-

veue!
 Un funeste cousteau se presente à sa veue,

Il le prend , & poussé d'une indistincte ardeur ;
De sa constante fille il veut percer le cœur :
Mais en vain pour ce coup son courage s'apprê-
te ,

Quand il croit l'achever sa tendresse l'arrête ;
Car à peine a-t'il veu le couteau près du sein ,
Que la nature semble avoir glacé sa main :
Il demeure immobile à ce triste spectacle ,
On court , à son dessein chacun veut mettre ob-
stacle ,

Virginie en tremblant voit venir ce secours ,
Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours ,
Elle se hâte alors de terminer sa vie ,
Se lance sur le fer , & d'une main hardie
Prend celle de son pere , & poussant le couteau ,
S'en frappe , tombe , & s'ouvre un chemin au
tombeau.

PLAUTIE.

Helas !

CAMILLE.

Virginus après ce sacrifice ,
De ce sang précieux demande la justice ;
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté ,
Le fait voir aux Romains ; le peuple épouvan-
té ,
Fremit en regardant cette victime offerte ,
De tous les Decemvirs il conspire la perte ;
Il court de tous costez vanger votre malheur ;
Clodius a déjà ressenti sa fureur ,
Et moy je suis venu en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'entendre :
Heureuse si ma mort avoit pu devancer
La douleur que je souffre à vous les annon-
cer !

ICILE.

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë !
Voilà cette union que j'avois attenduë !
Mourons : mais d'une mort qui soit utile à tous ;
Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups.
Allons , Madame , allons , & courons l'un & l'autre
Faire parler par-tout ma douleur & la vôtre ;
Allons , que mille morts marquent ce triste jour ,
Puisque Rome l'exige aussi bien que l'amour.

F I N.

ARMINIUS 3

ARMINIUS;

TRAGEDIA.

ARMINIUS 1

ARMINIUS;

TRAGEDIA.



ACTEURS

VARUS , Gouverneur de la Germanie , pour Auguste.

SEGESTE , Prince des Cattes.

ARMINIUS , Prince des Cherusques , accordé à Ismenie.

SIGISMOND , Fils de Segeste , accordé avec Polixene.

ISMENIE , Fille de Segeste.

POLIXENE , Sœur d'Arminius.

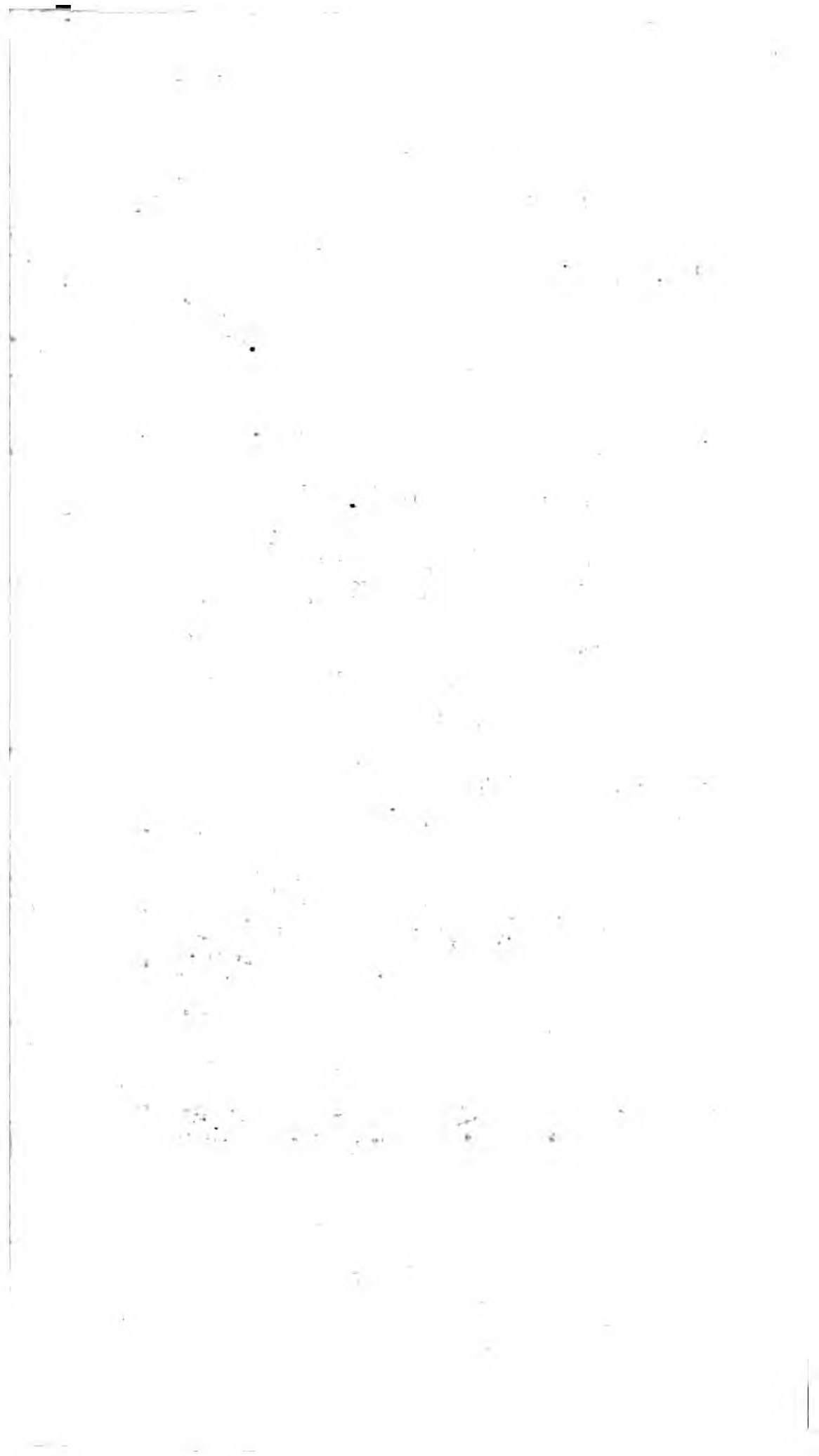
BARSINE , Confidente d'Ismenie.

TULLUS , Confident de Varus.

SUNNON , } Capitaines des Gardes
SINORIX , } de Segeste.

Suite.

La Scene est dans le Camp de Varus , près les Forêts de Teutberg , dans les Tentes de Segeste.







ARMINIUS.
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.



Ouy, Sunnon, je le veux, je l'attens
de ton zele,

Parle, trace à mes yeux la peinture
fidele

Des sentimens divers du Peuple & des
Soldats.

SUNNON.

Seigneur...

SEGESTE.

Parle, te dis je, & ne me flatte pas.

Je sçay que le traité que je viens de conclure,

De la plupart des miens excite le murmure;

A ij

ARMINIUS,

Que ne penetrant point dans mes justes desseins,
 On me voit à regret dans le Camp des Romains.
 Je le sçay, dy le reste, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puisque vous m'ordonnez, Seigneur, d'être sincere,
 Je ne vous cele point que de ce changement
 Les Peuples étonnez cherchent le fondement.
 Quoy, Segeste, dit-on, par qui la Germanie
 Jusqu'icy des Romains brava la tyrannie,
 Qui de flots de leur sang couvrit nos Champs vingt
 fois,

Qui fit trembler le Tybre au bruit de ses exploits,
 Ce Segeste aujourd'huy peut étouffer sa haine,
 Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine ?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur,
 Son estime est pour moy le comble du bonheur,
 Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
 Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome :
 Je regarde ces noms comme un illustre prix.
 Toy-même à ce discours tu me parois surpris :
 Mais apprens les raisons de ce qu'on m'a vû faire,
 Et ne condamne plus une paix nécessaire.
 Les Dieux me sont témoins que dans tous mes des-
 seins,

Me proposant pour but le salut des Germains,
 Sans regarder jamais ma grandeur ny ma gloire,
 J'ay combattu pour eux, & cherché la victoire.
 Pendant plus de vingt ans, par un heureux effort,
 Entre l'Empire & moy j'ay suspendu le sort :
 Mais dans ce même temps Rome étoit occupée
 A la perte d'Antoine, ou du jeune Pompée ;
 Et ses Chefs divisez par leurs propres fureurs,
 Nous laissoient aisément reculer nos malheurs.
 Maintenant que par-tout regne une paix profonde,
 Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le mon-
 de,

T R A G E D I E.

Devois-je attendre icy qu'il rassemblât sur nous
 Tout l'effort, tous les traits de son vaste courroux?
 J'ay cru devoir ceder, puisqu'un léger hommage
 M'assuroit le repos, & détournoit l'orage.
 Ce n'est pas que souvent un reste de fierté
 Ne m'ait presque contraint de rompre le Traité:
 Mais de mille Heros la perte encore éclate;
 Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithridate,
 Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux?
 Etois-je plus puissant, étois-je plus heureux?
 J'ay sauvé mes Etats en finissant la guerre;
 Et quand je me sou mets avec toute la terre,
 J'obeis aux decrets des Dieux & du Destin,
 Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

S U N N O N.

Je croy de cette paix les causes legitimes;
 Des Princes vos voisins vous suivez les maximes;
 Cependant si je puis, en vous obeissant,
 Vous opposer, Seigneur, un interêt puissant,
 J'oseray dire encor qu'une immortelle gloire
 Auroit à l'avenir transmis votre memoire,
 Si voyant l'Univers par les Romains dompté,
 Vous seul aviez jouï de votre liberté.
 Pour abbatre l'orgueil & le pouvoir de Rome,
 Peut-être ne faut-il que le bras d'un seul homme.
 Vous l'avez dit cent fois. Eh! qui pouvoit, Sei-
 gneur,
 Prétendre mieux que vous à ce suprême honneur?
 Rome s'assure en vain sur la foy des Oracles,
 Les Mortels quelquefois y mettent des obstacles;
 Ils relevent un Trône, un Estat abbatu,
 Et font changer les Dieux à force de vertu.
 Mais sans développer un si profond mystere,
 Arminius croit-il ce Traité salutaire?
 Votre amitié confond vos droits avec les siens,
 Vous l'allez confirmer par de plus forts liens;
 Bien-tôt, en épousant la Princesse Ismenie,

6 **ARMINIUS,**
Il verra sa famille avec la vôtre unie ;
On dit que cet Hymen si long-temps différé
A son retour icy doit être célébré :
Déjà tous nos Soldats en preparent la Fête ,
Déjà chacun s'attend . . .

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête.
Cependant garde-toy de parler desormais
D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour ja-
mais.

SUNNON.

Ciel ! Qu'entens-je , Seigneur ? Qui peut être la
cause . . .

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cet Hymen s'oppose.
Je le romps à regret ; je plains Arminius :
Mais enfin j'ay promis Ismenie à Varus.
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
Fleve ce Romain au dessus de nos Princes ;
Il adore ma Fille , & son cœur amoureux
Me presse chaque jour de les unir tous deux.
Je m'y suis engagé , ma parole est donnée.

SUNNON.

A ce discours , mon ame interdite , étonnée ,
De soupçons differens se laissant agiter ,
Ne sçait auquel , Seigneur , elle doit s'arrêter.
Eh quoy ! par votre choix , dès sa tendre jeunesse
Arminius reçut la foy de la Princesse ,
Il luy donna la sienne ; & jusques à ce jour
Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour.
De ce grand changement que faut-il que je pense ?
Croiray-je qu'oubliant une longue alliance ,
Par des conseils flatteurs réglant tous vos desseins ,
Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moy, Seigneur : mais, Dieux ! que puis-
je croire ?
Quel sujet . . . ?

TRAGEDIE.

7

SEGESTE.

Ne croy rien de funeste à ma gloire.

Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le seul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Cesar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir separer nos communs interets,
J'exigeay que ce Prince entrât dans cette Paix;
Je dépêchay vers luy. Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguste alliance;
Il differra pourtant : Je pressay ; mais en vain.
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin :
Mais pendant quatre mois sans daigner me répon-

dre,

Par ses retardemens je me suis vû confondre.
Les Romains me pressoient, & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le Traité commencé ;
Je l'ay conclu tout seul ; & ma Fille est le gage
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage.
Ce Prince m'a quitté, j'ay fait ma paix sans luy,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'huy,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon sang, mes amis, ma patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain ;
Et je deviens suspect, par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes soins sauvent du précipice.
Je suis même averti qu'il conspire en secret.
S'il arrive en ce Camp, il se perd, c'en est fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me défendre.
Je t'avoueray bien plus. Je croy que sans douleur
Je livrerois ce Prince à son dernier malheur.
Sa fortune, son nom, la gloire de sa vie,
Ont versé dans mon cœur une secrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ses mains
Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.

§ ARMINIUS,
Cependant, quel que soit l'interêt qui me presse,
Sa franchise, son rang, sa vertu, sa jeunesse,
Le soin de mon honneur, un reste de pitié,
Enfin le souvenir d'une longue amitié,
Me porteroient peut-être à prendre sa défense:
Mais je crains des Romains la haine & la vangeance.

Je voudrois que ce Prince inspiré par les Dieux,
Bien loin de s'approcher, s'éloignât de ces lieux.
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah, Seigneur! sur ses jours voudroit-on entreprendre?

Il se confie à vous, vous l'appellez: Eh, quoy?
Vous verroit-on pour luy violer votre foy?
Laisseriez-vous...?

SEGESTE.

Varus dans ce Camp est le maître:
Arminius se perd s'il ose icy paroître,
A moins que des Romains desarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
Mais le soin de son sort me cause peu de peine;
Ma Fille seule, hélas, m'inquiete & me gêne.
Je viens de la mander, je l'attens en ces lieux;
Elle vient, laissez-nous. Que luy diray je, ô Dieux!



SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

DE votre part, Seigneur, on est venu me dire
Que vous aviez icy quelque ordte à me prescrire:

TRAGÉDIE.

J'ay d'abord vers ces lieux précipité mes pas :
Que voulez-vous, Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Hélas !
Que ne puis-je à jamais, ma Fille, vous le taire !

ISMENIE.

Vous soupirez, Seigneur ? Ciel ! quel est ce mystère ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moy, grands Dieux ! Serois-je assez infortu-
née

Pour troubler le bonheur de votre destinée ?

Qu'ay-je pu faire, hélas ! quel crime ay-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les Destins ennemis
Vous demandent, ma Fille, un cruel sacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice ;
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez ; sur-tout consultez-vous
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous votre cœur constant, inébranlable ?
Répondez-moy.

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir,
Sans foiblesse au trépas vous me verrez m'offrir,
Votre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne mémoire.
Expliquez-vous ; le Ciel a-t-il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par le sort ;
Mais quand ses dures loix vous auroient condam-
nés.

Croyez-vous que mon cœur vous eût abandonnée ?

ISMENIE.

Quel est donc cet effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins

Quels ont été pour vous mon amour & mes soins ;
Songez que de vos maux j'ay fremi par avance ,
Et que vous me devez entiere obeïssance.

Je croy par ce discours vous devoir preparer
Au secret que je vais enfin vous declarer.

Dés vos plus jeunes ans vous espérez, ma Fille ,
De voir Arminius entrer dans ma famille :

Cependant à ce Prince il ne faut plus penser.

ISMENIE.

Ah ! quel projet , Seigneur , venez-vous m'annon-
cer ?

Dans quel temps . . . ?

SEGESTE.

Je vous plains ; comme vous, je soupire :

Mais Rome le défend , je ne puis l'en dédire.

D'autres raisons encor s'opposent à vos vœux ,

Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

ISMENIE.

De ce coup imprévu justement confondue ,

Dieux ! quelle horreur je sens dans mon ame éper-
due !

Ah , Seigneur ! pardonnez dans cette extrémé .

Si j'ose m'expliquer avec sincerité.

Votre bonté pour moy bannissant la contrainte ,

M'a permis de tout temps de vous parler sans crain-
te.

Vous disiez que le sort n'attaquoit point mes jours .

Eh , cet Arrest funeste en termine le cours.

SEGESTE.

Qu'entens-je ? vous cedez à l'ardeur qui vous presse ?

Ma Fille s'abandonne à toute sa foiblesse !

Quoy ? loin de m'obeïr , votre devoir trahi . . .

TRAGÉDIE.
ISMENIE.

11

Eh , mon malheur ne vient que d'avoir obeï.
Arminius courant de victoire en victoire ,
En vain pour m'enflammer faisoit parler sa gloire :
Ses soins pour moy , ses feux , & ses heureux combats

Luy gaignoient mon estime, & ne m'engageoient pas.
Souvenez-vous , Seigneur , que vous vintes vous-même

Joindre à ses vœux ardens votre pouvoir suprême,
Et par les justes droits que vous avez sur moy ,
A ce jeune Heros vous promîtes ma foy :
J'obeïs sans effort : cet ordre legitime
Fit alors succeder la tendresse à l'estime :
Mais pourray-je étouffer , Seigneur, sans desespoir
Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir ?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix prescrites par un Pere ;
Et bien loin de fremir d'un effort necessaire ,
Montrez . . .

ISMENIE.

C'en est donc fait ; & vous ne pensez plus
A vos engagements avec Arminius ?
Vous avez oublié qu'avec mon hymenée ,
A mon Frere , sa Sœur fut aussi destinée.
Des yeux de Polixene il a senti les coups.
Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.
Verra-t-elle . . .

SEGESTE.

Je sçay que Sigismond l'adore :
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre ;
Et mon Fils par Cesar fait Chevalier Romain ,
Ne peut sans son aveu disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loy que je dois vous prescrire ,
Et vous devez encore . . .

Act. vj.

H

ARMINIUS ;

ISMENIE.

Eh , que dois-je , Seigneur ?

Quoy , ne suffit-il pas de bannir de mon cœur . . .

SEGESTE.

Non , il ne suffit pas , & vous l'allez apprendre.

C'est peu pour vous de rompre une union si tendre ,

Il faut encor sentir en faveur de Varus

Tout ce que votre cœur sent pour Arminius.

Ce Romain desormais ne songe qu'à vous plaire ,

Voilà l'Epoux enfin que vous destine un Pere.

Fuyez Arminius ; & pour mieux m'obeïr ,

Portez-vous , s'il le faut , jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure

Qui s'eleve en mon cœur contre une loy si dure.

Quoy donc ? vous prétendez forcer des sentimens

Qu'ont assuré vos soins , l'habitude & le temps ?

Dès que j'ouvris les yeux ; vos discours , votre zèle

M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ;

Et moy , pour satisfaire à vos premiers desseins ,

Aimant Arminius , j'ay haï les Romains.

Seigneur , c'est bien assez de contraindre mon ame

De s'attacher sans cesse à combattre ma flâme ,

De perdre pour jamais un legitime espoir

Que j'avois trop conçu sur la foy du devoir :

Daignez vous contenter de cette obeïssance ,

Ne forcez point mon cœur à plus de violence ,

Et croyez que c'est trop de vouloir en un jour

Changer l'amour en haine , & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obeïr à cette loy si dure ,

D'un effort genereux votre vertu m'assure.

Varus vient. Vous sçavez quel est votre devoir ,

Preparez-vous , ma Fille , à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne !



SCÈNE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE,
BARSINE.

SEGESTE.

JE viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre amour veut combler ma famille ;
Seigneur, elle est toujours prête à subir mes loix ;
Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix.
Vous pouvez sans contrainte expliquer votre flâme,
Je vous laisse, Seigneur.



SCÈNE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE,

VARUS.

Vous vous troublez, Madame.
J'en connois les raisons ; on veut vous arracher
Un Amant dès l'enfance à vos desirs si cher,
Un Amant si long-temps avoué par un Pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire.
Mais c'est peu : l'on vous offre encor un autre Epoux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
Je teray le premier à me rendre justice,
Mes soupirs sont pour vous un triste sacrifice.

Un Amant tel que moy ne doit point se flatter.
 D'autres s'attacheroient à vous représenter,
 Traçant de leurs travaux une brillante histoire,
 Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
 Qu'un long amas d'honneurs, des exploits éclatans
 Reparent quelquefois les injures des ans;
 Que c'est même à vos yeux un plus grand avantage
 De charger de vos fers un captif de mon âge,
 Et d'embraser un cœur que les ans, la raison
 Sembloient devoir sauver de ce fatal poison.
 Cependant aujourd'huy je ne veux point, Madame,
 Prêter auprès de vous ces secours à ma flâme.
 Je sçay que dans un cœur plein de sa passion
 De semblables discours font peu d'impression:
 Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inaccessible
 Au bonheur des Germains se montrera sensible;
 Que le juste desir d'assurer pour jamais
 A votre Pere, aux siens, l'abondance & la Paix,
 A l'offre de ma main vous rendra moins contraire:
 C'est par là seulement que je pretens vous plaire.
 Faites pour la Patrie, en donnant votre foy,
 Ce que je n'ose encor vous demander pour moy.

ISMENIE.

Helas ! puis-je Seigneur. . . ?

VARUS.

Non, arrêtez, Madame,
 Et suspendez encor le destin de ma flâme.
 Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
 Que mes profonds respects, que le temps, que mes
 soins,
 Que mes sinceres vœux, mes ardens sacrifices
 Puissent de mon Rival balancer les services.
 Sur-tout ne craignez point que j'aïlle contre vous
 Solliciter un Pere, allumer son courroux.
 Je ne veux employer sa puissance absolue
 Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vue;
 Et je vais desormais borner tous mes plaisirs

Que prévenir vos vœux & vos moindres desirs.
 Des graces de Cesar j'ay comblé votre Pere,
 Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre
 Frere :
 Tout vous retracera mon amour, mes transports,
 Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors.
 Adieu, Madame.



SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup, ô disgrâce imprévue !
 Malheureuse !

BARSINE.

Quoy donc ?

ISMENIE.

Ma mort est résolue.

Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius,
 Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.
 Pere injuste ! pourquoy tyranniser ma vie ?
 Puis-je aimer ou haïr au gré de votre envie ?
 Ne concevez-vous point, en m'imposant ces loix,
 Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une fois ?
 Déplorables effets de l'amitié Romaine !
 Perisse Romé, objet trop digne de ma haine.
 Toy, cher Arminius, qu'on arrache à ma foy,
 Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voy.
 Reçois de mon amour mes jours que je t'immole :
 Mais fuy loin de ces lieux, écarte-toy, cours, vole.
 Si toujours à te voir j'ay borné mes souhaits,
 Maintenant je les borne à ne te voir jamais.

16

ARMINIUS;

Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime ?
C'est le dernier malheur que j'aye à redouter,
Courons, hazardons tout afin de l'éviter.
Faisons partir vers luy quelque amy plein de
zele.
Vien , Barsine.

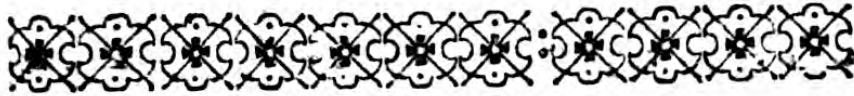


SCENE VI.

ISMENIE , BARSINE , SINORIX.
SINORIX.

Apprenez une heureuse nouvelle,
Madame , Arminius va paroître à vos yeux,
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
Sigismond s'avancant dans la forêt prochaine,
Est allé hors du Camp recevoir Polixene,
Que le Prince son Frere a voulu devancer.
J'ay cru que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame , en d'autres lieux mon devoir me rap-
pelle,
J'y cours.





SCÈNE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ay-je entendu ? Dans quel temps,
justes Dieux,
Allez-vous présenter mon Amant à mes yeux ?
Quels malheurs, quels combats, quel spectacle
barbare

Ce funeste retour aujourd'huy me prépare ?
De quel œil se verront mon Pere & mon Amant ?
Ah ! pouvois-je prévoir cet affreux changement ?
Jusqu'icy les Destins propices & fideles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nou-
velles :

Mais dans un seul instant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber sur moy tous les maux à la fois.
Je ressens en un jour plus d'ennuis, plus d'allarmes,
Qu'en dix ans de bonheur je n'ay trouvé de char-
mes.

C'en est trop, justes Dieux ; & si votre rigueur
Condamnoit les transports d'une innocente ar-
deur ;

Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des sensibles douceurs d'aimer & d'être aimée,
Helas ! pour me punir n'étoit-ce point assez
D'égalier mes douleurs à mes plaisirs passés ?

BARSINE.

Ah, Madame, espérez...

ISMENIE.

Que veux-tu que j'espere ?

Tu le vois mieux que moy , tout me devient contraire.

Mais c'est trop m'attendrir. Mes soupirs & mes pleurs

M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs.

Courons donc à mon Frere apprendre ma disgrâce

Il m'aime , un sort pareil au jourd'huy le menace.

Cherchons-le , puissions nous accorder en ce jour

Les devoirs opposez du sang & de l'amour.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMENIE , BARSINE.

ISMENIE.



Ue fait Arminius, dy , l'as-tu vû, Barsine ?

Attendra-t-il icy le sort qu'on luy destine ?

De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir ?

BARSINE.

A s'éloigner , Madame , il ne peut consentir :
 En vain de votre part , à vos ordres fidelle ,
 J'ay peint votre douleur , votre crainte mortelle ;
 En vain à ce Heros j'ay prédit , j'ay tracé
 Les perils , les malheurs dont il est menacé :
 Constant dans ses projets , & toujours intrepide ,
 Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide ,
 Et croit que de Segeste ayant reçu la foy ,
 Il peut paroître icy sans danger , sans effroy ;
 Qu'on respecte toujours , même pendant la guerre ,
 Ce fameux droit des gens saint par toute la terre :
 Mais à l'heureux Cesar dût-il être immolé ,
 Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

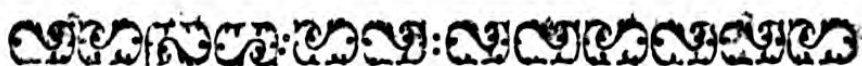
ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens sa fermeté m'expose !
 Il perira , Barsine , & j'en seray la cause.

Va , retourne vers luy , qu'il parte en ce moment,
 Je le veux , je l'ordonne ; & s'il m'aime ardemment,
 De son amour pour moy la marque la plus chere
 C'est de fuir les Romains , & Varus , & mon Pere.
 Qu'il ne s'obstine plus à demeurer icy ;
 Cours , redouble tes pas.

BARSINE.

Madame , le voicy.



SCENE II.

ARMINIUS , ISMENIE , BARSINE.

ARMINIUS.

Madame , malgré vous , malgré votre défense,
 J'ose jusqu'en ces lieux chercher votre presence.
 Quand Segeste s'obstine à me manquer de foy ,
 Je viens voir si la Fille est plus juste pour moy :
 Enfin pour disposer de ma funeste vie ,
 Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie.
 S'ils peuvent sans regret consentir à me voir ,
 Je n'abandonne point un legitime espoir :
 S'ils daignent me montrer leur tendresse ordinaire ,
 En vain à mon amour tout le reste est contraire :
 Mais si d'intelligence avec mes ennemis ,
 Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toujours permis ;
 Sans laisser aux Romains le soin de me poursuivre ,
 Madame , avec plaisir je vais cesser de vivre.

ISMENIE.

Dans un temps moins cruel , vous le sçavez , Seigneur ,

J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur :
 Mais , hélas ! la douceur d'une si chere veuë ,
 Par une juste crainte est icy suspenduë.
 Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux ,
 Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux ;
 Où de votre Rival la puissance m'allarme ;
 Où pour vous perdre enfin , tout conspire , tout
 s'arme.

Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas ?

Que venez-vous chercher ?

ARMINIUS.

Ne le sçavez-vous pas ?

Absent depuis six mois de tout ce que j'adore ,
 Je ne pouvois sans vous vivre un moment encore.
 J'ay volé vers ce Camp , plein d'amour & d'espoir.
 Eh , qui jamais , Madame , auroit osé prévoir
 Le funeste dessein qu'a formé votre Pere ?
 Je sçavois qu'engagé dans un parti contraire ,
 Ce Prince s'estoit joint avec mes ennemis :
 Mais devois-je penser , qu'indignement soûmis ,
 Il n'eût point conservé des droits sur une Armée
 A vaincre les Romains long-tems accoutumée ?
 Qu'il reconnût icy Varus pour Souverain ,
 Et voulût vous forcer de luy donner la main ?
 Pouvois-je soupçonner

ISMENIE.

Oùy , vous deviez tout croire

Des fureurs des Romains jaloux de votre gloire ;
 Et ne deviez-vous pas sur-tout vous défier
 D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer ?
 Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste ?

ARMINIUS.

Eh , Madame , l'Amour raisonne-t-il si juste ?
 J'esperois , & j'espere encore en ce moment ,
 De ramener Segeste à son premier serment.
 Vous le voyez , ce Prince évite mes aproches ,
 Il ne soustiendra point ma veuë & mes reproches ;

Rassurons-nous : bien-tôt , par un effort heureux . . .

I S M E N I E .

Helas , Seigneur , cessons de nous tromper tous deux .

En vain vous vous flattez de regagner mon Pere :
Mais quand il changeroit , que prétendez-vous faire ?

Seul contre les Romains armez contre vos jours ;
Sans forces , sans soldats . . .

A R M I N I U S .

Nous aurons du secours .

Oùy , Madame , apprenez que toute mon Armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre en-
fermée ,

Prête à tout entreprendre en ce même moment ,
N'attend que ma présence & mon commande-
ment .

En divers petits corps ces troupes divisées ,
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées :
Et passant par des lieux inconnus aux Romains ;
Dans les eaux , dans les bois se traçant des che-
mins ,

Après trois mois de soins , de perils , & de peines ,
Se sont jointes enfin dans les forêts prochaines .

Madame , tout est prêt à marcher sous ma loy ;
Vôtre frere conspire , & s'unit avec moy ,
Je viens de luy parler : il ne voit qu'avec peine
Segeste adorateur de la grandeur Romaine ,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuse Polixete à son cœur amoureux .

Un intérêt commun dans mes deslains l'engage
Et nous allons tous deux . . .

I S M E N I E .

Ah ! quittez ce langage .

Un seul mot peut vous perdre , & ces funestes
lieux

Pour observer vos pas ont peut-être des yeux ,

Ne vous assurez point sur votre rang suprême.
 Segeste prévenu, Seigneur, n'est plus le même ;
 Il ne connoît que Rome ; & les droits les plus saints
 Contre elle dans son cœur n'ont que des titres
 vains.

Cher Prince, épargnez-moy les tourmens que
 j'endure,

Fuyez ce Camp fatal ; l'Amour vous en conjure.

Le plaisir que je sens tandis que je vous voy,

Cede à vôtre peril qui me glace d'effroy.

Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en def-
 fendre.

Les larmes que m'arrache un intérêt si tendre,
 Prince ; tant de soupirs ne vous font que trop voir
 Que votre cœur faisoit ma joye & mon espoir ;
 Et je vous perds ! Aussi, dans ma douleur profonde
 Je ne compte pour rien tout le reste du monde,
 Tout est perdu pour moy. Si pourtant deormais
 Je puis jusqu'à la mort former quelques souhaits,
 Je demande à l'Amour, qu'il conserve en votre
 ame

L'éternel souvenir du feu qui nous enflâme ;
 Que tandis que je vais vous tout sacrifier,
 Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier ;
 Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,
 C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquietude ;
 Helas ! ce n'est pas trop. Allez, quittez ces lieux ;
 Dans ce dernier soupir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.

S'il faut vous perdre, hélas ! que m'importe du
 reste ?

Madame, quelque sort qui me soit préparé,

Je dois l'attendre icy d'un visage assuré.

Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse,

J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse ?

Vous livrer à Varus ? Ah ! s'il me faut mourir ;

Que ce soit pour la gloire, & pour vous conquérir.
 Quel ordre ! quel départ ! Dieux, quand je l'en-
 visage,

Je fremis, & je sens chanceler mon courage.
 Quoy, j'irois, pour sauver de miserables jours,
 Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
 Errer desespéré de contrée en contrée,
 Et portant dans mon cœur votre image adorée,
 Sans cesse devoré d'inutiles souhaits,
 Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir
 jamais ?

Quoy, j'irois loin de vous languir sans-espérance,
 Sans trouver un moment d'intervalle à l'absence ;
 Tandis que mon Rival content, favorisé,
 Jouïroit du bon-heur qu'on m'auroit refusé ?
 M'en preserve le Ciel ; qu'icy plutôt je meure.
 Vivre dans ces horreurs, c'est mourir à toute
 heure.

Vous le connoissez trop, retenez donc vos pleurs,
 Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs.
 Laissez-moy voir Segeste, il doit icy se rendre,
 Je vais frapper son cœur par l'endroit le plus tendre ;
 Je vay l'encourager, rappeler à ses yeux
 Sa parole, son sang, ses exploits glorieux.
 Il se rendra peut-estre, & me fera justice.
 Mais dût-il de mon sang hâter le sacrifice ;
 Fidele à mon amour, fidele à mon païs,
 L'un & l'autre par moy ne seront point trahis.
 Que Segeste en fureur s'arme contre ma vie,
 Je n'aime fortement que vous, & ma Patrie.
 J'en atteste les Dieux : le coup me sera doux,
 Qui me fera perir & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

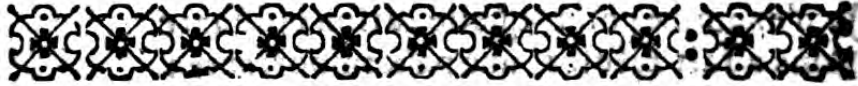
Helas ! à quels malheurs ... Mais j'apperçois mon
 Pere.

Ah, Prince, gardez-vous d'allumer sa colere,
 Sur-tout souvenez-vous durant votre entretien,
 Qu'au-

TRAGÉDIE.

Qu'aujourd'huy votre sort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeste.*
Fais-moy fléchir ce courage barbare.
O Ciel!



SCÈNE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON,
SINORIX.

SEGESTE à Sunnon, & à Sinorix;

AM'obeir, Gardes, qu'on se prépare;
Exécutez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laissez-moy, ne suivez point mes pas;



SCÈNE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *assis.*
ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après six mois d'absence,
Seigneur, le sort répond à mon impatience.
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour:
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source;
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course,
Que malgré mes efforts & mon empressement,

ARMINIUS ;

Je n'ay pû l'avancer , Seigneur , d'un seul moment.

S E G E S T E .

Seigneur , de vos desseins vous seul estes le maître ,

Et pour vos interêts vous avez crû peut-être

Qu'il falloit negliger mes utiles avis :

Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis.

Je n'examine point quelle raison puissante

Vous a fait refuser une paix importante ;

Cependant , je l'avoüe , après vos longs refus ,

Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS .

Vous ne m'attendiez plus ! O Ciel ! pouviez-vous

croire

Qu'un serment solemnel sortit de ma memoire ?

Que je pusse le rompre , & vous manquer de foy ?

Mais vous , justifiez l'état où je vous voy.

Quel vous laissay-je , hélas ! quel aujourd'huy vous estes !

Ma raison se confond , à voir ce que vous faites.

Segeste , ce Heros que nous admirions tous ,

Dont la valeur , le nom faisoit tant de jaloux ,

Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres

Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres.

Vir-on jamais , grands Dieux , un semblable retour ,

Et nos neveux , Seigneur , le croiront-ils un jour ?

S E G E S T E .

De tout ce que j'ay fait j'ay pesé l'importance ,

Seigneur , & j'ay suivy les loix de la prudence.

Ce sont des changemens où les Princes , les Rois

Se portent par raison plutôt que par leur choix ,

Ils considerent peu quel serment les engage.

Ils consultent leur foy moins que leur avantage ;

Et reglant leur parole aux caprices du sort ,

Fléchissent sous les loix qu'impose le plus fort.

Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonore ;

Et si vous l'ignorez , vous estes jeune encore.

TRAGÉDIE

27

Vous l'apprendrez , Seigneur ; & peut-estre qu'un
jour

Vous vous en servirez vous-même à votre tour.

ARMINIUS.

Ah ! pour me détourner de ce funeste exemple ,
Il suffit qu'aujourd'huy , Seigneur , je vous con-
temple.

Où sont tous vos emplois , votre Cour , vos gran-
deurs ?

On vous commande icy , vous commandiez ail-
leurs.

Vous faisiez le destin de toutes nos Provinces ,
Vous serviez de modele à nos Chefs , à nos Princes ;
Vous estiez aimé , craint , renommé , souverain ;
Vous n'estes aujourd'huy qu'un citoyen Romain ;
Et vous sacrifiez à ce titre sans gloire ,
Ces noms toujours suivis d'une longue memoire ;

SEGESTE.

Et cet abaiffement doit me combler d'honneur.

Tous ces noms éclatans ne flatent point mon cœur ;

Ma puissance me gêne , & cesse de me plaire

Lors que de mes sujets elle fait la misere ;

Et pour leur assurer un sort , des jours heureux ;

J'embrasse leur destin , & suis sujet comme eux ;

Voilà ce qu'on appelle Amour de la Patrie ,

Et non de vos pareils l'indiscrete furie.

Vous sacrifiez tout au soin de vostre rang ,

Des peuples malheureux vous prodiguez le sang ;

Et votre ambition d'un faux zele animée

Achete de leur vie un peu de renommée.

Quel bon-heur dans la guerre ont trouvé nos
Etats ?

De quoy leur ont servi nos sieges , nos combats ?

Ah ! j'ay donné cent fois des larmes à nos pertes.

Les Temples ruinez , les Provinces desertes ,

Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans ,

Les massacres cruels des Femmes , des Enfans ;

B ij

Les campagnes partout languissantes, steriles,
 La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes,
 Ce sont-là les effets par la guerre produits,
 Et de votre fierté les déplorables fruits.
 Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine,
 Et votre amour pour eux est semblable à la haine.
 Pour moy, je ne veux plus de victoire à ce prix,
 Je préfère la paix à ces tristes débris.
 La paix rend un Etat florissant, riche, illustre;
 La victoire avec soy ne porte qu'un faux lustre.
 Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers,
 Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers.
 icy le frere en pleurs redemande son frere,
 Là le Pere son fils, icy le fils son Pere,
 Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
 Lequel des deux partis est le plus mal-heureux.

ARMINIUS.

Oüy, Seigneur, j'avouëray que souvent la victoire
 Nous vend cher ses faveurs, empoisonne sa gloire;
 Que la Paix a des biens plus solides, plus doux,
 Je l'aurois recherchée enfin aulant que vous
 Avec un ennemy moins fier & moins terrible:
 Mais la paix avec Rome est un joug infailible;
 Et sous les noms flatteurs d'amis, ou d'alliez,
 Elle asservit les Rois, & les foule à ses pieds.
 Du moment qu'avec elle un traité nous engage,
 Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage,
 Et dès leurs jeunes ans arrachez de nos bras,
 Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas.
 Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance,
 Ne voit-on pas sur nous tomber sa défiance?
 Avant que rien resoudre, il faut prendre sa voix,
 Et jusqu'à notre Hymen, tout dépend de son choix.
 Mais c'est peu. De nos jours arbitre souveraine,
 Lors qu'elle nous proscrit, notre perte est cer-
 raine.

Son barbare Senat sans foy, sans amitié,

TRAGÉDIE.

22

Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié ;
 Des Princes qu'elle craint la plus légère offence
 Attire sans retour les traits de sa vengeance,
 Et sa fausse clemence, en de grands attentats,
 Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
 Ah ! la Paix sous ses loix est un bon-heur funeste,
 Elle me fait horreur, le Peuple la deteste.
 Les Germains des trésors fuyant la vanité,
 Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
 Pour se la conserver, & tout sexe, & tout âge,
 De tout temps parmy nous a prouvé son courage.
 Les femmes, dans les Camps, auprès de leurs époux,
 Méprisent les dangers, & s'exposent aux coups.
 Sans foiblesse, sans art, sans parure éclatante,
 Leur pompe est leur vertu, leur Palais une Tente ;
 Leurs fils dans le travail, dans la guerre formez,
 Dès le flanc de leur Mere y sont accoutumez.
 Ces Enfants nez guerriers au milieu des allarmes,
 A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des
 armes,
 Ils en font tous leurs jeux. Ah ! pouvez-vous,
 Seigneur,
 Sous un joug odieux enchaîner leur valeur ?

S E G E S T E.

Eh ! qu'a-t'il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne ?
 Rome n'a plus pour nous de mépris ny de haine,
 Elle nous traite en fils, & ne distingue plus
 Nos peuples & les siens unis & confondus.
 Elle regle nos mœurs ; sa prudence en separe
 Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare ;
 Elle enseigne à cherir, à respecter les loix,
 A faire des vertus le véritable choix ;
 Elle épanche pour nous ces trésors que la guerre
 A portez dans son sein des deux bouts de la terre ;
 Ses bontez envers nous éclarent chaque jour,
 Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

**ARMINIUS ;
ARMINIUS.**

**Eh , quoy ? vous rendez-vous à ces fausses tentes
dressées ?**

**Voyez , voyez les fers cachez sous ces caresses.
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains,
Rome change à présent de route & de desseins.
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes ,
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'allar-
mes ,**

**Elle a toujours trouvé , quand on a combattu ,
Valeur contre valeur , vertu contre vertu :
Elle veut aujourd'huy par un chemin contraire
Achever ce qu'encor la force n'a pû faire ,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs ,
Qui ne manquent jamais d'abuser les grands cœurs.
Mais, Seigneur , c'est assez contesté l'un & l'autre,
Vous blâmez mon party , je condamne le vôtre ,
Il est temps de finir ce fâcheux entretien ,
Qui porteroit trop loin votre esprit & le mien.
Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
D'Ismenie à mon sort joigne la destinée ;
Vous me l'avez promise , & dès nos jeunes ans
Nous sommes engagés par de communs sermens.**

S E G E S T E.

**Ma fille ! Quoy , Seigneur , y pensez-vous encore ?
Se peut-il . . . ?**

ARMINIUS.

**Si j'y pense ! Ah , Seigneur ! je l'adore ,
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.**

S E G E S T E.

**Elle n'est pas pour vous , Seigneur , d'affés haut prix.
Songés que cet Hymen blesseroit votre gloire.
Vous , épouser ma fille ! ah ! pourroit-on le croire ?
Voulez-vous jusques-là profaner votre main ,
Vous qui méprisez tant un Citoyen Romain ?
Je le suis , & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain , je reconnois un Maître.**

TRAGÉDIE.

Seigneur, portez ailleurs vos soupirs & vos feux,
Cent Reines brigueront votre main & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'insultez point au malheur qui m'ac-
cable,

Ne desesperez point un Prince déplorable.

Qui peut vous obliger à me manquer de foy?

SEGESTE.

Je vous fers en effet, & fais ce que je doy.

Seigneur, à d'autres nœuds ma fille est destinée;

L'Erat où je me vois regle son Hymenée;

Enfin, pour son Epoux j'ay fait choix d'un Ro-
main,

Et Varus dans ce Camp doit l'épouser demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime,

Ce Rival perira, fût-ce Cesar luy-même.

SEGESTE.

Nous n'aprehendons point vos funestes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.

Je ne vous dis plus rien, adieu, Seigneur, peut-être

Le tems & le succès vous le feront connoître.



SCÈNE V.

SEGESTE *seul.*

LE succès ne sera que malheureux pour toy.

Tu ne porteras point tes fureurs loin de moy.



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre . . . ?

Mais, quoy, quel est ce bruit que je ne puis comprendre ?

Qui cause ce tumulte & ces cris confondus ?

SEGESTE.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.

A notre seureté sa perte est nécessaire.

Hâtons-nous, ou craignons la fureur temeraire ;

Perdons sans balancer ce mortel ennemy,

On ne doit jamais nuire & haïr à demy.

Seigneur, je suis instruit de toutes les pensées ;

Par des lettres des siens à luy-même adressées ;

Sinorix a surpris celuy qui les portoit,

Elles sont en mes mains ; ce Prince se flattoit

D'attaquer notre Camp, d'enlever Ismenie ;

Assurons-nous la paix aux dépens de sa vie.





SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS,
se deffendant au milieu des Gardes,
 SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH, traîtres ! achevez, percez, percez mon sein,
 Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la
 main ?

Et n'est-ce point assez que vous prenez ma vie,
 Sans m'exposer encore à tant d'ignominie ?

Voyant Segeste.

Te voilà. Tu n'as plus ny parole ny foy,
 Segeste, par ton ordre on attente sur moy.
 Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui t'axe
 reste,

Et tu veux aux Romains faire un don de ma teste !
 Digne employ d'un Heros qui durant quarante-ans,
 A remply l'Univers de ses faits éclatans !

(à Varus) Mais toy qui viens jouir de toute ma
 disgrâce,

Toy dont le front déjà du trépas me menace,
 Magnanime Varus, penles-tu m'étonner ?
 J'avois juré ta mort, tu peux me la donner,
 J'entendray sans fremir l'Arrest le plus severe ;
 Je crains plus ta pitie que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point jouir de ta douleur,
 Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
 Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire,
 Je veux que de ton sort le Senat délibere ;

B V

ARMINIUS;

Luy seul te jugera. Cependant ne crois pas
 Que la pitié me touche, & retienne mon bras.
 Ce que je fais pour toy, je le fais pour moy-même.
 Ismenie a ta foy, tu l'adores, je l'aime;
 Comme chef des Romains je te dois condamner,
 Mais comme ton Rival je te veux épargner,
 Pour assurer ma gloire, & confondre l'envie
 Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toy, Varus, & sois moins genereux;
 Précipite ma mort si tu veux être heureux.
 D'un Rival tel que moy la vie est importune,
 Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
 L'exemple en est commun; mais sois seur qu'à mon
 tour

Je balanceray moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendant maître,
 A tes yeux sans secours me forcent de paroître;
 Tu pourras ou me perdre, ou me sauver; & moy,
 Sans prévoir l'avenir, je fais ce que je doy.

SEGESTE.

Je ne sçaurois souffrir, Seigneur, qu'il vous ou-
 trage,
 Qu'on l'oste.

ARMINIUS.

De Segeste est-ce là le langage?

Regarde en quels malheurs tu t'es précipité;
 Voy de nous deux enfin qui doit être imité.
 Tu respectes Varus, tu le crains; je le brave:
 Je ne parle qu'en Roy, tu parles en esclave;
 Et captif, desarmé, je suis plus Souverain,
 Que tu l'as esté les Armes à la main.

VARUS.

Laiſſons un libre cours à ſa douleur mortelle,
 Seigneur, un ſoin preſſant en d'autres lieux m'appelle,

TRAGÉDIE.

31

Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon , appliquez-y vos soins ;
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins,
Sur-tout souvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire ? allons; quoy qu'on m'ap-
prête,

Je défie à la fois le sort & les Romains.

Justes Dieux ! vous sçavez les malheurs que je
crains.

Fin du second Acte.



B vj



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.



PRENS-moy donc, Barsine, où l'on
garde mon frere,
Que j'aïlle luy prouver une amitié
sincere,
Et m'acquitter vers luy du plus juste
devoir. . .

BARSINE.

Vous fera-t'il permis, Madame, de le voir?
Pour vous plaire, Sunnon osera-t'il enfreindre
L'ordre exprés. . .

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre:
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats.
Loin de pouvoir deffendre un Prince qu'on op-
prime,
Je cours offrir à Rome une double victime;
Suivre le sort d'un frere, adoucir son ennuy,
Le plaindre, le servir, & mourir avec luy.

BARSINE.

⊙ Ciel! auriez-vous pris un dessein si funeste?

TRAGÉDIE.

57

POLIXÈNE.

En purs-je former d'autre ; & quel espoir me reste
 Du sein de nos Etats on m'amène en ces lieux ,
 Sous l'appas , sous la foy d'un Hymen glorieux ;
 Je me flatte qu'icy dès long-temps attenduë ,
 La joye en tous les cœurs doit regner à ma veuë ;
 Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour :
 Qu'ay-je trouvé ? Je vois que dès le premier jour ,
 Se geste me traitant en mortelle ennemie ,
 Par le dernier mépris me couvre d'infamie ;
 Pour un trône promis me prepare des fers ,
 Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers.
 Mais , hélas ! ce n'est point ce qui me desespere ,
 Je sens moins mes mal-heurs que les perils d'un
 frere ;

Et de quel frere encor ! Pour louer ses exploits ,
 La Renommée à peine a-t'elle assez de voix.
 Luy seul a des Germains fait revivre la gloire ,
 Et sous leurs Etendarts ramené la victoire.
 On le livre aux Romains , sans doute il va perir.
 Dieux ! n'est-il point de bras prompts à le secourir ?
 Laissez-vous tomber cette tête proscrire ,
 Vous , Soldats tant de fois triomphans à sa suite ?
 Et vous , Peuples , du joug sauvez par sa valeur ,
 Ne defendrez-vous point votre heureux defendeur ?

BARSINE.

Oüy , Madame , espérez qu'un secours favorable ...

POLIXÈNE.

Eh ! qui voudroit servir ce Prince déplorable ?
 Qui voudroit de ses maux avoir quelque pitié ,
 Quand ceux qui luy juroient une étroite amitié ,
 Quand ceux que l'amour même engage à sa des-
 fense ,
 Semblent passer pour luy jusqu'à l'indifférence ?
 Sigismond , Ismenie , ont oublié tous deux

ARMINIUS;

Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
 Leur voit-on rien tenter pour assurer sa vie ?
 Ah ! de leur souvenir je suis aussi bannie.
 Prennent-ils quelques soins de flater ma douleur ?
 L'infortune du frere est commune à la sœur.
 Helas ! dans tous les cœurs quel changement je
 trouve !

Par quel destin fatal , Dieux, faut-il que j'éprouve
 Que nos cruels malheurs glacent dans un seul jour
 L'amitié la plus forte , & le plus tendre amour ?

BARSINE.

Cet injuste soupçon offense l'un & l'autre ;
 Madame , leur douleur est égale à la vôtre ,
 Les larmes d'Ismenie en ce même moment
 A son Pere irrité parlent pour son Amant ;
 Sigismond a juré de sauver votre frere. . .
 Mais il vient , apprenez si son cœur est sincere :



SCENE II.

SIGISMOND , POLIXENE ;
 BARSINE.

SIGISMOND.

Quel est votre dessein ? venez-vous dans ces
 lieux ,
 Madame , pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
 Je n'ose me flater que ma seule presence
 Puisse de vos ennuis calmer la violence.
 Si pourtant votre amour estoit égal au mien. . .

POLIXENE.

Ah ! Seigneur , finissez cet étrange entretien.

TRAGÉDIE.

35

Quel temps choisissez-vous ? La triste Polixene
N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine,
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour,
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous, ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire ;
Je deteste Varus, je tremble pour mon frere.
Je vois l'un Souverain, l'autre persecuté,
Jugez de ma douleur dans cette extremité ;
Si je dois m'occuper d'une inutile flâme.
Mais quand l'amour encor regneroit dans mon
ame ;
De quoy me serviroit ce vain amusement,
Seigneur, doit-on aimer lors qu'on n'a plus d'a-
mant ?

SIGISMOND.

De ce fatal discours que faut-il que je pense ?
Me soupçonneriez-vous... Mon esprit en balance ;
Ne sçauroit...

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus ;
Je n'ay jamais aimé l'Esclave de Varus.

SIGISMOND.

Juste Ciel ! votre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous souffrez
un Maître.

Oùy lors que je vous vois, en vain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'estoit si cher.
L'amour m'assure en vain que vous estes le même ;
Ah ! j'en vois malgré luy la difference extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux,
Cetté grace, ces traits qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui soutenoit jadis la fierté Germanique.

ARMINIUS,

Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur,

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice,
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse
De tout...

POLIXENE.

Helas ! Seigneur, pendant ce vain discours,
De mon frere peut-estre on va trancher les jours,
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre...

SIGISMOND.

Calmez votre douleur, ne craignez rien encore,
Madame, & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidele Amant j'ay rempli le devoir ;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere :
Mais j'en laisse le soin au Prince votre frere,
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.



SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND,
POLIXENE, SUNNON,
BARSINE.

POLIXENE.

Ciel, que vois-je ? est-ce vous ? en croiray-je
mes yeux,
Seigneur ? & quel secours, quelle main pitoyable
Finit en vous sauvant le tourment qui m'accable ?
A qui dois-je mon frere, & qui me l'a rendu ?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moy-même étonné, confondu.

TRAGÉDIE. 41

Gardé près de ces lieux , tout plein de mes disgraces ,

De mes fiers ennemis rappelant les menaces ,
Préparé par avance aux cruautés du sort ,
J'attendois à toute heure une sanglante mort ;
Lorsque Sunnon entrant , j'ay lû sur son visage
De quelque grand dessein l'infailible présage :
Hâtons-nous , m'a-t'il dit , Seigneur , & suivez-

moy ,
Du salut de vos jours fiez vous à ma foy.
Je le suis. Nous trouvons une route secrète ,
Qui jusques dans ces lieux guide notre retraite ;
De la nuit qui survient l'heureuse obscurité
A si bien secondé notre temerité ,
Que je vous vois , enfin ; le reste je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ay tout osé pour vous , Seigneur , je dois encore
Remettre entre vos mains l'instrument glorieux

*Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon ,
& la luy rend.*

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux.
Ce n'est pas tout. Du Camp sortez en diligence ,
Prenez en luy , Seigneur , une entiere assurance ,
Il est instruit de l'ordre , & connu des Soldats ;
Allez , ne craignez rien , & bien-tôt sur ses pas
Vous gagnerez les bois , & joindrez vôtre Armée ;

ARMINIUS.

De quel zele pour moy votre ame est enflamée !
Puis-je jamais payer des soins si genereux ?

POLIXÈNE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux ,
Prince , puisque c'est vous qui me rendez mon
frere.

SIGISMOND.

Partez , Seigneur , fuyez l'implacable colere
De Segeste aveuglé , des Romains furieux...

ARMINIUS;
SUNNON.

Il n'est pas temps encor de sortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture ,
Rendent en cet instant votre fuite moins seure.
Attendons , qu'oubliant leurs penibles travaux ,
Dans les bras du sommeil ils cherchent le repos ,
Et que la nuit , Seigneur , un peu plus avancée. . .

SIGISMOND.

Ouy , par votre conseil je change de pensée ;
Et je vais avec soin observer le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous sauver seurement.
Moy-même dans ces lieux je viendray vous reprendre.

(à Polixene) Vous, auprès de mon Pere, il est temps
de vous rendre ;

Madame , par vos pleurs vous sçauvez l'abuser.

POLIXENE.

J'y cours ; vous , pour leur fuite , allez tout disposer.

Adieu , Seigneur ; le Ciel secondant mon envie ,
Puisse-t'il par nos soins assurer votre vie.



SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

Vous qui pour mon salut travaillez avec eux ,
Qui plaignez le destin d'un Prince malheureux ;

Amy , de qui le zele à ma perte s'oppose ,
J'admire vos bontez , & j'en cherche la cause.

Quel charme à me servir vous a rendu si prompt ?

TRAGÉDIE.

43

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigismond ?
C'est luy qui relevant ma naissance commune,
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune ;
Qui pour vous assurer mes soins , & mon secours ;
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déjà mon cœur pour vous craignoit un coup fu-
neſte ,

J'étois presque ébranlé , le Prince a fait le reste ;
Et quels que soient les noms qu'on me peut im-
poser ,

Vos vertus , vos exploits me ſçauront excuſer.
Suivez , Seigneur , ſuivez l'ardeur qui vous anime,
Dans le ſang des Romains courez laver mon crime ;
Des Peuples aſſervis courez brifer les fers ,
Vangez-les des mépris , des maux qu'ils ont ſouf-
ferts ;

Forcez tous les Germains enfin , de reconnoître
Que ſi Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahiſon ſauvant ſon païs abbatu ,
Merite leur eſtime , & le nom de vertu.

ARMINIUS.

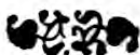
Oùy , laissez-moy le ſoin d'une juſte vengeance.

SUNNON.

Mais , Seigneur , ſi le Ciel trahit notre eſperance ?
Que ſert de vous flatter ? Je vois de toutes parts
Mille perils divers s'offrir à mes regards ;
La fuite de ce Camp paroît ſi difficile...

ARMINIUS.

N'importe , je mourray ſatisfait & tranquille ,
Si je puis expirer les armes à la main ,
Et ſi mes derniers coups verſent du ſang Romain.





SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE,
SUNNON.

ISMENIE.

Vous êtes libre enfin, Seigneur, & Polixene
M'apprenant votre sort vient d'adoucir ma
peine.

Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senti per-
cer ?

Non, nul autre que moy ne sçauroit le penser.

A peine je respire, abatuë, interdite...

Mais grace au Ciel, je voy tout prest pour votre
fuite,

Vous vivrez... Mais hélas ! plus d'Hymen, plus
d'espoir ;

Pour jamais aujourd'huy je cesse de vous voir,

Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchiray le sort & votre Pere,

Je vais puisqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux ;

Mais bien-tôt en vainqueur je verray ces lieux ;

La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure,

Le sang de mon Rival lavera mon injure ;

Varus & les Romains dans ce Camp égorgés,

Serviront de victime à mes feux outragez ;

Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?

Voulez-vous dans leur chute envelopper mon

Pere ?

TRAGÉDIE.

45

Quel est votre dessein ? Ah Ciel ! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il deffend venir porter vos
coups ?

Vous verrez-je au combat animez l'un & l'autre,
Peut-être de sa main, peut-être de la vôtre...
Je fremis. C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?
Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.
Quels que soient les affronts qu'il m'a fait aujourd'hui,

S'il se trouve au combat, je veilleray sur luy :
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire,
Que de sauver ses jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos soins ne me rassurent
pas ;

Pourrez-vous retenir la fureur des soldats ?
Je défens...

ARMINIUS.

Revoquez une loy si barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare ;
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en est fait, je n'y puis consentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moy, je ne veux plus partir.
Je rentre dans les fers de votre injuste Pere ;
J'abandonne ma tête à toute sa colere ;
Ce Prince, les Romains alterés de mon sang,
De la derniere goutte épuiseront mon flanc,
Vous le sçavez ; déjà ma perte est resoluë,
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émeuë ?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain
D'un combat éloigné le peril incertain,

Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
 Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
 Triste effet de mes soins ! je suis prest à perir,
 Et vous me deffendez de m'oser secourir ?
 Mais que dis-je, grands Dieux ! quel espoir est le
 vôtre ?

Voulez-vous vous jeter entre les bras d'un autre ?
 Vous donner à Varus ? & que de son bonheur
 Pour vous plaire je sois tranquille spectateur ?
 Non, non, n'esperez pas que mon obeïssance
 Jusques à cet effort porte ma complaisance ;
 Votre fausse pitié m'éloigne de ces lieux,
 Et moy je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux,
 J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuse menace !
 Arrêtez... Tout mon sang dans mes veines se
 glace.

Amitié, sang, amour, je cede à votre effort,
 Vous déchirez mon cœur ; qui sera le plus fort ?
 Qui... Je sens que l'amour plus fort que la nature,
 Du sang qui le combat surmonte le murmure,
 Je me rends, & je laisse agir votre valeur.
 Entre mon Pere & vous j'ay partagé mon cœur,
 Mais un juste transport le fait pancher, l'entraîne
 Du côté de celuy dont la perte est prochaine ;
 Et quand je prens party, Seigneur, entre vous
 deux,
 C'est pour le plus à plaindre & le plus malheu-
 reux.



SCÈNE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND,
ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame...

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence,
La nuit dans tout le Camp fait regner le silence.
Allons, marchez, Sunnon, & ne differons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas,
Revenez, triomphez, mais sauvez-moy mon pere.



SCÈNE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera-t'il? que faut-il que j'espere?
Triomphant des Romains & d'un Rival vain-
queur,
Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur?
Le verray-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cet éclat que donne la victoire,
Plein d'amour, à mes pieds venir prendre mes loix?

Mais si je l'avois veu pour la dernière fois ?
 Si du Ciel irrité la colere obstinée
 Par la fin de ses jours marquoit cette journée ?
 Helas ! s'il perissoit en combatant pour moy ?
 Que d'horreurs ! tout icy redouble mon effroy.
 Peut-être sa victoire également funeste ,
 En épargnant Varus fera tomber Segeste.
 Non , non , rassurons-nous. Mon Amant aujourd'
 d'huy
 N'en veut qu'à son Rival , & ne cherche que luy ,
 Il en triomphera sans accabler mon Pere.
 Pardonne ce souhait à tes desirs contraire ,
 Segeste ; je t'honore , & les devoirs du sang
 Dans mon cœur agité tiennent le premier rang :
 Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine ,
 Et l'Etat menacé d'une entière ruine
 Fait revolter mon cœur contre un joug odieux.
 Segeste avec Varus , quelle union , grands Dieux !
 Vous qui les unissez , & qui voyez ma peine ,
 Separez ces objets & d'amour & de haine ;
 Que je puisse aimer l'un avec fidélité ,
 Et voir immoler l'autre avec tranquillité.
 Mais on vient , c'est Barsine ; hélas , que me veut-
 elle ?



SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MAdame, c'en est fait , la fortune cruelle
 Retient Arminius dans ce Camp odieux.
ISMENIE,

TRAGÉDIE.
ISMENIE.

49

O Ciel ! qu'entens-je ?

BARSINE.

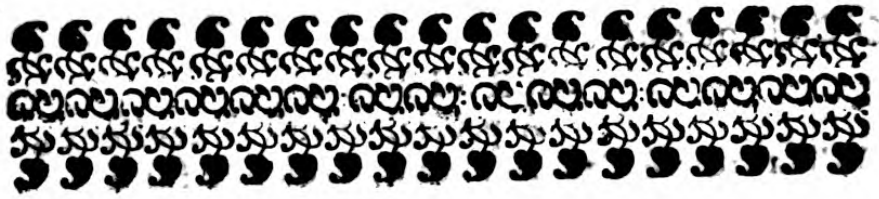
A peine il sortoit de ces lieux ;
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
Que Varus fait du Camp une exacte visite ;
Il va de garde en garde , il court de tous costez ;
Par son ordre en cent lieux des soldats sont postez ;
Qui prests à signaler leur zele & leur courage ,
Dessendent de ce Camp le plus étroit passage.
Sigismond perdu , Sunnon épouvanté ,
Ne sçachant que resoudre en cette extremité ,
Ont conduit vostre Amant dans la Tente prochaine ;
Mais enfin desormais leur entreprise est vaine.
J'ay veu leur desespoir , ils ne se flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius ,
La fuite cette nuit leur paroît impossible.

ISMENIE.

Ainsi de ce Heros la perte est infaillible.
A peine un seul instant , un peu d'espoir me luit ;
Que ma crainte redouble au moment qui le suit.
Me faudra-t'il toujours trembler pour ce que
j'aime ?
Grands Dieux ! ah que plustost je perisse moy-
même ,
Ne menageons plus rien , l'amour au desespoir
Se fait de ses transports un souverain devoir.
Allons trouver ce Prince , allons ; dans mes allar-
mes ,
Dans les pleurs que je verse il trouvera des char-
mes ,
Et je sentiray moins mes mortelles douleurs ,
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du Troisième Acte.

G



ACTE IV.

SCENE PREMIERE

VARUS *seul.*

E ne sçay que résoudre , & comment
me conduire ;

Des ordres de Cesar j'aurois voulu
m'instruire.

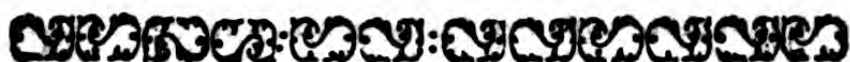
Tullus que dès long-temps j'ay depê-
ché vers luy ,

De Rome auprès de moy doit se rendre aujour-
d'huy ,

Qu'un moment paroît long à mon impatience !

Mais on vient , & je crois . . . Ouy , c'est luy , qui
s'avance ,





SCÈNE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien, Tullus, eh bien; qu'est-ce qu'on me prescrit ?

Qu'ay-je à faire ?

TULLUS *luy présentant une lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit;
Des ordres de Cesar instruisez-vous vous-même,
Lisez, & connoissez sa volonté suprême.

VARUS *lit.*

*Je suis content des soins que vous prenez
Pour ranger les Germains sous mon obéissance,
Continuez, Varus, & vous ressourvenez
Que ce qu'on fait pour moy n'est pas sans recompense.
Je n'ay qu'un ordre à vous donner;
Qu'Arminius par vous soit poursuivy sans cesse;
Employez pour le perdre & la force & l'adresse,
Je vous deffens de l'épargner.*

O Ciel!

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeste ?
Plaignez-vous l'ennemy que l'Empereur deteste ?

VARUS.

Je fonde sur sa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'ose des siens faire trancher le cours.
Arminius est cher à l'objet que j'adore,
J'en suis haï, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Luy donneroit pour moy jusqu'au dernier mo-
ment ?

Cij

De quel front oserois-je aborder Ismenie ,
 Du sang d'Arminius ma main encor rougie ?
 Teint d'un sang si cheri voudroit-elle épouser
 Celuy qu'innocent mesme elle ose refuser ?
 Ah ! sans trahir Auguste & la cause publique ,
 Accordons ma tendresse avec ma politique ;
 En assurant icy les loix de l'Empereur ,
 Assurons , s'il se peut , le repos de mon cœur ;
 Que par la main d'un autre Arminius perisse ,
 Qu'Ismenie en pleurant ce sanglant sacrifice ,
 Ne me reproche point la source de ses pleurs ,
 Et porte son courroux & sa vengeance ailleurs.

TULLUS.

Eh ! qui l'immolera, si vous luy faites grace ?
 Qui punira , Seigneur , sa criminelle audace ?

VARUS.

Segeste avec plaisir prendra ce triste employ ,
 Arminius luy fait plus d'ombrage qu'à moy :
 Ce jeune Chef par-tout suivi de la victoire ,
 Des exploits de Segeste a surpassé la gloire ;
 Les peuples , les soldats charmez de sa valeur ,
 L'ont honoré du nom de leur libérateur ;
 Tous couroient le chercher d'une ardeur em-
 pressée ,
 Et Segeste décheu de sa grandeur passée ,
 S'est rangé parmy nous pour s'épargner l'ennuy
 De le voir plus illustre & plus aimé que luy
 Mais le voicy.





SCÈNE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS,
SINORIX.

SEGESTE.

SEigneur, sur de justes allarmes
Tout le Camp se prepare, & chacun prend les
armes,

On vient de m'avertir que sur la fin du jour
Nos ennemis sortoient des forests d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous : Ils ont appris
peut-estre

Les extrêmes perils, la prison de leur maître,
Ils craignent en ces lieux de voir trancher les jours,
Et pleins d'amour pour luy volent à son secours.
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous résoudre ?

VARUS à Sinorix.

Allez, qu'on me l'amene,
Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas,
Que chacun au combat dispose ses soldats,
Je vous suivray de près. Si l'ennemy s'avance,
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.





SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous résolu, Seigneur ? vous flattez-vous
 De vaincre Arminius, de l'attacher à nous ?

VARUS.

Je ne sçay, mais je vais du moins luy faire entendre

Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre,
 Je vais luy présenter les supplices tout prêts.
 Peut-être qu'à ses yeux paroissant de plus près,
 Leur funeste appareil, malgré toute sa haine,
 Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

SEGESTE.

Ah ! ne l'espérez pas. Ce farouche ennemy
 A mépriser la mort n'est que trop affermy,
 Vous-même l'avez veu dans la guerre passée...

VARUS.

Seigneur, les temps divers font changer de pensée ;
 Le plus grand cœur s'effraye aux aprests du trépas :

Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats,
 Et vû d'un front serain la mort presque infallible,
 Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.
 Un esprit enflamé d'une noble chaleur,
 Poussé par la vengeance, ou flatté par l'honneur,
 Occupé des moyens d'emporter la victoire,
 Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire,
 Et fait que le guerrier jaloux de l'acquiescer,
 Vole après les dangers & s'expose à mourir ;

TRAGÉDIE. 55

Mais ce même guerrier dans un état tranquille ,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile ,
D'une mort odieuse , & qu'il ne cherche pas ,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des combats :
Il fait voir sa foiblesse , il fremit , il murmure ;
L'esprit moins prevenu laisse agir la nature ,
Et le trépas alors luy devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

SEGESTE.

Non , non , Arminius à tout ce qu'on prépare
Opposera , Seigneur , sa constance barbare.
Mais s'il ne se rend point , cessez de ménager
Un ennemy toujours prompt à vous outrager ;
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous ap-
prête ,

A ses troupes , Seigneur , faites porter sa tête.
Alors tout fléchira. Rien ne peut résister.
Qu'attendez-vous ? faut-il encore consulter ?

VARUS.

Non , ne differons plus une vengeance juste ,
Allons , executons les volontez d'Auguste ,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux ,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez donc , Seigneur , l'Arrêt de son suppli-
ce ,
De son sang à Cesar offrez le sacrifice ,
Commandez. Un seul mot. . . Mais sçachons. . .





SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

AH, Seigneur !

SEGESTE.

Eh bien ? Arminius. . . ?

SINORIX.

Apprenez un malheur

Dont je fremis encore, & qui va vous surprendre,
Sunnon vous a trahy.

SEGESTE.

Dieux !

VARUS.

Que viens-je d'entendre ?

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'est coulé sans'bruit.Tous ceux qu'il commandoit, interdits & timides,
Abusez par ses soins, ignorent. . .

SEGESTE.

Les perfides !

Tous m'ont manqué de foy, je vay les punir tous,
A peine tout leur sang suffit à mon courroux,
Mille morts. . .



SCÈNE VI.

VARUS , SEGESTE , SIGISMOND,
SINORIX.

SIGISMOND.

NON , Seigneur , connoissez le coupable,
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable,
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moy , j'ay tout fait , j'ay trompé vos des-
seins ,

J'ay fait partir Sunnon , je l'ay pressé . . .

SEGESTE.

Toy , traître !

Tu trahis les Romains , & ton Pere , & ton Maî-
tre ?

Tu fers un ennemy par nos soins abbatu ?

Qui te le fait servir contre nous ?

SIGISMOND.

Sa vertu ,

Sa valeur , ses exploits qu'en tous lieux on tenon-
me ,

L'amour de ma Patrie , & ma haine pour Rome ,

Le soin de votre honneur , mon amitié pour luy ,

Tout m'a sollicité de luy servir d'appuy.

Eh , quoy ? pouvois-je voir ce Prince magnanime,

Des Romains , de Varus devenir la victime ,

Et vos mains se souïller de son sang précieux ,

Consacré par les loix , par son rang , par les Dieux ?

Pouvois-je voir , Seigneur , la triste Germanie

Perdre son deffenseur contre la tyrannie ;

C v.

ARMINIUS,

Et Polixene en proye à ses vives douleurs,
 Me demander son frere, & m'accabler de pleurs ?
 J'ay remply mon devoir, Seigneur, faites le vôtre,
 Je sauve une victime, & vous en livre une autre.
 Si par ce que j'ay fait vous êtes outragé,
 Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vangé ;
 Versez, versez du sang : mais changez de victime,
 Répandez tout le mien sans scrupule & sans crime.
 Si j'avois crainit la peine, & l'horreur du trépas,
 Du Prince Arminius j'aurois suivy les pas :
 Mais je n'ay pas voulu que vos coups redoutables
 Tombassent sur des cœurs qui ne sont point cou-
 pables.

Au gré de votre haine ordonnez de mon sort,
 Je ne m'en plaindray pas : trop heureux si ma mort
 D'un reproche honteux sauvant votre memoire,
 Aux dépens de ma vie assure votre gloire !

S E G E S T E.

Ouy, lâche, tu mourras, puisque tu me trahis.

V A R U S.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits ?
 Où puisez-vous l'excès de cette haine injuste,
 Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste,
 Comblé par le Senat de graces & d'honneurs ?

S I G I S M O N D.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
 Lors qu'à m'en accabler votre Senat s'applique,
 Dans ses fausses bontez je voy la politique ;
 Et ces fiers ennemis devenus complaisans,
 Me font, plus que leurs coups, redouter leurs pre-
 sents.

Eh ! qu'ay-je affaire, ô Dieux ! de la grandeur
 Romaine ?

Que me sert-elle, hélas ! si je perds Polixene ?
 Ouy, César, si par toy je m'en voyois priver,
 Quand la perte à ton rang me devoit élever,
 Dans mon cœur indigné de cette recompense

La haine tiendrait lieu de la reconnoissance.

Eh quoy ! tous tes presens , ta liberalité

Me pourroient-ils jamais payer ma liberté ?

J'aurois des fers dorez ; mais je serois esclave.

Je ne puis rien souffrir qui me gêne , ou me brave ,

Et ne connois pour maître en terre , & dans les
Cieux ,

Que la vertu , l'honneur , la justice , & les Dieux.

V A R U S.

Pourquoy veniez-vous donc , ame ingrate & per-
fide ,

Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous
guide ?

Quel charme , quel dessein vous conduit parmy
nous ?

SIGISMOND.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous ,

D'apprendre de plus près ce grand Art de la guerre

Qui vous a fait dompter presque toute la terre ;

D'en joindre la pratique à ce que nous sçavons ,

Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons ,

V A R U S.

Juste Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?

Sçaurois-je assez punir ce discours temeraire ?

Rendez graces au sang dont vous êtes sorty.

S E G E S T E.

Il n'est plus de mon sang , s'il quitte mon party.

Fait Citoyen Romain , j'en ay pris les maximes ;

Mon fils n'est plus mon fils , traistre , couvert de
crimes.

Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin ;

Je le suivray , Seigneur ; & de ma propre main ,

Immolant sans pitié ce fils lâche & rebelle ,

Je sçauray me couvrir d'une gloire immortelle ,

Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané ,

Et meriter le nom que vous m'avez donné.

C vj

ARMINIUS,
VARUS.

Quoy, Seigneur...

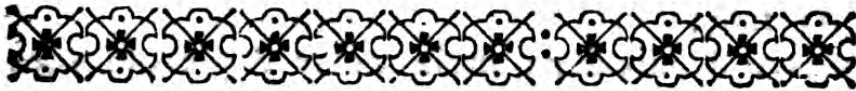
SEGESTE.

Punissons ma coupable famille.

Dans ce fatal moment je hais jusqu'à ma fille ;
Sans doute elle est complice , & du moins , de ses
vœux

Elle a favorisé son Amant malheureux.

Je veux que l'Univers étonné du supplice...



SCENE VII.

VARUS, SECESTE, SIGISMOND,
ISMENIE, POLIXENE, SINORIX,
BARSINE.

POLIXENE.

Arreste, Pere aveugle, & voy ton injustice,
Épargne tes Enfans, & de ton fier courroux,
Sur Polixene seule épuise tous les coups.
L'amour dans Sigismond a vaincu la nature ;
Et si tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'est moy : voy dans mes yeux le souverain pou-
voir

Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir.
Ne delibere plus, me voila toute prête,
Je m'offie à ta fureur. Mais qu'est-ce qui t'arreste ?
A me donner la mort faut-il t'encourager ?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger,
Toy qui voulois verser celui de ta famille ?
Ou peut-être crains-tu de punir une fille ?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius,
Segeste, souviens-t'en ; toy, penfes-y, Varus ;

TRAGÉDIE. 61

J'ay mêmes sentimens, même cœur que mon frere,
Je feray contre vous plus qu'il n'a voulu faire :
Si je ne puis verser du sang dans les combats,
Je puis par mes discours animer les soldats,
Et suivant les transports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inspirer à cent Rois abusez ou soumis,
Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

SIGISMOND.

Helas ! que faites-vous ? eh voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame ?
Je m'offrois à la mort sans trouble, sans douleur,
Ah ! venez-vous... ?

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur.
Puisqu'un saint nœud n'a pû lier nos destinées,
Que par la mort au moins elles soient enchainées,
Que tu ne vives pas un instant après moy,
Que je ne pousse pas un soupir après toy.

VARUS.

Quel discours ! quel dessein ! enfin, que puis-je faire ?
Faut-il... ?

SCENE VIII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND ;
POLIXENE, SINORIX,
TULLUS.

TULLUS.

Votre presence au Camp est necessaire ;
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui poussent jusqu'icy le nom d'Arminius,

62

ARMINIUS,

Il vient fondre sur nous , & malgré la nuit sombre,
De ses troupes , Seigneur , on découvre le nombre
Nos Chefs & nos soldats au combat préparez ,
N'attendent que l'employ que vous leur donnerez ;
Tous à l'envy...

VARUS.

Marchons ; venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrâce.

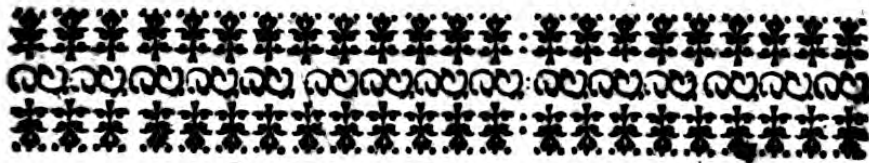
SEGESTE.

Je vous suis. Sinorix , gardez ce criminel ,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste ,
Si je l'épargne après sa trahison funeste.

Fin du quatrième Acte.



TRAGÉDIE.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGISMOND , ISMENIE ,
POLIXÈNE , GARDES.

SIGISMOND.



E sçaurons-nous jamais quel sera
notre sort ?

Cet état incertain est pire que la mort.

Helas ! chacun de nous , tremblant
pour ce qu'il aime ,

A peine en ce moment se souvient de luy-même.

De ce fatal combat que je crains le succès !

J'y vois de toutes parts de sinistres effets :

Ou mon Pere expirant , ou mon amy sans vie ,

Et peut-être la mort de la vôtre suivie.

Quel supplice , grands Dieux ! où me vois-je re-
duit ?

ISMENIE.

O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous pour-
suit !

Que de soupirs perdus ! que d'inutiles plaintes !

Toujours des soins nouveaux & de nouvelles crain-
tes :

Est-ce là le bonheur que j'avois attendu ?

Mais Barine revient,



SCENE II.

SIGISMOND , ISMENIE ;
POLIXENE , BARSINE.

ISMENIE.

P Arle, n'as-tu rien veu ?
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire en-
tendre.

J'étois près de ces lieux où j'ay de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards ;
Je n'ay pû rien connoître , & ma timide veüe
Dans mille objets affreux s'est d'abord confondue.
Les clameurs des soldats mourans , ou renversez ,
Les cris des combarans , les plaintes des blesez ,
Le carnage , le sang , l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur , & fait couler mes larmes ;
Je n'ay pû soutenir ce spectacle sanglant ,
J'ay fremy, j'ay couru vers ces lieux en tremblant,
Où des soldats Romains la joye & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage ,
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit , Madame , en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flatons donc plus , notre perte est certaine,
Votre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Helas , Madame !

TRAGÉDIE.

65

POLIXÈNE.

Eh quoy ! Prince vous soupirez !
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?
Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse ,
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse ?
Je la cache à vos yeux , pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trem-
bler ;

Je vous cache la mienne, ah ! cachez-moy la vôtre,
Rassurons-nous plutôt, aidons-nous l'un & l'autre.
Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour :
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye :
Nous mourrons satisfaits, vous de moy, moy de
vous ;

Nous n'avons ny soupçons, ny mouvemens jaloux,
Cher Prince, notre sort est plus doux qu'il ne
semble,

Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mour-
rons ensemble.

I S M E N I E.

Oüy, dans votre malheur vous êtes trop heureux,
Un semblable destin attire tous mes vœux :
Mais moy, de mon Amant absente, séparée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,

Je ne sçaurois, hélas ! pour flatter mon ennuy,
Le voir, ny luy parler, ny mourir avec luy.
Et quoy que chez les morts je m'apprete à le suivre,
J'auray le déplaisir d'avoir pû luy survivre.
O Dieux ! en cet instant peut-être que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
Peut-être de soldats une troupe barbare
Foule sa tête auguste, ou du corps la separe ;
Et portant sur un Dard ce tresor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.

Juste Ciel ! quel objet ! Mais j'apperçois mon Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere ;
C'en est fait , n'attendons qu'un trépas rigoureux.



SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, BARSINE,
SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

TRaitres, les Dieux cruels ont exaucé vos
vœux.

Du sang de mes Soldats & des Troupes Romaines
Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines :
Mais de ce grand succès vous ne jouïrez pas ;
Et loin que son triomphe ait pour luy des appas ,
Luy-même il pleurera , du moins j'ose le croire ,
L'avantage fatal de sa triste victoire ,
Puis qu'il perd aujourd'huy , pour nous avoir dé-
faits ,

Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
Varus encor suivi des restes de l'Armée ,
Soutient d'Arminius la valeur enflammée ;
Il l'arrête , & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemy qui ne cherche que vous.
Venez , venez à Rome , où Varus vous envoie ,
Je vais vous y mener , & je sens quelque joye
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bien-tôt ma fuite de ses pleurs.

Gardes , qu'on les conduise ; allons , c'est trop at-
tendre ,

Marchons.

Son sang coule aussi-tôt, il le voit, & rappelle
 De sa force épuisée une force nouvelle :
 C'est assez, a-t'il dit ; ah ! ne permettons pas
 Que mes jours soient tranchez par d'indignes Sol-
 dats ;

Sur tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
 De devoir au Vainqueur le reste de ma vie.
 Il se frappe à ces mots ; mortellement blessé
 Sur un monceau de corps il tombe renversé ;
 Et ce coup à jamais consacrant sa memoire,
 Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

S E G E S T E.

Ah, Varus ! que je plains, que j'admire ton sort !
 Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort ;
 Je jure ainsi que toy de fuir l'ignominie
 De tenir du Vainqueur une importune vie.
 Mais avant qu'achever le dessein que je prens,
 Faisons un sacrifice à tes manes errans :
 Que ces perfides cœurs que le destin me livre,
 Dans la nuit du tombeau soient forcez de te suivre,
 Que sans égard enfin du sexe ny du rang,
 De tous trois à mes yeux on répande le sang ;
 Que j'y meste le mien, qu'Arminius ne trouve
 Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouves
 Qu'il ne rencontre icy, pour fruit de ses Exploits,
 Que son amy, sa sœur, sa Maîtresse aux abois ;
 Et pour vanger les maux où son bonheur m'expose,
 Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il
 cause.

Frappez Gardes... Mais Dieux, le voicy ce Vain-
 queur.

Ah ! que mon bras du moins seconde ma fureur.

Que je meure...

S I G I S M O N D.

Ah, Seigneur ! quel dessein ? quelle envie ?

I S M E N I E.

Arrestez...

TRAGÉDIE.

SEGESTE.

Quoy, cruels, vous menagez ma vie ?
Vous m'osez defarmer ; & vous voulez enfin
Qu'Arminius soit seul maître de mon destin ?



SCÈNE V.

SEGESTE, ARMINIUS ;
SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, BARSINE,
SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
La Fortune en tes mains met le sort de Segeste !
Tu sçais de quelle ardeur j'ay poursuivi tes jours !
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours ;
Vange-toy sans scrupule, & prens une victime
Dont la perte est utile, & la mort legitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux ;
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures ;
Pour me porter sans peine à vous donner la mort ;
Et je ne doute point, si la rigueur du sort
Vous eût par ma défaite abandonné ma vie,
Que déjà vos fureurs ne me l'eussent ravie.
Que n'avez vous point fait aujourd'huy contre
moy ?

70 **ARMINIUS,**

Ce n'étoit pas assez de me manquer de foy ?
 Sans égard pour les droits que ma naissance
 donne,

Vous avez attenté jusques sur ma personne ;
 Et de vos fers honteux osant charger mes mains ,
 Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains.
 L'Univers étonné du bruit de mon offense ,
 Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
 D'un mot je puis vous perdre , & je suis offensé ;
 N'y pensons plus , Seigneur , oublions le passé ,
 C'est moy qui vous en prie. Enfin de ma victoire
 Je ne veux d'autre prix , je ne veux d'autre gloire
 Que le charmant espoir d'être de vos amis ,
 Et le parfait bonheur de me voir vôtre fils.
 Craignez moins de Cesar la puissance funeste ,
 Combattons seulement , je vous répons du reste.
 En vain vous avez crû que fidele aux Romains
 La victoire par-tout seconde leurs desseins ;
 Que contre leurs efforts rien ne nous peut des-
 fendre ;
 Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre ,
 Vous venez de les voir expirer sous mes coups ,
 Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
 Mais dûssions-nous perir , Seigneur , pour la pa-
 trie ,
 Mourons libres du moins , s'il faut perdre la vie :
 Un malheur éclatant est toujours glorieux ;
 Soutenons notre gloire , & laissons faire aux
 Dieux.

SEGESTE.

Vaincu , desespéré , que pourrois-je répondre ?
 Prinée , tous vos discours ne font que me confon-
 dre ,
 Je ne m'attendois pas à ces soins genereux ,
 Et si vous vous vangiez je serois plus heureux ;

TRAGÉDIE.

71

Jouïſſez à loisir des fruits de la victoire,
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.
Quand vous me découvrez vos nobles ſentimens,
Ma honte & ma douleur croiſſent à tous momens,
Epargnez ma foibleſſe, & loin de votre veuë.
Laiſſez-moy devorer le chagrin qui me tuë.

ARMINIUS.

Suivez-le, Sinorix, & veillez ſur ſes jours.
Madame...

ISMENIE.

Non, Seigneur, je vole à ſon ſecours;
Permettez...





SCÈNE DERNIÈRE.

ARMINIUS, POLIXÈNE,
ISMENIE, SIGISMOND,
BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous suis, venez, allons, Madame;
Remettre par nos soins le calme dans son ame.
Malgré son desespoir, malgré tout son courroux,
Le temps & nos respects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de vanger mon outrage,
De m'ouvrir jusqu'à vous un glorieux passage;
Varus est mort, enfin les Romains sont défaits,
Grâces aux Dieux, l'effet répond à mes souhaits;
De mes libérateurs reconnoissons le zèle,
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.

ANDRONIC,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE,
Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Trebi-
sonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON,
MARCENE, } Ministres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprès
de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

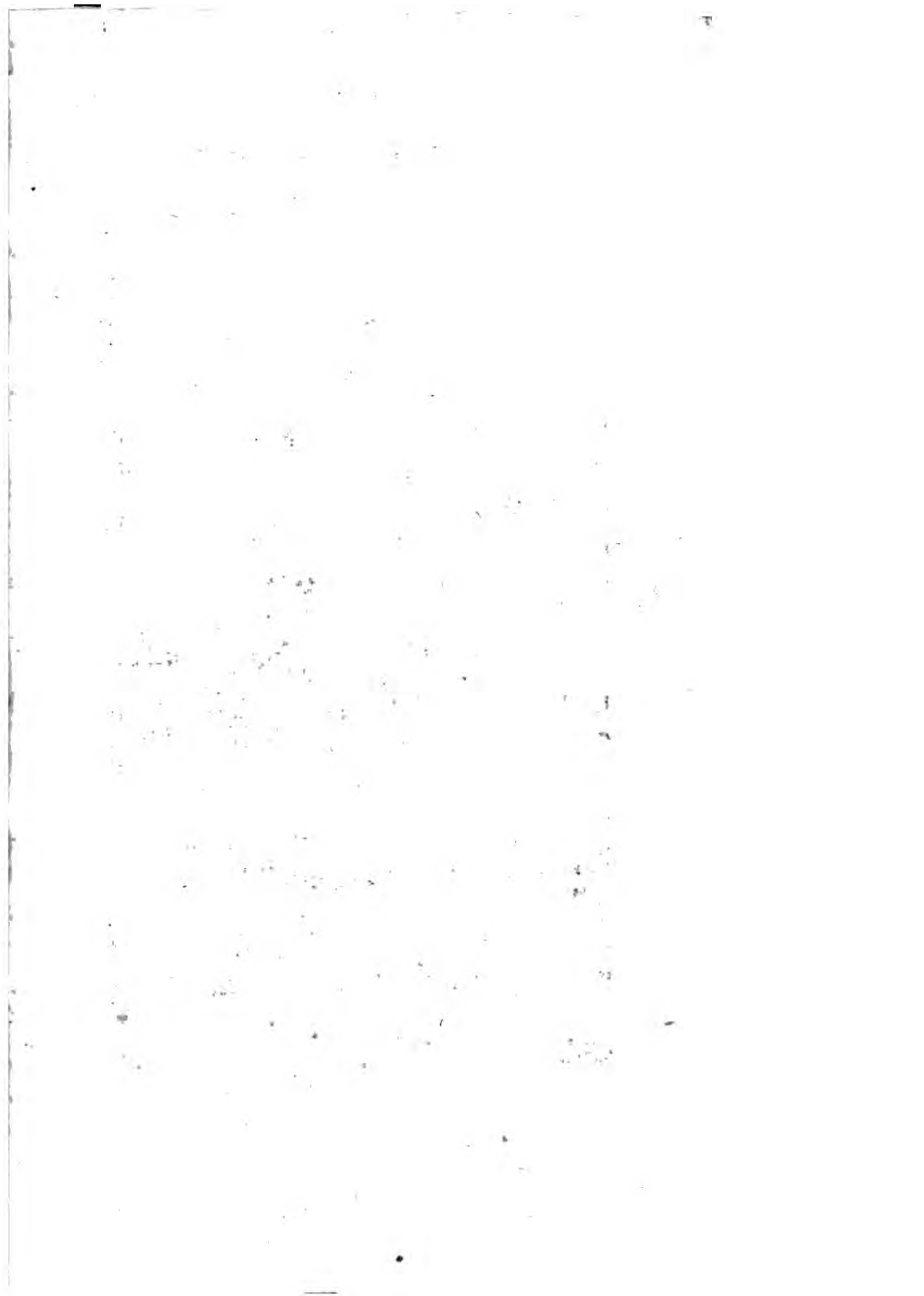
MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, } Officiers des Gardes de
GELAS, } l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

*La Scene est à Constantinople, autrefois Bisance,
dans le Palais de l'Empereur.*







ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.



Uoy, malgré nos chagrins, & no-
tre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à
Marcene?

A moy? Me dis-tu vray? Puis-je le
croire ainsi?

CRISPE.

Ouy, Seigneur, & bien-tôt il doit se rendre icy.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,

A ij

4

ANDRONIC,

Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflâme ;

Après que si long-tems soigneux de m'offenser ,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser ,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance ,
Et l'employ glorieux que j'exerce à Bisance ?
Pour moy , je l'avouïray , dans ma haine affermi ,
Je ne regarde en luy qu'un mortel ennemi ;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire ,
Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendray pourtant ; & pour être éclaircy
Des sentimens secrets d'un homme. . .

CRISPE.

Le voicy.



SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur , puis-je
pretendre

(*Crispe se retire & l'on continuë.*)

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ;
Et que de vos soupçons interrompant le cours ,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours ?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrète :
Mais dans quelque embarras où ce discours me
jette ,

TRAGÉDIE. 5

Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moy ;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foy.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le sçavez, Sei-
gneur,

Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur :

Il partage entre nous son cœur & sa puissance,

Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.

Du rang que vous tenez confus, deespéré,

Pour vous en dépouïller j'ay cent fois conspiré ;

Et vous que contre moy poussoit la même envie,

Vous avez attaqué ma faveur & ma vie :

Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moy ;

Et puis qu'il faut icy parler de bonne foy,

C'estoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,

Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois
le vôtre,

Puisque chacun de nous estimant son Rival,

Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal :

Persuadez tous deux, en voulant nous détruire,

Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.

Souvent nos démêlez étant prests de finir,

L'Empereur a pris soin de les entretenir :

Nos chagrins l'ont servy bien mieux que notre zele ;

Chacun de nous estoit un Ministre fidelle,

Dont les yeux attachez sur un seul ennemy,

Toujours dans son devoir le tenoit affermy ;

Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,

L'Empereur a joiüy du fruit de nos querelles,

Il faut les terminer, le jour en est venu.

L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous est connu :

Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene,

L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,

Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux,

A iij

D'une foy tant jurée il a rompu les nœuds ;
 Andronic tout entier se livre à la colere ;
 Et si dans ses transports il épargne son Pere ,
 S'il le respecte encore, ah ! croyez que sur nous
 Il en fera tomber les plus funestes coups :
 Il impute à nos soins sa triste destinée ,
 Il croit que pour refoudre un second hymenée ,
 Enfin pour en former les injustes liens ,
 L'Empereur a suivy vos conseils & les miens.
 Nos perils sont égaux, nos craintes sont communes ,
 Seigneur , associons nos cœurs & nos fortunes ,
 Et pour nous maintenir , hastons-nous de dresser
 Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

M A R C E N E.

Je ne sçay si je puis avec quelque assurance ,
 Seigneur , de vos discours bannir la défiance :
 Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter ,
 Nous sommes seuls enfin , qu'aurois-je à redouter ?
 Quand vous m'accuseriez , votre seul témoignage
 Ne peut contre ma foy donner le moindre ombrage,
 Je connois là-dessus l'Esprit de l'Empereur ;
 Je vay donc vous répondre , & vous ouvrir mon
 cœur.

Seigneur , de vos avis je voy trop l'importance ,
 Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense ;
 Il regnera , comment nous pourrons-nous sauver ?
 Pour moy , qui fus chargé du soin de l'élever,
 Je me suis fait long-temps une penible étude
 De percer les raisons de son inquietude.
 Vous sçavez que toujours solitaire , inquiet ,
 Farouche , il a paru ne vivre qu'à regret :
 Grace à mes soins , j'ay lû jusqu'au fond de son ame ,
 J'ay vû son desespoir ; l'ambition l'enflame ;
 Au desir de regner sans cesse abandonné ,
 Tout luy déplaît icy , n'estant point couronné :
 Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage ,

TRAGÉDIE.

7

De dompter son orgueil dans un long esclavage ,
 On l'a vû chaque jour , loin de s'humilier ,
 Se roidir contre nous , & devenir plus fier :
 Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance ,

Il ne sçauroit souffrir la moindre dépendance :
 Mais sur-tout j'ay connu que son cœur est épris
 D'une invincible horreur contre les favoris :
 Il voit notre pouvoir dans la Cour de son Pere ,
 Seigneur , comme un larcin que nous osons luy
 faire ;

Et si de l'Empereur il souhaite la mort ,
 C'est plus pour nous punir , que pour changer de
 sort.

Voilà quel est le Prince , & je puis dire encore ,
 Qu'il est cher à la Cour , que le Peuple l'adore :
 Dès l'enfance affectant une fausse pitié ,
 Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié :
 Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares :
 Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares
 L'entretient , le consulte ; & près de l'Empereur ,
 Andronic l'a flatté de toute sa faveur :
 Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile ,
 Que serions-nous tous deux dans un Etat tranquille ?
 L'Empereur libre alors de craintes & de soins ,
 Estant plus absolu , nous écouterait moins ,
 En vain de sa tendresse il nous donne des marques ,
 Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques ,
 Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils ,
 Et des plus grands bienfaits achètent leurs conseils ,
 Tandis que le desordre , ou le destin contraire
 Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire :
 Mais après le danger , à l'abry du malheur ,
 Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
 Nous devenons suspects en cessant d'estre utiles ;
 Nos services passez sont de foibles aziles ,

A iiij

8.

ANDRONIC ;

On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ,
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ,
Et l'exil , la prison , que dis-je ? une mort prompte
Chez la posterité fait passer notre honte :
D'autant plus mal-heureux , qu'accablez de dou-
leurs ,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie ,
Nos maux font le sujet de la publique joye ;
Que le Peup'e triomphe , & loin de s'attendrir ,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant
mourir.

LEON.

Oüy , Seigneur , prevenons le retour ordinaire ,
Qui du sort indigné nous montre la colere ,
Occupons l'Empereur , ne le laissons jamais
Gouter le plein bonheur d'une profonde paix :
Ainsi maîtres de tout , nous n'aurons plus de maître ;
Et le fier Andronic ... mais je le voy paroître ;
L'Envoyé l'accompagne , & Martian aussi.



TRAGÉDIE.



SCÈNE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON,
LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC à Leonce.

JE vais leur en parler , ils sont tous deux icy.
Leonce , vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je deffens la querelle.
Vous dont les seuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur ,
Portez-le à la clemence , & faites qu'il se rende ,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande ,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux , & non pas criminel.
Pressez , n'épargnez rien ; secondez mon envie ,
Qu'on me laisse partir , que j'aille en Bulgarie ;
Des Peuples ébranlez j'assureray la foy ,
J'en réponds , si l'on veut s'en reposer sur moy.
Songez que vos conseils ont causé ma misere ;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere ,
En faveur de vos soins je puis tout oublier ;
Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah ! Seigneur. . .

ANDRONIC.

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laissez-moy.



SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE,
MARTIAN.

LEONCE.

Sur l'espoir d'obtenir votre appuy,
Seigneur, nous nous flattons. . .

ANDRONIC.

Eh, que puis-je aujourd'huy ?
 Helas ! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
 Rien ne peut reparer les pertes que j'ay faites ;
 Et vous pouvez un jour, dans une douce paix,
 Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
 L'Empereur doit icy vous voir & vous entendre,
 Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre ;
 Trop heureux si mes soins donnent à vos Etats
 Ce repos souhaité dont je ne jouïs pas !





SCÈNE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

Seigneur, Leonce encor vous demande audience,
Et vous avez daigné m'assurer...

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos ge-
noux,

J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche !
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bou-
che ;

Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand votre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit & la terreur & l'arbitre des Rois.

Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime ;
Et ce digne Heros, pour ses fameux combats

Choïffoit parmy nous les Chefs & les Soldats.
Cet heureux tems n'est plus; ces Guerriers intrepides

Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides,
Sous des fers odieux leur cœur est abbatu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu;
Tout se plaint, tout gemit dans nos tristes Provinces,

Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes;
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent,

Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats,

Je diray plus, Seigneur, vous ne les sçavez pas.
Ah, si pour un moment vous pouviez voir vous-même

Pour quels coups on se sert de votre nom suprême;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bien-tôt avec severité
Ces indignes abus de votre autorité.

Enfin, si l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie;
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels,
Ils nous ont trop appris à devenir cruels.

Pour vous nous conservons la foy la plus constante;
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante?
Faut-il pour soutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang?
Faut-il nous exposans aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?

TRAGÉDIE. 13

Vous nous verrez , contens au milieu des deserts ,
 Braver pour vous servir tous les perils offerts ,
 Et mériter de vous , en cherchant à vous plaire ,
 Les bontez dont jadis nous combla votre Pere :
 Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
 Voir piller nos maisons , massacrer nos parens ,
 Et les tresors tirez du sein de nos Provinces ,
 Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princesses :
 Je l'avouray , Seigneur , nos Peuples irritez
 S'emporteront toujours contre leurs cruautéz.
 C'est à vous de juger en Prince legitime ,
 S'il faut ou nous absoudre , ou punir notre crime.
 Si vous nous condamnez ; pleins de respect pour
 vous ,

Seigneur , sans murmurer nous souffrirons vos coups :
 Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
 Des perfides auteurs de toutes nos miseres ,
 Prononcez par vous-même , & ne consultez pas
 De cœurs interessez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous espérez , avec cet artifice ,
 Derobier votre tête au plus juste supplice ?
 Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
 Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
 C'est à vous d'obeïr , sans vouloir vous deffendre ,
 Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre :
 Et si je n'écoutois que mes ressentimens ,
 Je ne vous répondrois que par des châtimens :
 Mais je veux bien encor suspendre ma colere ,
 Je verray s'il faut être indulgent ou severe :
 Allez , je suis instruit de vos prétentions ,
 Et vous sçauvez bien-tôt mes résolutions.



SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles ;
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidelles ;
Et malgré vos bontez pour leurs persecuteurs,
Seigneur, vous fremirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foy.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'huy ne conclud rien pour
moy.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace meritée,
Confiez moy leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos ;
Il faut que j'aïlle ..

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte ;
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'é-
carte ;

TRAGÉDIE.

15

Tout m'en presse, Seigneur : un Peuple que je plains,

Et qui brûle de voir son destin en mes mains ;
Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Bisance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Ouy, j'exige de vous cette marque d'amour.

Me refuserez-vous une première grace ?

Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bien-tôt par cet illustre employ,
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moy.

L'EMPEREUR.

Je ne sçay que juger d'un discours qui m'étonne.

A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne ?

Pourquoy quitter des lieux où tout vous est soumis,

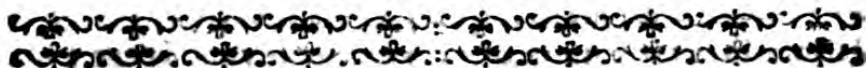
Pour courir vous jeter parmy nos ennemis ?

Vous êtes dans Bisance où ma Cour vous adore,

Quel étrange projet ! je le repete encore ;

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empressez ?

Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.



SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
Haltons, cher Martian, un depart nécessaire,
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir

Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoy ! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas ;
Changerez-vous de cœur en changeant de climats
Et croyez-vous sentir, en sortant de Bisance,
Des transports moins pressans, & plus d'indiffé-
rence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter,
C'en est fait, mes tourmens ne me scauroient quitter.
Loin de guerir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée :
Irene est trop charmante, & je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimay dès la plus tendre enfance,
Cet amour s'est nourry de cinq ans d'esperance,
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'estoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit se contrain-
dre :

Je ne puis voir mon Pere avec tranquillité
Possesseur d'un tresor que j'avois merité :
Il m'a fait trop de maux, en m'enlevant Irene ;
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne scauroit étouffer,
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je scais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révere,
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout osté ;
Son choix... n'en parlons plus, je suis trop agité ;
Je ne me connois plus, & je me crains moy-même :
Je suis jeune, jaloux, j'ay perdu ce que j'aime ;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu.

TRAGÉDIE.

17

Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur ! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée !
Sans luy, toujours content, reveré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Votre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du
monde.

ANDRONIC.

Que dis tu ? je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoy, pour penetrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
Dans son austere cœur passeroient pour un crime ;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son fils.

MARTIAN.

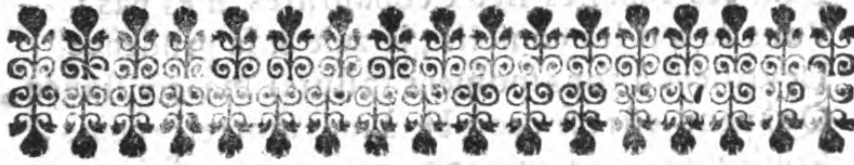
Quoy, Seigneur...

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Heros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang :
Sur-tout, de mon ayeul & l'exemple & la gloire
M'enflame à tous momens, & remplit ma memoire.
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché ;
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours fortunéz je compare ma vie :
Rien ne s'offre à mes yeux, dans le cours de ses ans,
Que de nobles travaux, des succez éclatans,
Que des murs embraséz, que des Villes surprises,

Des Peuples asservis , des Provinces conquises ,
 Des Rebelles punis , des Rois humiliez ,
 Le repos maintenu chez tous les Alliez ;
 Ou si jamais le sort démentant son courage ,
 A ses prosperitez a mêlé quelque outrage ,
 Il me paroît plus grand dans son adversité ;
 Je le voy triompher du destin irrité ,
 Et tirant de sa cheute une nouvelle gloire ,
 A force de vertu rapeller la Victoire.
 Moy , toujourns renfermé dans ces murs malheu-
 reux ,
 Occupé jusqu'icy par de frivoles jeux ,
 Je ne sçay ny l'employ ny l'ordre d'une armée ,
 Que par des traits confus , ou par la renommée.
 Ah ! ce seul souvenir , plus que tous mes malheurs ,
 M'irrite , me devore , & m'arrache des pleurs.
 Allons, obeïssons au transport qui me guide ,
 Et prenons vers la gloire un essor si rapide ,
 Que dans leur nombre un jour mes exploits con-
 fondus ,
 Suffisent à remplir les jours que j'ay perdus.
 Cependant cherche Eudoxe , elle connoît ma peine ,
 Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene.
 Du dessein que j'ay pris , il la faut avertir ;
 Va la trouver , dy-luy qu'avant que de partir ,
 Je demande sur-tout à voir l'Imperatrice ,
 Et qu'elle doit encor me rendre cet office ;
 Que j'ose m'en flatter ; adieu , cours , haste-toy ,
 J'attendray ton retour pour disposer de moy.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.



En le verray point, non, j'y suis re-
soluë,
M'osez-vous conseiller cette fatale
veuë,
Eudoxe, ignorez-vous son destin & le
mien?

EUDOXE.

Pourquoy luy refuser un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bisance?
Croyez-moy, gardez-vous d'aigrir son desespoir,
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-luy la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'en-
tende?

Vous qui me déroband à nos heureux climats
 Dans ces funestes lieux conduisites mes pas ;
 Vous de qui les conseils , le zele & la prudence
 Devroient à tous momens rassurer ma constance ,
 Qui peut-estre succombe à mes mortels ennuis ,
 Voulez vous m'exposer au péril que je fuis ?

E U D O X E.

Madame , le péril est-il moins redoutable
 A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
 Résolu de vous faire entendre ses adieux ,
 Il vous suivra peut-estre à toute heure, en tous lieux,
 Et voudra pour le moins devoir à la fortune ,
 Le plaisir de vous faire une plainte importune.
 Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
 Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?
 On se propose en vain de quitter ce qu'on aime.
 Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même ,
 Montrez-luy le danger que vous courez tous deux ;
 Qu'on verroit tost ou tard quelque éclat de ses feux ;
 Que l'Empereur , suivant son penchant ordinaire ,
 Oublieroit les saints noms & d'époux & de Pere ,
 Et vous perdrait tous deux sur un simple regard
 Où peut-estre l'amour auroit eu peu de part.
 Redoublez d'Andronic la fierté naturelle,
 Montrez-luy les chemins où la gloire l'appelle ;
 Sur-tout commandez-luy de ne vous voir jamais ,
 Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
 Qu'il pense à tous momens que son sort & le vôtre
 Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de l'autre.
 Ô Ciel ! que feriez-vous si trompant votre espoir ,
 Andronic en ces lieux revenu pour vous voir ,
 Renouvelloit un jour par sa triste presence
 Le souvenir qu'auroit affoibly son absence ?
 Que de nouveaux combats ! que de secrets soupirs !
 Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs,

T R A G E D I E. 21

Si le Prince une fois vous a promis , Madame ,
 De ne plus traverser le repos de votre ame ,
 D'aller loin de vos yeux , sans espoir de retour ,
 Etouffer ou nourrir un malheureux amour ;
 Quelque brulant desir, quelque ardeur qui le presse,
 Madame , j'en répons, il tiendra sa promesse.
 Voyez-le , & sans fremir de son destin cruel ,
 Prononcez-luy l'arrest d'un exil éternel.

I R E N E.

Luy pourray-je imposer une loy si funeste ?
 Ah ! laissez le-moy fuir sans me charger du reste ,
 J'ay causé ses malheurs , en causant son amour ,
 Le presseray-je encor de sortir de la Cour ,
 Et d'aller essuyer chez un peuple barbare ,
 Du destin ennemy le caprice bizarre ?
 Que dis-je ? Pensez-vous que dans mon triste cœur,
 Ma vertu devant luy resiste à ma douleur ?
 Au bruit de ses soupirs . . . à l'aspect de ses larmes . . .
 Non, ce seul souvenir me donne trop d'allarmes ,
 Je ne puis m'exposer à ce triste entretien ,
 C'est trop de mon tourment, sans y joindre le sien ;
 C'est trop, pour triompher de toute ma constance ,
 Helas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance ;
 Ces lieux , où tout sembloit prévenir mes desirs ,
 Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
 O bienheureux séjour ! aimable Trebisonde !
 O murs, où je vivois dans une paix profonde !
 Que n'ay-je, en vous perdant, de mes funestes jours,
 Par une prompte mort, vû terminer le cours !
 Je m'eloignay de vous , en ces lieux entraînée
 Par le trompeur espoir d'un heureux hymenée ;
 Je croyois qu'Andronic à mon destin lié ,
 Pour jamais avec moy seroit associé ;
 Nos Peres l'ordonnoient ; Trebisonde & Bisance

Sur cet illustre hymen fondoient leur esperance ;
 Je venois avec joye en celebrer les nœuds ,
 Le Prince estoit aimable , il estoit amoureux ;
 Vains projets ! vains transports ! esperance inutile !
 J'arrive enfin ; à peine entre-je en cette Ville
 Que je me vois livrée à des maux infinis ,
 Il me faut épouser le pere au lieu du fils ;
 Nos destins sont changez ; un ordre de mon pere
 Détruit dans un instant le bonheur que j'espere ;
 En victime d'Etat , contrainte d'obeïr ,
 Pour conserver ma gloire il fallut me trahir.

E U D O X E.

Eh ! pourquoy rappelant vos disgraces passées ,
 Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
 Madame , faites-vous un genereux effort ,
 Avec moins de douleur remplissez votre sort ,
 Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
 Les déplaisirs secrets. . .

I R E N E.

Ah ! que m'osez-vous dire ?
 Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moy ,
 Et mieux subi du sort l'injurieuse loy ?
 Cependant qui jamais eut le sort plus contraire ?
 Observée avec soin par une Cour austere ,
 Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
 Où je n'ay rien des biens que je m'estois promis ;
 Où sans cesse livrée à ma douleur extrême ,
 Mon cœur tyrannisé combat contre luy-même ;
 Que vous diray je enfin ? où ce cœur malheureux
 Est souvent malgré moy moins fort que je ne veux,

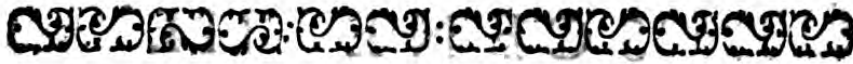
E U D O X E.

Redoublez vos efforts ; le tems , votre constance ,

TRAGÉDIE.

De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bien-tost éloigné de vos yeux,
Vous pourrez...

23



SCÈNE II.

IRENE, EUDOXE,
NARCE'E.

NARCE'E.

Andronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
Eudoxe , vous pouvez luy parler & l'entendre ,
Voyez-le , dites-luy qu'en l'état où je suis ,
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.





SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE,
NARCE'E.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame? ah Ciel! quelle injustice!

Quoy, de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?

Helas! pour accabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? & que pourrez-vous dire?

Meprisez-vous les loix que je vous fais prescrire?

Quel est votre dessein de venir en ces lieux

Me faire malgré moy recevoir vos adieux?

Puisque vous estes prest à sortir de Bisance,

N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?

Avez-vous oublié qu'un serment solennel

Nous impose à tous deux un silence éternel?

Qu'il n'est plus entre nous d'entretien legitime;

Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime?

Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,

Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,

Et quels que soient les maux que vous avez à craindre,

Qu'il

TRAGÉDIE.

25

Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel ! de quoy m'accusez-vous ?
Madame, qu'ay-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander, que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
m'accable ?

Viens-je vous demander que vous me permettiez ?
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ay soin de m'exiler, parce que je vous aime ;
Pardonnez-moy ce mot pour la dernière fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix ;
Qu'en vain à me bannir vous estiez resoluë ;
Puisque déjà mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foy,
Madame, vous vivez pour un autre que moy,
Quoy que toujourns brûlé jusques au fond de l'ame ;
Vous sçavez si mes yeux ont parlé de ma fiâme ;
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir,
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence,
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence ;
Je sçay tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer ;
Je sçais enfin, je sçais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-estre tout l'Empire.
Ils ont sçu mon amour, & doivent présumer
Que qui vous aime un jour, doit toujours vous
aimer,

Peut-estre oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre.
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la vôtre,
Je cherche à m'eloigner ; vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur :

B

Heureux si par vos soins mon attente est remplie
 J'iray des revoltez appaiser la furie,
 Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
 Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats;
 Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
 Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
 Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pou-
 voir.

Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
 Qui me fait étouffer une âme si belle,
 Ne scauroit pour le moins s'offenser de mon zèle.
 S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
 Il permet à mon bras de combattre pour vous;
 Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
 Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
 Ou pour faire perir, ou chasser de ces lieux
 Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux;
 Appelez-moy, Madame, & je pourray tout faire,
 Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire;
 A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
 Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

I R E N E.

En vain vous me flattez de ces fameux services;
 Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
 Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
 Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette
 Cour?

Helas! j'y verray tout avec indifférence.
 M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
 Accoûturner mon cœur trop souvent mutiné,
 A cherir un époux que le Ciel m'a donné,
 Obeïr à ses loix, ne songer qu'à luy plaire,
 Me sacrifier toute à mon devoir severe,
 Soulager les Sujets qui vivent sous ma loy,
 Voila jusqu'à la mort quel sera mon employ.

TRAGÉDIE.

27

J'avoüray cependant , & je le puis sans crime ,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime ;
Que pour vous applaudir , pour louer vos exploits,
Je joindray mon suffrage à la commune voix ;
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine ,
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine ,
Et de votre grand nom cent Monarques jaloux ,
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidelle ,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle ;
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats ,
Qu'au lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il temps ? ce bonheur dont vous flattez mon
ame ,
Helas ! en vous perdant je l'ay perdu , Madame ,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer ;
Cette perte est un coup qu'on ne peut reparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage ,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage ,
D'apprendre à l'Univers , par quelque illustre ef-
fort ,
Qu'un cœur comme le mien merite un autre sort ;
Et payant de mon sang ma premiere victoire ,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous cependant , Madame , oubliez mes malheurs ;
Et tandis que nourry de soupirs & de pleurs ,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme ,
Regnez , & . . .

IRENE.

Croyez-vous ma constance si ferme ?
Ce reproche cruel , plus que tous vos regrets ,
Etonne mon courage , & confond mes projets.
Ah, Prince, pensez-vous qu'insensible , inhumaine,

Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine ?
 Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux ,
 Vous soyez seul à plaindre & le seul malheureux ?
 Mais que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue ?
 Ah ! pourquoy veniez-vous chercher encor ma
 veüe ?

Partez , Prince , c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame , je voy l'Empereur en ces lieux.



SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
 IRENE, EUDOXE, LEON,
 MARCENE.

L'EMPEREUR.

MAdame, quel étoit son discours & le vôtre ?
 Mon abord impréveu vous trouble l'un &
 l'autre,
 Je le voy, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'icy m'étoit venu chercher ;
 Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
 Pour obtenir de vous un ayeu qu'il espere :
 Il vient de me presser de vous parler pour luy,
 Chaque moment qu'il perd augmente son ennuy ;
 Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,

TRAGÉDIE.

29

Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere.
Je fais ce que puis, Prince, vous l'entendez :
Puissez-vous obtenir ce que vous demandez !



SCÈNE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Ouy, Prince, vous cedez à votre impatience ?
Vous êtes resolu d'abandonner Bisance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur, & déjà je brûle de partir ;
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gésne ;
Et j'aurois souhaitté que ce fatal dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ay dit tantôt, moins en maître qu'en pere ;
Que je n'approuvois point ce départ téméraire ;
C'en estoit trop, je croy, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander :
Mais puisque malgré moy, puisque sans complai-
sance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

B iij

ANDRONIC,

ANDRONIC.

Ah, Seigneur ! voulez-vous...

L'EMPEREUR.

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une ame plus soumise,
Dans un profond oubly laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous
deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je sors ; mais c'est trop me
contraindre ;
Dans l'état où je suis, je ne sçaurois plus feindre ;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes mal-
heurs.



TRAGÉDIE.



SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, LEON,
MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle temerité, quel discours, quelle audace
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace,
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arreste
A faire sur nous seuls éclatter la tempeste ?
Que je prévoiy de maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prepare un destin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut servir le pere,
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame, d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point medité quelque grande entreprise,
Iroit-il donc chercher des peuples revoltez,
S'il ne vouloit servir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie !
Et peut-être va-t'il, par Leonce engagé,

B iij

ANDRONIC,
Desobeir encore, & partir sans congé ?

L'EMPEREUR.

Luy partir sans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'apprehende,
C'est le seul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armez contre votre puissance,
Seront bien-tôt remis sous votre obeïssance;
Mais qu'ils vous causeront & de peine & d'ennuy,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que luy!
S'ils peuvent desormais braver votre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur
Conspirent au salut de votre successeur !

LEON.

Helas ! en quel excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre,
Mécontent, & suivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers !
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Bisance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers forfaits,
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoue ;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
Il n'est plus de dessein qui luy semble trop grand ;
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole,
Pour luy le sort se fixe, & la victoire vole ;
Il gagne des soldats & l'estime & le cœur,
Les Peuples à son nom sont glacez de terreur ;

Ainsi gardant sur tout un empire supreme ,
 Tout l'honneur ou le suit, tout le redoute ou l'aime
 Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux
 Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! Mais prévenons sa fuite
 Sans cesse de plus près éclairons sa conduite ;
 Veillez sur tous ses pas , & redoublez vos soins ,
 Placez autour de luy de fideles témoins ,
 Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre ,
 Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
 Allez.



SCÈNE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

C E n'est pas tout. Dans ce fatal moment
 Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
 Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !
 Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
 Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?
 Que dis-je ? ils se parloient quand je les ay surpris.
 J'ay remarqué leur trouble en me voyant paroître.
 O Ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut-être ,
 Chassons cette pensée , épargnons à nos yeux
 Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
 Mais plutôt penétons cette étrange aventure.
 L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
 Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :

B v

Quand l'amour est extreme, il se croit tout permis,
 Andronic, je le sçais, aima l'Imperatrice;
 Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
 Ce feu dont il bruloit peut n'être pas éteint,
 Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.
 Ah! si je le croyois... un châtement severe...
 Allons, développons ce funeste mystere:
 Ils se cachent en vain, & pour tout deviner
 C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
 Ne differons donc plus; & si je voi le crime,
 Puisse sans songer si j'aime la victime,

Punir
 =

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.



Eigneur, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus ;
 Martian, tes discours sont icy superflus ;
 Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoy, ne sçauriez-vous un moment vous
 contraindre ?

Modérez vos transports ; est-ce dans ce Palais
 Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
 Peut-être on vous observe.

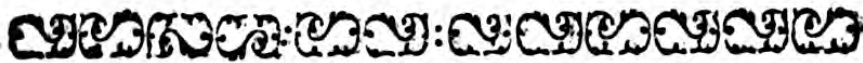
ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
 Est-il prest ? qu'a-t-il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir.
 Mais il vient.

B vj



SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon espoir.
 A des maux éternels la fortune me livre ;
 Amy , je suis perdu , si je ne puis vous suivre.
 L'Empereur avec vous me défend de partir ,
 Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir.
 Si je puis par vos soins assurer ma retraite ,
 Mes souhaits sont remplis , mon ame est satisfaite :
 Parlez , sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
 Ce favorable espoir peut-il m'estre permis ?

LEONCE.

Ouy, Seigneur, tout est prest , vous n'avez qu'à me
 suivre ;
 Allons , que pour jamais la fuite vous délivre
 Des chagrins , des perils qui menacent vos jours ;
 De nos peuples armez acceptez le secours ,
 Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre ,
 Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre :
 Brisez un joug fatal , & que vos premiers coups
 Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non , ne balançons plus : par trop de violence
 On a poullé mon cœur , & lassé ma constance ;
 Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abusez ;

Rendons à notre tour les maux qu'on m'a causez.

LEONCE.

Vangez-vous, vangez-nous ; nos peuples vous attendent,
 Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent ;
 Vous avez en vos mains le projet arresté,
 Comme un gage certain de leur fidélité ;
 Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
 Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes,
 Fideles à leur Chef, patiens à souffrir,
 Et toujours resolu de vaincre ou de mourir ;
 Courez les commander, & tentez la fortune ;
 Mais sur tout bannissez une crainte importune.
 En livrant votre bras à ces nobles efforts,
 Prenez soin de fermer votre cœur aux remords ;
 Ne vous souvenez plus, pendant votre entreprise ;
 Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise ;
 Entrez dans la carrière, & sans vous arrester,
 Au degré le plus haut hâtez-vous de monter :
 Ces scrupuleux devoirs, & ces égards severes,
 Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires :

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
 Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher ;
 Les hommes destinez à gouverner la Terre,
 A traîner avec eux la terreur & la guerre,
 Loin de porter un cœur de remords combattu,
 Par la seule grandeur mesurent la vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, amy, quel party dois-je prendre ?

LEONCE.

Martian est instruit , & je cours vous attendre :
 D'abord que l'Empereur congediant sa Cour ,
 Se fera retiré pour attendre le jour ;
 Martian sur mes pas soigneux de vous conduire ,
 Assurera la fuite où votre cœur aspire ;
 J'ay dans tous les chemins par où vous passerez ,
 De fideles amis , & des cœurs assurez ,
 Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite ,
 Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
 Hâtez-vous donc , Seigneur ; moy sans plus différer ,
 A remplir vos desirs je vais tout preparer.



SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN,

MARTIAN.

C'En est donc fait , Seigneur , & malgré ma priere ,
 Vous suivez les transports d'une aveugle colere ?
 Il n'est rien désormais qui vous puisse arrester ?
 Dans quels affreux perils vous courez-vous jeter ?
 Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene ?
 J'en fremis , vous cherchez votre perte certaine ;
 Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils ,
 Et vous êtes perdu si vous êtes surpris ;
 Ne calmez-vous point cette ardeur indiscrete ?

ANDRONIC.

Ah ! cruel , oses-tu condamner ma retraite ?

TRAGÉDIE. 39

Laisse, laisse-moy fuir ; est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moy que cette affreuse Cour ?
Je sçay dans mon projet quels malheurs je m'appré-
te ?

Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma teste ;
Qu'aujourd'huy découvert , je periray demain ;
Que mon sang , que l'Etat me deffendront en vain :
Mais mon destin le veut , il faut que j'obeïsse ;
Eh que voudrois-tu donc , Martian, que je fisse ?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort , mes craintes , mes tour-
mens ?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore ;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'ab-
horre ,

Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné ,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons , malgré tant de contrainte,
Laisse-je un seul moment échaper quelque plainte ?
J'étouffe mes soupirs , j'étouffe mes regrets ,
Je ne punis que moy des maux que l'on m'a faits ;
Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie ,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie :
Enfin lassé de voir des objets si cruels ,
Pour m'épargner des coups , ou des vœux crimi-
nels ,

Moins soigneux de mes jours que de mon innocen-
ce ,

Je demande par grace à partir de Bisance ,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A soumettre , à calmer de rebelles Etats ;
On me refuse encor l'employ que je demande ;
On soupçonne ma foy , je voy qu'on m'aprehende ;
On m'impute à forfait le soin de m'éloigner ,
On me croit devoré de l'ardeur de regner ,
Et tout prest de tenter par un orgueil extrême ,

Ce que je n'ay pas fait en perdant ce que j'aime :
 Sur ces fausses raisons on me retient icy ,
 Je voy contre mes pleurs qu'un pere est endurcy ,
 Je voy mes ennemis triompher de ma peine ,
 On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne ,
 On veut me voir souffrir , & mes persecuteurs
 Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais , Seigneur...

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage ,
 Je me livre aux transports de ma secreete rage ;
 Plus de conseils , il faut m'éloigner , ou perir ,
 Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
 C'est nourrir trop long-temps une douleur timide ,
 Je veux que desormais la colere me guide ;
 Pour faire hautement repentir l'Empereur
 D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
 Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence ;
 Cours , hâte-toy , reponds à mon impatience ;
 Observe le moment où nous pourrons partir ,
 Et quand il sera temps revien m'en avertir.



SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

ENfin dans un instant ma fortune cruelle
 Va prendre par ma fuite une face nouvelle ,
 Si le Ciel favorable aux vœux que je luy fais ,
 Approuve ma retraite , & soutient mes projets.
 O vous , dont si long-temps j'ay chery la presence ;

TRAGÉDIE. 41

Lieux à mes vœux si doux , sâchez murs de Bisance,
Palais de mes ayeux où je reçus le jour ,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour ,
Je fuis ; mais en partant mon amour vous confie
Un tresor à mes yeux bien plus cher que ma vie ,
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer !
Je l'aime , je l'adore , & ne l'ose nommer.
Pour luy plaire , à l'envy redoublez tous vos char-
mes ,
Voyez couler ses jours sans trouble , sans allarmes,
Et le Ciel sur moy seul épuisant ses rigueurs ,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs.
Enfin...



SCÈNE V.

ANDRONIC, MARTIAN;

MARTIAN.

Venez , Seigneur , l'heure nous favorise ,
Partez...

ANDRONIC.

Allons. O Ciel , conduis notre entreprise !
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux !
Mais on vient , l'Empereur se presente à mes yeux ,
Serois-je découvert ?





SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE,
ANDRONIC, MARTIAN,
ASPAR, CRISPE, GELAS,
Gardes.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah ! du moins par ma mort prevenons la justice.
(*Il se veut tuer, on le desarme.*)

L'EMPEREUR.

Mais Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre ?

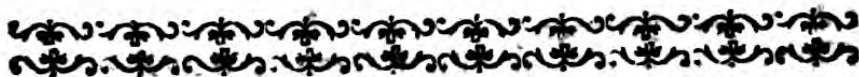
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir ?
Oüy, je suis criminel, vous connoissez mon crime,
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons

TRAGÉDIE. 43

Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?
Qu'on l'oste de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices
Leonce & Martian ses malheureux complices.
Vous, Léon, hâtez-vous, & sans perdre un moment,
Suivez le Prince, allez, cherchez exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre luy ma fureur legitime.



SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE,
Gardes.

MARCENE.

Vous l'avez vû, Seigneur ; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit votre fils ;
Ils s'éloignoient tous deux, & ce Palais tranquile
Sembloit leur assurer une fuite facile ;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus près,
A connu leur dessein, & veu tous leurs appêts ;
Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite ;
Par là, n'en doutez point, des peuples revoltez

Les projets sont trahis , les transports arrestez ;
 Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

§§§

SCENE VIII.

L'EMPEREUR , IRENE , EUDOXE ,
 NARCE'E , MARCENE , Gardes.

IRENE.

Qu'ay-je entendu , Seigneur ? quel bruit , quel
 les allarmes ,
 Quel danger impréveu ? quel desseïn odieux
 Trouble votre repos , vous attire en ces lieux ?
 Tremblante pour vos jours , inquiete , éperduë ,
 Je vous cherche , je cours , rien ne s'offre à ma veüë,
 Que des pleurs , des soupirs , que des yeux conster-
 nez ,
 Des Soldats interdits , des Gardes étonnez.
 Qui cause dans la Cour ce changement terrible ?

L'EMPEREUR.

Madame , à mes perils vous êtes trop sensible ,
 Je les ay détournez , ne craignez rien pour moy ,
 Je puis punir un fils qui me manque de foy.

IRENE.

Quoy , Seigneur . . .

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere ,
 Couroit insolamment s'armer contre son pere ;
 Et malgré ma défense abandonnant ces lieux ,

TRAGÉDIE.

45

Suivre des revoltez les transports furieux :
Mais le Ciel qui toujours me conduit & me guide,
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix :
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple memorable.

I R E N E.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame.,,

I R E N E.

A cet excès pousser votre colere ?
Quelle horreur... pardonnez à mon discours sincere :

Je crains pour vous, Seigneur, l'infailible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous couteroit des plaintes :
Je crains pour vous la honte & les noms malheureux

Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice,
La haine se répand sur celui qui punit,
L'amour & la pitié sur celui qui perit,
Et qui peut sur son fils porter sa main cruelle,
Semble peu meriter qu'il demeure fidelle.
Peut-être j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prevenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'est assez, j'auray soin de ma gloire,

Je voy ce que pretend le zele officieux
 Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ,
 Je connois votre cœur , je sçay tout ce qu'il pense :
 Allons , ne doutez point de ma reconnoissance.



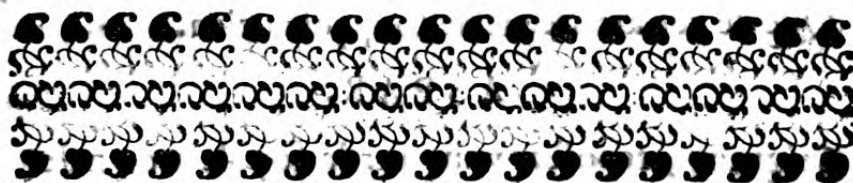
S C E N E I X.

M A R C E N E *seul.*

ENfin le Prince est près de perir aujourd'huy ,
 Aigrirons-nous encor l'Empereur contre luy ?
 Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
 Ah ! prenons sans effroy l'occasion offerte ,
 Il nous a menacez , il nous perdrait un jour ,
 N'attendons point du sort ce funeste retour.

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE

LEON , ASPAR.

LEON.



Uy , c'est vous que je cherche , & je
viens vous instruire

D'un ordre nécessaire au salut de l'Em-
pire ,

L'Empereur à vous seul daigne le con-
fier.

ASPAR.

Je suis prêt pour luy plaire à tout sacrifier ,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà vu la lettre

Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre :
Vous sçavez que celuy qui l'avoit entrepris ,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons sur-
pris :

Cependant l'Empereur veut que son fils la voye ,
Il vous donne ce soin , Aspar , il vous l'envoye ,

ANDRONIC,

Faites-la rendre au Prince , & trompez-le si bien,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR,

Seigneur , reposez-vous sur la foy de mon zele,

LEON.

Mais sur-tout employez un ministre fidele,
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez,
Souvenez-vous enfin que vous en répondez.
Adieu.



SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous feray connoître
Qu'Aspar , quand il choisit , ne choisit point un
traître.
Mais je vois Andronic , il porte icy ses pas,



SCENE



SCÈNE III.

ANDRONIC, ASPAR, Gardes.

ANDRONIC.

Q U'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

Dessins mal concertez, malheureuse vengeance
 Dont mon cœur abusé gouta trop l'esperance,
 Douces illusions de mes esprits charmez,
 Projets évanouis aussi-tôt que formez,
 Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères,
 Et laissez-moy sans vous contempler mes misères.
 O Ciel! dans quel état me trouve-je réduit?
 Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit;
 Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
 A quoy dois-je m'attendre, & quel espoir me reste?
 Leonce & Martian que déjà l'Empereur
 Vient de sacrifier à sa prompte fureur;
 De moment en moment ma garde redoublée,
 Le noir pressentiment dont mon ame est troublée;
 Mille tristes objets me font imaginer
 Où ces commencemens doivent se terminer.
 Ouy, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
 Puisque de mes desseins la trame est la découverte;
 Je suis trahy, je meurs, & la rigueur du sort
 Dans les ombres du crime envelope ma mort.
 Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,
 Mais aussi, qu'il se juge, & se fasse justice;

C

50 **ANDRONIC,**
Qu'il songe à nos destins , & lequel de nous deux
Est le plus criminel , ou le plus mal-heureux.
Empoûtré par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet , je me livre à ma rage ,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter ,
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere. . . mais que dis-je ? il refuse de l'estre ,
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'oste ma Maîtresse , & l'Empire , & le jour ,
Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse ,
Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse ;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir ,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coute un soupir.
Mais que veut-on de moy ?



SCENE IV.

ANDRONIC , GELAS.

GELAS.

Seigneur , c'est une lettre
Que'en secret dans vos mains j'ay promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je sçavoir . . . ?

GELAS.

Non , Seigneur , je vous quitte , & j'ay fait mon devoir.



SCÈNE V.

ANDRONIC *seul.*

Est-il quelque remède au malheur qui m'accable ?

Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?

Qui peut estre touché de mon sort inhumain ?

Lisons. Je ne sçaurois reconnoître la main.

Mais sur ces traits à peine ay-je porté la vue,

Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.

Je ne sçais quel présage & quels secrets combats

Me causent des transports que je ne sentoïis pas.

(*Il lit.*)

*Par un dernier effort appeisiez votre Pere ,
Ne ménagez plus rien , Prince , pour vous sauver ;
Assurez une vie à l'Etat nécessaire ,
Et songez qu'en mourant . . . Je ne puis achever ,*

(*Après avoir lû*)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !

Quoy, pour mes jours encor votre cœur s'intéresse

Ouy, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,

Et vous seule avez droit de me parler ainsi.

Je connois votre voix, il me semble l'entendre.

A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?

Abandonné de tous . . . Ah ! Prince trop heureux,

Par où mérites-tu des soins si généreux ?

Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un
pere :

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere

Irene , de vos vœux je me fais une loy ,
 Vous voulez que je vive , & c'est assez pour moy .
 A vos moindres desirs je suis prest à me rendre :
 Mais hélas ! l'Empereur voudra-t-il bien m'en-
 rendre ?

N'importe, pour vous plaire il faut tout hazarder,
 Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder.
 Refous-toy donc , mon cœur , à cette violence,
 Surmonte ton orgueil , quoy que sans esperance.
 Princesse , recevez ce gage de ma foy ,
 Comme le plus pressant d'un homme tel que moy ,
 Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres :
 Pour conserver mes jours n'exposez point les vô-
 tres ,
 Ne tentez plus pour moy de dangereux secours ,
 Et laissez à mon sort son déplorable cours.
 Hola , Gardes , quelqu'un.



SCENE VI.

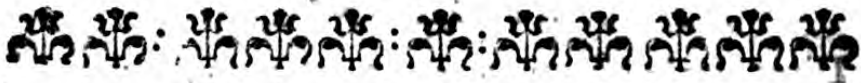
ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

Seigneur , que faut-il faire ?

ANDRONIC.

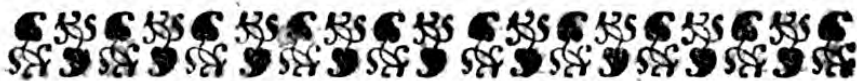
Sachez si je pourrois entretenir mon pere ?
 Si suspendant le cours de son ressentiment ,
 Il daigneroit encor m'écouter un moment ?



SCÈNE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vay-je faire, ô Ciel ! quelle triste entrevue !
 Que dire à l'Empereur ? quelle honte à sa vue !
 Je vais donc lâchement implorer la bonté
 D'un pere qui me traite avec indignité ?
 Qui ne me fit jamais ny caresse , ny grace ,
 Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me gla-
 ce ;
 Qui fermant toute entrée à l'amour paternel ,
 Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel ?
 Pourray-je seulement soutenir sa presence ?
 Il ne me répondra qu'avec un froid silence ,
 Son front ne m'offrira qu'un severe dédain ,
 J'auray le déplaisir de m'abaisser en vain :
 Est-il quelque malheur , est-il quelque supplice
 Plus douloureux pour moy qu'un si dur sacrifice ?
 O rigoureuse loy d'un ascendant vainqueur !
 Quels terribles assauts tu livres à mon cœur !



SCÈNE VIII.

ANDRONIC , ASPAR.

ASPAR.

Preparez-vous, Seigneur, votre Pere s'appro-
 che.

ANDRONIC,

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roy. Quel combat ! quel repro-
che !

Je sens plus que jamais mon cœur se revolter.



SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'on nous laisse. A mes pieds viendra-t-il se
jetter ?

ANDRONIC.

Par où commenceray-je , & qu'est-ce que j'espère ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons , obeïssons , & ne balançons plus.

Vous me voyez , Seigneur , interdit & confus . . .

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moy , Prince ? quelle espe-
rance

Vous a fait en ces lieux souhaiter ma presence ?

ANDRONIC.

Ah ! loin de m'accabler , Seigneur , rassurez-moy ,

TRAGÉDIE.

35

Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroy.
Mon courage abbatu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse ?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?

Serez-vous pour un fils inflexible & sévère ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un père ?

ANDRONIC.

Eh quoy, c'en est donc fait ? Il ne m'est plus permis,

Seigneur, de me donner le nom de votre fils ?

Et cependant, hélas ! dans ce moment funeste,

Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.

Ouy, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux,

Que ce sang, que ces traits que j'ay reçus de vous.

J'ose dans votre cœur, avec cette défense,

Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR

C'est-là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,

Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,

Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître

Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

tre.

C iiij

M

**A N D R O N I C ,
A N D R O N I C .**

Seigneur ...

L' E M P E R E U R .

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez , Prince , marchez où l'honneur vous convie,
Soulevez contre moy toute la Bulgarie ,
Dans ces nobles emplois signalez votre bras ;
D'autres crimes encore ...

A N D R O N I C .

Ah ! ne le croyez pas.

Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L' E M P E R E U R .

Quoy, se rendre le chef d'un peuple temeraire,
Traiter secrettement avec des revoltez ,
Sont-ce là , dites-moy , des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude !
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude ,
Bien tôt en ta faveur je sçaurois m'abuser ,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ay vu le seing parjure ,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoy tendoient enfin ces perfides traitez ,
Ces aziles offerts , ces secours acceptez ,
Ces sermens mutuels , cette coupable ligue ,
Qu'au Trône où dès long-temps un pere te fatigue ?
Répons-moy, si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
Ou plutôt , sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

A N D R O N I C .

Non, Seigneur , je ne puis ou n'ose vous répondre.
Je suis moins criminel que je ne le parais ,
Et vous ne sçavez pas encor tous mes secrets.

L' E M P E R E U R .

Quoy ?

TRAGÉDIE.

37

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite :
Sous le joug importun de leurs severes loix ,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois ,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge :
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
Quoy , loin de m'écouter , vous détournez la vue ?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
Regardez-moy, Seigneur , avec des yeux de pere :
Mais hélas ! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince , n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non. D'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah ! ce n'est point l'horreur du coup qui me mena-

ce ,

Qui m'a fait mandier une honteuse grace ;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous ,
Après tant de rigueurs , un traitement plus doux ;
Je sçay trop que pour moy vous estes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort. . .

L'EMPEREUR.

C'est assez , je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort ;
Hâtez le coup fatal d'une lente justice ;
La vie est désormais mon plus cruel supplice ,
Et je mourrois bien-tôt de honte & de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

C v



SCENE X.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel ! jusqu'ou l'emporte une aveugle insolence ?

C'est trop en sa faveur me faire violence.

Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort,

Dit-il . . . Ah ! ce mot seul décide de sa mort.

Je suis trop éclairci, l'Imperatrice l'aime :

Non non, ce ne peut être une autre qu'elle-même :

Irene a fait tracer cet odieux écrit,

Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.

Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,

Elle a tout hasardé pour ce fils temeraire :

Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi :

A d'autres loix enfin auroit-il obéi ?

Et n'eût esté l'espoir de plaire à ce qu'il aime,

Se fust-il jamais fait cet effort sur luy-même ?

De quel air l'insolent s'est-il humilié ?

Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié :

J'ay vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage,

De ses respects forcez desavouer l'hommage :

Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,

Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.

Dans quel temps ? au moment que malgré ma colère

Le traître me faisoit sentir que j'estois pere ?

Que toute ma fureur m'alloit abandonner ;

Que sçai-je ? quand mon cœur eût pu lui pardonner ;

Que cette lettre entre eux marque d'intelligence !

TRAGÉDIE.

59

Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
 Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
 Comment ont-ils osé songer à me trahir ?
 Moy, qui par tant de soins & de persévérance,
 De pénétrer les cœurs possède la science ;
 Qui par l'art que j'emploie à cacher mes projets ;
 Connois tous les chemins, tous les détours secrets ;
 Qui par ma politique & mon adresse à feindre,
 Force tous mes Voisins, tous les Rois à me craindre ;
 Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
 Je me vois le jouet d'un téméraire amour ;
 Deux perfides, sans art & sans expérience,
 Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
 Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
 Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
 Hélas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude,
 Je n'avois de leur part aucune inquiétude,
 Mon cœur de noirs soupçons n'estoit point combattu,
 Et dormoit sur la foy de leur fausse vertu.
 O malheureux époux ! ô déplorable pere !
 Où dois-tu t'arrêter ? où porter ta colere ?
 Leur juste châtement ne peut estre trop prompt,
 Dans leur perfide sang étouffons cet affront :
 Mais sur-tout ménageons leur mort avec prudence ;
 Par des chemins divers achevons ma vengeance ;
 Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
 Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
 Par un effort secret perdons l'Imperatrice,
 Et cachons à la fois son crime & son supplice.

Fin du quatrième Acte.

Cvj

66 ANDRONIC,



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*



ERAY-je encor long-temps dans cet
état cruel ?

Pourquoy laisse-t'on vivre un Prince
criminel ?

Cette lenteur funeste , & cette incerti-
tude

M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude ,
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheu-
reux ,

Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ay pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur après notre entrevuë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?

Si par mes attentats il se croit outragé ,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.

Que je souffre ! Je cede à mon impatience.

Ciel , qui vois mes combats , redouble ma constan-
ce ,

Je ne puis résister à tout ce que je sens ,
Mais enfin voicy l'ordre & la mort que j'attens ;



SCÈNE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS,
CRISPE,

ASPAR.

Seigneur...

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je perisse ;
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice ;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend,
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop
grand.

Je n'abuséray point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace :
Qu'on me prepare un bain ; quand il faudra partir,
Vous me trouverez prest, revenez m'avertir.





SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE,

ANDRONIC.

MAis hélas ! quel transport , quel mouvement
me presse ?

Que l'on me donne un siege. * Il suffit , qu'on me
laisse.

Sortez-donc ; à mes yeux n'offrez point vos dou-
leurs :

Que servent à mes maux les soupirs & les pleurs ?

* *Crispe luy donne un siege.*



SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est temps de s'armer d'une noble constance.
Où se termine , hélas ! toute mon esperance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'Univers ,
Maître dès le berceau de cent Peuples divers ,
Quand je croy m'affranchir de l'affieux esclavage
Dont le joug si long-tems fit gemir mon courage ;
Quand les biens , les honneurs , la gloire , les
plaisirs

TRAGÉDIE.

63

Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
 Je meurs, & dans le cours de mes jeunes années,
 Je voy d'un coup fatal trancher mes destinées.
 Mais quoy, toujours en proye à la rigueur du sort,
 Je ne puis de mes maux sortir que par la mort;
 Il est à mon repos un si puissant obstacle,
 Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
 Et tant que je vivois, brûlé des mêmes feux,
 Je serois criminel, ou serois malheureux:
 Furieux sans effet, Amant sans esperance,
 Contraint dans mon amour, contraint dans ma
 vengeance,
 Pénétré de tendresse, agité de courroux,
 Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups;
 Ah! le Ciel me devoit être un peu moins contrai-
 re,
 Laisser libre du moins ma flâme, ou ma colere,
 M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
 Ou le sang d'un Rival que je pusse immoler.
 Enfin dans ces combats je ne sçaurois plus vivre,
 Et je doy rendre grace au coup qui m'en délivre.
 Ouy, je suis resolu. Mais que deviendrez-vous,
 Irene? De mon Pere évitez le courroux.
 Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
 L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
 Et que sçay-je? Peut-être en ce moment fatal,
 Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
 Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
 Quel peril pour Irene, ô Ciel, s'il la soupçonne!
 Princesse, que je crains que ses terribles coups,
 Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!
 Voilà ce qui m'étonne, & non pas le supplice;
 Mais je touche au moment du fatal sacrifice.
 Ciel! je t'offre ma mort, appaise ta rigueur,
 Puisses-tu loin de moy porter ton bras vengeur;
 Contre un barbare époux protege l'innocence,

ANDRONIC,
Ne te lasse jamais d'embrasser sa deffense.



SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoy me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait , Aspar , ce que je vous ay dit ?

ASPAR.

Oüy , Seigneur , tout est prêt , je fremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prest ? allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !
Gelas , menez le Prince.



SCENE VI.

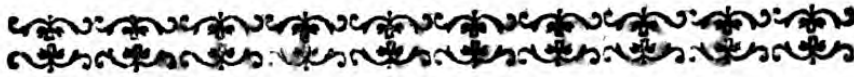
ASPAR *seul.*

AH ! dans son triste fort ;
Je luy cache des maux plus cruels que sa mort.

TRAGÉDIE.

69

Sinistre événement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toy sommes-nous menacez ?



SCÈNE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NON, je ne puis me rendre à tes soins empressez,
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, & luy donner tout le temps qui me reste.
Que fait le Prince, Aspar ? l'apprendray-je à mon
tour ?

ASPAR.

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moy sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprés m'attire,
Vous sçaurez tout.

IRENE.

Allez, prenez soin de luy dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Preste à luy reveler des secrets importans.



SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis que prétendez-vous, & qu'est-ce que vous faites ?
 Madame songez-vous à l'état où vous êtes ?
 Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroy
 Regarde votre sort. . .



SCENE IX.

IRENE, EUDOXE,
NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'est-ce que je voy ?
 Quel est votre dessein ? vous m'avez donc trompée ?
 Quoy, Madame, à mes bras n'êtes-vous échapée,
 Que pour courir icy par d'indignes douleurs,
 Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
 Quel succès de mes soins ! Ah ! l'aurois-je pû croire
 Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?

TRAGÉDIE.

67.

Que dira l'avenir , tout l'Empire , un Epoux ?

IRÈNE.

O Ciel! pour ces conseils quel tems choisissiez-vous?
 Helas! en ma faveur soyez plus indulgente ,
 Je vay mourir , Eudoxe , & mourir innocente :
 Vous m'avez vû toujours si soumise à vos loix ,
 Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois ;
 Calmez votre courroux , étouffez vos reproches ,
 Je commence à sentir les fatales aproches ,
 Voilà le prompt effet du breuvage mortel
 Qui consume l'horreur de mon destin cruel.
 Vos yeux en sont témoins , avec quelle industrie
 Les traîtres ont voulu me cacher leur furie :
 Mais tous leurs soins n'ont pû m'abuser un moment ,
 Et ma main & ma bouche ont pris avidement
 Le vase criminel & la liqueur funeste
 Qui de mes tristes jours va consumer le reste ,

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein , & cherchez du secours ;

IRÈNE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
 Non , non , qu'à l'Empereur je serve de victime ;
 Il croit son fils & moy noircis du même crime :
 Ah ! courons le chercher , il est près de ces lieux ,
 Venez mester vos pleurs à nos tristes adieux :
 Que les derniers regards de ce Prince fidelle ,
 Luy fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
 Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'huy
 Qu'Irene un seul moment ne vit pas après luy ;
 Que d'un joug importun mon ame dégagée ,
 Se montre toute entiere à la sienne affligée ;
 Qu'au même instant la mort brisant les mêmes
 nœuds ,

Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux ;
 Que renduë à celui pour qui seul j'estois née ,
 J'accoplisse à la fin toute ma destinée.



S C E N E X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E,
 GELAS.

GELAS.

MAdame où courez-vous , & qu'allez-vous
 chercher ?

Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher ,
 Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic est donc mort ?

GELAS.

Il ne vit plus , Madame ,
 Je viens en ce moment de le voir expirer
 Dans le bain que luy-même avoit fait preparer.

IRENE.

Soutenez-moy : Je cede après ce coup funeste :
 Et vous , du sort du Prince apprenez-moy le reste.

GELAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain ,
 Il nous fuit. Sans fremir il entre dans le bain ,

TRAGÉDIE.

Offre ses bras luy-même, en fait couper les veines,
 Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
 Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux,
 Bien-tôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
 Cependant il pâlit, & ses yeux s'obscurcissent,
 De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
 Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
 Court au terme fatal. . .

I R E N E.

Je me sens accabler,
 Donnez un peu de temps à mon ame abbatuë.
 C'est assez: achevez un discours qui me tuë.

G E L A S.

Il leve au Ciel les yeux pour la dernière fois,
 Et prononce ces mots d'une mourante voix;
O mort! des malheureux unique & sur azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquille,
Si du courroux vangeur dont je subis la loy,
La rigueur aujour d'huy ne tomboit que sur moy;
 Je crains... En cet instant son ame s'est émeuë,
 Il promene par tout une inquiete veuë;
Pere cruel; dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné,
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage:
 Alors de la parole il perd presque l'usage,
 Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
 Ce ne sont que des mots toujours interrompus;
 Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
 En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;
 Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
 Paroît tantôt tranquille, & tantôt en fureur;
 Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,
 Sa tête sur son sein panche, chancelé, tombe;
 Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,

72 **ANDRONIC, TRAGÉDIE.**

Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous
lie.

Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie,
Ostez-moy de ces lieux, & que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je? quel effroy, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, & me gêne?

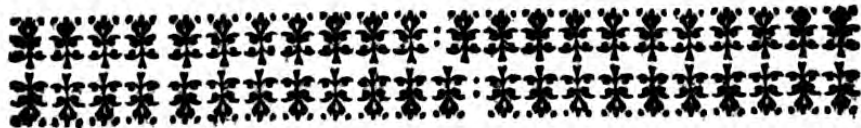
Estoient-ils innocens ou coupables tous deux?
Je ne sçais; Mais hélas! que je suis malheureux!

F I N.

ALCIBIADE;

ALCIBIADE,

TRAGÉDIE,



ACTEURS.

ARTAXERCE, Roy de Perse.

PALMIS, Fille d'Artaxerce.

ARTEMISE, Princesse du Sang des
Rois de Perse.

PHARNABAZE, Satrape, Favory
d'Artaxerce.

ALCIBIADE, Athenien, banni de
sa patrie.

AMESTRIS, Gouvernante de Pal-
mis.

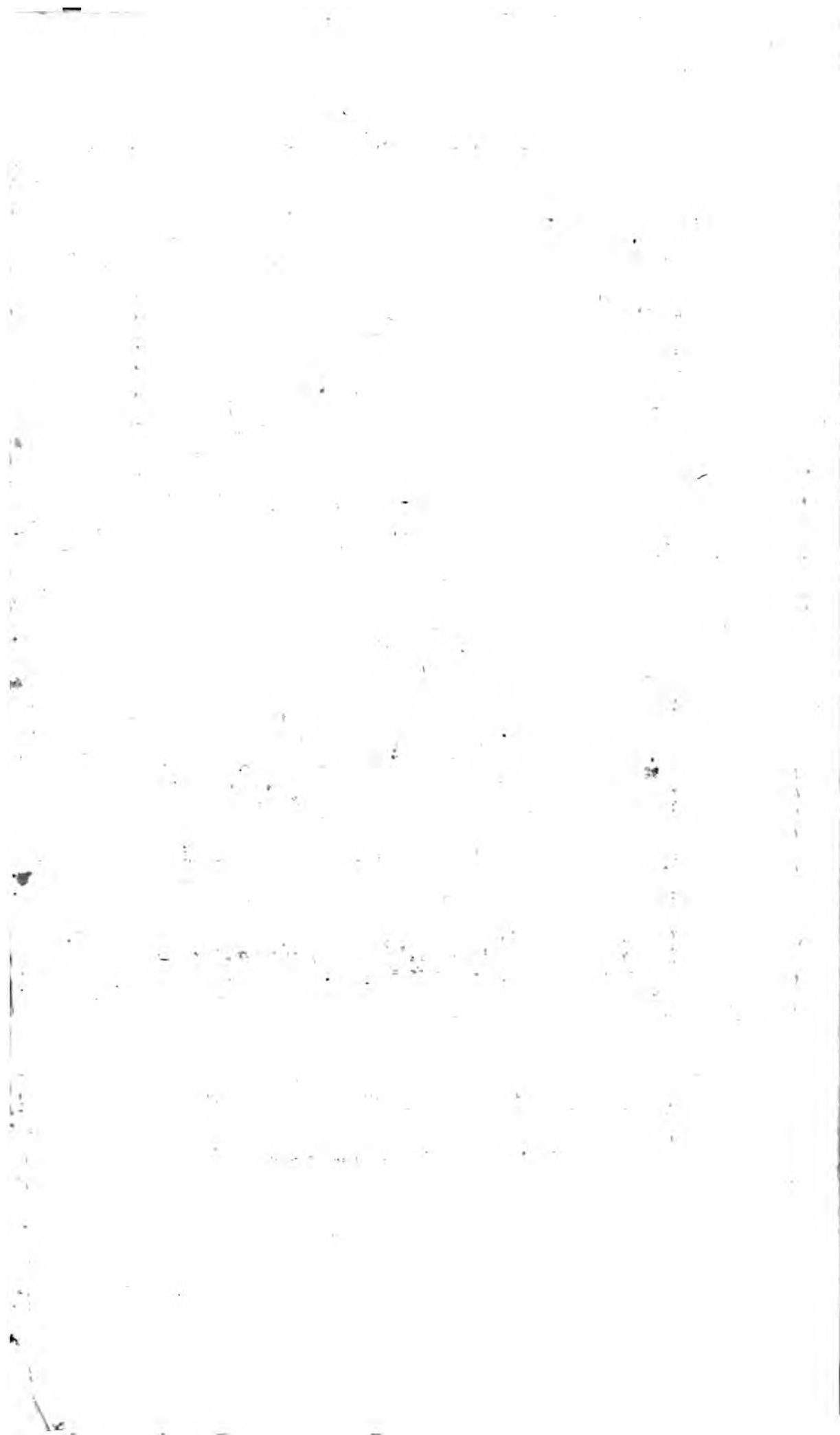
BARSINE, Confidente d'Artemise.

AMINTAS, Athenien, Confident
d'Alcibiade.

MEMNON, Officier de l'Armée
d'Artaxerce.

GARDES,

La Scene est à Sardis, Capitale de la Lydie





L. Audran sculp

AL CIBLADE. TRAGEDIE.



ALCIBIADE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.



ENEZ, Memnon, venez ; dans mon
impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de
négligence.

MEMNON.

Eh, pouvois-je prévoir que votre prompt réveil
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil ?
Que sans être lassé d'une course rapide,

D ij

Pharnabaze fidele à l'ardeur qui le guide,
 Arrivant à Sardis après mille travaux,
 Refuseroit d'y prendre un moment de repos ?

PHARNABAZE.

Helas ! depuis le jour où le grand Artaxerce
 Daigna me confier le destin de la Perse,
 Attaché sans relâche à ce penible employ,
 J'ay vû que le repos n'étoit plus fait pour moy.

MEMNON.

Quoy, Seigneur... ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je passe ma vie,
 Je redoute à la fois l'imposture & l'envie ;
 Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
 Et ma fortune en craint un funeste retour.
 Ainsi pour les forcer l'une & l'autre à se taire,
 J'observe tous mes pas avec un œil severe :
 Je crains à tous momens qu'un trop vaste pouvoir
 Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
 Ou que persuadé qu'on ne peut me détruire,
 Je neglige les soins que je dois à l'Empire.
 Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois,
 Un moment leur suffit pour faire un autre choix :
 En vain nous prétendons, par d'assidus services,
 D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
 Un seul mot contre nous à propos avancé,
 Un seul de nos projets par le sort renversé,
 Détruit dans un instant toute la confiance
 Que nous donnoient trente ans de peine & de pru-
 dence ;
 Et souvent pour remplir les emplois les plus grands,
 On y place après nous d'indignes concurrens,
 Qui pour toute vertu ne possèdent peut-être
 Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur Maître.
 Mille exemples connus de ces fameux revers
 Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts,
 Et me font redoubler le zele qui m'anime ;

TRAGÉDIE.

77

Mais du bonheur public je deviens la victime ;
Et mon cœur accablé des efforts que je fais ,
Donne à tous un repos qu'il ne goute jamais.

MEMNON.

Eh ! pourquoy vous gêner d'une crainte importune ?
Seigneur , tant de vertu soutient votre fortune ,
Que personne n'osant y prétendre après vous ,
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux.
Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Etat sa puissance à la vôtre ,
Et partager du Roy l'estime & la faveur ;
Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur ,
Et ce Heros cherchant un séjour plus tranquille ,
Dans les murs de Sardis a choisi son azile ,
Où depuis plus d'un an son sort ensevely
Demeureroit peut-être en un profond oubly ;
Si l'Univers entier occupé de sa gloire ,
Pouvoit un seul moment en perdre la mémoire.

PHARNABAZE.

Ah ! que n'est-il encor engagé près du Roy !
Que ne partage-t'il son cœur & mon employ ?
Ce fut par mes avis que proscriit dans la Grece ,
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vangeresse ,
Il vint vers Artaxerce , & sçut trouver en luy
Un Maître genereux , un salutaire appuy.
Bien que ce Grec luy seul auteur de nos alarmes ,
Eût long-tems arrêté les progrès de nos armes ,
Affoibli notre Empire , & dans mille combats
Embrasé nos Vaisseaux , immolé nos soldats ;
Cependant peu de jours après son arrivée ,
Je vis au plus haut rang sa fortune élevée ,
Je vis même le Roy se confier à luy ,
Artemise à la Cour devenir son appuy ,
Et Palmis luy marquant une bonté sincere ,
Applaudir aux bienfaits dont le combloit son pere ;
D'abord voyant tomber cet honneur infini
Sur un Chef étranger qu'Athenes a banni ,

D iij

J'en sentis , je l'avouë , une secrète peine ;
 Mais bien-tôt sa vertu triompha de ma haine ;
 Il m'aima , je l'aimay ; chacun avec ardeur
 De l'Etat par ses soins soutenoit la grandeur ,
 Quand on vit de la Cour partir Alcibiade :
 On veut le retenir , rien ne le persuade ;
 D'une étroite amitié j'atteste en vain les nœuds ,
 En vain le Roy s'empresse à prévenir ses vœux ;
 Ny ses nouveaux bienfaits , ni les soins des Prin-
 cesses ,
 Ny d'une Cour en pleurs les pressantes caresses
 Ne purent avec nous l'arrêter un moment ,
 Il s'imposa luy-même un dur bannissement.
 Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure ,
 Dites-moy , que fait-il dans sa triste demeure ?
 Quels sont ses sentimens ? que pense-t'il ?

MEMNON.

Seigneur ;

Puis-je vous informer de l'état de son cœur ?
 Tous mes efforts n'ont pu le découvrir encore.
 Je ne vous diray point quel chagrin le devore ;
 Mais les dehors trompeurs de sa tranquillité
 Nous cachent mille soins dont il est agité.
 Ce mépris de la Cour , cet exil volontaire
 Fut trop précipité pour être sans mystère.
 Il n'en faut point douter , Alcibiade feint ,
 Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint ,
 Et dans les sentimens qu'il étale sans cesse ,
 Son cœur a moins de part, Seigneur, que son adref-
 se.

PHARNABAZE.

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point trou-
 blez ,
 De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez , Seigneur , & dans votre entre-
 veuë

TRAGÉDIE.

79

Il vous découvrira son ame toute nue ;
Son secret avec vous ne peut long-tems durer,

PHARNABAZE.

Puisse-je le contraindre à me le declarer !
Mais allons voir l'Armée, il est tems d'y paroître ;
Et de la disposer à recevoir son Maître ;
Pour la derniere fois annonçons aux soldats ,
Qu'il arrive aujourd'huy pour conduire leurs pas ;
Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devoit ,
Et chercher desormais au delà du Bosphore ,
Confondant avec eux & son rang & son sort ,
L'honneur de la victoire, ou celuy de la mort.

MEMNON.

Du bruit de vostre nom l'Armée est prévenue ;
Seigneur, & chaque jour attend vostre venue.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp. Mais il faut m'arrester ;
Alcibiade vient, je le dois écouter.



SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE,
AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel, je puis enfin vous
rendre,
Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez attendre

D'un cœur reconnoissant, d'un amy genereux,
Persecuté du sort, & toutefois heureux,
Si le tems, & les Grecs dont je suis la victime,

D iij

N'ont point détruit pour moy votre première estimation.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, on le
tems

Eussent changé pour vous mes justes sentimens ?

C'est moy qui vous dois tout ; sans cesse ma mémoire

Me rappelle ce jour pour vous si plein de gloire,

Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,

Vous prevenistes la mort présentée à mes yeux.

Votre amitié toujours m'est également chère :

Mais pour moy votre cœur est-il encor sincère ?

Quand je vous vois icy soigneux de vous cacher,

Vous montrant à regret à qui vient vous chercher,

Et me celant encore avec un soin extrême

Vos maux que je voudrois sentir comme vous-même :

Car ne pretendez plus par de foibles raisons,

Satisfaire mon cœur, & calmer mes soupçons :

Un Heros tel que vous, nourry dans les allarmes,

Dans les soins de la paix, dans la gloire des armes,

Qui réglant des Etats confiez en ses mains,

Pouvoit encor suffire à de nouveaux desseins ;

Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchainée,

Par de moindres objets ne peut être bornée ;

Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir,

Dans un desert affreux peut-il s'ensevelir ?

Abandonner un Roy qui l'estime, qui l'aime ?

Si quelque coup du sort ne l'arrache à luy-même,

Ou si quelque autre soin plus fort que ses desirs,

A de grands interêts n'immole ses plaisirs ?

Au nom d'une amitié si rare & si parfaite,

Quel chagrin dans ces lieux cause votre retraite ?

Qui vous rend insensible aux faveurs d'un grand
Roy ?

Parlez, Seigneur, parlez, fiez-vous à ma foy.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer ? la fureur de la Grèce ,
 La colere d'Agis qui me poursuit sans cesse ,
 Du peuple Athenien l'injuste cruauté ,
 Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté.
 Mais pourquoy rappeler la douloureuse histoire
 Des maux dont Artaxerce efface la memoire ?
 Ce genereux Monarque à mes soupirs rendu ,
 M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu :
 Par son heureux secours j'ay pû braver l'envie ,
 Rétablir ma fortune , & conserver ma vie ,
 C'en est assez pour moy. Si j'ay quitté la Cour ,
 Dans le cœur des humains chaque chose à son tour :
 Tantôt l'ambition y regne en souveraine ,
 Et dans un autre tems trop de grandeur le gêne ,
 Selon que le destin réglant nos passions ,
 Par un secret pouvoir conduit nos actions.
 Je l'éprouve , Seigneur ; & mon ame changée ,
 De ses premiers desirs se trouve dégagée.
 Loin de l'éclat pompeux que j'ay tant recherché ;
 Je ne demande plus qu'un azile caché ;
 J'y jöüis d'un repos qu'aucun soin ne traverse ,
 Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce ;
 Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses souhaits ,
 Au succès attendu conduire ses projets ,
 Au comble du bonheur porter ses destinées ,
 Et prolonger ses jours au prix de mes années !

PHARNABAZE.

Je le voy bien, Seigneur, je deviens indiscret ;
 Je ne vous presse plus , gardez votre secret :
 Mais ne m'abusez point par une indigne feinte.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, s'il faut m'expliquer sans con-
 trainte,

J'ay crû que je devois être éloigné du Roy ,
 Tandis que dans la Grèce il va porter l'effroy :
 Peut-être le succès trompant son esperance ,

ALCIBIADE ;

Artaxerce eût sur moy fixé sa défiance ;
Et crût que j'aurois pû , par des avis secrets ;
Pour sauver mon país trahir ses interêts :
Voila quelle pensée à m'éloigner m'engage.

P H A R N A B A Z E.

Eh ! sur quoy fondez-vous un si triste presage ?
Vous offeñez le Roy , vous connoissez son cœur ;
Magnanime , constant.

ALCIBIADE.

Je le connois , Seigneur :
Il a mille vertus dignes du Diadème ;
Mais avec ces vertus , je le sçais de vous-même ,
Superbe , soupçonneux , & prompt à s'irriter ,
Dans ses premiers transports rien ne peut l'arrester.
Enfin pour confirmer ma conduite passée ,
Themistocle est toujours present à ma pensée :
Ce Grec persecuté vint chercher un appuy
Dans les mêmes climats où je suis aujourd'huy :
Xerxés en sa faveur prodigua sa puissance ,
L'honora de ses soins & de sa confiance :
Mais Dieux ! qu'il paya cher ces honneurs éclatans ,
Pour les avoir voulu conserver trop long-tems !
Les Courtisans de Perse ardens à sa ruine ,
Rappellerent si haut l'affront de Salamine ,
Que Xerxés animé par leurs cris éternels ,
Prit insensiblement leurs sentimens cruels ;
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
Son sort, Seigneur, sembloit m'annoncer mon des-

tin ;

Je ne crains point la mort ; mais s'il faut qu'à la fin
Aux yeux de l'Univers je m'immole moy-même ,
Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême ,
Que mon trépas alors soit au moins imputé
A ma vertu plutôt qu'à la nécessité.

P H A R N A B A Z E.

Artaxerce , Seigneur , domptera ce caprice ;

TRAGÉDIE.

83

Et vous deviez luy rendre un peu plus de justice.
Il vient, vous le verrez : mon zele & mon devoir
Me pressent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous suivray, Seigneur, j'allois pour vous le dire
Vous chercher...

PHARNABAZE.

C'est assez, Seigneur, je me retire ;
On m'attend dans le Camp, soyez prêt à partir,
Memnon dans un moment viendra vous avertir.



SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

Après un tel aveu, nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos soupçons vous avoient fait
descendre ;

Artaxerce, Seigneur, entendra vos discours,
Et d'un scrupule vain arrêtera le cours :

Allez, & qu'une fois encor la Grece admire
Le pouvoir d'un proscrit dans cet auguste Empire
Qu'à son tour votre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voicy le jour qui me doit accabler,
Où malgré mes efforts, ma fuite, & mon adresse,
L'Univers apprendra ma dernière foiblesse.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roy vient, Amintas ;

D vj

Artemise, Palmis accompagnent ses pas.
 J'avois fuy de la Cour, leur approche m'étonne ;
 A de nouveaux transports mon ame s'abandonne,
 Tu connois mon penchant, tu vois couler mes
 pleurs,
 Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

A M I N T A S.

Je vous entends, Seigneur, j'en penetre la cause ;
 Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose ?
 Après tant de perils avec peine évitez,
 Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez ?
 Ne vous souvient-il plus, quelle suite cruelle
 D'embarras, de remords, de contrainte mortelle,
 Quel funeste poison a versé sur vos jours
 De vos attachemens le déplorable cours ?
 Pardonnez-moy, Seigneur, je ne scaurois me taire,
 Et je vous trahirois, si j'estois moins sincere :
 De vos travaux l'amour vous a ravi le fruit,
 Et de votre nom même a prophané le bruit.
 Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire,
 Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?
 Quel Heros avec vous auroit-on comparé,
 Si votre cœur jamais ne se fust égaré,
 Et n'eust fait voir souvent, par un mélange injuste,
 Des foibleses d'amour dans une vie auguste ?
 Ah, Seigneur ! rappelez ce fatal souvenir.

A L C I B I A D E.

Helas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
 Mon penchant à l'amour, je l'avoûray sans peine,
 Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :
 Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins, des sou-
 pirs,
 Je n'ay pu refuser mon ame à ses plaisirs :
 Car enfin, Amintas, quoy qu'on en puisse dire ;
 Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire,
 Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
 Capable d'enlever & de charmer un cœur ?

Ah ! lors que pénétré d'un amour véritable,
 Et gemissant aux pieds d'un objet adorable,
 J'ay connu dans ses yeux timides ou distraits,
 Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix;
 Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
 La mienne a pris encore une force nouvelle;
 Dans ces tendres instants j'ay toujours éprouvé
 Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

A M I N T A S.

Ah ! quel indigne aveu, Seigneur, osez-vous faire !

A L C I B I A D E.

Je le fais, Amintas, sans honte & sans mystère;
 Ah ! si j'ay succombé dans mes premiers transports,
 Toute la Grece a vû les fruits de mes remords.
 J'aurois lieu de rougir, si sans aucun scrupule
 J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle;
 Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs,
 Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs:
 Mais sur moy ma raison a pris assez d'empire
 Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'at-
 tire.

Toy-même tu m'as vû confus de mes erreurs,
 Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
 Pour effacer des traits honteux à ma memoire,
 D'un pas plus assuré courir après la gloire.
 Enfin si de ma vie on observe le cours,
 On y pourra compter quelques-uns de mes jours
 Passez dans le repos, perdus dans la mollesse:
 Mais pour un de ces jours marquez par ma foi-
 blessé,

On y verra des ans l'un à l'autre enchaînez,
 Par mille exploits fameux justement couronnez.
 Tu vois que sans chercher d'excuse à mes capri-
 ces,

J'avoué également mes vertus & mes vices;
 Je te découvre icy mes sentimens secrets,
 Mais sçache qu'un grand cœur ne se cache jamais,

ALCIBIADE;

Et veut, sans se parer d'un indigne artifice ;
Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

AMINTAS.

Par tant d'illustres faits votre nom consacré ,
Seigneur , dans l'avenir doit être reveré ;
Nos neveux . . .

ALCIBIADE.

Est-il temps de tenir ce langage

Quand mon dernier malheur accable mon courage ?
Par tes sages conseils aide à le r'animer ,
Et modere l'ardeur qui me va consumer.
Je reverray Palmis : quelle approche terrible !
Et brûlant à ses yeux , paroîtray-je insensible ?
Pourray-je encor garder ce silence obstiné ,
Où par un juste effort je m'étois condamné ?
En te nommant Palmis , sans te dire autre chose ;
Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose.
Persecuté , proscrit , fugitif en ces lieux ,
Vers elle j'ay porté mes vœux audacieux.
En vain mille beautez dans la Perse adorées
Contre ma liberté paroissoient conjurées ;
En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur
Près d'elles m'annonçoient un facile bonheur :
En vain par mille soins la Princesse Artemise
Sembloit sur mon repos former quelque entreprise ;
Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix ;
Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois ,
Elle qui par le sang unie aux Rois de Perse ,
S'est acquis l'amitié , l'estime d'Artaxerce ,
Que l'on voit chaque jour par de nouveaux biens
faits
Assurer sa fortune , & combler ses souhaits ;
Je fus aveugle à tout ; mon ame trop blessée ,
De la seule Palmis occupa ma pensée ,
Luy consacra mes vœux , & ferma pour jamais
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets :
Et que peut-on aimer , justes Dieux ! auprès d'elle ?

TRAGÉDIE: 87

Ses beautez , ses vertus n'ont rien d'une mortelle ;
Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs ,
Et sa presence embrase ou trouble tous les cœurs ;
Un mélange confus de louanges secretes ,
De cris d'étonnement , de plaintes inquietes ,
De soupirs étouffez , d'inutiles souhaits ,
Luy marquent chaque jour l'effet de ses attraits :
Si-tôt qu'elle paroît , tout s'empresse autour d'elle ;
Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle :
Que de justes raisons d'enfler sa vanité !
Cependant de son cœur la modeste fierté
Semble de ses appas ignorer la puissance ,
Et jouït sans orgueil des droits de sa naissance ;

A M I N T A S.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis ;
Seigneur , tout l'Univers en celebre le prix :
Mais de les adorer il falloit vous défendre ;
D'un amour si fatal que pouvez-vous attendre ?

A L C I B I A D E.

Le sort le plus cruel , mille tourmens affreux ,
Et que sçay-je ? peut-être un trépas rigoureux :
Car enfin malgré moy quelque éclat de ma flâme
Découvrira ma feinte , & l'état de mon ame :
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix ,
Luy le moins indulgent & le plus fier des Rois ,
Trop jaloux du respect qu'on doit à sa famille ;
D'un temeraire amour voudra venger sa fille ;
S'immolera ma vie , ou pour mieux me punir ,
De la Perse avec honte il me fera bannir ;
Je le voy , je perdray par cette ardeur funeste
L'azile le plus sûr , & le seul qui me reste :
Telle est ma destinée ; un autre amour jadis
Me fit chasser de Sparte & de la Cour d'Agis.
De mes feux pour Palmis j'avois prévu la suite ;
Mes terreurs , de la Cour avoient hâté ma fuite ;
Je courus vers ces lieux : mais j'ai beau m'y cacher ;
Jusques dans ces deserts Palmis vient me chercher ;

Contre elle desormais quel party dois-je prendre ?
 Je ne puis fuir plus loin , & je n'ose l'attendre.
 Ciel ! de cet embarras ne pourray-je sortir ?



SCENE IV.

ALCIBIADE , MEMNON,
 AMINTAS.

MEMNON.

P Harnabaze , Seigneur , vous attend pour par-
 tir.

ALCIBIADE.

Allons donc , suspendons une crainte importune ,
 Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.



O courez-vous, Seigneur? quoy, fuyez-vous le Roy?

ALCIBIADE.

Je ne sçais où j'en suis, Amintas, laissez-moy;

Je suis tous les objets dans ma douleur extrême,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moy-même.
Dieux! j'ay revû Palmis; mon amour redoublé,
Par ma foible raison ne peut être réglé.

Je ne voy plus le rang où le Ciel la fit naître,
Je ne me souviens plus qu'Artaxerce est mon Maître;

Que mon honneur, mes jours sont soumis à ses loix,

Je ne me souviens plus de ce que je luy dois:
Je songe seulement à mon sort déplorable,
Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable,
A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel! quel dessein! contraignez-vous, Seigneur;
De ce fatal secret vous sçavez l'importance,
Souffrez plutôt encore en gardant le silence,
Que de vous exposer à des malheurs plus grands.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je sens ?
 J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste
 Pour accabler un cœur la colere celeste ;
 Moy qu'un sort favorable avoit accoûtumé
 Aux transports les plus doux, au plaisir d'être aimé,
 Quel changement, grands Dieux ! quels efforts
 pour mon ame !
 J'aime plus que jamais, & tout plein de ma flâme,
 Je contrains mes desirs, je devore mes pleurs ;
 Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs ?
 C'en est trop, finissons & mon trouble & mes
 craintes,
 Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes
 plaintes ;
 Je ne balance plus ; l'Amour au desespoir,
 N'écoute ny conseil, ny raison, ny devoir.
 Eh, quelle est la beauté qu'un tendre amour offense ?
 Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnois-
 lance ?
 Allons, redoutons moins un temeraire aveu,
 Il peut m'être permis de me flater un peu.
 Que dis-je, malheureux, que pense-je ? où m'en-
 traîne
 L'essor impetueux de mon audace vaine ?
 Ah ! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté !
 Toujours bien loin de toy tes vœux t'ont emporté ;
 Enflé de tes succès, & du bruit de ta gloire,
 Tu ne t'es plus connu, tes lauriers t'ont fait croire
 Qu'après avoir souvent humilié des Rois,
 L'Univers n'avoit rien au dessus de ton choix.
 La Grece t'a nourri dans cette erreur fatale :
 Mais dans la Perse, à moins d'une naissance égale,
 Pour la fille du Roy tu ne peux soupîrer,
 Apprens que ce defect ne se peut reparer ;
 C'est une loy reçue : ô Ciel, qu'elle est injuste !
 Quoy, dépend-il de nous d'être d'un sang auguste ?

TRAGÉDIE.

93

Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
Que la seule vertu ne doive mériter ?

A M I N T A S.

Dans la Grece, Seigneur, la vertu toute nue
Par son mérite seul est assez soutenue,
Et sans parer son nom de titres fastueux,
On est grand parmi nous quand on est vertueux ?
Mais icy nos decrets, nos mœurs & nos maximes
Perdent toute leur force, & passent pour des cri-
mes ;

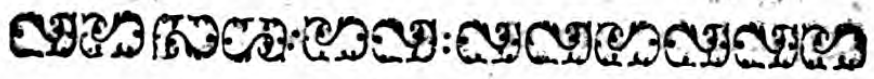
Une crainte servile est le premier devoir
Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir :
Tout tremble, tout fléchit sous la grandeur suprê-
me :

Heureux dans ces climats qui porte un Diadème,
Ou qui peut se vanter d'être sorti d'un sang
Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
Cessez donc de poursuivre un projet inutile,
Ne perdez point en vain votre dernier azile ;
Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas,
Qui luy font un tribut d'armes & de soldats ;
Les Princes ses voisins, & ceux de sa famille
Ont des yeux comme vous, & brûlent pour sa
fille ;

Sans doute quelqu'un d'eux s'est déjà déclaré,
Et du cœur de Palmis s'est peut-être emparé ;
Votre amour fait luy seul les maux qui vous arri-
vent :

Cessez..... mais le Roy vient, les Princesses le sui-
vent.





SCENE II.

ARTAXERCE, PALMIS , ARTEMI-
SE, ALCIBIADE, PHARNABAZE,
MEMNON , AMINTAS , AMES-
TRIS , BARSINE , Gardes.

ARTAXERCE.

ENfin , graces aux Dieux ; nous sommes dans
Sardis ,
Ma fille , mille soins occupent mes esprits ;
Souffrez que de ces soins la suite necessaire
Pour quelque temps icy vous cache votre pere ,
Allez vous reposer dans votre appartement ,
Je veux entretenir Artemise un moment ,
L'instruire d'un secret où son cœur s'interesse.

ARTEMISE.

Moy Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy , Madame ; & vous , que l'on nous laisse,





SCÈNE III.

ARTAXERCE, ARTEMISE.

ARTAXERCE.

Voicy le jour fatal que j'ay tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-temps concerté

D'emporter sur la Grece une entiere victoire,
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire.
Mes soldats sont tout prêts, & les vents & les eaux
Semblent pour me conduire attendre mes vaisseaux;
Un mouvement secret vers la Grece m'appelle,
Mais parmi tous les soins que ce jour renouvelle,
Alcibiade seul fait mon plus grand ennuy;
Près de moy dans ma Cour vous fûtes son appuy;
C'est par cette raison que j'ay voulu, Madame,
Vous confier son sort, & vous ouvrir mon ame.

ARTEMISE.

Eh quoy! n'avez-vous pas assuré son destin?
Par vous de ses malheurs n'a-t'il pas vû la fin?
C'est vous qui dans ces lieux reparant sa misere...

ARTAXERCE.

Je n'ay rien fait alors que ce que j'ay dû faire,
La Perse jouïssoit d'une profonde paix,
Mais la guerre aujourd'huy change tous mes projets.

Sera-t'il dans ces murs l'espion de la Grece?
Lorsqu'elle sentira ma fureur vengeresse,
Que j'iray l'attaquer, laisseray-je à Sardis
Un Grec pour luy donner mille secrets avis?

ALCIBIADE,

Ne nous assurons point sur le sanglant outrage
Dont les Atheniens ont payé son courage,
Nous voyons tous les cœurs que la Grèce a nour-

ris,

Du soin de sa grandeur si vivement épris,
Que bannis de son sein, accablez d'injustices,
Ils luy font chaque jour de nouveaux sacrifices:
Trop heureux de pouvoir par tout leur sang versé
Servir un seul moment leur païs menacé.

ARTEMISE.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure,
Contre ces sentimens sa vertu vous rassure ;
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de son nom
Le mettent à couvert de ce honteux soupçon.
Les Grecs ne l'ont-ils pas chassé de sa patrie ?
Il conserve contre-eux une juste furie :
Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus

rien,

Seigneur, & sa valeur le justifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah ! s'il faut avec moy le mener dans la Grèce,
Ne sentira-t'il point encor quelque tendresse,
A l'aspect de ces lieux de sa gloire témoins,
Qui furent si long-temps l'objet de tous ses soins ?
Insensible, & fidelle à nos mortelles haines,
Verra-t'il d'un œil sec tomber les murs d'Athènes,
Et refusera-t'il son bras victorieux,
A la Grèce mourante, & mourante à ses yeux ?
Ah ! sans trop l'accuser d'une humeur inconstante,
La haine cederait à la pitié presente ;
Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moy,
Il me gêne par tout, par tout je crains sa foy.
Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Ambas-

sade

N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade ! Ah ! pouvez-vous, Sei-

gneur,

TRAGÉDIE, 99

Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'horreur ?

Ce Heros, sur la foy de ce fameux azile,
A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
Et que par vos bontez, plus heureux desormais
Il jouïroit icy d'une éternelle paix :
Quoy ? la mort par vos mains luy seroit donc offerte ?

ARTAXERCE.

Non, je n'ay point, Madame, encor conclu sa perte ;

Et puisque de son sort je confere avec vous,
Croyez que je luy garde un traitement plus doux.
J'estime sa valeur, sa gloire me fut chere,
Il a mille vertus que mon ame revere ;
J'ay conservé sa vie, & veux même aujourd'huy
Si le sort y consent, faire encor plus pour luy :
Mais il faut que l'Etat, que la raison conspire
Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire,

Et que la Politique approuvant sa grandeur,
Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
Si ces Ambassadeurs que la Grece m'envoie,
Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proye,

La Grece cede Ephese, & demande la paix :
Mais si par un refus je confonds leurs projets,
Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse,
Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece.
Un homme tel que luy n'est pas à dédaigner,
Il faut absolument le perdre ou le gagner.
Vous même concevez, par la pressante envie
Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie ;
Par les soins dont leur haine achete son trépas,
Combien ils craignent tous les efforts de son bras.

ARTEMISE.

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa tête,

Avec luy de la Grece achevez la conquête.
 Contre tant d'ennemis sûr de votre secours
 Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
 Ira-t'il, vous devant & l'honneur & la vie,
 De ses persecuteurs tenter encor l'envie ;
 Et se deshonorant par un retour ingrat,
 De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat ?
 Ouy, si vous l'engagez à la reconnoissance,
 Seigneur, je vous répons de son obeïssance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puisque dans ma Cour
 Vous m'assurez pour luy d'un éternel séjour,
 Rendez-luy pour jamais ce séjour nécessaire,
 En redoublant des Grecs la haine & la colere,
 Et joignez de si près Alcibiade à moy,
 Qu'ils ne puissent jamais se fier à sa foy.
 Pour luy vous avez pris une si forte estime ;
 A conserver ses jours tant d'ardeur vous anime ?
 Ah ! s'il faut sans détour m'expliquer avec vous,
 Je serois sûr de luy, s'il étoit votre époux.
 Je ne vous prescriis point encor cet hymenée,
 Il pourroit seul pourtant fixer sa destinée,
 Faire taire les Grecs, venger tous ses malheurs,
 Assurer sa fortune, & finir mes frayeurs.
 Sur-tout ne croyez point qu'icy ma Politique
 Immole votre sort à la grandeur publique ;
 En vous faisant pour nous cet effort glorieux,
 Vous ne descendez point du rang de vos ayeux :
 Vous verrez votre époux si cheri d'Artaxerce,
 Qu'il sera le premier après moy dans la Perse,
 Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
 Partagera ses soins & son zele entre nous.
 Adieu, je ne veux point presser votre réponse,
 Consultez à loisir ce que je vous annonce ;
 Je vous verray dans peu, songez qu'en votre main
 De ce fameux proscriit vous tenez le destin.

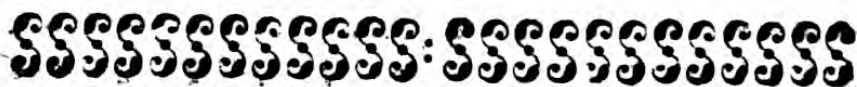
SCENE



SCÈNE IV.

ARTEMISE *seule.*

Quel trouble me saisit, & me rend si timide ?
 Aux tendresses d'un Roy je demeure stupide !
 Il m'assure un hymen où je n'osois penser,
 Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer !
 Inevitable effet d'une joye imprévue !
 Transports impetueux dont mon ame est émue,
 Espoir flateur, je cede à vos efforts puissans.



SCÈNE V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE.

AH! Barsine, prends part au plaisir que je sens,
 Artaxerce s'apprete à couronner ma flâme,
 A remplir ses desirs il exhorte mon ame,
 Et me demande enfin comme un effort heureux,
 De souffrir qu'il m'unisse à l'objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoy, Madame, le Roy vous propose luy-même. ; ;

ARTEMISE.

Ouy, Barsine, le Roy me donne à ce que j'aime.
 Cet amour si long-temps dans mon cœur retenu ;
 Nourri de tant de pleurs, à toy seule connu,

E

Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un
crime,

Peut paroître sans honte, & devient legitime:

Ou plutôt, il arrive au comble de ses vœux,

Au moment qu'il n'attend qu'un succès malheureux;

Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne,

Barsine, mon bonheur n'est connu de personne.



SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE,

PALMIS.

JE vous cherche, Madame; un desir curieux
Précipite mes pas, & m'amene en ces lieux.
Sans offenser le Roy, me pourrez-vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, oseriez-vous les fier à ma foy?

ARTEMISE.

Madame, ces secrets ne regardent que moy:
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire;
Cependant je rougis...

PALMIS.

Qu'a-t-il donc pu vous dire?

ARTEMISE.

Le Roy d'Alcibiade a réglé le destin,
Il veut que dès ce jour je luy donne la main:
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eût pu faire;
Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié.
Madame, pardonnez, je vous laisse avec peine;

TRAGÉDIE. 99

Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne ;
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.



SCÈNE VII.

PALMIS , AMESTRIS.

PALMIS.

NOn, non, à son bonheur je ne puis consentir,
AMESTRIS.

Ciel :

PALMIS.

Je ne prétens point vous cacher ma surprise,
Ny mes chagrins secrets sur l'hymen d'Artemise :
Dès mes plus jeunes ans soumise à vos avis,
Je ne me repens point de les avoir suivis :
Mais je sens qu'aujourd'huy toute votre sagesse
Aura peine à calmer la douleur qui me presse.

AMESTRIS.

Madame, au nom des Dieux, finissez ce discours,
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours,
Et ne m'affligez point par une confiance
Indigne de mes soins & de votre naissance.

PALMIS.

Cependant c'est vous seule, ô ma chere Amestris,
Qui pouvez redonner le calme à mes esprits,
Et par ces mêmes soins à qui ma douleur cede,
Suspendre ou soulager l'ennuy qui me possède.

AMESTRIS.

C'en est donc fait, grands Dieux ! votre esprit con-
fondu,
D'un poison dangereux ne s'est point deffendu :
Insensible au bonheur que goûte un cœur tranquile,

Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile,
 Pour un vil Etranger la Fille d'un grand Roy
 Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroy.

PALMIS.

Je ne sçay si l'on doit donner le nom de flâme
 Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame;
 Mais je ne puis souffrir les traits injurieux
 Dont vous osez noircir un Heros glorieux.
 Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie?
 Ah! ce vil Etranger, digne objet de l'envie,
 Ce Banni, ce Proscrit que vous me reprochez,
 Du monde entier sur luy tient les yeux attachez.
 C'est luy dont la valeur tant de fois couronnée,
 Ranima la vertu de la Grece étonnée;
 Qui forçant la fortune à seconder son bras,
 Vainquit autant de fois qu'il donna de combats;
 C'est luy dont les regards, & dont le front auguste
 Font naître une tendresse aussi prompte que juste;
 Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur,
 Luy seul a pu troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible,
 Luy qui dans ses devoirs paroissoit inflexible,
 Qui les remplissoit tous sans trouble & sans regret?

PALMIS.

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret?
 Je ne vous celay point ma premiere surprise,
 Je la sens réveiller par l'espoir d'Artemise,
 Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur;
 Et ses heureux transports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah! que me dites-vous? Quoy, votre ame agitée,
 Par tant d'égards pressans ne peut être arrêtée?
 D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir?
 Et quel projet contre elle osez-vous concevoir?
 Quoy, vous flatiez-vous qu'un honteux hymen
 née...

PALMIS.

J'en'ay point oublié le rang où je suis née ;
 Je sçay combien du sang l'imperieuse loy
 A mis de difference entre Artemise & moy ;
 Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle ;
 Qu'à l'hymen d'un grand Roy ma naissance m'appelle ;

Je le sçay : mais ces loix & ces pompeux discours ,
 Contre un charme puissant sont d'un foible secours.
 Lors qu'on trouve un Heros d'un merite suprême ,
 Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même ,
 Qu'il paroît seul aimable , & seul digne de vous ,
 Dans ces occasions que le penchant est doux !
 Qu'un cœur en cet état qui se fait violence ,
 Pleure souvent l'honneur d'une illustre naissance !

AMÉSTRIS.

Madame , c'en est trop , redoublez vos efforts ,
 Etouffez ou calmez ces indignes transports ,
 Je crains pour votre gloire , & que sur votre vie . . .

PALMIS.

Non , j'ose défier tous les traits de l'envie.
 Plus par ces mouvemens mon cœur est combattu ,
 Et plus vous connoissez ce que peut ma vertu.
 Quand même ce Guerrier n'eût cherché qu'à me
 plaire ,
 Il eût reçu de moy des mépris pour salaire.
 Cependant , & telle est l'injustice d'un cœur
 Dont l'amour en secret s'est rendu le vainqueur ;
 Je ne sçaurois souffrir qu'une autre ait l'avantage
 D'arrêter dans ses fers ce superbe courage.
 Mais c'est trop prolonger d'inutiles discours ,
 Observons avec soin leur sort & leurs amours.
 Puis que je perds ce cœur à qui ma fierté cede ,
 Dieux puissans , empêchez qu'une autre le possède.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE , PHARNABAZE ,
BARSINE.

ARTEMISE.



Uy , du plus grand peril votre amy me-
nacé ,

Ignore , comme vous , tout ce qui s'est
passé.

La Grece s'humilie , & par son ambassade
Nous demande aujourd'huy la mort d'Alcibiade.
Artaxerce rempli des soins de sa grandeur ,
De ce Grec malheureux honore la valeur ,
Estime sa vertu ; mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans son cœur un retour de tendresse,
Sans pouvoir démêler si ses vrais interests
Demandoient qu'à ce prix il conclût cette paix ,
Sur-tout ne croyant point sa perte legitime ;
Mais des plus noirs soupçons malgré luy la victime
Il m'a fait voir les soins qui troubloient son repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros.

PHARNABAZE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

ARTEMISE.

Ecoutez le reste.

Il est enfin sorti de ce trouble funeste ,

L'amour d'Alcibiade a repris le dessus,
 Et la Grece bientôt entendra ses refus.
 Aux horreurs de son sort, aux rigueurs de l'envie
 Il dérobe à jamais une si belle vie;
 Mais il veut l'attacher au destin des Persans
 Par des droits si sacrez, par des nœuds si puissans,
 Qu'assurez desormais, & contens l'un de l'autre,
 Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nôtre:
 Enfin pour s'assurer de luy, le croirez-vous?

PHARNABAZE.

Quoy, Madame?

ARTEMISE.

En ce jour il en fait mon époux.
 Il ne m'a point pourtant prescrit cet hymenée,
 Et même ma réponse encor n'est pas donnée:
 C'est vous que j'ay choisi pour la porter au Roy,
 Vous serez plus tranquile & plus libre que moy:
 Dites-luy que mon ame à ses loix est soumise,
 Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise.

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade icy trouve un sort glorieux!
 Il l'ignore, Madame; ah! souffrez qu'en ces lieux
 Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire...

ARTEMISE.

On vient, parlez au Roy; Seigneur, je me retire:

SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE,
 MEMNON.

ARTAXERCE.

Artemise m'évite, & s'éloigne d'icy.

E iiiij

ALCIBIADE,
PHARNABAZE.

De ses desseins par moy vous serez éclaircy ;
A vos ordres , Seigneur , elle est prête à se rendre.

ARTAXERCE.

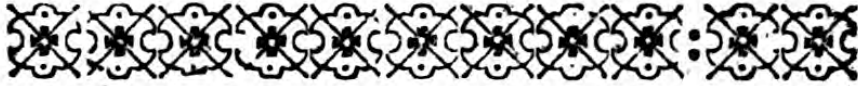
Qu'on cherche Alcibiade, il faut luy faire entendre
Quels bienfaits, quels honneurs l'attendent en ces
lieux.

J'ay caché mes soupçons & son sort à vos yeux,
Pharnabaze, j'ay craint votre amitié fidelle,
Et je n'ay pas voulu commettre votre zele
Avec les interêts d'un amy tel que luy ;
Mais enfin ses malheurs finiront aujourd'huy ;
J'espere que charmé du prix dont je l'honore,
Il sera le premier à passer le Bosphore,
Et qu'au bruit de son nom, tous les Grecs étonnez
Livreroient aux Persans leurs Ports abandonnez.
Mais cependant parlez, vous avez vû l'Armée ;
A remplir mes desirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Instruite de l'approche & des vœux de son Roy,
Elle n'épargne rien pour luy prouver sa foy.
Déjà chaque soldat s'applaudit & s'empresse
De redoubler encor sa force & son adresse ;
On voit au gré des vents voler les étendarts,
Le fer étincellant brille de toutes parts ;
Sans attendre des Chefs l'ordre ny la menace,
Chacun cherche son rang, le démêle, & s'y place ;
Parmy tant de guerriers nez sous tant de climats,
Il n'est soupçons jaloux, trahisons, ny débats :
Opposez dans leurs mœurs, ils semblent ne plus
l'être,
Pour répondre encor mieux à l'esperoir de leur Maître:
Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens,
Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
Le serment de voler où son Prince l'appelle.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus
doux,
J'iray dans un moment ; mais on vient, laissez-nous.



SCÈNE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

Approchez, il est tems de finir l'un & l'autre
Les importuns soupçons de mon cœur & du
vôtre ;

Oublions les raisons qui vous firent quitter
Des lieux où tout sembloit vous devoir arrester ;
Je ne m'attendois pas de vous voir disparaître
Dans un tems. . . mais enfin vous en étiez le maître,
Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu,
Reprenez près de moy le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE.

Ah ! puis-je. . . ?

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle ;
Il ne faut que vos soins, vos conseils, votre zèle ;
Enfin j'en ay besoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joins vos intérêts :
Vous sçavez qu'en ces lieux une nombreuse armée
Sous moy depuis long-tems à vaincre accoutumée,
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne sçait de quel sang ses traits doivent rougir,
C'est du sang de la Grece. Oüy, c'est votre patrie
Qui doit de cette armée éprouver la furie ;
Les Grecs vous ont banny, nous sommes outragés,

Mais j'ose me flater que nous serons vangez.

ALCIBIADE.

Rien ne peut résister à l'effort de vos armes,
Toute l'Europe en tremble; & la Grece en alarmes
Croît déjà...

ARTAXERCE.

Finissez un discours trop flatteur,
Et ne présumez pas que plein de ma grandeur,
Eblouy de l'éclat de cet Empire immense
Dont cent peuples divers composent la puissance;
Je pense sans peril dompter des ennemis
Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soumis:
Ainsi sans me flatter avec toute la terre,
Parlez; comment faut-il conduire cette guerre?
Quel succès croyez-vous que j'en doive espérer?
En quels lieux, en quel tems, par où faut-il entrer?

ALCIBIADE.

Puisque vous l'ordonnez, & que sans vous déplaire,
Puissant Roy, désormais je ne puis plus me taire,
Je parleray du moins avec la liberté
D'un Grec qui ne doit point cacher la vérité.
Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne comptent pour rien les caprices du sort,
Toujours certains de vaincre ou de braver la mort;
Des peuples élevez dès leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obeïssance;
Qui pour braver la honte & le joug étranger,
Chercheront à l'envy la gloire & le danger:
Tout votre or ne sçauroit y faire un infidelle;
Nez tous pour la patrie, & pleins du même zele,
Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
Défendre constamment leurs païs & leurs loix:
Sur tout ne croyez pas, pour vous faire un passage,
Choisir quelqu'endroit foible, enprendre l'avantage;
Les Grecs sur leur valeur sondant tout leur espoir,

De l'affiette des lieux n'osent se prevaloir ,
 Tout est égal pour eux. Quand le peril commence,
 Ils volent vers l'endroit où l'ennemy s'avance ,
 De leur seule vertu jusqu'au bout soutenus ,
 Toûjours fiers, toûjours prêts , & jamais prevenus.
 Ce n'est pas tout encore. Ah ! si dans ces contrées
 Par de si vastes mers des vôtres separées ,
 Afoibly de soldats , & privé de secours ,
 Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours ,
 Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphan-
 te ?

Vous en avez , Seigneur , une preuve éclatante ;
 Ils ont terny l'éclat de cet Empire heureux ,
 Darius & Xerxés ont-ils rien pû contre-eux ?
 L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse ,
 Les seuls Atheniens y vangetent la Grece ;
 Xercés qui le suivit, dépeupla ses Etats ,
 Il fit gemir les mers du poids de ses soldats ,
 Des monts les plus affreux il perça les barrières ;
 Et son immense Camp épuisa les rivieres.
 Que produisit enfin l'amas prodigieux
 D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux ?
 Trois cens Grecs assemblez au pas de Termopiles ;
 Rendirent en un jour ses efforts inutiles ,
 Et les Atheniens aimèrent mieux cent fois
 Abandonner leurs murs , que d'attendre ses loix ;
 J'ignore le succès que le Ciel vous destine ;
 Mais , Seigneur , regardez Platée & Salamine ;

A R T A X E R C E .

Je ne m'attendois pas à ce libre discours ;
 Cependant sans chagrin j'en ay permis le cours.
 Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime ;
 De ma juste colere ils seront la victime ;
 Non que je les méprise , & veuille me cacher ,
 Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
 Mais il est chez ces Grecs des brigues & des haines ;
 Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes ;

Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs
ports,

Ils viendront avec joye appuyer mes efforts,
Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
Et les faire sous moy succomber les premieres.
D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'arrestez ?
Si jadis à Xerxés on les vit résister,
Ils avoient Themistocle, ils avoient Miltiade :
Plus que tous ces guerriers j'ay craint Alcibiade ;
Mais il est parmy nous, & ces peuples ingrats
Ont engagé son cœur à me prêter son bras.
Ouy, j'attens de vous seul cette illustre conqueste.
Ah ! lorsque mes soldats vous verront à leur tête,
Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que vous ?
Vangez donc votre exil en servant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moy, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy vous-même, il est tems que la Grece
Resente par vos mains ma fureur vangeresse.
N'allez point m'opposer, par un subtil détour,
Que ce pais ingrat vous a donné le jour,
Qu'il est toujours honteux d'accabler sa patrie ;
Enfin souvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plutôt qu'il commande, & c'est assez pour vous ;
Mais pour vous-engager par des moyens plus doux,
Avant que de tenter cette grande entreprise,
Je vous offre le cœur & la main d'Artemise,
Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer,
J'ay fait ce choix, son cœur l'a daigné confirmer,
Épousez-là. Voyez quel honneur vous prepare
Malgré les Grecs jaloux une faveur si rare,
Hâtez-vous d'y répondre, allez sur nos Autels
Pour témoins de vos feux prenant les immortels,
Jurer en même tems la peste de la Grece,
Confondre des sermens de haine & de tendresse ;
Et sans vous arrester à de communs succès.

TRAGÉDIE.

109

Portez votre valeur plus loin que mes souhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoy, la politique & la saine prudence
Peuvent-elles souffrir qu'un Grec. . .

ARTAXERCE.

Ouy, ma vengeance

Ne peut être remise en de meilleurs mains
Qu'en celles d'un Guerrier que mille affreux dé-
dains,

Mille sanglants affronts ont chassé de la Grece ;
Mais je voy dans vos yeux des marques de tristesse ;
Vous recevez mes dons avec tant de froideur. . .

ALCIBIADE.

Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur ?

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien ? quel trouble ?

ALCIBIADE.

Mon silence ;

Seigneur, vous dit assez tout ce que mon cœur pen-
se ;

De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler ;
Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler.

Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime ;

La Princesse Artemise en seroit la victime ,

Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux

Liât mon sort funeste à ses jours glorieux.

Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la de-
mandent ,

Ne luy dérobez point les honneurs qui l'attendent ;

Et ne la forcez pas par une austere loy ,

D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roy.

Ce seroit trop, Seigneur, je dois encor vous dire

Que pour la dignité de cet auguste Empire ,

Ce sont des Chefs Persans qui traversant les mers

Doivent perdre les Grecs ou les charger de fers.

Choissant pour les vaincre une main étrangere ;

Vous honorez la Grece & la rendez plus fiere ;

Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
 Qu'il vous falut un Grec, Seigneur, pour la punir,
 Et qu'elle auroit joiüy d'une gloire immortelle,
 Si l'un de ses enfans n'eût conspiré contre-elle?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens, impuissantes raisons!
 Je sens plus que jamais renaître mes soupçons,
 Je sçais ce qu'il faut croire, & toute votre adresse
 Ne sçauroit me cacher votre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, je ne le cele pas,
 J'aurois peine contre-elle à vous offrir mon bras.
 Pouvez-vous condamner un amour legitime
 Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs
 imprime?

ARTAXERCE.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné, proscrit,
 Enfin c'est par moy seul qu'Alcibiade vit?

ALCIBIADE.

Ouy, je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laisse,
 Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse,
 Et j'atteste les Dieux que mes vœux les plus doux
 Seroient que tout mon sang fût répandu pour vous;
 Mais, Seigneur, voulez-vous?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien, perfide,
 Je connois ta pensée, & le soin qui te guide,
 C'en est fait. Indigné de tes lâches refus,
 A protéger tes jours rien ne m'engage plus;
 Apprens donc que les Grecs me demandent ta tête;
 Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conquête;
 Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas,
 Prests à tout m'accorder pour hâter ton trépas:
 Aux yeux de l'Univers tu seras leur victime.
 Je pourrois dans leurs mains te remettre sans cri-
 me,
 Cependant fuy leurs coups, sauve-toy, malheureux;

TRAGÉDIE.

III

Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux:
 Mais graces au destin, tu vois toute la terre
 Attachée à te faire une mortelle guerre;
 Entouré d'ennemis & de persecuteurs,
 Si tu sors de mes mains, tu tombes dans les leurs;
 Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage,
 Ingrat, dans ce moment rappelle ton courage,
 Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moy,
 Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toy.

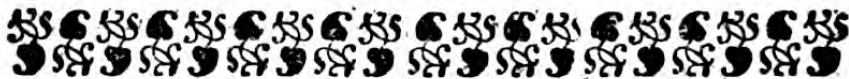


SCENE IV.

ALCIBIADE *seul.*

QU'a-t'il dit! qu'ay-je fait, & quelle est ma
 disgrâce?
 Justes Dieux! quel peril, quel destin me menace?
 Helas! qui l'auroit crû qu'après tous mes malheurs,
 La Grece encor sur moy déployât ses fureurs?
 Où fuir? De tous côtez la fuite est inutile,
 Et pour moy désormais je vois au lieu d'azile
 Par tout des ennemis, par tout des envieux:
 Ah! puisqu'il faut perir, perissons en ces lieux;
 Je ne tenteray point une retraite vaine,
 Déjà mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
 Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
 Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me suit.
 Je n'avois point prévu qu'un châtiment severe
 Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire;
 Je me flatois toujours qu'il me seroit permis
 De vivre icy caché, d'y penser à Palmis:
 Cette foible douceur par le sort m'est ravie,
 Avec quel soin funeste il termine ma vie!

En me donnant la mort, sa barbare fureur
 La presente à mes yeux dans toute son horreur.
 Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
 Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence,
 Je meurs pour mon pais qui poursuit mon trépas,
 Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.



S C E N E V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'avez-vous fait, Seigneur? quel est votre caprice?

De la rage des Grecs vous rendez-vous complice?
 Pourquoi par des refus offensez-vous le Roy?
 Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroy,
 Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere:
 Dieux! à quoy pensiez-vous?

ALCIBIADE.

Eh, que pouvois-je faire?

Je ne m'attendois pas à recevoir la mort:
 Mais quand j'aurois prévu la rigueur de mon sort,
 Esclave malheureux d'une injuste puissance,
 Aurois-je sur la Grece exercé ma vengeance,
 Et conduisant les coups qui luy sont destinez,
 Moy-même ravagé ses climats fortunez?
 Voilà ce que j'ay craint, ce que ma prévoyance
 Fit l'objet d'une sage & juste défiance,
 Voilà ce qui m'avoit banni de votre Cour;
 Et lorsque par vos soins avancé chaque jour,
 Accablé de faveur, je vis toute la Perse
 Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce,

TRAGÉDIE.

113

Je prévois que pour prix de ses rares bienfaits,
On voudroit m'engager à d'injustes projets ;
Que contre ma patrie irritant mes caprices,
On pretendroit de moy de criminels services ;
Non , on ne dira point dans la posterité,
Que la Grece par moy perdit sa liberté.

PHARNABAZE.

Mais faloit-il, Seigneur, pour cette ingrate Grece
Accabler de mépris une illustre Princeesse ?
Ah! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager...

ALCIBIADE.

Quoy, Pharnabaze encor conspire à m'affliger ?
Seigneur, depuis long-tems vous devez me con-
noître,

J'ay fait ce que j'ay pû, le Ciel le sçait. Peut-être
Si je vous découvrais mes déplaisirs secrets,
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets.
Mais allez, laissez-moy. Votre pitié m'accable ;
C'est trop s'interessier au sort d'un miserable ;
Chargé de tant de haine & du courroux du Roy ;
C'est faire mal sa Cour que de parler pour moy,
Adieu ; que pour jamais ce moment nous separe,
Je vais attendre seul la mort qu'on me prepare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennuy,
Et s'il se peut, sauvons ce Heros malgré luy.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

ARTEMISE.

M

Adame , c'en est fait , qu'il vive ou
qu'il perisse ,

Que de son sang aux Grecs on fasse un
sacrifice ,

Je ne m'informe plus de l'état de son
sort ,

Je verray d'un même œil ou sa vie , ou sa mort.

PALMIS.

Je vois malgré vos soins , qu'en secret agitée ,
Vous sentez les transports d'une Amante irritée ;

L'indifférence enfin que vous me faites voir ,

Est l'infailible effet d'un mortel desespoir ;

Que dis-je , de vos yeux le trouble vous accuse.

ARTEMISE.

Et bien , Madame , il faut que je vous desabuse.

Pour rétablir ma gloire & finir votre erreur ,

Des Ambassadeurs Grecs j'appuiray la fureur :

Ils arrivent , le Roy s'apprête à les entendre ,

Je vais luy faire voir le party qu'il doit prendre ,

Je vais le disposer à servir leurs desseins ,

A livrer la victime à leurs barbares mains ,

A voir perir l'ingrat que j'ay sauvé moy-même ;
Madame , après cela croirez-vous que je l'aime ?

P A L M I S.

Vous ne l'aimez donc plus ? Mais vous l'avez aimé,
Ce penchant par vos soins nous fut trop confirmé :
Pourrez-vous sans fremir vous faire une victime
D'un cœur qui vous parut digne de votre estime ?
Pour moy , vous le sçavez , insensible à l'amour ,
Mon cœur est libre encor : mais s'il aimoit un jour,
Quelque injuste que fût l'auteur de mes allarmes ,
Je sens que contre luy je n'aurois que des larmes ;
Quand il me haïroit , je l'aimerois toujours ;
Dans ses moindres perils ardente à son secours ,
J'y veillerois sans cesse , & ma plus forte envie
Seroit de le sauver aux dépens de ma vie.

Ah ! quand vers quelque objet on a porté ses vœux ;
Est-il rien de plus bas que d'éteindre ses feux ?
Mais qu'il est peu d'amours longues & violentes !
Sur-tout que l'on voit peu de ces femmes constantes
Qui jusques au tombeau fideles à leur choix ,
N'ont aimé , n'ont brulé , ne l'ont dit qu'une fois !
Madame , écarterez-vous de la route commune ,
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune ;
Ne vous assurez point sur un dépit trompeur ,
Et craignez un retour mortel à votre cœur.

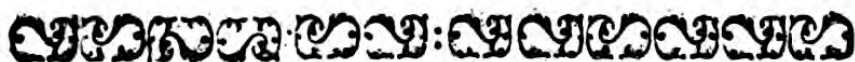
A R T E M I S E.

Non non, je ne crains point ce retour de tendresse ,
Des infideles cœurs cruelle vangeresse.
Lors qu'à ce Grec enfin j'ay conservé le jour ,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour ;
Du bruit de sa vertu mon ame fut seduite ,
De ses persecuteurs j'arrétay la poursuite ,
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appuy ,
Je prodiguay mes soins. J'ay fait plus aujourd'hui ;
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece ,
J'ay presque de mon sang oublié la noblesse ,
Je n'ay pas dédaigné de l'unir à mon sort ,

Le Roy l'a sçu , c'estoit un assez grand effort :
 Mais après son refus à luy seul trop funeste ,
 La seule indifférence est tout ce qui me reste ;
 De ses périls mon cœur ne sent aucun effroy ;
 Et croit que la colere est indigne de moy.

Pour vous convaincre mieux de tout ce que je peñ-
 Je voudrois que soigneux d'expier son offense, [se,
 Prodigue de soupirs , de pleurs & de sermens ,
 Il vint me consacrer ses vœux , tous les momens ,
 Je voudrois qu'inspiré par l'amour le plus tendre ...
 Mais il vient , que veut-il ? quel parti dois-je pren-
 dre ?

Daignez nous écouter , & par cet entretien ,
 Madame , connoissez & son cœur & le mien.



SCÈNE II.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE,
 PHARNABAZE, AMESTRIS,
 BARSINE.

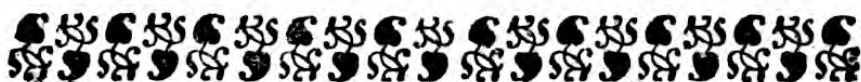
ALCIBIADE.

Que vois-je, juste Ciel ! que faut-il que je fasse ?
 Où m'avez-vous conduit ?

PHARNABAZE.

Obtenez votre grace ,
 N'épargnez ny soupirs , ny prieres , ny pleurs ,
 Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,





SCÈNE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE,
AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

IL fuit, dans quel état cette fuite me laisse !
Parlons, puis qu'il le faut, surmontons ma foiblesse.

Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je sçay que votre cœur m'a déjà condamné ;
Que brulant contre moy d'une vive colere,
À peine tout mon sang vous pourroit satisfaire :
Mais si pour un moment votre esprit adouci,
Sur tout ce que j'ay fait vouloit estre éclairci ;
S'il pouvoit sans chagrin consentir à m'entendre,
Peut-être par mes soins...

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre,
J'aurois trop de regret si ma lâche bonté
Un seul moment encor vous avoit écouté,
Pour un indigne cœur ce seroit trop de gloire,
De vos égaremens j'ay perdu la memoire,
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus souvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir.
Vous ne verrez en moy ny fureur ny foiblesse ;
Mais cependant songez au peril qui vous presse.
Les Ambassadeurs Grecs dans ce même moment
Poursuivent votre mort avec empressement,
Tout seconde aujourd'huy leur cruelle entreprise,
Et vous avez perdu le secours d'Artemise,
Adieu.



SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE,
AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté ! j'ay dû la pressentir :
 Mais Palmis suit ses pas , & je la vois sortir.
 Avec la mesme horreur vous me voyez , Madame ?
 Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans votre ame ?
 Ne verray-je personne en ces momens affreux
 Prendre quelque interest au sort d'un malheureux ?

PALMIS.

Que me demandez-vous ? que pouvez-vous attendre
 D'une foible pitié qui ne peut vous défendre ?
 Artemise & le Roy brulent d'un fier courroux ,
 Contre eux, vous le sçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non, vous ne pouvez rien contre elle & contre un
 pere,
 Moy-même je ne puis condamner leur colere,
 Elle est juste, Madame, & bientôt l'Univers
 Apprenant quels honneurs icy m'étoient offerts,
 Qu'il n'a tenu qu'à moy d'en jouir & de vivre,
 Approuvera la mort où ce refus me livre :
 Mais aussi l'Univers instruit de mon secret,
 Honoreroit mon sort d'un éternel regret,
 S'il sçavoit qu'insensible aux soupirs d'Artemise,
 D'une plus noble ardeur mon ame étoit éprise ;
 Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs mains
 Pour attirer luy seul tous les vœux des humains,
 Qui confond d'un regard la raison, la prudence,

Que tant d'infortunez aiment sans esperance ,
 Me contraint de mourir pour ses divin appas :
 Madame , en cet estat ne me plaignez-vous pas ?
 Vous détournez vos yeux , je commence à compren-
 dre

Que vous feignez encor de ne me point entendre ;
 D'un criminel amour votre cœur irrité ,
 Cherche à pouvoir douter de ma temerité :
 Non , non , n'en doutez point , j'ose le dire encore ,
 Alcibiade meurt parce qu'il vous adore ,
 Et de ses ennemis ne craint plus le courroux ,
 Puis qu'au moins vous sçavez qu'il s'immole pour
 vous.

Je prévoy quelle horreur va fondre sur ma teste ,
 Je voy qu'à m'accabler votre bouche s'appreste ;
 Mais attendez , Madame , & pour quelques momens
 Daignez suspendre encor vos premiers sentimens.
 Portez du moins vos yeux sur toute ma conduite.
 Forcé de vous aimer , je m'imposay la fuite ,
 Je m'éloignay du Roy , j'abandonnay la Cour ,
 Trop content pour tout bien d'emporter mon a-
 mour :

Vous venez , je vous voy , je ne puis plus me taire ,
 De mon bizarre sort j'explique le mystere ;
 Mais je ne parle , hélas ! par un dernier effort ,
 Que dans le même instant où je cours à la mort ,
 Où je n'ay plus d'espoir , où rien ne peut défendre
 Ce sang infortuné que les Grecs vont répandre ;
 Je vous le sacrifie avec la même ardeur ,
 Dont les autres Amans recherchent leur bonheur ;
 Mon cœur en vous aimant n'eut jamais d'autres en-
 vie ,
 Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

PALMIS.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu.
 Quel discours ? quelle audace ? ay-je bien entendu ?
 Un Banni de la Grece à mes yeux se déclare ?

Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ?
 Et sans aucun égard trahissant ma bonté,
 Abuse lâchement de ma crédulité ?
 Comment prétendez-vous expier cette offense ?
 Une autre avec éclat marqueroit sa vengeance :
 Mais un juste mépris vous en punira mieux,
 C'est une peine due aux cœurs audacieux :
 Il me suffit des maux où le destin vous livre,
 Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre.
 Allez donc , étouffez des soupirs indiscrets,
 Et sur-tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non , j'atteste des Dieux la grandeur souveraine,
 Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gêne ;
 Il faut vous le cacher , je vais prendre ce soin :
 Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus loin.
 Je ne vous parle plus de ma funeste flamme ,
 C'en est fait ; cependant souvenez-vous, Madame,
 Que si dans mes ayeux je ne vois point de Rois ,
 J'ay fait connoître au moins mon nom par mes exploits :

Que si pour vous aimer il faut une couronne,
 Ce n'est pas la vertu , c'est le sort qui la donne ;
 Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
 Je ne dois point rougir des fautes du destin.
 Je vous laisse , il est temps de remplir votre attente.
 Jamais ma passion ne fut si violente ;
 Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est epris,
 Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mé-
 pris,



SCENE



SCÈNE V.

PALMIS , AMESTRIS.

AMESTRIS,

J'admire cet effort , il me charme , Madame ;
 Achevez , triomphez d'une honteuse flâme.
 Mais quoy , vous soupirez ; faut-il vous attendrir ?

PALMIS.

Alcibiade , hélas ! me quitte , & va mourir.
 O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare !
 Que de maux , que de pleurs ta rigueur me prépare !
 Qu'il m'en coutera cher d'avoir cru ma fierté !
 Mais n'ay-je pas trop loin poussé la cruauté ?
 Injuste que je suis ! ma bouche desespere
 Un cœur que l'amour même a choisi pour me plai-
 re.

Quand le mien s'applaudit & triomphe en secret,
 Je feins de m'offenser de l'aveu qu'on me fait :
 Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
 La peur de me trahir me rend plus inhumaine.
 C'est à vos seuls conseils , trop barbare Amestris,
 Qu'Alcibiade doit un si funeste prix.
 Sans vos cruels avis , loin de votre presence,
 J'aurois eu moins de force & moins de violence.
 Avez-vous remarqué , lors que je luy parlois,
 Quel desespoir . . . Mais quoy , si je le rappellois ?
 Si par des mots plus doux je luy faisois compren-
 dre . . .

AMESTRIS

Madame . . .

PALMIS.

Laissez-moy , je ne veux rien entendre ;

F

Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
 Je veux de ce Heros prévenir le malheur.
 Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
 Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste?
 Sauvons-le, s'il se peut; qu'il apprenne du moins,
 Par mes tristes soupirs, par mes plus tendres soins,
 Qu'en le desesperant je m'immole moy-même,
 Qu'enfin s'il meurt pour moy, s'il m'adore, je
 l'aime.

Pensez-vous qu'un amour que soutient la vertu,
 Avec tant de rigueur doive estre combattu?
 Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime,
 Puisse estre avec raison regardé comme un crime?
 Ah! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
 Qu'il seroit glorieux s'il étoit éternel!
 Si...



SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS,
 PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

DAignez pardonner à l'ardeur qui m'enflâ-
 me,
 Je cherche Alcibiade, il est sorti, Madame,
 Quel chemin a-t-il pris? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne sçay; mais quel trouble éclate dans vos yeux?
 Pourquoi le cherchez-vous? enfin de quelle crainte,
 De quel fremissement votre ame est-elle atteinte?

PHARNABAZE.

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roy
 Aux Ambassadeurs Grecs vient de donner sa foy,

TRAGÉDIE. 123

Il vient de leur livrer le sang qu'ils luy demandent :
Prêtes à le verser leurs mains déjà l'attendent :
Ces cruels ennemis par-tout vont le chercher ,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher :
Jusques dans ce Palais , sans attentat , sans crime ,
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime ;
Madame , c'en est fait.

PALMIS.

Ah ! courons le trouver ;
Suivez-moy, Pharnabaze , il faut ...

PHARNABAZE.

Quoy ?

PALMIS.

Le sauver ;

PHARNABAZE.

Vous , le sauver , Madame ? ô Ciel !

PALMIS.

C'est trop attendre ;
Craignez-vous avec moy d'oser trop entreprendre ?
E'abandonnerez-vous à ces Grecs furieux ?

PHARNABAZE.

Moy, Madame ! ah ! plutôt que j'expire à vos yeux,

PALMIS.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime.
Regarde qui voudra mon dessein comme un crime.
Si je puis arracher ce Heros du trépas ,
De mon empressement je ne rougiray pas.

Fin du Quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*

E pourray-je assouvir la fureur qui
m'entraîne ?

Je cours de tous costez, & ma recher-
che est vaine :

Où sont-ils les cruels contre moy con-
jurez ,

Ces Grecs , ces traitres Grecs de mon sang alterez ?

On dit que dans ces lieux leur troupe divisée

A me donner la mort est enfin disposée ;

Que d'une ardeur égale on les voit me chercher :

Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me cacher,

Mon desespoir répond à leur impatience.

Les traitres pourront-ils soutenir ma présence ?

Et sera-t-il quelqu'un parmi ces inhumains ,

Qui ne tienne la vie ou l'honneur de mes mains ;

Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage ,

Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?

Quels degrez, quels chemins m'ont cõduit à la mort ?

Justes Dieux ! de quels traits marquâtes-vous mon
sort ?

Quelle diversité de bonheur , d'infortune ,

De pleine confiance , ou de crainte importune ?

Tantost comble d'honneur & par tout adoré ,

Tantost chargé de honte, & par tout abhorré ;

TRAGÉDIE.

125

Jadis de tous les Grecs le Démon tutelaire ,
Aujourd'huy triste objet de toute leur colere.
Mais que dis-je, haï, méprisé de Palmis ,
Dont j'ay craint les dédains plus que mes ennemis.
Qui croira que du Ciel l'arrest irrevocable
Ait fait pour un seul homme un sort si peu sembla-
Mais que veut Amintas ? [ble ?



SCENE II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

JE vous trouve en ces lieux ,
Je vous revois enfin , j'en rends graces aux Dieux ;
Nous vous cherchions , Seigneur , avec un soin ex-
trême ,
Pharnabaze me suit , & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'entens-je ? ah Ciel !

AMINTAS.

Seigneur, dans un moment
Vos yeux seront témoins de son empressement ;
Mais la voicy.



SCENE III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHARNA-
BAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer vôtre vie ,

F iij

Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie.
 Cet amy genereux s'interesse pour vous ,
 Jusqu'à braver du Roy l'inflexible courroux.
 Ne vous informez point quel mouvement m'inspire;
 Adieu, fuyez , Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moy fuir ? ah ! je ne puis pour de malheureux jours
 D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
 Laissez-moy près de vous malgré le sort contraire
 M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere.
 Quel transport impreveu succede à mon effroy ?
 Je puis vous voir sans crime ; ah ! c'en est trop pour
 moy.

PALMIS.

Obeïſſez , craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'est sacré, Madame, je l'adore ;
 Mais ne me pressez plus , c'est un secours trop vain ;
 Qui pourroit de ma fuite assurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moi, Seigneur, je le puis ; du moins pour cet ouvrage,
 Quels que soient mes perils, j'ay tout mis en usage ,
 Déjà sur le Pactole un vaisseau préparé ,
 Vous offre sur les eaux un chemin assuré ,
 Confiez votre vie au vent qui vous appelle ,
 Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle :
 Sans chercher un azile auprès d'un autre Roy ,
 Que les Grecs forceroient de vous manquer de foy ,
 Cachez-leur vôtre sort, nos soins dans votre absence
 Agiront près du Roy, prendront votre deffence,
 Et peut-estre qu'un jour vous reverrez ces lieux
 Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
 Vous sçavez vers le Port une secretae issuë
 Dont la route à vos Grecs n'est pas encor connue,
 Je vais vous devancer : vous suivi d'Amintas ,
 Secondez mon projet , & marchez sur mes pas :
 Ne vous étonnez point si l'on vient vous surprendre,

Vous me verrez bien-toſt voler pour vous deſſendre.



SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS,
AMINTAS.

ALCIBIADE.

ARrestez, il me laisse. Amy trop genereux,
Pourquoy vous chargez-vous du sort d'un
malheureux ?

Madame, permettez que je desobeisse ;
Voulez-vous que pour moy Pharnabaze perisse,
Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang ?
Ah ! puisse-je plutôt voir couler tout mon sang !
Aussi-bien pensez-vous que je puisse survivre
A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
A souffrir le trepas mon cœur s'est preparé ;
Mais, Madame, ce cœur triste, desesperé,
Ne peut porter ailleurs le feu qui le devore,
Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore ?
Que sans cesse vers vous tous mes vœux emportez..

PALMIS.

Finissez ce discours. On vous attend : partez,
Contraignez un amour qu'il faut que je deteste,
Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste,
Ma gloire m'en prescrit l'indispensable loy,
Artaxerce est mon pere, & vous n'estes pas Roy ;
Ce vous doit estre assez dans ce moment terrible,
De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;
Je vous diray bien plus, pour flater vos douleurs ;
L'état où je vous voy me coûtera des pleurs,
Et malgré les efforts de mon ame offensée,

J'en gardetay long-temps la funeste pensée.

ALCIBIADE.

Madame...

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez,
Ne me repliquez point, fuyez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Helas



SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel ! prends-en soin ! où me vois-je reduire ?
Je ne puis partager les perils de sa fuite,
Cruel devoir ! je suis tes ordres absolus.
Magnanime Heros, je ne te verray plus ;
Tu cours au gré du sort des flots & de Neptune,
Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune,
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moy,
Je te jure du moins de ne penser qu'à toy.
Fatigué de la Cour du plus grand Roy du monde,
Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde,
Mes soupirs enflammés après toy vont voler
Jusqu'à l'heureux instant où prompt à m'accabler
Une mort favorable à mes desirs offerte
Arretera les pleurs que je donne à ta perte.



SCÈNE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS ;
BARSINE.

ARTEMISE à *Barsine*.

JE la voy , penetrons les secrets de son cœur.
Puis-je vous demander quelle injuste douleur ,
Quel transport imprevû , quelles vives allarmes,
Madame , de vos yeux ont fait couler des larmes ?
Fille du plus puissant , du plus juste des Rois ,
Cent Monarques jaloux attendent votre choix ;
Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere ,
Une superbe Cour vous sert & vous revere ;
Quand tout conspire ensemble à vos vœux les plus
doux ,
Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous ?

PALMIS.

Madame , je n'ay point de sujet de tristesse.

ARTEMISE.

Pourquoy me cachez-vous la douleur qui vous pres-
se ?

Jusques à ce moment vous ne me celiez rien ,
Et l'amitié joignoit votre sort & le mien ,
Aujourd'huy de vos pleurs vous faites un mystere ;
Je ne vous presse plus , c'est à moy de me taire ;
Mais , Madame , souffrez que j'ose m'informer
D'un proscriit dont le sort peut encor m'allarmer ;
Tantost quand je l'ay fuy vous êtes demeurée ,
Comment vous estes-vous d'avec luy separee ?
Quels estoient ses discours ? A-t'il justifié
Les criminels refus qui l'ont sacrifié ?
On dit même qu'icy vous venez de l'entendre ;

F v

Vous vous troublez: Voila ce que je veux apprendre,
 Et sans chercher encor de nouvelles raisons,
 Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soupçons.
 De l'orgueil de mon sang reprenons les maximes,
 D'un perfide Etranger punissons tous les crimes:
 C'en est un que sa mort ne sçauroit reparer,
 D'avoir pû sans amour me faire soupirer.
 Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre?
 C'est pour mes interets qu'il doit cesser de vivre.
 Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
 D'un Pere justement irrité contre vous.

PALMIS,

Moy, Madame!

ARTEMISE.

Courons. O Ciel! que vais-je faire?
 Quoy donc, en un moment à moy-même contraire,
 Je vais perdre un Heros que j'ay tant protégé,
 De tant d'autres malheurs par le sort affigé?
 Par un motif honteux je deviens inhumaine,
 Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine?
 S'ils n'ont pû resister au penchant de leur cœur,
 Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur?
 Et quoy qu'un fol amour encor me persuade,
 M'estoit-il plus permis d'aimer Alcibiade?
 Ouvre les yeux enfin, foible Artemise, voy
 Quel opprobre à jamais va rejaillir sur toy.
 Hier encore tes jours couloient dans l'innocence,
 Ton cœur ne connoissoit ny courroux ny vengeance,
 Tu n'aurois pû former, sans tressaillir d'horreur,
 Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur;
 Regarde où te conduit l'ardeur d'estre vangée,
 Malheureuse, & combien un jour seul t'a changée.
 Madame, pardonnez à mon égarement;
 Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment,
 Et toy perfide amour qu'à jamais je deteste,
 Terrible passion, penchant vraiment funeste!
 Ne faut-il, u'un moment à ton cruel poison,

T R A G E D I E. 131

Pour bannir la vertu , pour troubler la raison ?
 Laisse-moy ; je reprends l'empire de mon ame :
 Si j'ay pû m'égarer par une indigne flâme ,
 Je montreray bien-tôt par des soins éclatans ,
 Que du moins mon erreur n'a pas duré long-tems.



S C E N E VII.

ARTAXERCE , PALMIS , ARTEMISE ,
 AMESTRIS , BARSINE.

ARTAXERCE à *Artemise*.

J'Ay prononcé , Madame , & vous serez vangée ,
 A punir un ingrat ma gloire est engagée ,
 Ma pitié desormais ne sçauroit l'épargner ,
 Sans rompre le traité que je viens de signer ;
 Ce jour éclairera cette mort legitime ,
 Les Grecs impatiens poursuivent leur victime ;
 Et dans ces mêmes lieux témoins de ses mépris ,
 Cet Infidele cœur en recevra le prix.
 Son adresse ne peut le cacher à leur vue ;
 Icy de tous côtez leur troupe est répandue ,
 Il n'est point de passage , il n'est point de détour ,
 Que leurs yeux irrités n'observent tour à tour..
 Jamais contre un Tyran des peuples en furie
 N'ont montré tant de haine & tant de barbarie ,
 Que contre ce proscrit , autrefois leur appuy ,
 Ces mortels ennemis en font voir aujourd'huy.
 Mais quoy, vous fremissez, craignez-vous de m'en
 rendre ?

ARTEMISE.

'Au prix de tout mon sang je voudrois le défendre ;
 Quoy, Seigneur , revoquez un ordre trop cruel ,

F vj

Sauvez Alcibiade, il n'est point criminel ;
 Vous apprendrez un jour toute sa destinée,
 Elle est, n'en doutez point, assez infortunée
 Pour mériter de vous un reste de pitié :
 Au nom de mes ayeux & de votre amitié,
 Hâtez-vous, & des Grecs prévenez la vengeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ! de ce discours que faut-il que je pense ?
 J'ay crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
 Cependant je n'y vois que les plus tendres pleurs.
 Un banni de la Grece ose braver la Perse,
 Il méprise les dons, l'amitié d'Artaxerce,
 Il refuse la main que vous luy presentez,
 Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
 Quel mouvement secret, quelle force invincible,
 A tant d'affronts reçus peut vous rendre insensible ?
 Avez-vous oublié l'orgueil de votre sang,
 Et tous les fiers devoirs qu'exige votre rang ?
 Mais quoy, tous mes efforts, tant de raisons pres-
 fantes,
 Contre un lâche ennemy deviennent impuissantes ?



SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMI-
 SE, AMESTRIS, BARSINE,
 MEMNON.

MEMNON.

Seigneur, Alcibiade attend près de ces lieux ;
 Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entens-je, justes Dieux ?

Qu'il entre. Que mon ame est icy combattuë !
 Puis-je Mais quel objet se presente à ma veuë ?



SCENE IX.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PAL-
 MIS, ARTEMISE, PHARNABA-
 ZE, AMESTRIS, BARSINE,
 MEMNON.

ALCIBIADE.

Laissez-moy, Pharnabaze, en vain vous me priez,
 Je veux voir Artaxerce, & mourir à ses pieds.
 Ah ! Seigneur, vous voyez au gré de votre envie
 Qu'une sanglante mort va terminer ma vie ;
 Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
 Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué ;
 Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage,
 Le fidele Amintas, victime de leur rage,
 Est mort en combattant. Par-tout enveloppé,
 Et dans ce même instant d'un trait mortel frappé,
 Je tombois dans leurs mains sans le bras secourable
 D'un amy trop soigneux des jours d'un miserable.
 Pharnabaze, Seigneur, près de nous arrivé,
 Avec quelques soldats de leurs mains m'a sauvé ;
 Daignez luy pardonner sa genereuse audace,
 Je viens à vos genoux vous demander sa grace ;
 Ne la refusez pas à mes soupirs mourans,
 Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens.
 Madame, c'est à vous qu'en mourant je m'adresse ;
 Voyez quel est le prix qu'a reçu ma tendresse,
 D'un amour sans espoir le tyrannique effort
 A plus fait contre moy que les Grecs ny le sort.

ALCIBIADE,
ARTAXERCE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

ALCIBIADE

Je parlay. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour temeraire.
Si je n'ay pû pretendre à recevoir sa foy,
Quels biens possédez-vous qui soient dignes de moy ?
Et que peut pour un Grec le plus grand Roy du
monde,

Quand sur la liberté notre bonheur se fonde ?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour ou troublée, ou soumise,
Et sur tout d'estre ingrat aux bontez d'Artemise.

(*Pharnabaze le soutient.*)

C'en est fait, je succombe, & mon sort est trop beau,
La gloire m'a suivy jusques dans le tombeau ;
Je triomphe, & pour moy le trépas a des charmes,
Puisque je voy vos yeux me donner quelques larmes
Et m'honorer enfin d'une noble pitié.

(*à Pharnabaze*) Vous, pour dernier effet d'une
illustre amitié,

Ostez-moy de ces lieux pour sauver ma constance,
Elle craint ces objets, & cede à leur presence ;
Pour remplir mon destin sans en estre abbatu,
Je sens que j'ay besoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quel malheur, justes Dieux !

PALMIS.

Fortune impitoyable !

Il expire.

ARTAXERCE.

Je voy que ce coup vous accable :
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prest avec vous de repandre des pleurs,

F I N.

PHOCION,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

PHOCION, General des Atheniens.

AGNONIDE, autre General d'Athenes.

CHRISIS, Fille de Phocion.

ALCINOUS, Fils d'Agnonide,
Amant de Chrisis.

DIONE, Confidente de Chrisis.

LICAS, Gouverneur d'Alcinoüs.

CLITUS, Capitaine Athenien.

ARCAS, autre Capitaine Athenien;

GARDES.

*La Scene est à Athenes, dans le Palais de la
Republique.*



[The text in this section is extremely faint and illegible. It appears to be a list or a series of entries, possibly containing names and dates, but the characters are too small and light to transcribe accurately.]





PHOCION,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.



H bien, Licas, eh bien, puis-je voir
Agnonide ?

L'avez-vous informé du dessein qui me
guide ?

Sçait-il que pour mon Pere une juste terreur
Accable mes esprits, & déchire mon cœur,
Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre ?

LICAS.

Madame, par mes soins Agnonide est instruit

De l'état déplorable où le sort vous réduit ;
 Votre douleur le touche , & prest à vous entendre ,
 Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.



SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

Quel accueil , quel discours , quel changement ,
 grands Dieux !
 Puis-je me méconnoître ? & suis-je dans ces lieux ,
 Où mon Pere en ses mains tenant le sort d'Athènes ,
 Signala l'équité de ses loix souveraines :
 Sont-ce ces mêmes murs & ce même Palais ,
 Où l'heureux Phocion méditoit ses projets ;
 Qui marquant chaque jour son zele & sa sagesse ,
 Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece ?

DIONE.

Madame...

CHRISIS

Tu le vois , mille objets menaçans ,
 Confirment à l'envy les chagrins que je sens ;
 Ces indignes enfans de notre Republique ,
 Que mon Pere toûjours éloigna de l'Attique ,
 Amas presque infiny d'esclaves , d'étrangers ,
 Ne m'exposent-ils pas à de nouveaux dangers ?
 Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon passage ,
 Me rendoient en tremblant un legitime hommage ,
 Aujourd'huy ne m'offrant que des yeux ennemis ,
 Après de longs efforts m'ont à peine permis
 De venir jusqu'icy faire parler mes larmes ,
 Pour fléchir un Tyran , trop impuissantes armes.

DIONE.

C'est ce Tyran luy seul dont les lâches projets

Ont troublé de vos jours le bonheur & la paix,
 Jaloux de Phocion, sa parricide envie,
 Attaque également & sa gloire & sa vie :
 Il poursuit un Héros jusqu'icy tant vanté,
 Un Héros que la guerre a toujours respecté,
 Un Héros. . . .

CHRISIS.

Ah ! finis cet éloge inutile,
 Réserve ces discours pour un temps plus tranquille,
 Et loin de retracer sa gloire & ses vertus,
 Songe que ce Héros peut-être ne vit plus :
 Que Cassander aigry par les Tyrans d'Athènes,
 Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes.
 Ingrats Athéniens, pourrez-vous le souffrir ?
 Ah ! marchez sur ses pas, & pour le secourir
 Dans les murs de Pellé hâtez-vous de répandre
 Votre sang, que son bras sçut tant de fois défendre ;
 Et toy barbare auteur de nos communs malheurs,
 Toy dont l'ambition fait couler tous nos pleurs,
 Agnonide, prévien les maux de ta patrie,
 En sa faveur du moins calme ta barbarie,
 Souviens-toy que ce Chef dont tu proscriis les jours,
 Contre tout l'Univers nous deffendit toujours,
 Qu'Athènes va tomber, si ta haine l'opprime,
 Et vanger en tombant cette grande victime.

DIONE.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux,
 Reconnoitra son crime, & suspendra ses coups ?
 Madame, à ce retour je voy peu d'apparence ;
 Esclave de son rang, & fier de sa puissance,
 Nous le verrons plutôt par de nouveaux forfaits
 Avancer chaque jour ses infames projets.
 Mais tandis que sa haine injuste & sanguinaire,
 Détruit la République, & poursuit vostre Pere,
 Son fils, du moins, son fils le jeune Alcinoüs,
 Vous force en mesme temps d'admirer ses vertus ;
 Je ne puis oublier avec quelle assurance,

Du fidelle Licas trompant la vigilance,
 Il suivit Phocion , & courut partager
 De son sort incertain la gloire & le danger,
 Pouvez-vous

CHRISIS.

Sa vertu digne d'estre estimée ,
 Par ce noble dessein me fut trop confirmée ;
 Il vint dans le moment que mes premiers malheurs
 Livroient mon ame en proye aux plus vives dou-
 leurs ;

Madame , me dit-il , la fortune contraire
 Au plus grand des perils expose vostre Pere ,
 C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander ,
 Dont la haine barbare ose le demander ;
 Je ne viens point icy par un lâche artifice ,
 De cet ordre funeste excuser j'injustice ;
 Non , je viens en meslant mes pleurs à vos soupirs ,
 Du moins par quelque espoir flater vos déplaisirs ;
 Je pars malgré la loy du peuple & de mon Pere ,
 Je me dérobe aux soins d'un Gouverneur severe :
 On poursuit Phocion , je vole à son secours ;
 Au destin qui l'attend j'exposeray mes jours ,
 Trop heureux si mon sang versé pour sa querelle
 Le rend à votre amour , & vous prouve mon zele !
 Tels furent ses discours , & ses derniers adieux ,
 Et dans le mesme instant s'éloignant de mes yeux ,
 Il me fit concevoir une foible esperance ,
 Et partit assuré de ma reconnoissance.

DIONE.

Mais, Madame , est-ce assez , & ne croyez-vous pas
 Qu'adorateur secret de vos divins appas ,
 Quand pour vos interets il court tout entreprendre,
 Il se propose un prix qu'il a droit de pretendre ?

CHRISIS.

Dione, que dis-tu ?

DIONE.

Que son amour pour vous

TRAGÉDIE.

141

Merite en sa faveur des sentimens plus doux.

CHRISIS.

Helas ! crois-tu qu'il m'aime ?

DIONE.

En doutez-vous encore ?

Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore ?
Ses regards, ses soupirs au deffaut de sa voix ,
Du feu qui le consume ont parlé mille fois ;
Vous l'avez vû vous-mesme , avoüez-le Madame.

CHRISIS.

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame ?
J'ay crû m'apercevoir dans tous nos entretiens ,
Que ses timides yeux trembloient devant les miens ;
Que son esprit confus & sa bouche incertaine
Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoit qu'à peine ;
J'ay mesme , le voyant interdit , inquiet ,
Senti , je l'avoüray , quelque trouble secret :
Dione , je ne puis t'en dire davantage ;
J'ignore des amans les soins & le langage ,
Sur ce que j'ay crû voir je n'ose m'arrester ,
Quoy qu'il en soit enfin j'en veux toujours douter ;
Eloignons ces objets de ma triste pensée ,
Grands Dieux ! preservez-moy d'une ardeur in-
sensible ,
Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque jour ,
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

DIONE.

Pourquoy vous formez-vous de si tristes allarmes ?

CHRISIS.

Non, ces plaisirs parfaits , ces doux transports, ces
charmes ,
Que l'amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis ,
Ne sont point destinez à celui de Chrisis ;
Le sort me persecute avec trop de constance ,
Pour permettre . . . mais Dieux ! notre ennemy
s'avance.



SCENE III.

CHRISIS , AGNONIDE ,
DIONE , CLITUS.

CHRISIS.

ENfin pour vous parler j'obtiens quelques moments ,

Vos Gardes sont touchez de mes gemiffemens ,

Ils ne m'opposent plus de funestes barrieres :

Mais aucun ne m'apprend le destin de mon Pere ;

Que fait-il , ou plutôt par quelle injuste loy.

Soumettez-vous la vie aux caprices d'un Roy ,

Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique

N'eurent jamais de droit sur cette Republique ?

Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ?

De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?

A-t-il sacrifié par de secretes haines

Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?

Comptez , examinez les jours de ce Heros ,

Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;

Qu'une vertu sans cesse à nos yeux confirmée ,

Et dont la pureté passe la renommée.

AGNONIDE,

Madame, je le vois , votre aveugle douleur ,

Du sort de Phocion m'impute le malheur :

J'oubliroy toutefois cette cruelle injure ,

En faveur des transports qu'inspire la nature.

Il ne faut qu'un moment pour vous desabuser ,

Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuser.

Madame , ay-je trahy la severe justice ?

Ay-je seul ordonné que Phocion perisse ?

Tout le Peuple en fureur a conspiré sa mort,
 Et nommé Cassander arbitre de son sort ;
 Vous sçavez que ce Roy successeur d'Alexandre ,
 Contre la Republique alloit tout entreprendre.
 Deux fois loin de ces murs Nicanor repoussé ,
 Et du Port de Pirée avec honte chassé ,
 De ce Roy contre nous allume la colere ,
 Il impute sa fuite aux soins de votre Pere ;
 Athenes toutefois l'accuse hautement
 D'avoir pour sa deffence agi trop lentement ;
 Ainsi livré tout seul à la haine commune ,
 Ay-je pû l'arracher à sa triste infortune ?
 Ay-je dû le sauver & prévenir vos pleurs ,
 Pour faire sur l'Etat tomber tous ses malheurs ?
 Non , Madame , & mon fils Alcinoüs luy-mesme ,
 Ce fils qui m'est si cher par sa vertu suprême ,
 Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'huy ,
 S'il falloit prononcer entre Athenes & luy.

CHRISIS.

Puissent les Dieux vangeurs me prendre pour victime ,
 Si j'ose condamner cette noble maxime ;
 J'en connois la justice , & Phocion cent fois
 M'en fit dans ses leçons la plus sainte des loix ;
 Si sa mort à l'Etat eût esté nécessaire ,
 Vous deviez quelque temps la laisser volontaire ;
 Et voir si son grand cœur lâchement démenty ,
 Auroit pû balancer à prendre son party.
 Ah ! que dans cet état sa victoire dernière
 Eust dignement finy son illustre carrière !
 Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler ,
 Heureux pour son país de pouvoir s'immoler.
 Et moy de sa vertu cherissant la memoire ,
 Consolant ma douleur par l'excès de sa gloire ;
 Voyant son nom par tout à jamais révére ,
 En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
 Mais que sans l'avertir du coup qu'on luy prepare ,

On le livre avec joye aux mains d'un Roy barbare!
 Car je ne compte plus parmy nos Nations
 Tous ces Chefs separez par leurs divisions,
 Ces Grecs qui trop long-temps éloignez de la Grece
 Ont sucé des Persans la haine & la moleste,
 Ces Grecs qui sous un Roy le plus grand des Heros,
 Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux,
 Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait connoistre
 Que toute leur grandeur estoit due à leur maistre;
 Indignes du haut rang où sa main les a mis,
 Et de donner des loix à ceux qu'il a soumis:
 Sur tout ce Cassander, ce monstre dont l'envie
 De ce vainqueur du monde a terminé la vie;
 Et qui par le poison . . .

AGNONIDE.

Ah! Madame, arrestez,
 N'outragez plus ce Prince, & du moins respectez
 De son nom, de son rang l'auguste caractere.

CHRISIS.

Eh quoy! s'il le profane, est-ce à moy de m'en taire?

AGNONIDE.

Oüy, l'on doit ces égards au sacré nom du Roy,

CHRISIS.

Ce nom dans un tyran n'est plus sacré pour moy,

AGNONIDE.

Appelez-vous tyran un prince legitime?

CHRISIS.

J'appelle un Roy tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quel crime, Madame, a commis Cassander?

CHRISIS.

Celuy qui le soutient peut-il les demander?

AGNONIDE.

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire,
 Vous flatez-vous encor que Phocion respire?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le preserver.

AGNONIDE,

TRAGÉDIE.

145

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu , leur bras l'a pu sauver ,
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs mira-
cles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obstacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bien-tôt qui de nous s'est trom-
pé.

CHRISIS.

Helas ! je cede au coup dont mon cœur est frappé.
Ma fierté ne peut plus soutenir la pensée
Du parricide affreux dont je suis menacée.
Poursuy , tyran , poursuy tes barbares desirs ,
De l'excès de nos maux fais tes plus doux plaisirs ;
Je voy quelle raison t'intéresse à deffendre ,
Contre tout l'Univers , l'assassin d'Alexandre :
Les jours de Phocion détruisoient tes projets ,
Ils vont être le prix de ta servile paix.
Peut-être à mes soupirs le Ciel encor propice ,
Malgré tes soins cruels confondra l'injustice ;
S'il me refuse enfin le secours de son bras ,
Le secours des Mortels ne me manquera pas :
Je ne m'explique point , mais si mon Pere expire ;
Il ne mourra pas seul , & j'ose te predire
Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son sort ,
Peut-être autant que moy tu pleureras sa mort ;
Adieu.





SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Que me dit-elle, & quelle est son attente?
 Mais non, je ne crains point la menace impuis-
 sante,
 Et la foudre aujourd'huy dût-elle m'accabler,
 Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
 Il est temps de cueuillir l'heureux fruit de mes pei-
 nes;
 Accablons, cher Clitus, la liberté d'Athenes,
 Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
 Faisons-nous dans ces murs un trône & des sujets,
 Et renversant les loix de cette Republique,
 Rappelions la splendeur des premiers Rois d'At-
 tique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous...

AGNONIDE.

J'ay tout examiné.
 Je sçay que mon projet peut être condamné;
 Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
 Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse,
 Qui n'osant s'occuper de soins ambitieux,
 Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux;
 Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes desseins subli-
 mes,
 Leur donneront les noms qu'on donne aux plus
 grands crimes:

TRAGÉDIE. 142

Mais aussi, que diront ceux dont la noble ardeur
 Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur ;
 Qui loin de contracter de basse servitude,
 Du soin de commander font toute leur étude,
 Et ne pouvant souffrir de maître ny d'égal,
 Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal ?
 Ces superbes mortels me prenant pour exemple,
 Dans le fond de leur cœur m'éleveront un temple,
 Et soit que le destin me favorise ou non,
 Parmi les noms fameux ils compteront mon nom.
 Je t'avouéray pourtant, quelque espoir qui m'ani-

me,
 Que j'eus quelque terreur en commençant le cri-

me ;
 D'un violent remords mon cœur fut combattu,
 Lors que de Phocion j'attaquay la vertu :
 Mais voulant sur mon front placer le Diadème,
 Il falloit ou le perdre, ou me perdre moy-même
 Pour m'éloigner du rang que je me suis promis,
 Je le crains plus luy seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins, dont le nombre l'accable,
 Un seul homme, Seigneur, est-il si redoutable ?
 Et se peut-il enfin

AGNONIDE.

Eh ! ne conçois-tu pas
 Qu'un homme tel que luy fait le sort des états ?
 Quoy que mille raisons à sa perte m'attachent,
 Je luy dois un aveu que ses vertus m'arrachent :
 C'est un de ces mortels que le Ciel quelquefois
 Fait naître pour deffendre ou rétablir les Loix ;
 Un de ces cœurs choisis, de ces heureux genies,
 Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
 Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer,
 Et qu'un ennemy mesme est contraint d'admirer.

CLITUS.

Eh ! faut-il donc, Seigneur, attenter à sa vie ?

PHOCION,
AGNONIDE.

Triste effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie ?
Avec moins de vertus Phocion sans secours,
Tranquille dans ces murs eût vû couler ses jours,
Et passé sans peril les plus longues années
Qu'à son obscur destin la Parque auroit données.
Mais loin de rapeller les pressantes raisons
Qui le font immoler à mes justes soupçons,
Etouffons les remords que me cause sa perte,
En songeant quelle gloire à mon fils est offerte :
Car, Clitus, c'est pour luy cent fois plus que pour
moy,

Que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loy :
C'est l'amour de ce fils digne d'une couronne,
Qui r'assure mon cœur quand le crime l'étonne,
Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des hommes & des Dieux.

CLITUS.

Mais, Seigneur, votre fils par sa fuite imprévuë . . .

AGNONIDE.

Ah ! ne m'en parle plus, ce souvenir me tue ;
Finiſſons un discours qui me glace d'effroy :
J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moy ;
Il a surpris Licas, il m'a surpris moy-même,
Et le sort secondant son fatal stratagème,
Je n'ay pû découvrir le chemin qu'il a pris,
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris :
Mais mon cœur affligé reprend quelque esperance,
L'ingrat ne peut long-temps tromper la diligence
Des fidelles amis qui vont de Cour en Cour
Le chercher, l'avertir, & presser son retour.
Allons donc pour luy seul consommer mon ouvrage,
Des cœurs que j'ay gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort
Par l'espoir du salaire, ou la peur de la mort,
Et m'instruire sur tout, si, selon mon envie,
Daps Pellé Phocion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.



APPROCHE, vien Clitus, mes chagrins
sont passez,

Je voy mes vœux secrets par le Ciel
exaueez;

Dieux ! avec quels transports mon
cœur s'ouvre à la joye !

CLITUS.

Eh, quel est le bonheur que le Ciel vous envoie ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah ! se peut-il...

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encore, on n'a pû m'en instruire ;

Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu

Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu :

Mais mon fils vit enfin, & bien-tôt sa presence.

Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperance,
 Vous me l'avez sauvé, grands Dieux, c'en est assez.
 Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

(N lit)

*Ne me regardez point comme un enfant rebelle,
 Seigneur, un soin pressant loin d'Athenes m'apelle,
 La gloire l'autorise; excusez un dessein,
 Que l'Univers entier voudroit combattre en vain:
 Si contre moy ma fuite arme votre colere,
 Bien-tôt par mon retour j'iray vous satisfaire,
 Et chercher, sans vouloir forcer vos sentimens,
 La peine de mon crime, ou vos embrassemens.*

(Il continuë)

Tu vois par son respect, tu vois par sa promesse,
 Que son empressement répond à ma tendresse:
 Cependant croiras-tu qu'en ce même moment
 Je rends graces aux Dieux de son éloignement?
 Autant que son depart m'a fait sentir d'allarmes,
 Autant son prompt retour peut me coûter de lar-
 mes;

N'en doute point, je crains qu'un destin malheu-
 reux

Ne le ramene icy plutôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus, dans le dessein que mon cœur se propose,
 Prés d'opprimer l'Attique, & de donner des loix
 A des peuples nourris dans la haine des Rois;
 Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
 Il faudra l'assurer par plus d'une victime,
 Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
 Contre les ennemis de mon autorité;
 Proscrire, sans égard ny de vertu ny d'âge,
 Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage.

TRAGÉDIE. 151

Dont le bras à toute heure armé pour me punir ,
 Si je ne les perdois , pourroit me prévenir :
 Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
 Dans ces proscriptions , ces combats, ces allarmes ,
 Mon fils pourroit tomber , & je perdrois en luy
 Le bonheur de mes jours, mon espoir , mon appuy.
 Je ne veux point enfin que le sceptre d'Athenes
 Le rende comme moy l'objet de tant de haines :
 Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner ;
 A ce fils innocent je les dois épargner ,
 Et le faire passer dans ses mains vertueuses ,
 Tel que jadis , sortant de ses courses fameuses ;
 L'invincible Thesée arrivé dans ces lieux ,
 Le reçut de son Pere à la face des Dieux.

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos soins & vos tendresses.
 Mais Cassander , Seigneur , tiendra-t'il ses pro-
 messes ?

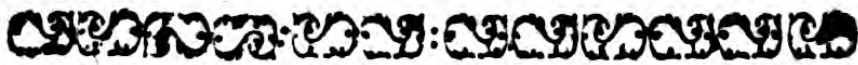
Estes-vous assuré d'obtenir son secours ?
 Enfin de Phocion tranchera-t'il les jours ?
 Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non , son appuy m'est sûr , & ma victime est prête.
 Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis ,
 A d'autres deffenseurs mon destin est remis.
 Demetrius , Cratere , Antigonus , Eumene ,
 Hazarderont pour moy leur grandeur souveraine ;
 Constans à soutenir mes droits & mon dessein ,
 Ils paroîtront bien-tôt les armes à la main ,
 Et porteront icy cette sanglante guerre ,
 Dont leur bras fait rongir la moitié de la terre.
 Pour Phocion , ses jours ne scauroient m'échaper ;
 Si Cassander l'épargne , & craint de le fraper ,
 J'espere que le peuple armé contre sa vie ,
 Viendra me demander qu'elle luy soit ravie.
 J'excite contre luy ses fureurs chaque jour ,
 Je luy rendray fatal l'instant de son retour.

G iij

Pour aigrir contre luy ce peuple impitoyable ,
 Je le fais souvenir de ce jour déplorable
 Où Nicanor fut prest de nous assujettir ,
 Tandis que Phocion , loin de nous avertir ,
 Condamnant nos soupçons contre ce temeraire ,
 De ses trompeurs sermens vantoit la foy sincere ,
 Et luy donnant le temps d'avancer ses projets ,
 Craignoit en l'attaquant de violer la paix.
 Voila par quels chemins je prepare sa perte ;
 Et si j'en puis saisir l'occasion offerte ,
 Quel comble à mon bonheur de le voir expirer
 Dans cette mesme place , où prompt à l'honorer ,
 Nos Citoyens jadis par des cris de victoire ,
 Celebroient à l'envi ses vertus & sa gloire !
 Mais sa fille paroît. Je crains de luy parler ,
 De nouveaux déplaisirs je n'ose l'accabler :
 Laissons-la de ses maux acuser la Fortune ;
 Sortons , & prevenons une plainte importune.



SCENE II.

CHRISIS , DIONE.

CHRISIS.

ARrêtez. Il me fuit , & ne m'écoute pas ,
 Je ne sçay quel dessein precipite ses pas.
 Quel trouble me saisit ? que faut-il que je pense
 De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
 Juste Ciel ! de mon Pere a-t'il appris le sort ,
 Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
 Dione , c'en est fait , leur rage est assouvie.

DIONE.

Non , Madame , l'amour vous répond de sa vie ,
 Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus

Du départ , des sermens du jeune Alcinoüs ?
Sa valeur vous promet un succès moins contraire.

CHRISIS.

Ah Dieux ! sur quelle foy me dis-tu que j'espere ?
Alcinoüs peut-il en de barbares lieux
S'opposer aux desseins d'un Roy victorieux ?
Et renverser les loix de son pouvoir suprême ,
Qu'en hazardant ses jours, & se perdant luy-même ?
Helas ! il a pery sans sauver Phocion ;
Et pour redoublement à mon affliction ,
Athenes par leur mort est à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conservée.

DIONE.

Mais songez

CHRISIS.

Mon destin ne peut être adoucy.

DIONE.

Alcinoüs . . .

CHRISIS.

Eh bien ?

DIONE.

Madame , le voicy.



SCÈNE III.

ALCINOÛS , CHRISIS , DIONE.

CHRISIS.

DE quel étonnement , grands Dieux , suis-je
frapée ?
Est-ce vous que je vois , ne suis-je point trompée ?
Ah , Seigneur , dissipez le trouble de mon cœur ,
Venez-vous augmenter ou finir mon malheur ?

Découvrez-moy mon sort , reverray-je mon Pere ?

A-t'il d'un Roy barbare évité la colere ?

Puis-je enfin me flater de son heureux retour ?

ALCINOUS.

Madame , en doutez-vous , puis que je vois le jour ?

Croyez-vous que soigneux de garantir ma tête ,

J'auray vû sur luy seul éclater la tempête ,

Et son sang à mes yeux lâchement répandu ,

Sans que parmy ses flots le mien fût confondu ?

Non , Madame ; jaloux de deffendre sa vie ,

Sa perte de la mienne auroit esté suivie ,

Et du moins vous contant son déplorable sort ,

On vous auroit conté l'histoire de ma mort.

Mais grace à sa vertu , grace aux Dieux tutelaires ,

Mes soins pour le sauver n'étoient pas nécessaires ,

Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux

Vangé des noirs desseins de tous ses envieux.

CHRISIS.

Ce changement soudain , cette joye impreveuë

Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë ,

Et ma foible raison , mes esprits languissans

Ne sçaperoient résister au plaisir que je sens.

Quoy , vos soins genereux n'ont point trouvé d'ob-
stacle ?

Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle

Mon Pere m'est rendu , qui me l'a conservé ?

ALCINOUS.

Je vous l'ay déjà dit ; sa vertu l'a sauvé.

Sa fierté , sa sagesse & l'éclat de sa vie

Ont desarmé le bras qu'avoit armé l'envie ;

Vous devez à luy-même un si parfait Heros ;

Et luy seul s'est donné la vie & le repos.

O Ciel ! que ne peut point sur le cœur le moins
juste

L'intrepide regard , & la presence auguste

D'un mortel dont les jours ménagez par les Dieux ,

Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux !

Madame , Cassander enflamé de colere ,
 Au milieu de sa cour fit traîner votre Pere.
 Le supplice étoit prest. De barbares Soldats
 Attendoient le signal marqué pour son trépas.
 Devant ce Tribunal Phocion se presente ,
 Et loin de faire entendre une voix suppliante ,
 Tel que dans les perils se montrent les Heros ;
 A ce Prince superbe il adresse ces mots :
 Cassander , je ne sçay quelle fureur t'anime ,
 Par quel droit pretens-tu me choisir pour victime ?
 Mon pays par mes soins s'est long-temps défendu ,
 J'ay reculé sa chute autant que je l'ay dû ;
 Loin de me repentir de ce fameux ouvrage ,
 Que n'ay-je pour sa gloire encor fait davantage !
 Que n'ay-je pû ranger la Grece sous ses loix ,
 Et détruire l'orgueil & l'Empire des Rois !
 Voilà mes sentimens , je ne veux point les taire ,
 Et ne m'attache point à calmer ta colere.
 Verse pour me punir , si je t'ose offenser ,
 Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer :
 Mais songe pour le moins, quand tu vas le répandre ;
 Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre ;
 Que ce Roy , qui du monde a conquis la moitié ,
 Après m'avoir connu , m'offrit son amitié ,
 Et m'en fit confirmer les premiers témoignages
 Par d'honorables soins & de precieux gages ;
 Je ne te dis plus rien ; frappe , perce ce cœur
 Rempli pour ses devoirs de la plus vive ardeur ;
 Et donne à l'Univers , par ce noir sacrifice ,
 Un exemple éclatant d'horreur & d'injustice ,
 Tandis que par les miens trahi , persecuté ,
 J'en donne un de constance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! O merveilleux courage !

ALCINOUS.

Cassander étonné d'entendre ce langage ,
 De mouvemens divers en secret combattu ,

G vj

Est forcé malgré luy d'admirer sa vertu :
 Va , luy dit-il , reçois le jour que je te laisse ,
 Sois toujours l'ornement & l'honneur de la Grece :
 Plus pénétré d'estime encor que de pitié ,
 Je me fais un bonheur d'avoir ton amitié ,
 Ne la refuse pas , c'est un Roy qui te prie ;
 Et libre , va revoir & servir ta patrie .

CHRISIS.

Ainsi de mes ennuis le cours est terminé.

ALCINOUS.

Et moy plus que jamais à souffrir condamné :
 Je fremis des malheurs que le sort me presente ;
 Votre infortune cesse , & la mienne s'augmente :
 Trop digne d'exciter votre compassion ,
 Je suis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous , Seigneur ? quel malheur peut troubler votre
 vie ?

ALCINOUS.

Helas , Madame , hélas ! faut-il que je le die ?
 Cet aveu dangereux loin de me soulager ,
 Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger.
 Toutefois , dût ma peine en devenir plus rude ,
 Elle me plaira mieux que mon incertitude !
 Mais , quoy ! près d'expliquer le malheur de mon
 sort ,

Mon courage abatu succombe à cet effort ;
 Je commence un discours , qu'après je desavouë ,
 Et ma langue interdite à regret se dénouë.
 C'est vous en dire assez : mes esprits éperdus ,
 Mes regards incertains , mes soupirs confondus ;
 Ce long saisissement , ma surprise soudaine ,
 Cette source de pleurs que je retiens à peine ,
 Et la crainte sur-tout d'aigrir votre courroux ;
 Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah , Seigneur !

TRAGÉDIE.
ALCINOUS.

157

Cet aveu ne doit point vous surprendre,
Madame, & dès long-temps vous deviez vous attendre

A voir un jour enfin éclater cette ardeur,
Que jusqu'à ce moment j'ay caché dans mon cœur,
Mais que déjà cent fois vous auriez dû connoître,
Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux font naître.

J'ay vû le premier jour, sans vouloir me flatter,
Quelles difficultez j'avois à surmonter :

Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles ;
L'amour en ma faveur me promet des miracles :

Si je ne trouve pas, par un dernier malheur,
L'obstacle le plus grand au fond de votre cœur.

Sur-tout je ne veux point que la reconnoissance
Vous force malgré vous à quelque complaisance ;

Si ma flâme vous gêne, ou ne vous touche pas,
Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas :

J'ay servi Phocion par égard pour luy-même,
Et ne l'ay point servi parce que je vous aime ;

Ce seroit me traiter avec indignité

Qu'imputer à l'amour ma générosité.

J'aimay de Phocion la vertu consommée ;

Dans un autre que luy je l'aurois-estimée,

Et pour un inconnu lâchement opprimé,

Avec la même ardeur mon bras se fût armé.

Vous ne me devez rien ; n'écoutez donc, Madame,

Que les seuls mouvemens que vous dicte votre
ame ;

Parlez, parlez sans crainte, & ne voyez en moy

Que mon cœur, mon respect, mon amour, & ma
foy.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

PHOCION,
CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre ;
Quel seroit mon bonheur si vous pouviez me
plaindre !

Montrez-moy par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

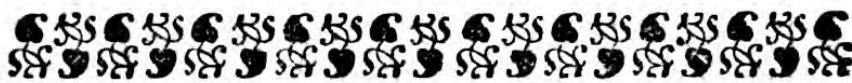
Pour chercher Phocion je fors de ce Palais ,
Je suy les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoy ! vous me laissez sans me vouloir rien dire ?
Vous refusez un mot à mon empressement ?

CHRISIS.

Devez vous demander d'autre éclaircissement ?
Voyez-vous dans mes yeux ny mépris ny colere ?
Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
Que ce triste soupir qui vient de m'échaper ;
Et le cœur d'un Amant s'y devoit-il tromper ?



SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS,
DIONE.

LICAS.

Madame , Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raison , devoir , amour , precipitez mes pas.
Adieu , Seigneur.

ALCINOUS,

Je vais

CHRISIS.

Non, ne me suivez pas.

Demeurez.

ALCINOUS.

J'obeis après votre défense ;

Mais que je vay souffrir de mon obeïssance !



SCÈNE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

Que vois-je ? quel adieu ? quel discours ? ah !
Seigneur !

Vos regards, vos transports ont trahi votre cœur ;
Vous aimez. Juste Ciel ! que dira votre Pere ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! luy voudras-tu reveler ce mystere ?
Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoy, mon cher Licas,
Pourrois-tu me trahir ?

LICAS.

Non, ne le craignez pas.

Dans les soins que de moi demandoit votre enfance,
Vous avez trop souvent senti ma complaisance,
Et c'est encor l'effet de la mesme amitié,
Qui m'inspire pour vous une juste pitié :
Mais prevoyez, Seigneur, quelle suite funeste
Votre amour

ALCINOUS.

C'est assez, épargnez-moy le reste ;
Dans cet heureux instant je ne veux rien prévoir
Qui puisse traverser ma joye & mon espoir,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, DIONE.

PHOCION.



Nfin nous sommes seuls. Embrassez-
moy, ma fille,

Le Ciel me fait revoir ces murs & ma
famille,

Seuls objets où mon cœur porta tou-
jours ses vœux,

Et que malgré mes soins le sort rend malheureux,

Je ne le cele point; à cette chere vue,

D'un transport si charmant mon ame s'est émue,

Qu'il a pû balancer pendant quelques momens

De mes profonds ennuis les cruels mouvemens.

Pour vous, ce tendre amour & ce respect sincere

Que vous avez toujours senti pour votre Pere,

Vous ont fait, je le sçay, partager mes malheurs;

Nos barbares tyrans ont jouï de vos pleurs,

Contre eux votre douleur n'avoit point d'autres ar-

mes.

CHRISIS.

Pourquoy rappelez-vous ces mortelles allarmes?

N'y songeons plus, Seigneur; vous vivez, je vous

voÿ,

Quelle gloire pour vous , & quel plaisir pour moy ,
De p'voir embrasser un Pere que j'adore !
Juste Ciel ! qu'il m'est doux de vous revoir encore ,
Tranquille , & respecté chez les Atheniens !

PHOCION.

Ah ! que tu connois mal quels sont nos Citoyens !
Des Peuples inconstans l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune ;
Et tel qu'ils adoroient dans la prosperité ,
Devient leur ennemy par son adversité :
Ils avancent sa perte , injuste ou legitime ,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime.
Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits ,
Quand suivi de captifs gemissans sous nos chaînes ,
Triomphant , j'approchois des sacrez murs d'A-
thenes ;

Et je voy qu'aujourd'huy ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux ;
Et d'un Tyran barbare aimant les injustices ,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes services.

CHRISIS.

Eh ! laissez le , Seigneur , ce Peuple criminel ,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permettez plus la moindre inquietude
Pour des cœurs sans justice , & pleins d'ingratitude ,
A leur propre conduite abandonnez leur sort ;
Et bien-tôt l'infortune , ou les fers , ou la mort
Vangeront vos bontez trop mal recompensées :
Portez , portez ailleurs vos vœux & vos pensées ,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens ,
Inspirez à son cœur vos nobles sentimens ;
Que vos soins desormais soient pour votre famille ,
Que vivant avec vous . .

PHOCION.

Que dites-vous , ma fille ?
Nos soins les plus pressans , notre premier amour ;

Sont dûs aux lieux sacrez où nous venons au jour.
 Athenes plus que tout m'est précieuse & chere,
 J'en étois citoyen avant que d'être pere,
 Son salut me tient lieu de tous les autres biens,
 Et vos droits sur mon cœur sont moins forts que les
 siens :

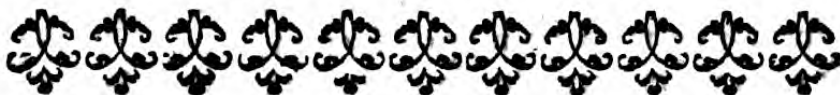
Mais puis que de ma foy l'ingrate se défie,
 Et méprise ces soins que je luy sacrifie,
 Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
 Au penchant naturel qui m'entraîne vers vous.
 Ouy, ma fille, mes vœux & mon bonheur suprême

se bornent à jouir de vous & de moy-même ;
 Votre vertu me charme, approchez. Justes Dieux,
 Conservez chèrement ce tresor précieux,
 Et jusques à l'instant qui doit finir ma vie,
 Sauvez notre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah, quel bonheur, grands Dieux ! que mon sort est
 charmant !

Mais Ciel ! Cleon vous cherche avec empressement.



SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON,
 DIONE.

CLEON.

J'E n'ay pû découvrir les desseins d'Agnonide,
 Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame per-
 fide ;
 Il assemble avec soin les Chefs & les soldats,

T R A G E D I E. 163

Tout le Peuple en tumulte accompagne ses pas ;
 Il triomphe , & j'ay vû briller sur son visage
 Du plaisir de son cœur l'assuré témoignage :
 Ses funestes apprests peuvent vous menacer.

P H O C I O N.

Ce seroit trop , Cleon , je ne le puis penser :
 Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie ,
 Est-ce un malheur pour moy qu'elle me soit ravie ?
 Et dois-je par la fuite en prolonger le cours ?
 Non , grands Dieux ! pour le peu qu'il me reste de
 jours ,
 Je ne veux point survivre à la chute d'Athenes ,
 Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

C H R I S I S.

Quel étrange dessein , Seigneur , quittez ces lieux ,
 Eloignez-vous.

P H O C I O N.

Cachez cette crainte à mes yeux ,
 Ma fille ; cet avis devoit moins vous surprendre :
 Quel que soit mon destin , je dois icy l'attendre.

C H R I S I S.

Rendez-vous à mes soins , songez à vous , Seigneur.
 Quoy , mes pleurs ne sçauroient émouvoir votre
 cœur ?

P H O C I O N.

Non ; & ces lâches pleurs font honte à ma famille ;
 Mes yeux n'osent en vous reconnoitre ma fille ,
 J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
 Contraire à mon devoir , ou funeste à l'Etat ,
 Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire ,
 Vous devriez pleurer la perte de ma gloire ,
 Et voir avec douleur votre Pere privé
 D'un honneur si long-tems par son sang conservé ;
 Mais puis que , grace au Ciel , la plus injuste envie
 Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie ,

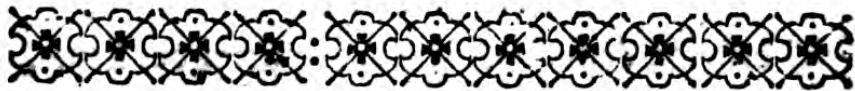
Ne pleurez point pour moy , pleurez d'autres mal-
heurs

Plus cruels que mon sort , plus dignes de vos pleurs ;
Pleurez la liberté , sur-tout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je suis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaisirs , je l'avoûray , Seigneur ,
Vos genereux discours flatent encor mon cœur.
J'admire la vertu que vous faites paroître ,
Et je rends grace aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait
naître

D'un Heros dont la gloire est égale à la leur ,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.



SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS,
CLEON , DIONE.

ALCINOUS.

Seigneur , ma raison cede au coup qu'on vous
prepare ,
Je fremis au seul bruit d'un projet si barbare :
Le peuple à haute voix demande votre mort.

CHRISIS.

Juste Ciel !

ALCINOUS.

Prevenez leur criminel effort ;
A leurs perfides coups dérobez votre teste ;
Fuyez , Seigneur , fuyez , évitez la tempeste ;
Vous me voyez icy prest à guider vos pas ,
Je viens pour vous offrir le secours de mon bras :

TRAGÉDIE.

145

Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie
De vous rendre à mes vœux, d'affurer votre vie,
Mais ne differez point. Secondez mes transports,
Seigneur : si vous joignez vos soins à mes efforts,
J'ose attester des Dieux la majesté suprême,
Qu'Athènes, que la Grece, & Cassander luy-même,
Contre vos jours sacrez conspireroient en vain ;
Je jure...

PHOCION.

Je conçois quel est votre dessein ;
Je sçay, pour dérober ma teste à cet orage,
A combien de perils l'amitié vous engage,
Je le juge aisément par tous vos soins passez ;
Mais il n'en est plus temps, Seigneur, c'en est assez.

ALCINOÛS.

Ah ! que me dites-vous ? quelle funeste envie
Vous fait abandonner le soin de votre vie ?
Suivez-moy...

PHOCION.

Modérez cette bouillante ardeur,
Et du moins un moment écoutez-moy, Seigneur.
Ne vous opposez point au peuple qui m'opprime,
Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
Abandonnez ma vie, il veut me la ravir,
Et conservez la vôtre encor pour le servir.
Vous estes dans un âge où par d'heureuses peines
Vous pouvez rétablir la puissance d'Athènes ;
C'est-là l'unique gloire où vous devez penser,
C'est-là que vos vertus se doivent exercer.
Pour moy, qui gemissant sous le poids des années,
Ne dois plus esperer de belles destinées ;
Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me sens plus de bras pour les exécuter ;
Loin d'aller à genoux mandier des aziles,
Je méprise mes jours, puis qu'ils sont inutiles.

ALCINOÛS.

O Ciel !

Je voy Clitus , & je n'ignore pas
 Quel funeste dessein conduit icy ses pas.



SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS,
 CLITUS, DIONE, Gardes.

CLITUS.

S Eigneur , je suis chargé d'un ordre . . .

A L C I N O U S .

Temeraire . . .

PHOCION.

Arrestez. Où vous porte .une aveugle colere ?

A L C I N O U S

Laissez-moy . . .

PHOCION.

L'immoler ce seroit me trahir ,
 Aux decrets de l'Etat j'ay juré d'obeïr ;
 Je me suis fait toujours de cette obeïssance
 Un austere devoir , dont rien ne me dispense ;
 J'en ay prescrit au Peuple une severe loy :
 Pourrois-je , sans rougir , la violer pour moy ?
 Je n'examine point , au moment qu'on m'accable ,
 Si je suis en effet innocent ou coupable ,
 Si celuy qui m'opprime observe l'équité ,
 Je songe seulement à son autorité :
 Puis qu'il la tient du Peuple , elle est juste & suprême ,
 Je la respecte en luy comme dans Solon même ;

J'obeis sans murmure , & s'il faut me vanger ,
Je ne voy que les Dieux qui s'en doivent charger.

CHRISIS.

Ah Ciel!

PHOCION.

Ne craignez rien , je vous suivray sans peine,
Clitus ; j'assouvray la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort.
Seigneur , ne tentez plus de criminel effort
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune ;

D'Athenes , s'il se peut , relevez la fortune ;
Versez tout votre sang pour maintenir ses droits ,
Et pour la garantir de l'empire des Rois.
Vous , ma fille , armez-vous d'un genereux courage ,

Laissez par vos vertus le sort qui nous outrage :
Si je meurs aujourd'huy , n'accusez point les Dieux ,
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ,
De vos tristes foyers faites votre retraite ,
Ne montrez de ma mort qu'une douleur discrete ,
Rappelez les conseils que je vous ay donnez ,
Et voyez les malheurs qui vous sont destinez
Du mesme œil dont je vois ceux où le Ciel me livre ;

Sur-tout , si vous m'aimez , gardez-vous de me suivre.

Adieu.





SCENE V.

CHRISIS , ALCINOUS , DIONE.

ALCINOUS.

Quel cœur , grands Dieux , dans cette ex-
 mité
 Porta jamais si loin son intrepidité ?
 Je l'envie & le plains ; je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moy , Seigneur , & moy je ne puis vous rien dire,
 Vous sçavez mes malheurs , vous les connoissez
 tous ,

Et je dois seulement embrasser vos genoux.

ALCINOUS.

Ah , Madame !

CHRISIS.

Seigneur , soulagez ma misere ;
 Je meurs , j'ay tout perdu quand j'ay perdu mon
 Pere ;

Rendez-le-moy , vous seul pouvez nous secourir.

ALCINOUS.

Pour vous le rendre , hélas ! ne faut-il que mourir ?

J'y voleray , Madame , & vous serez servie.

J'exige seulement pour le prix de ma vie ,

Que votre cœur separe en ces momens affreux ,

D'un pere criminel un fils trop malheureux ,

Et qu'au moins si je meurs où mon amour m'entraî-
 traîne ,

Mourant je ne sois point l'objet de votre haine.

CHRISIS.

Que me demandez-vous ? Allez , Seigneur , allez ,
 Mss

7
TRAGÉDIE. 169

Mes yeux par mes malheurs ne sont point aveuglez,
Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine, & l'autre mon estime.

ALCINOUS.

Après un tel aveu, trop content de mon sort,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort ;
Je vay trouver mon Pere, & pour toucher son ame,
Luy peindre avec transport tout l'excès de ma flâ-
me ;

Madame, j'aime trop pour ne pas triompher
De l'injuste courroux que je veux étouffer.
Je suis cher à mon Pere ; & mon respect, mes larmes
De ses cruelles mains feront tomber les armes :
Ou contre sa fureur par l'amour affermi,
Ne le regardant plus qu'en mortel ennemi,
Mon cœur desesperé trouvera tout facile ;
Phocion par mes soins sera libre & tranquile ;
Mon bras le sauvera du Peuple & de ses Loix,
Ou je vous dis adieu pour la dernière fois.

Fin du Troisième Acte.



ACTE I.V.

SCENE PREMIERE

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.



'Ay peine , je l'avoue , à te croire
sincere ;

Mes vœux sont traversez par un fils
temeraire ?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur; enflâmé de courroux,
Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut être la cause ?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ?
Mais pourquoy l'accuser ? un penchant genereux
Le pressoit de servir Phocion malheureux ;
Il ignore le prix que sa mort luy destine ,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruine
De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver ,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever.
Ah ! quand je l'instruiray de la gloire immortelle ;
Des suprêmes honneurs où sa perte l'appelle ,
Je le verray superbe , & plus ardent que moy ,
Devorer la Couronne , & l'heureux sort d'un Roy ;
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile ,

TRAGÉDIE. 171

Pour jouir avec moy d'un crime plus utile :
Quoy qu'il en soit enfin , je répons de mon fils.

CLITUS.

C'en est donc fait ; Vos soins vont recevoir leur
prix.

AGNONIDE.

Je n'en sçaurois douter , mon triomphe s'avance ,
Le succès de mes vœux passe mon espérance ;
Tout le peuple assemblé condamnant Phocion ,
Vient d'ouvrir la barriere à mon ambition ;
Voicy le jour fatal de ce grand sacrifice ,
Je dois luy prononcer l'Arrest de son supplice ;
Va , ma garde t'attend pour le conduire icy.



SCENE II.

AGNONIDE *seul.*

Jusques à ce moment mes soins ont réussi.
Fortune , à mes desseins sois encor favorable :
Ton retour ordinaire , & presque inévitable ,
Par moy-même , à mon tour , doit-il être éprouvé ?
Et si près du succès l'aurois-tu réservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence ,
Attens à me montrer ta fatale inconstance ,
Que ce peuple superbe ayant reçu mes loix ,
Puisse placer mon nom parmi ceux de ses Rois ,
Et qu'au moins un seul jour joiüissant de ma gloire ;
Par ce titre éclatant j'assure ma memoire.
Mais Phocion paroît ; declarons-luy son sort ,
Commençons , il est temps , mon bonheur par sa
mort.

Sortez donc de mon cœur , devoir , pitié , tendresse.

H ij

Je ne vous connois plus que pour une foiblesse ,
 Je renonce aux conseils que vous pouvez donner ,
 Et je me livre à ceux qui me vont couronner.



SCENE III.

MAGNONIDE , PHOCION , CLITUS ,
 GARDÉS.

PHOCION.

Arbitres de mon sort , Dieux ! que votre puis-
 sance

Avec facilité confond notre prudence !

Qui l'eût crû qu'on verroit par un fatal retour

Phocion dans ces lieux accusé quelque jour ;

Trainé honteusement par un peuple perfide ,

Et pour comble d'horreur , jugé par Agnonide ?

AGNONIDE.

Ce mépris offensant , ces transports de courroux ,

Démentent le grand nom d'un homme tel que vous ;

Mais loin de prolonger un discours inutile ,

Songez que désormais vous n'avez plus d'azile :

Que je viens en ces lieux maître de votre sort...

PHOCION.

C'en est donc fait ; ce jour est celui de ma mort :

Car ne presume pas qu'une telle menace ,

Que ta fureur , me porte à te demander grace ,

Ma vertu rougiroit de ces indignes soins ,

Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour té-
 moins.

Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie ;

Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie ,

J'attens , ferme & constant à remplir mon destin ,

Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin :
 Mais pour me dérober au peril qui me presse,
 Je ne sçauois descendre à la moindre foiblesse ;
 Un homme tel que moy , loin de s'humilier ,
 Conte ce qu'il a fait pour se justifier.
 Ose toy-même icy rappeler mon histoire ,
 Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
 Chaque instant est marqué par un exploit fameux ,
 Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement
 honteux ?

Est-ce à moy de conter la gloire de ma vie ?
 D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie ?
 J'en rougis : Je suis prest à me desavoier ;
 Prononce , j'aime mieux mourir que me louer.

AGNONIDE.

Et ne comptez-vous point parmi vos faits augustes,
 Pour un traître Ennemi vos foiblesse injustes ?
 Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
 Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
 Que dis-je ? sous le joug Athenes opprimée
 Serviroit de retraite à sa barbare armée ,
 Si malgré vos avis le Peuple furieux
 Ne l'eût surpris , défait , & chassé de ces lieux.

PHOCION.

Il est vray ; prevenu de la plus forte estime ,
 Je n'ay pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ;
 Mais punit-on jamais avec severité
 L'excès de confiance & de fidelité ?
 Cet ennemi funeste a senti ma colere.
 Quand je l'ay défendu, je le croyois sincere :
 Trompé par ses sermens , & garant de sa foy ,
 Je voulois que le Peuple en jugeât comme moy ,
 Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes ,
 Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eût applaudy si son noir attentat
 N'eût menacé que vous , & non pas tout l'Etat :

Mais puisque vos conseils & votre negligence
Laissoient nos murs , nos biens , & nos jours sans
deffence ,

Le peuple justement irrité contre vous ,
Aux plus sanglans effets a porté son courroux.
Ses tributs ont réglé ce que je vous annonce ,
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce ;
On veut que de vos jours le cours soit terminé
Par le honteux supplice aux traîtres destiné ,
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuse à votre cendre un tombeau dans l'Attique ;
Cette terre ne peut le garder dans son sein.

PHOCION.

Dieux ! avez-vous permis cet horrible dessein ?
Que dira l'Univers instruit de ma fortune ?
Livré , quoy qu'innocent , à la haine commune ,
Je meurs , & mon païs sauvé par mes exploits ,
Pour qui l'on vit mon sang répandu tant de fois ,
Refuse après ma mort de recevoir ma cendre !
Enfin , par une loy qu'on ne pourra comprendre ,
Il faut , loin des honneurs que je m'étois promis ,
Que je cherche un tombeau parmi mes ennemis !



SCENE IV.

AGNONIDE *seul.*

J E ne le cele point ; quand ma haine l'accable ;
J'admire malgré moy ce cœur inébranlable ,

Qui toujours préparé contre les coups du sort ,
 Me fait presque envier la gloire de sa mort :
 Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence ,
 Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offense ;
 Et c'est enfin pour luy le plus grand des forfaits ,
 D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.



S C E N E V.

AGNONIDE, ALCINOÛS.

ALCINOÛS.

AH, Seigneur ! qu'a-t'on fait, qu'ose-t-on en-
 treprendre ?

Phocion dans les fers ! quel sort doit-il attendre ?

Quoy, Cassander en vain a respecté ses jours,

Puis qu'un peuple barbare en veut trancher le
 cours ?

Et vous-même, Seigneur, précipitez sa chute ?

AGNONIDE.

J'accable un malheureux que le Ciel persecute.

ALCINOÛS.

Ah ! loin de l'accabler, protégez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs, que me demandes-tu ?

Apprens que c'est moy seul qui l'entraîne au sup-
 plice,

Que je joins contre luy l'audace à l'artifice ;

Mais que c'est pour toy seul, fils ingrat, qu'il pe-
 rit.

ALCINOÛS.

Pour moy, grands Dieux ! quel trouble agite mon
 esprit ?

PHOCION,
AGNONIDE.

Ouy pour toy , fils ingrat , je le repete encore :
Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
Ce tyrannique amour étouffant mon devoir ,
Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir :
Appliqué sans relâche à te soumettre Athenes ,
J'immole le seul Chef qui peut tromper mes pei-
nes ,

Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
Malheureux, est-ce toy qui dois plaindre son sort ?

ALCINOUS.

Quoy , vous avez conduit cette injuste entreprise ?
Chaque mot , chaque instant ajoute à ma surprise.
Helas ! que n'avez-vous , grands Dieux , dans mon
berceau

De mes funestes jours consumé le flambeau ,
Quand vous avez prévu qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit être suivie !

AGNONIDE.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu ?

ALCINOUS.

Je le voy bien , ce cœur ne vous est pas connu.
Helas ! y pensez-vous ? Quel funeste heritage
Pretendez-vous, Seigneur , me laisser en partage ?
Tyran de ma patrie ? est-il quelque grandeur ,
Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capable,
Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point coupable :

Sans violer des droits dans Athenes sacrez ,
Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrez ;
Du Peuple en ma faveur réunir les suffrages ,
Et mériter de luy les plus jûstes hommages :
Ou plutôt , sans changer les Loix de nos Ayeux ,
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux ,
Posséder leurs vertus si dignes de nos Temples.
Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples ,

Jaloux de ce Héros que l'on veut immoler ,
Pour mourir comme luy , je voudrois l'égalcr.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOUS.

Dans un fils peut-être il vous offence ;
Mais c'est le fruit des soins donnez à mon enfance :
J'ose vous rappeler ce respect pour les Loix ,
Que vos sages conseils m'ont prescrit autrefois ;
Et je dois reconnoître , en sauvant votre gloire ,
L'amour qui de votre ame en bannit la memoire.
Triomphez donc , Seigneur , de votre ambition ,
Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez

AGNONIDE.

Laisse-moy poursuivre mon ouvrage :
Vainement voudrois-tu me presser davantage ;
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains
Qui mettront aujourd'hui le Sceptre dans tes mains :
Du Trône à mes perils je vay t'ouvrir la route ,
Suy-la sans t'informer des crimes qu'il me coûte.

ALCINOUS.

Seigneur , abandonnez cet horrible dessein ,
Ou vous m'allez plonger un poignard dans le sein ;
Si votre cœur pour moy devenu moins severe ,
Peut encore s'ouvrir aux tendresses d'un Pere ;
Du triste Alcinoüs sçachez tous les secrets ,
Et concevez par-là , Seigneur , à quels regrets
La mort de Phocion

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre ?
Quel aveu , quels secrets

ALCINOUS.

Que je vay vous surprendre !
Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux sur vous ,
Vous m'allez accabler de tout votre courroux :
Mais duffe-je à jamais meriter votre haine

H v

PHOCION,
AGNONIDE.

Parle , c'est trop tenir mon esprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce malheureux fils ,

Un Amant enchanté des beautez de Chrifis.

AGNONIDE.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point , Seigneur , pour ma défense ,

Des Astres sur les cœurs rappeler la puissance ;

D'un ascendant secret l'effort imperieux

A tiré son pouvoir de l'éclat de ses yeux :

Dés long-temps je l'adore , & je sens que mon ame

Ne peut jusqu'au tombeau brûler d'une autre flâ-
me ;

C'est de ce tendre amour le genereux transport ,

Qui m'a de Phocion fait partager le sort ;

Et qui chez Cassander m'a pressé de le suivre ,

Resolu , s'il mourroit , de ne luy point survivre :

Les Dieux ont relevé ce Heros abatu ,

Son malheur m'a fait voir jusqu'où va sa vertu ;

Je brûlois du desir d'entrer dans sa famille ,

J'ay peint en arrivant ma tendresse à sa fille ;

J'ay crû voir dans ses yeux quelque retour pour
moy ,

Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroy :

Pour son Pere enchaîné de nouvelles allarmes

Avec plus d'abondance ont fait couler ses larmes ;

A l'excès de ses maux preste de succomber ,

J'ay vû presque à mes pieds cette Beauté tomber.

Jugez en ce moment de ma tristesse extrême.

Cet affligeant objet vous eût touché vous-même ;

Si dans ce jour fatal Phocion doit perir ,

D'un si sensible coup on la verra mourir ;

Je ne vous diray point qu'une douleur mortelle

Me fera dans l'instant expirer avec elle ,

On pourroit imputer à de vains mouvemens ;

Un discours si commun aux vulgaires Amans ;
N'en faites point d'épreuve à votre fils funeste ;
Seigneur , si pour ce fils quelque bonté vous reste ,
Ce n'est point à regner que je mets mon bonheur ,
Christis & ma vertu suffisent à mon cœur.

AGNONIDE.

Lévez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il , Seigneur , que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de mon Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plutôt. Tes soins & ton amour
M'animent encor plus à luy ravir le jour ;
Sa mort me va vanger de ta perfide flâme ,
Un fils qui me trahit ne peut rien sur mon ame ;
Cesse donc de tenter des efforts superflus.

Va.

ALCINOUS.

Mon Pere

AGNONIDE.

Obeïs , je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moy j'oseray tout , puisqu'on me desespere.
Mais non , je garde encor du respect pour mon
Pere ;

Il cesse de m'aimer , & je voy que son cœur
Sans trouble & sans combat acheve mon malheur ;
Mais ce jour finira mon sort & mon suplice ;
Et puisque Phocion meurt par votre injustice ,
Dans mon sang innocent vous me verrez laver
La honte que je souffre à ne le point sauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne sont plus précieux à ton Pere ;
Mais tu caches en vain ta fureur temeraire :
Au travers du respect que tu veux affecter ,
Je voy ta perfidie & ta haine éclater.
Mais de tes vains projets je previeudray la suite

H vj

Et je ſçay le moyen de regler ta conduite.
 Hola, Gardes à moy. Répondez-m'en, Licas,
 Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.



SCENE VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

Ciel ! que vois-je ? Ah ! rends-moy la liberté
 ravie,
 Pere injuste & cruel, ou m'arrache la vie.
 L'esper seul de la mort m'est offert aujourd'huy,
 Si mes Gardes ne sont moins barbares que luy.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCINOUS *seul.*

ARCAS ne revient point. Ciel ! quelle
impatience
De mes maux chaque instant aigrit la
violence ?

Il vient.



SCÈNE II.

ALCINOUS , ARCAS.

ALCINOUS.

Licas tient-il tout ce qu'il a promis ?
A-t-il à me servir préparé mes amis ?
Pour sauver Phocion sont-ils prêts à me suivre ?
Dans le trouble où je suis je ne sçaurois plus vivre.

ARCAS.

Ouy, Seigneur, ils sont prests à seconder vos vœux,
 Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux :
 Licas a tout conduit ; sa prudence & son zele,
 Ont bientôt assemblé cet.e troupe fidele ;
 Dès le premier signal ils sont prêts à partir :
 Je vous laisse , & dans peu je viens vous avertir.



SCENE III.

ALCINOUS *seul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne est égale ?
 Ordre injuste & cruel, contrainte trop fatale !
 Déplorable Chrisis , peut-être en ces momens
 Ton cœur soupçonne-t-il la foy de mes sermens.
 O Ciel ! de mon dessein seconde la justice ,
 Empêche par mes soins que Phocion perisse ,
 Differe de sa mort les apprêts inhumains ,
 Et fais que je l'arrache à de barbares mains.
 Sa vertu t'interesse à prendre sa deffence ;
 A soutenir un bras armé pour l'innocence.
 Que mon sort seroit doux , si je pouvois , grands
 Dieux ,
 Rendre un pere à Chrisis ; & mourant à ses yeux ,
 Imprimer dans son cœur la memoire éternelle
 D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle !





SCÈNE IV.

ALCINOUS , ARCAS.

ARCAS.

Venez, Seigneur, venez, voicy l'heureux moment

Où vous pourrez sortir de cet appartement ;
Ne perdons point de temps, le poison se prepare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prévenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez, votre Pere paroît.



SCÈNE V.

AGNONIDE , CLITUS , ARCAS.

AGNONIDE à Arcas,

FAites venir mon fils.





S C E N E V I.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

C litus, c'en est donc fait ?

CLITUS.

Ouy, Seigneur ; Phocion, sans changer de visage,
Vient de prendre à mes yeux le funeste breuvage,
Mais avant que l'effet de ce mortel poison
Ait glacé ses esprits & troublé sa raison,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Eh, qu'a-t-il à me dire ?

CLITUS.

Je l'ignore, luy seul pourra vous en instruire :
Puis-je voir, a-t-il dit, Agnonide un moment ?
Qu'il n'apprehende rien de mon ressentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne ; accordons-luy cette dernière grace,
Je l'attendray.





SCÈNE VII.

AGNONIDE *seul.*

L'Effet répond à mon audace,
 Achevons, assurons le Sceptre dans mes mains,
 Fermons, fermons mon cœur à des scrupules vains.
 Quelque soit le projet où mon cœur s'abandonne,
 Je le crois innocent quand le Ciel le couronne :
 Je ne crains point pour moy la honte des Tyrans,
 Je me place au contraire au rang des Conquerans
 Qui font dans les Etats ces changemens celebres
 Qui de la nuit des temps perceront les tenebres.
 Je couronne mon front pour couronner le tien,
 Mon fils ; mais qu'avec toy mon dernier entretien
 D'un chagrin devorant empoisonne ma joie !
 L'amitié, l'intérêt veut que je le revoie,
 Ce fils qui me trahit, on va me l'amener ;
 A seconder mes vœux puisse-je l'entraîner !
 Vainement contre luy j'excite ma colere,
 Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un pere.
 Peut-être que flatant son amoureuse ardeur,
 Par le don de Chrisis je gagneray son cœur :
 Après la mort du pere il peut aimer la fille,
 Je consens que l'hymen l'unisse à ma famille ;
 Qu'il l'épouse, qu'il regne, & que le même jour
 Satisfasse à la fois & la gloire & l'amour :
 Aussi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des
 charmes,
 Si je voyois mon fils les payer de ses larmes ?
 Mais Clitus revient seul, que dois-je soupçonner ?



SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

Seigneur, qu'en ce moment je vay vous étonner!

AGNONIDE.

Comment?

CLITUS.

D'Alcinoüs je vous apprens la fuite,
Tous ses Gardes gagnez marchent sous sa conduite;
Le perfide Licas cedant à la pitié,
Ou vaincu par les soins d'une tendre amitié,
Seconde ses desseins & soutient son audace,
Je viens de les trouver dans la prochaine place;
Les armes à la main, la fureur dans les yeux,
Ils faisoient éclater des cris seditieux;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée,
Et juroit à l'envi de courir à la mort,
Ou de changer bien-tôt son déplorable sort.

AGNONIDE.

Dieux! qu'est-ce que j'entens? quelle étrange nouvelle!

O temeraire fils! O Licas infidele!

Mais je vay te punir. Cher Clitus, suy mes pas,
Allons leur opposer mes fideles Soldats,
Et répandons le sang, dans ma fureur extrême,
Des mutins, de Licas, & de mon fils luy-même.



SCÈNE IX.

PHOCION, CLEON.

PHOCION.

A Gnonide me fuit , & n'ose m'accorder
 Le dernier entretien que j'ay fait demander.
 Que le sort d'un Tyran , justes Dieux ! est à plaindre !

Sans armes , & mourant , je le force à me craindre.
 Que le poison est lent , qui doit finir mon sort !
 Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma mort ?
 Quoy ? tu me dis rien ?

CLEON.

Eh ! que puis-je vous dire ?
 Mes yeux versent des pleurs , Seigneur ; mon cœur
 soupire ,
 Tous mes sens sont saisis du plus mortel effroy ;
 Ah, Seigneur, quels discours attendez-vous de moy ?
 Helas ?

PHOCION.

Ma destinée est celle de Socrate.
 Immolé comme luy par ma patrie ingrate ;
 Que dis-je ? c'est le sort des Generaux fameux
 Que les Atheniens ont vû naître chez eux.
 Mais , Dieux ! je vois ma fille.





SCENE X.

PHOCION , CHRISIS , CLEON ,
DIONE.

CHRISIS.

AH ! que votre presence
De mes vives douleurs suspend la violence !
A l'aspect de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont osé m'outrager , ny retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Votre ennemy n'ose achever son crime ,
Il n'ose encor porter la main sur sa victime ;
Vous ne répondez point , & je vois dans vos yeux...

PHOCION.

Preparez-vous , ma fille , à nos derniers adieux.

CHRISIS.

Je vous perds donc , Seigneur ? Au desespoir livrée,
D'avec vous pour jamais je seray separée ?
Non , de mes jours mes mains éteindront le flam-
beau ,
Et Chrisis vous suivra jusques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein temeraire ;
 Songez qu'après ma mort vous m'êtes nécessaire.
 L'implacable fureur de nos cruels tyrans
 Refuse le repos à mes manes errans ;
 Je n'ay point en ces lieux de bûcher à pretendre ;
 Ma fille , c'est à vous de recueillir ma cendre.
 Sans pompe , sans éclat , portez loin de ces lieux
 Les restes condamnez d'un Pere glorieux :
 Mon Urne entre vos mains , gemissante , éplorée ,
 Celebrez mes malheurs de contrée en contrée ,
 Et ne vous arrêtez que sur les bords heureux ,
 Où la terre plus douce , & propice à vos vœux ,
 Vous pressant d'achever mes tristes funeraillles ,
 A ma cendre proscrire ouvrira ses entrailles.

CHRISIS.

Quoy , vous me destinez à ce funeste employ !
 Hélas !

PHOCION.

Je vous prescriis encore une autre loy.
 N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes ;
 Que mon tombeau finisse & renferme vos haines ;
 Puisse le Ciel pour elle appaiser son courroux.
 Il me reste , ma fille , à disposer de vous ;
 Alcinoüs vous aime , & sa vertu m'est chere ,
 Tous ses vœux , tous ses soins ne tendent qu'à vous
 plaire :
 Si son cœur est pour vous fidele après ma mort ,
 Joignez par un saint nœud tous vos jours à son sort ;
 Je n'avois souhaité de voir icy son Pere ,
 Que pour en obtenir un aveu nécessaire ;
 Peut-être à mes desirs se seroit-il rendu :
 Mais le perfide , hélas ! ne m'a point attendu.
 Ne vous souvenez plus que sa fureur m'opprime ;

S'il est traître & cruel , le fils est magnanime ;
Et voulant en mourant vous choisir un époux ,
Je ne trouve que luy qui soit digne de vous.

CHRISIS.

Luy , Seigneur ? ah ! plutôt que la foudre m'ac-
cable !

Je ne vous cele point qu'il me parut aimable ,
Qu'avec plaisir tantôt mon cœur eût obéï ,
Mais il m'est odieux puisqu'il vous a trahi.
De mille faux sermens sa tendresse est suivie ;
Il devoit ou périr , ou vous sauver la vie ,
Il me l'avoit promis ; & cependant , hélas !
Le perfide se cache , & ne vous défend pas ;
Il perd toute sa gloire , & montre sa foiblesse ;



SCENE DERNIERE.

PHOCION , CHRISIS , ALCINOUS ,
DIONE , CLEON , LICAS.

ALCINOUS.

Aux dépens de ses jours il vous tient sa pro-
messe ,
Cet amant malheureux accusé sans raison.
Venez , Seigneur , sortez d'une indigne prison ,
Que votre liberté soit mon dernier ouvrage.
Mais , Dieux ! je voy la mort peinte sur son vi-
sage ;
Ne seroit-il plus temps , Madame ?

TRAGÉDIE. 191

PHOCION.

Non, Seigneur.

ALCINOUS.

Ah ! c'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur ;
En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile ,
Je meurs, & mon trépas vous devient inutile.

PHOCION.

Helas ! que votre sort est terrible pour moy !
Qu'avez-vous entrepris ? pourquoy Seigneur, pour-
quoy
Immoler votre vie au salut de la mienne ?
Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne ,
Vous seul pouviez encor résister à leurs coups ,
Mais la foy, la vertu, tout expire avec vous.

CHRISIS.

Destin cruel, prens-moy pour dernière victime.
Un Pere que j'adore, un Amant que j'estime !
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce desordre af-
freux,
Vous sçavez qui de nous est le plus malheureux.

PHOCION.

C'en est fait, tout mon sang se glace dans mes vei-
nes,
Grande divinité protectrice d'Athenes,
Minerve, daigne encor soutenir sa grandeur ;
Ecoute, & penetrant jusqu'au fond de mon cœur ;
Sois témoin que malgré sa poursuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'un Heros qu'Athenes a proscriit ;

PHOCION.

Un soin bien different occupe mon esprit.
O toy qui fus toujours l'arbitre de ma vie ;
Je n'implore que toy , seconde mon envie ;
Amour , offre à l'objet pour qui je vais mourir ;
Ma dernière pensée & mon dernier soupir,

PHOCION.

Adieu , ma fille.

ALCINOUS.

Helas !

CHRISIS.

O fortune contraire !
J'ose après de tels coups défier ta colere,

FIN.

A D R I E N .

TRAGÉDIE

! Tirée de l'Histoire de l'Eglise.



ACTEURS.

DIOCLETIEN , Empereur.

VALERIE , Fille de Diocletien.

ADRIEN , Patricien, Favory de l'Em-
pereur , & General de ses Armées.

JULIE , Dame Romaine , Confidente
de Valerie.

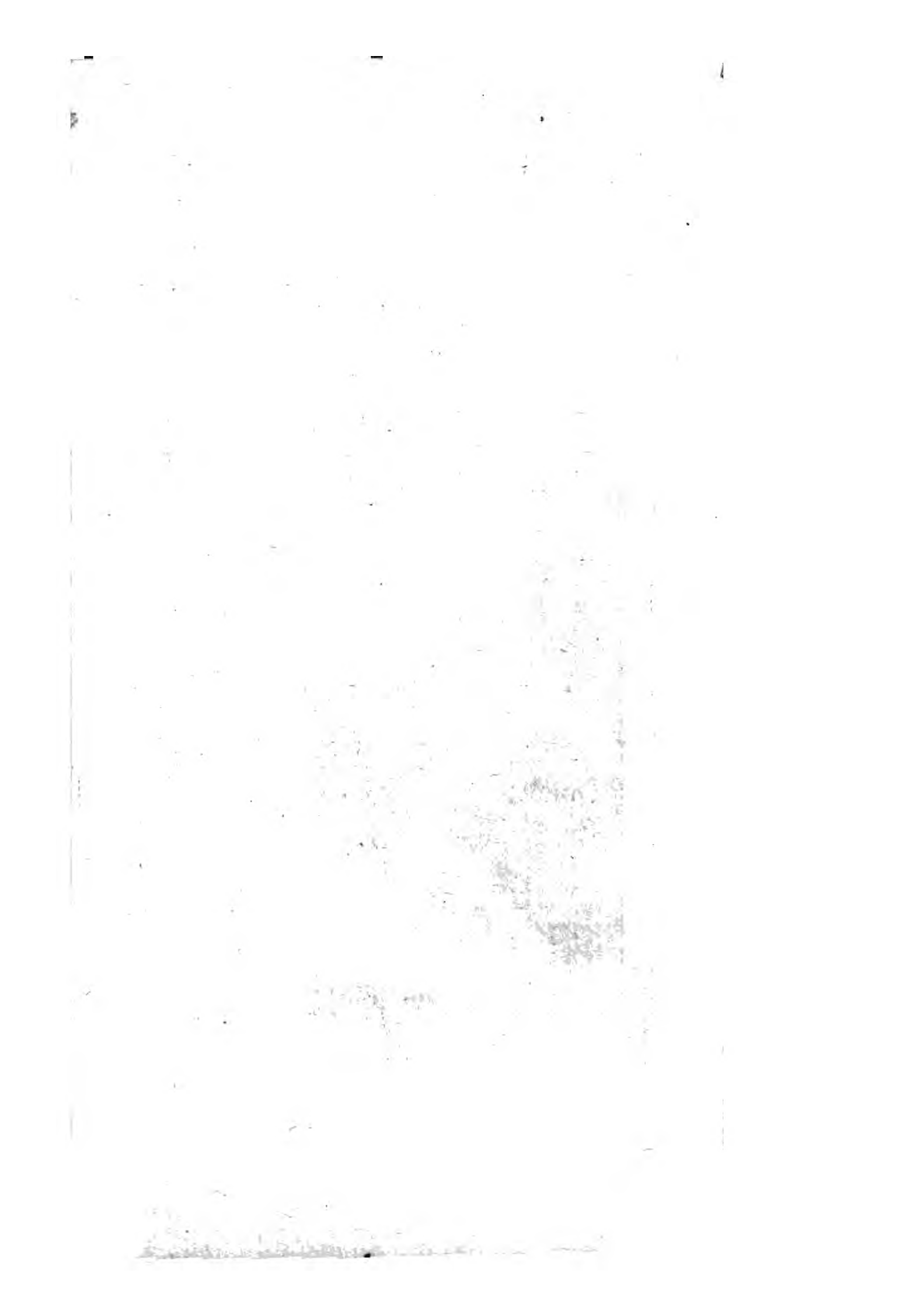
SEBASTE , Capitaine des Gardes de
l'Empereur.

MARCELLIN , Lieutenant des Gar-
des de l'Empereur.

SERGESTE , autre Lieutenant des
Gardes de l'Empereur.

GARDES.

*La Scene est à Rome , dans le Palais de l'Em-
pereur.*





ADRIEN . TRAGÉDIE .



A D R I E N,
T R A G E D I E.

ACTE PREMIER.

S C E N E I.

V A L E R I E , J U L I E.

V A L E R I E.



Ous vous cachez , Madame , & vous
fuyez mes soins ;

Mes yeux font-ils icy de prophanes
témoins ?

Troublent-ils la douceur de votre
solitude ?

Parlez ; c'est à Julie un supplice trop rude
D'adorer Valerie , & de voir chaque jour,
Que fuyant les plaisirs d'une superbe Cour,

I ij

Elle vient en ces lieux ensevelir ses charmes ;
 Payer à ses chagrins un tribut de ses larmes :
 Chagrins d'autant plus vifs , que toujours renfer-
 mez . . .

V A L E R I E.

Helas !

J U L I E.

Quoy , mes respects tant de fois confirmez ;
 Quoy , mon attachement & si pur & si tendre ,
 N'obtiendront point de vous ce que j'ose prétendre ?

V A L E R I E.

Laisse , laisse , Julie , & ne demande plus
 L'aveu de ces chagrins dans mon cœur retenus ;
 Qu'il les devore seul.

J U L I E.

Quels malheurs les font naître ?
 Et pourquoy craignez- vous de les faire paroître ?
 Plus j'en cherche la cause , & moins je l'entrevoiy.
 Des destins votre rang semble braver la loy.
 Fille d'un Empereur que l'Univers revere ,
 Seul objet de l'amour de cet auguste Pere ;
 Digne prix des lauriers que le fier Adrien
 Moissonne à pleines mains pour Diocletien,
 Seure que dés long-temps ce Vainqueur vous adore,
 Aux douleurs votre sein peut-il s'ouvrir encore ?

V A L E R I E.

Eh , quel est le mortel parfaitement heureux ?

J U L I E.

J'entens. Un tendre amour tyrannise vos vœux.
 L'absence d'Adrien faisoit couler vos larmes :
 Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes ;
 Rome attend dans ses murs ce Guerrier redouté ,
 Triomphant du Persan jusqu'alors indompté.

V A L E R I E.

Par son retour icy cesseray-je de craindre ?

J U L I E.

Eh , quel est donc le mal qui vous force à vous
 plaindre ?

TRAGÉDIE. 297

Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foy
Les secretes raisons du trouble où je vous voy.
Vous n'appréhendez pas que mon cœur vous tra-
hisse ?

VALERIE.

A ta fidelité je rends plus de justice.
Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Croy que par mon secret à tes yeux revelé,
Je pourrois te charger de toute ma disgrâce,
Et porter dans ton sein le coup qui me menace.

JULIE.

Et voila ce qu'attend ma jalouse amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fausse pitié.
Je voy ces vains égards comme un indigne outrage.
Enfin de votre sort souffrez-moy le partage.
Je vous suis dévouée, & mon sang vous est dû :
Heureuse quand pour vous il sera répandu.

VALERIE.

Tu le veux ; c'en est fait, je cede à ta priere.
Puisse le Ciel sur toy répandre sa lumiere !
Puisse-t-il, t'animant d'une sainte fureur,
T'inspirer le dessein de braver l'Empereur !
Puisse enfin dans ce jour mon amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle !

JULIE.

De quel saisissement je me sens frissonner !

VALERIE.

Ecoute ; il n'est pas temps encor de t'étonner.
Attens à me montret ce trouble inevitable,
Que ma bouche ait trahi mon secret redoutable.
Appren donc, que ce Peuple ennemy de vos Dieux,
Que l'Enfer conjuré persecute en tous lieux,
Ce Peuple dont le nom embrase de colere
Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon Pere ;
Ce Peuple dont je voy par de si cheres mains
Renverser la fortune, & trancher les destins ;
Ces Chretiens en un mot, accablez de miseres . . .

A D R I E N ,
J U L I E .

O Dieux !

V A L E R I E .

Ces Chrétiens sont mes amis & mes frères.

J U L I E .

Se peut-il . . .

V A L E R I E .

Je ne sçay , dans le trouble où je suis ,
Ny vaincre mes terreurs , ny calmer mes ennuis.
Tout m'afflige. Je crains ; & d'importuns présages
Remplissent mon esprit des plus sombres images.

J U L I E .

Les Chrétiens vous sont chers ? Le croiray-je ?

V A L E R I E .

Mon cœur

Gemit de leur tristesse , & sent tout leur malheur.
Je connois leur vray Dieu , je le sers , & j'abhorre
Tous ces frivoles Dieux que l'ignorance adore.

J U L I E .

Par quel funeste sort , hélas ! dans quels momens
Avez-vous des Chrétiens sucé les sentimens ?

V A L E R I E .

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie ,
Contre ce Peuple saint j'approuvois sa furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Destinez par nos loix à ces cœurs malheureux ;
Quand voyant la vertu de ces tristes victimes ,
Je voulus penetrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu seul , auteur de ce dessein ,
Se plut à le verser dans mon prophane sein.
Je cherchay quelque temps un Ministre fidele
Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle.
Sur Sebaste à la fin mon choix fut arrêté.

J U L I E .

Sebaste !

V A L E R I E .

Et par ses soins tout fut exécuté.

JULIE.

Quoy, malgré les faveurs dont son Maître l'accable,

Il connoît, il soutient ce Peuple détestable ?

A-t-il si peu d'égard aux loix de l'Empereur ?

VALERIE.

Ah ! son cœur tout Chrétien les voit avec horreur.

Je sçavois ses projets, sa foy m'étoit connuë :

Cependant contre moy son ame prévenuë,

Crainant pour ses amis de nouveaux déplaisirs,

Reculoit chaque jour l'effet de mes desirs.

Enfin il se rendit à ma perseverance ;

Et confessant tout haut sa secreta croyance :

Venez, dit-il, venez contenter vos souhaits,

Venez voir des Chrétiens l'innocence & la paix,

Suivez-moy : mais tremblez à l'approche terrible

Des Mysteres profonds de l'Eglise visible,

Que son Chef, prest pour nous à se sacrifier,

Sur la Pierre immuable eut soin d'édifier.

Et me guidant alors dans la nuit la plus sombre,

Il conduisit mes pas, à la faveur de l'ombre ;

En des lieux inconnus, où fier de son appuy,

Tout ce Peuple proscriit s'assembloit avec luy.

J'entray. Ciel ! quels objets s'offrirent à ma vuë !

Tout mon sang s'alluma d'une ardeur imprévuë.

Je les vis ces Chrétiens, remplissant tour à tour

Les devoirs inspirez par le celeste amour.

Aucun ne se plaignoit de sa propre misere,

Et ne s'interessoit qu'aux malheurs de son frere.

L'un, par de saints discours, préparoit à la mort

Un amy dont les maux alloient finir le sort.

Un autre, pour couvrir un vieillard venerable,

S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoyable.

Les peres au martyre encourageoient leurs fils,

Prests à voir leur trépas sans en estre attendris.

Des corps déjà mourans, & couverts de blessures ;

Se sentoient soulagez par les mains les plus pures,

Des Vierges à l'envi , par ces actes pieux ,
 Prudentes , s'assuroient l'heritage des Cieux ;
 Et repetant des chants inventez par les Anges ,
 De l'Eternel sans cesse entonnoient les louanges.
 Enfin dans ce sejour obscur , mais fortuné ,
 Ce Peuple devant Dieu fut long-temps prosterné ,
 Et tâchant par ses pleurs d'arrester son tonnerre ,
 Le prioit d'oublier les crimes de la terre ,
 D'assurer de mon Pere & les jours & le rang ,
 Et de luy pardonner en faveur de leur sang.

JULIE.

Ah ! que m'apprenez vous ?

VALERIE.

Le jour venoit à peine ,
 Quand , pour se dérober à sa clarté prochaine ,
 Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écartez ,
 Je les vis à l'instant partir de tous côtez ,
 Satisfaits , & remplis de la tranquille joye
 Que la Grace du Ciel sur les ames déploye.
 Peine de ces objets , j'arrivay dans ces lieux.
 Je n'eus plus ny respect , ny foy pour tous vos
 Dieux.

Je brulay de la soif de cette eau salutaire
 Qui repare la mort de notre premier Pere.
 A Sebaste aussi-tôt j'osay la demander ;
 Son zele fraternel me la fit accorder.
 Sa grace triomphante éclaira la nature ,
 La sainte verité dévoila l'imposture :
 Je pleuray mon erreur , je detestay l'encens
 Que j'avois fait bruler pour les Dieux impuiffans.
 Aux loix du Dieu vivant pour jamais asservie ,
 Je luy donnay mon cœur , mes desits & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer , un si grand changement
 Fait ceder mes esprits à mon étonnement.
 C'est peu d'abandonner nos Dieux & votre Pere :
 Je le voy , votre Amant commence à vous déplaire,

Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
 Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
 Qui vous faisoient pour luy souhaiter la victoire,
 Et gemir des perils que luy coûte sa gloire.
 De contraires penfers votre cœur prévenu
 N'aspire...

VALERIE.

Que ce cœur, hélas! t'est peu connu!
 De ce culte nouveau la constance & le zele
 N'étouffent point en moy la tendresse fidele
 Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois:
 Il se rend chaque jour plus digne de mon choix;
 Il m'est toujours plus cher, & toute mon envie
 Se borne à luy donner la Foy que j'ay suivie,
 A le faire jouir des plus solides biens,
 A l'attacher à moy par de si forts liens,
 Que du sort ennemy les disgraces communes
 Ne puissent un instant separer nos fortunes,
 Et que mesme la mort nous assurant la paix,
 D'un amour tout divin nous unisse à jamais.

JULIE.

Comment...

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confiance
 Se perde dans la nuit d'un éternel silence,





SCENE II.

DIOCLETIEN , VALERIE,
 JULIE , MARCELLIN,
 SERGESTE , Gardes.

DIOCLETIEN.

MA Fille , Marcellin arrivé dans ces lieux ,
 Vient de me confirmer les succès glorieux
 Qu'avoit jusqu'en ces murs porté la Renommée :
 Les Persans fugitifs , sans secours , sans armée ,
 Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté ,
 Ont trouvé leur salut dans sa seule bonté.
 Après avoir pour moi reçu leur humble hommage,
 Il vient chercher icy le prix de son courage.
 C'est vous , c'est votre Hymen qui doit de ce He-
 ros

Remplir l'ambition , & payer les travaux.
 Avant que le Soleil précipité dans l'onde ,
 Fasse briller ses feux aux yeux d'un autre monde ,
 Cet illustre Guerrier paroitra devant vous ,
 Brûlant d'estre honoré du nom de votre Epoux.
 Ces lauriers immortels qui couronnent sa teste ,
 Sont steriles pour luy sans une autre conquête ;
 Il l'espere , ma Fille ; & croit voir en ce jour ,
 Après tant de soupirs , triompher son amour.

VALERIE.

Je cede sans contrainte à cet amour sincere.
 Mon choix suivit de près les ordres de mon Pere ;
 Rien ne peut désormais arrêter ce Vainqueur ,
 S'il ne luy reste plus à vaincre que mon cœur.

TRAGÉDIE.
DIOCLETIEN.

203

Puisque de son retour l'heureux moment s'avance,
Signalons à la fois mon zèle & ma puissance ;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux ,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos Dieux.
Lors qu'Adrien partit , je m'en souviens sans cesse ,
Il'exigea de moy cette sainte promesse :
Nous jurâmes tous deux aux pieds des Immortels ,
D'offrir , au lieu d'encens , du sang sur leurs Autels ,
De livrer aux Chrétiens une éternelle guerre ,
D'en abolir la race , & d'en purger la terre.
Tel fut ce grand serment ; & d'un commun accord ,
Le jour de votre hymen fut marqué pour leur mort.
Il nous luit ; & les Dieux vont recevoir l'offrande
Que de nos cœurs soumis leur justice demande.

V A L E R I E .

Eh , pourrez-vous compter parmy vos jours heureux ,
Ce jour , le dernier jour d'un Peuple si nombreux ?
Où Rome confondant la joye & la tristesse ,
Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allégresse ,
Voyant de mon hymen consacrer les liens ,
Verra sous le couteau tomber les citoyens ?
Ah , Seigneur ! reculez ce tragique spectacle.

D I O C L E T I E N .

Princesse , à ce dessein n'oposez plus d'obstacle.
Pressez , pressez plutôt & mon bras & mon cœur :
Redoublez les transports d'une sainte rigueur.
Irritez , s'il se peut , mes fureurs légitimes.
C'est assez immolé de muettes victimes.
Pour attirer sur nous l'œil propice des Cieux ,
Le sang des animaux est trop peu précieux.
Allons , sacrifions une race insensée ,
Que de tout l'Univers elle soit effacée.
Courons ; & qu'il ne reste aux siècles à venir ,
De ce culte odieux qu'un honneur souvenir.
Que je le hay ce Peuple : & que je porte envie

I vj

A la tranquillité qui regne dans leur vie !
 Leur constance sur-tout à remplir leur devoir ,
 Faire rougir mon orgueil de mon peu de pouvoir.
 Perdons tout , sans égard ny de sexe , ny d'âge.
 C'est à vous Marcellin , de commencer l'ouvrage.
 Cherchez tout ce que Rome enferme de Chrétiens.
 Qu'ils gemissent courbez sous le poids des liens.
 Que leur trépas s'apprête , & qu'enfin leur supplice
 Pour l'hymen d'Adrien serve de sacrifice.
 Ne perdez point de temps. Vos soins , & votre foy
 Recevront leur salaire & des Dieux , & de moy.



S C E N E III.

V A L E R I E , J U L I E .

V A L E R I E .

AH , soleil ! haste-toy d'achever ta carrière ,
 A mon funeste hymen refuse ta lumière ,
 Si le moment choisi pour en former les nœuds ,
 Doit terminer le sort de tant de malheureux.
 Exécrable journée , en vain trop attenduë !
 Helas ! de mon bonheur l'esperance est perduë.
 Je ne m'en flatte plus ; & loin d'en murmurer ,
 C'est un crime à mon cœur , d'oser le desirer.
 Dure nécessité ! Dououreuse contrainte !
 Grand Dieu ! pardonne-moy cette legere plainte.
 Réduire à surmonter mes plus chers sentimens ,
 Puis-je à mon choix regler mes premiers mouve-
 mens ?
 Et quelle est la vertu si parfaite & si pure ,
 Qui sans émotion étouffe la Nature ?
 Et toy , cruel sujet de tous mes deplaisirs ,
 Tyran de ma pensée , objet de mes soupirs ;

Toy vers qui ma tendresse à toute heure portée ,
 Sans un effort mortel ne peut être arrestée ;
 Vainqueur charmant , faut-il , pour troubler mon
 repos ,

Qu'une aveugle fureur ternisse tes travaux ?
 Que tandis que ta gloire en tous lieux confirmée,
 Occupe dignement toute la renommée ;
 Ton bras rougi du sang d'insolens ennemis ,
 Verse celuy d'un Peuple innocent & soumis ?

JULIE.

Mais Madame...



SCENE IV.

VALERIE , SEBASTE , JULIE.

VALERIE.

AH, Sebaste ! un sacrilege zele
 Inspire à l'Empereur une fureur mortelle.
 Les Chretiens, c'en est fait, vont tomber sous ses coups ;

SEBASTE.

Madame , je le sçay ! j'en fremis comme vous.
 De cet ordre inhumain la nouvelle semée ,
 Par ses executeurs vient d'être confirmée ;
 Et j'ay couru d'abord vous chercher en ces lieux ;

VALERIE.

Ah ! fuyez l'Empereur ; cachez-vous à ses yeux.
 Mais quoy , ne sçaurions-nous desarmer sa colere ?
 Vous que le Ciel chérit , & que sa grace éclaire ,
 Vous qui dans votre Foy dès long-temps confirmé,
 Des feux de l'Esprit saint devez être animé ;
 Parlez , ne craignez rien ; ma Julie est fidelle ;
 Elle a sçû nos secrets , & je vous répond d'elle.

A D R I E N ,

S E B A S T E .

Eh, Madame ! est-il temps de prendre tous ces soins !
 Sebaſte ne craint plus de perfides temoins ;
 Et qui court à Ceſar déclarer ſa croyance ,
 Peut à tout l'univerſ en faire confidence.

V A L E R I E .

Ciel ! vous allez vous-mefme . . .

S E B A S T E .

Ouy , je vay luy parler ;

Il ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
 Allez & trop long-temps le beſoin de ma vie
 M'a forcé de contraindre une ſi juſte envie :
 Mes amis à la Foy chaque jour appelez ,
 Me voyant auprès d'eux , ſe trouvoient conſolez.
 Ces Soldats tout nouveaux dans la ſainte milice ,
 En pouvoient de moy ſeul apprendre l'exercice.
 Je leur devois mes ſoins , mes leçons , mes ſecours,
 Et pour leur intereſt je prolongeois mes jours.
 Mon pouvoir en ces lieux leur menagoit un Temple.
 Mais Madame, aujourd'hui je leur dois mon exēple :
 On les cherche ; & déjà la plupart découverts
 En attendant la mort languifſent dans les fers.
 Croiroient-ils ou mon zele , ou ma foy legitime ,
 Si je n'en devenois la premiere victime ?
 Que pourroient-ils penſer de ces divines loix ,
 Que le Ciel ſi ſouvent leur dicta par ma voix ?
 Voudroient-ils ſ'immoler pour leur maître ſuprême
 Si leur Chef reſuſoit de ſ'immoler luy-mefme ?
 J'y cours ; & je ne puis ſans infidelité
 Me dérober au coup qui leur eſt préſenté.

V A L E R I E .

Allez donc ; à vos pas conſtamment attachée,
 Je parleray ; ma Foy ne ſera plus cachée.
 Quel bonheur ! Vos raiſons ſont les mêmes pour moi,
 Marchons.

S E B A S T E .

Non, non ; le Ciel vous fait une autre loy.

Ce n'est point vers la mort qu'il faut suivre ma trace,
C'est auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma
place.

Ils ne mourront pas tous ; & le Maître des Cieux
Cachera sous son aïlle aux bourreaux furieux
Ceux qu'il voudra sauver de leur rage perfide ;
Et ceux qui tomberont sous le fer homicide ,
Renaîtront de leur sang ; vivront ; & leur tombeau
D'un nombre encor plus grand deviendra le berceau.
Ces enfans par ma mort auront perdu leur Pere.
Madame , c'est à vous de leur servir de Mere.
Icy votre pouvoir est au dessus du mien.
Soyez le seul appuy de tout le Nom Chrétien.
Conservez au Seigneur un Peuple qui s'empresse
A le glorifier , à le prier sans cesse ,
Et qui seul , au milieu de cent peuples divers ,
Adore & craint le Bras qui soutient l'Univers.

V A L E R I E.

Non, je ne puis ; mon cœur renonce à tant de gloire :
Le trépas seul m'assure une entière victoire.
C'en est fait ; mes desirs y sont tous attachez.
Pourquoi m'enviez-vous le sort que vous cherchez ?
Pensez-vous qu'à l'aspect du plus cruel supplice ,
Ce cœur ferme & brulant ou tremble ou s'atten-
Jugez-en mieux. [drisse ?

S E B A S T E.

Je sçay qu'un genereux transport
Vous excite à braver la plus affreuse mort :
Mais cette noble ardeur doit être retenuë.
Votre heure, croyez-moy , n'est pas encor venuë,
Obeïssiez. Le Ciel s'explique par ma voix.
C'est à luy de regler votre sort à son choix.
Honoré d'un employ dont je me sens indigne,
Je le laisse ; & ma mort en vos mains le résigne.
Vivez. Du Tout-puissant deffendez le troupeau.
Pour moy, que désormais tout appelle au tombeau,
J'y vole ; & répondant au Ciel qui m'y convie ,

Je pleure les instans que j'ajoute à ma vie.
 Adieu. Puisse mon sang fortifier la Foy
 Des Chrétiens destinez à mourir avec moy !
 Puisse le reste en vous rencontrer un asile !
 Madame ; & je mourray satisfait & tranquile.

VALERIE.

Quoy , Sebasté . . .



SCENE V.

VALERIE , JULIE.

VALERIE.

IL me quitte , il court se rendre heureux.
 O tourmens ! ô trépas , digne objet de ses vœux !
 Il vous cherche , grand Dieu ! que ne puis-je le
 suivre !
 Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de
 vivre.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCELLIN, SERGESTE,

SERGESTE.



Est-ce vous Marcellin ? Sebaste est ar-
resté.

De Cesar par mes soins l'ordre est exe-
cuté.

Je viens sçavoir encor sa volonté su-
prême,

Pour courir à l'instant. . . Mais le voicy luy-même.
Sa haine & sa colere éclatent dans ses yeux.



SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN,
SERGESTE.

DIOCLETIEN.

HE bien, est-il puny, cet ennemy des Dieux ?

ADRIEN,

SERGESTE.

Non, Seigneur ; mais sa mort est déjà préparée.

DIOCLETIEN.

Et pourquoy d'un moment l'avez-vous différée ?

SERGESTE.

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent son malheur avec tant de pitié ;
Vos gardes pour leur chef ont montré tant d'estime,
Que la douleur pourroit les porter jusqu'au crime.
J'ay craint quelque desordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens soudains qu'on ne peut retenir,
Quand le peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injustice.

DIOCLETIEN.

Dûtse-je voir mon trône aujourd'huy renversé ;
Dust être par leurs mains mon propre sein percé :
S'il est chretien ; la mort, mais une mort cruelle,
Délivrera ma Cour d'un sujet infidelle.
Non que ses nobles soins, & ses travaux passez,
De mon esprit jamais puissent être effacez.
Je n'ay pas oublié, que toutes ses années
Des mains de la Victoire ont été couronnées ;
Qu'en mille occasions il s'étoit signalé ;
Qu'il n'est point de climats où son n'ait volé :
Mais je ne puis aux Dieux refuser son supplice.
Puis qu'il les meconnoît ; je consens qu'il perisse.
Que dit-il ?

SERGESTE.

Insensible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil serein les apprests des tourmens ;
Et plus fier que jamais

DIOCLETIEN.

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve incessamment cette mort qu'il desire.
Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de son trepas.



SCÈNE III.

DIOCLETIEN , SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOy, je pardonnerois à cette Loy funeste,
 Qui seule s'applaudit, & condamne le reste ?
 Qui contraignant les cœurs, réprimant les desirs,
 Renverse la nature, & proscrit les plaisirs ?
 Qui rend ses Sectateurs heureux dans l'infortune ;
 Et changeant des humains la conduite commune,
 De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
 Leur ordonne de voir la mienne avec mépris ?
 Non, non ; que la pitié n'entre plus dans mon ame
 Pour le reste odieux de cette race infame.
 Laissons, laissons contre elle agir tout mon cour-
 roux.



SCÈNE IV.

DIOCLETIEN , VALERIE , JULIE,
SERGESTE.

VALERIE.

Seigneur, je viens tremblante embrasser vos ge-
 noux.

ADRIEN,
DIOCLETIEN.

Ma fille . . .

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

DIOCLETIEN.

Que me demande-t-il? Qu'avez-vous à me dire?
Votre trouble m'afflige; est-il quelque intérêt
Assez puissant sur vous . . .

VALERIE.

Revoquez votre Arrest.

Sauvez un malheureux, garantissez sa teste;
Il en est temps encor, écarterez la tempeste.
Sebaste est cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats.

DIOCLETIEN.

Que dis-tu?

VALERIE.

Je le plains, je ne m'en cache pas.

Si vous sçaviez, Seigneur . .

DIOCLETIEN.

Quoy! quel est ce mystere?

VALERIE.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le
taire.

DIOCLETIEN.

Dieux! que dois-je penser?

VALERIE.

Seigneur, n'augmentez pas

D'un cœur infortuné la crainte & l'embaras.
Ne vous suffit-il pas que ma douleur paroisse?
Ah! c'est assez pour moy qu'un Pere la connoisse.
Conservez un sujet si fidelle autrefois;
Changez en ma faveur la rigueur de vos loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole, le traître, à ces loix legitimes.
Quelle sanglante mort peut expier ses crimes?
Je luy pardonnerois de m'avoir outragé:
Mais le culte des Dieux sera-t-il negligé?

TRAGÉDIE.

213

VALERIE.

Ah ! pour vous arracher cette funeste envie ,
Apprenez que je suis . . . Laissez durer sa vie.
Seigneur , de vos bienfaits ce sera le plus doux,
Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez

DIOCLETIEN.

A quel excès tu portes ton audace ?
Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grace ?
Apprens qu'il n'en est point dont j'épargne le sang,
L'amitié , le devoir , la naissance , le rang
Ne me rendront jamais à moy-même infidelle,
J'en ay fait le serment , & je le renouvelle,
Tous les Chrétiens mourront,

VALERIE.

Ciel !

DIOCLETIEN.

Tout l'Empire en vain
Uniroit ses efforts pour rompre mon dessein.
Et pour vous ; à jamais j'impose à votre bouche
Un silence éternel sur tout ce qui les touche.
Ma haine se redouble , & vous la connoissez.
Craignez-en les transports ; j'ordonne , obéissez.

VALERIE.

Helas ! quelle disgrâce à la mienne est égale ?

DIOCLETIEN *revenant de son emportement.*]

Ma fille , rougissez d'une pitié fatale.
D'un rebelle sujet laissez trancher les jours.
Mon sang m'est précieux ; je vous aime toujours ;
Mais ce nom des Chrétiens , je ne sçautois le taire,
Jusques à la fureur a porté ma colere.
J'en bannis la memoire ; & par des soins plus doux
Je vay faire éclater ma tendresse pour vous.
L'espoir de votre Hymen fait mon bonheur su-
prême :
Je n'en veux confier les apprests qu'à moy-même,

Dans une heure au plus tard nous verrons votre
Amant.

Je pretens vous unir dès ce même moment.
De mes ordres icy l'on viendra vous instruire,
Et vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.



SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A Quelle épreuve, hélas ! se trouve ma vertu ?
Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu !
Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane.
Que ma grandeur me pese ! & que mon sort pompeux

Me paroît deormais peu digne de mes vœux !
Que je suis les honneurs où je suis attachée !
Aux regards de la Cour que ne suis-je cachée !

JULIE.

Et pourquoy, peu sensible aux soins de l'Empereur,
Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur ?
Etrange impression, que je ne puis comprendre !
Quel poison sur vos sens a donc pû se répandre ?
Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux ébloüis n'étaient plus de charmes ?
Votre cœur se nourrit de soupirs & de larmes ?
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous negligez les dons que les Dieux vous ont faits ?

VALERIE.

De pareils sentimens ne te surprendroient guere.

Si le Ciel t'envoyoit la grace qui m'éclaire.
 Un seul de ses rayons dissipe en un moment
 La plus obscure nuit d'un long aveuglement ;
 Et détruit à son gré , dans l'ame la moins pure ,
 Toutes les passions qu'inspire la nature.
 De son pouvoir divin les effets glorieux
 Attachent à toute heure, & mon cœur, & mes yeux,
 Je vois d'un de ses traits une femme frappée,
 Renoncer aux plaisirs qui l'avoient occupée ;
 Par des soins assidus effacer les beautéz
 Dont les cœurs les plus durs demeuroient enchan-

tez ;

S'arracher aux attraits de l'amour le plus tendre ,
 Se vêtir d'un cilice , & se couvrir de cendre ,
 Se nourrir , au hazard , des plus sauvages fruits ,
 Refuser le sommeil dans les plus longues nuits ;
 Et donnant à son sexe un exemple terrible ,
 Choisir pour son séjour un Roc inaccessible.
 Une autre , dont le cœur profane , incestueux
 Se plaisoit à brûler des plus horribles feux ;
 Qui bravant du devoir la contrainte severe ,
 Ne craignoit point les noms d'infame, & d'adultere ;
 A l'aspect du Sauveur à ses yeux présenté ,
 Sent ce cœur hors de luy par la grace emporté ;
 Qui pleurant de ses vœux l'indigne idolatrie ,
 Gémît , & de ses cris va remplir Samarie.
 De ces exemples saints ne puis-je profiter ?
 Ils ne me sont offerts que pour les imiter.
 Qu'à côté de Sebaste , intrepide , on me voye
 Partager ses perils , sa constance , & sa joye.
 Rien ne me retient plus... Mais je voy Marcellin.





S C E N E VI.

VALERIE , JULIE , MARCELLIN.

VALERIE.

Parlez ; que fait Sebaste ? & quel est son destin ?

MARCELLIN.

Je cherchois l'Empereur , Madame , pour luy dire
Que nos Dieux sont vangez , & que le traître expire ;

VALERIE.

Il est mort !

MARCELLIN.

C'en est fait ; & par son sang versé ,
De son impiété le crime est effacé.
Non , Madame , jamais une audace semblable
N'alluma de Cesar le courroux redoutable.
De ses plus chers bienfaits cet ingrat accablé ;
Par son auguste nom n'a point paru troublé.
Les soins de ses amis l'ont rendu plus farouche ;
D'exécrables discours sont sortis de sa bouche.
Il affectoit encor d'être plus criminel.
Il eût voulu souffrir un trépas plus cruel ;
Et pour mieux satisfaire à sa brûlante envie ,
Il auroit souhaité d'avoir plus d'une vie.

VALERIE.

O Ciel !

MARCELLIN.

Quoy donc, la mort vous cause quelque ennuy ?
La pitié vous fait-elle interesser pour luy ?
Non , Madame , étouffez un sentiment trop tendre ,
Et retenez les pleurs que vous allez repandre.

Apprenez

TRAGÉDIE:

277

Apprenez que l'Enfer, par ses enchantemens,
Du trepas de ce monstre a marqué les momens,

VALÉRIE.

Quel prodige!

MARCELLIN.

L'Enfer honteux de son supplice,
Vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Dans l'instant que Sebaste expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré;
Par un charme soudain, dont je fremis encore,
On l'a vû plus brillant que l'Astre qu'on adore,
La terre a retenti de chants, & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs:
Le Ciel s'est entr'ouvert; & sa voute azurée
Par des rayons de flamme a paru séparée.
Ce prodige étonnant a glacé nos esprits:
Mais dissipant l'erreur qui nous avoit surpris,
Nous avons des Enfers reconnu la puissance,
Qui d'une Secte impie embrasse la défense.
Alors l'étonnement a fait place à l'horreur;
Et contre les Chrétiens une juste fureur,
Dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vay trouver Cesar; & fidelle témoin
De ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec soin.
Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne,





SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

Eclarez , sentimens que je n'ay tûs qu'à peine ;
 Tant qu'a duré le cours de ce triste recit.
 Qu'a donc vû Marcellin , ô Ciel ! & qu'a-t'il dit ?
 Tu viens , Dieu des Chretiens , de marquer ta puissance.

Je sçay de tes Martyrs quelle est la recompense ;
 Je sçay quelles faveurs leur prodigue ta main ;
 Ils vont après leur mort revivre dans ton sein :
 Mais j'ignorois encor , qu'avant leur trépas même,
 Ils connussent l'éclat de ta gloire suprême ;
 Qu'en leur faveur ta face illuminât les airs ,
 Et que leurs yeux mourans vissent les Cieux ouverts.

Quel cœur , après ces traits , peut encor méconnoître

Ton pouvoir infini , seul auteur de son être ?
 Je veux m'unir à toy ; rien ne peut désormais
 Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.
 Mon sang versé rendra cette union parfaite,
 Allons donc.

JULIE.

Juste Ciel ! quelle ardeur indiscrete
 Vient encore porter vos desirs vers la mort ?
 Sebaſte a condamné cet injuste transport.
 Oubliez-vous les soins dont il vous a chargée ?

TRAGÉDIE.

117

VALÉRIE.

Puisse-je dans ce jour en être dégagée !
Eh , qu'importe ma vie au salut des Chrétiens ?
Leur Dieu pour les sauver manque-t'il de moyens ?
Ce Dieu qui fait gronder , & partir le tonnerre ,
Ce Dieu qui peut d'un souffle aneantir la terre ,
Ne confondra-t'il pas , par cent coups differens ,
La rage des enfers , & l'orgueil des Tyrans ?
Cesse de t'opposer au zele qui m'enflame ?

JULIE.

Quoy, ce grand interest ne peut rien sur votre ame ?
Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
Attend votre Hyménée , & vole vers ces lieux ,
Enfin si vous suivez cette barbare envie ,
Le coup dont vous mourrez terminera sa vie.
Vous n'en sçauriez douter.

VALÉRIE.

Cruelle , que fais-tu ?
Helas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant si cher mon cœur craint la présence !
Mes secrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? chaque instant ajoute à mon amour,
Ah ! puisse ce Vainqueur reculer son retour !
Comment contre ses soins pourrois-je me défendre ?
Quels seroient mes remparts contre un penchant si tendre ?
Soutiendrois-je un moment ses regards, & ses pleurs,
Si je fremis déjà de ses moindres douleurs ?
Non, qu'il n'arrive point, je sens croître ma crainte,

JULIE.

Eh , Madame , suivez ce penchant sans contrainte,
Croyez-moy ; quel demon tyran de vos desirs ,
Fait taire votre amour , & mourir vos plaisirs ?
Profitez d'un bonheur dont le sort est avare.
N'osez-vous en jouir quand il vous le prepare ?
Pourquoy vous arracher à ce que vous aimez ,

K ij

128

ADRIEN,

Et separer deux cœurs l'un pour l'autre formez ?
Deux cœurs, dont l'union fait l'espoir de l'Empire,

VALERIE.

Helas !

JULIE.

Vous soupirez ?

VALERIE.

Il est vrai, je soupire.

La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne suffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excusera sans doute
Les soupirs que je pousse, & les pleurs qu'il m'en
côte.

Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.
Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas,
Adrien ; de mon sort la funeste nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle,
Je le sçais : cependant s'il ne m'est plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier à toy d'une éternelle chaîne ;
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu souffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne souffrirais, si je ne mourrois pas.

JULIE.

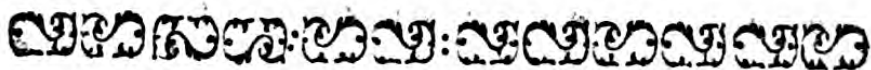
Dieux puissans, détruisez un projet si funeste !

VALERIE.

N'implore plus pour moy des Dieux que je deteste.
Mais c'est mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-temps me retient en ces
lieux ?

Que feroit d'un Amant la presence imprevûe ?
Cherche-je à m'exposer au peril de sa vûe ?
Perdray-je cet instant de constance, & d'ardeur ;
Où la grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices,
Et nous laisse souvent au bord des precipices ;
Elle fuit, je le sçay, ceux qui l'osent trahir ;

Elle parle , elle agit ; hâtons-nous d'obeir.
 Allons de l'Empereur éprouver la colere.
 Il ne gardera rien des sentimens d'un Pere ,
 Le plus cruel trépas me sera réservé ,
 Et j'y cours.



S C E N E VIII.

V A L E R I E , J U L I E , S E R G E S T E.

S E R G E S T E.

Adrien , Madame , est arrivé.
 V A L E R I E.

Adrien !

S E R G E S T E.

Rome entiere , au bruit de sa venue ,
 Au devant de ses pas en foule est accourue.
 Tout le peuple est charmé de ses moindres exploits ,
 Et de ce Peuple immense il ne sort qu'une voix ,
 Qui par des cris de joye , & des chants de victoire ,
 Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de sa gloire.
 Il voloit vers ces lieux. Cesar n'a pas voulu ;
 Sur son empressement ses loix ont prevalu :
 Venez , Guerrier , venez prendre votre conquête ;
 Suivez-moy dans le Temple où votre Hymen s'a-
 preste ,
 A-t-il dit.

V A L E R I E.

Quelle joye a saisi tous mes sens ?
 Ressentit-on jamais des transports si puissans ?
 Qu'il s'éleve en mon ame une funeste guerre !
 Ah ! malgré mes efforts , que je tiens à la terre !
 Que je crains le succès de mes nouveaux combats !

ADRIEN,
Malheureuse ! Le Ciel a retiré son bras.

JULIE.

Venez, partez ; Cesar attend qu'on vous emmene.

VALERIE.

Ma timide raison ne demêle qu'à peine
Le desordre honteux que je veux me cacher.



SCENE IX.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN,
SERGESTE.

MARCELLIN.

L'Empereur est au Temple, & je viens vous chercher.

Aux yeux de votre Amant hâtez-vous de parestre,
Madame ; tout est prest, la victime, le Prestre ;
Aux pieds des immortels le Peuple est à genoux,
Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux presenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur ! de quels soins es-tu donc occupé ?
Qu'un objet enchanteur t'a vivement frappé !

JULIE.

Pour vous seule on prepare une pompeuse feste.
Les momens vous sont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arreste ?

JULIE.

N'osez-vous plus fixer vos timides regards ?

TRAGÉDIE.

223

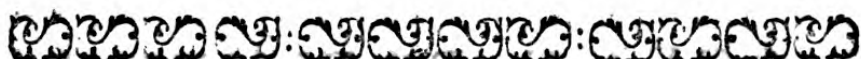
Ils semblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que diray-je à César, de qui l'ordre suprême
Veut....

VALERIE.

Je vay luy porter ma réponse moy-même.



SCENE X.

JULIE *seule.*

L'Amour regne à son tour ; il triomphe à la fin ;
Et selon nos desirs va régler son destin.
Cette soif de la mort fera place en son ame
A l'espoir d'être unie à l'objet de sa flame.
En vain elle résiste , & contre son Amant
Ce zele impetueux ne tiendra qu'un moment.
Chrétiens, ouvrez les yeux , que votre fureur cesse,
Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse.
Elle doit hautement éclater en ce jour ;
Son pouvoir va céder à celui de l'amour,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE,
MARCELLIN, SERGESTE,
GARDES.

DIOCLETIEN.



Nfin de votre Hymen la feste est ter-
minée,
Ma fille ; benissons cette heureuse
journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours
fameux

Dont le nom consacré passe chez nos Neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur desormais n'a plus de vœux à faire,
La Victoire elle-même assure mes Etats ;
D'un Guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma gloire, & brûlant pour ma fille,
Par des liens sacrez s'unit à ma famille.
Vivez tous deux ; qu'Amour prenne soin de vos
jours,
Que la noire discorde en respecte le cours ;
Et qu'Hymen ranimant votre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.

Je vous laisse, ma fille ; attendez votre époux.
 Mes ordres un moment l'arrestent loin de vous.
 Il consume le sort d'une race proscrite,
 Et remplit dignement la loy qu'il s'est prescrite.
 Libre de son serment , & quitte envers les Dieux ,
 Il viendra plein d'amour vous trouver en ces lieux.
 Puisse-je à mon retour voir son cœur & le vôtre ,
 Encor plus satisfaits , plus charmez l'un de l'autre !
 Regnons tous trois ensemble ; & jusques à la fin
 Unissons nos esprits , nos soins , notre destin.
 Adieu. Dans les transports où mon ame est en proye,
 Ce tendre embrassement doit vous marquer ma
 joye.



S C E N E II.

VALERIE , JULIE.

JULIE.

M Adame, permettez que je montre à mon tour
 L'intérêt que j'ay pris au sort de votre
 amour :

Heureuse, si je puis vous le faire paroître !

VALERIE.

Où suis-je ? Commence-je encore à me connoître ?

JULIE.

C'en est fait ; vos chagrins doivent s'évanouir

A l'aspect des plaisirs dont vous allez jouir.

O Ciel ! dans quel bonheur va couler votre vie !

Le destin désormais deviendra votre envie.

VALERIE.

Quel nuage confus semble voiler mes yeux ?

K v

D'où sortons-nous? Comment me trouve-je en ces lieux?

Dans cet appartement Cesar m'a-t-il conduite?
Quel estoit l'appareil de sa pompeuse suite?

JULIE.

Rome s'est attachée à célébrer ce jour;
Le Peuple avec éclat a secondé la Cour.
Dieux! avec quel respect l'Empire vous honore!

VALERIE.

Mon trouble malgré moy durera-t-il encore?
Non; il s'évanouit.

JULIE.

Goûtez donc à loisir,
Du fort qui vous attend, la gloire & le plaisir.
Ouvrez toute votre ame....

VALERIE.

Enfin je voy mon crime;
D'une coupable ardeur déplorable victime,
J'ay marché vers le Temple, où ma foible raison,
De mes sens éperdus souffrant la trahison,
N'a pû rien opposer à l'empire suprême
Qu'exercent sur un cœur les yeux de ce qu'il aime;
Le mien empoisonné de ces tendres plaisirs,
S'est livré tout entier à ses premiers desirs.
J'ay demeuré sans voix; ma force m'a quittée;
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel! j'ay flechi les genoux?
Au pied de quels autels ay-je pris un époux?
Quel ministre a reçu la foy que j'ay donnée?
Ah, sermens odieux! sacrilege hymenée!
Que tu vas me coûter de remords rigoureux!
Je romps dès ce moment tes détestables nœuds.
Perisse ta memoire, & la fatale flame
Qui troubloit mes esprits, & devoit mon ame;
Quoy! le premier regard d'un profane mortel,
A ravi tous mes vœux à l'Epoux éternel?
J'ay méprisé sa voix qui m'avoit inspirée?

J'ay trahi son esprit qui m'avoit éclairée ?
 Brûlante, j'ay cherché l'ennemi de sa Loy ?
 Quelle horreur ! si sa main s'appesantit sur moy !

JULIE.

Votre erreur vous aveugle, & revient vous sur-
 prendre ?

VALERIE.

Laisse-moy ; je ne puis ny te voir, ny t'entendre,
 De crainte, & de douleur je me sens tressaillir.
 En moy-même un moment je veux me recueillir,
 Et meriter du Ciel, par de sinceres larmes,
 Que contre ma foiblesse il me preste des armes.

Grace de l'Esprit saint, Souveraine des cœurs,
 Descends, frappe le mien avec tes traits vainqueurs.
 Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
 Et fais agir en moy ta puissance infinie.

Mes vœux sont exaucez ; & ton secours revient.
 Contre mes ennemis ta force me soutient.
 D'un frivole bonheur esperances trompeuses !
 Objets charmans & vains, illusions flatteuses !
 Vous n'éblouirez plus ny mon cœur, ny mes yeux.

JULIE.

Vous croyez

VALERIE.

Ah c'est trop t'arrester en ces lieux !

JULIE.

Eh, puis-je vous quitter ?

VALERIE.

Eloigne-toy, te dis-je ;
 Ton zele me deplaît, ton amitié m'afflige.
 Epargne-moy l'ennuy d'un discours superflus ;
 Si mon repos t'est cher, ne me resiste plus.





SCENE III.

VALERIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître ,
Que de mes vœux l'Amour fit si long-temps le
maître.

Charmé de sa conquête , il viendra la chercher.

Ah! fuyons. Mais que dis-je? Et pourquoy me cacher?

Attendons-le plutôt , ce vainqueur redoutable ,

Combattons par mes soins sa fureur implacable.

Je ne le connois plus , s'il poursuit un dessein

Qui d'un sang que je pleure a fait rougir sa main.

Que mes pleurs , en pitié fassent changer sa rage.

C'est à toy , Dieu puissant , qu'appartient cet ou-
vrage.

Toy qui brises les cœurs , & portes à ton gré ,

Dans un sein criminel ton feu le plus sacré :

Dieu benin , verses-en quelque heureuse étincelle

Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidelle.

Ton ennemy s'approche , & je vay luy parler.

Mais si ton bras n'agit , pourray-je l'ébranler ?

Prête à ma foible voix cet éclat du tonnerre ,

Par qui le fier Saulus fut renversé par terre ;

Quand poursuivant le peuple agreable à tes yeux ;

Un seul mot desarma ce Guerrier furieux ,

Et luy donnant la Foy dont ton Esprit m'anime ,

De ton persecuteur le rendit ta victime.

Accorde cette grace à mes brûlans soupirs.

Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.



SCÈNE IV.

ADRIEN, VALÉRIE.

ADRIEN.

Que les momens sont longs loin de votre présence !

Madame, que mon cœur sentoit d'impatience !
 Mais, grace aux immortels, rappelé près de vous ;
 Je puis flatter mes vœux du destin le plus doux ;
 Je puis en liberté vous exprimer

VALÉRIE.

Arrête.

A quel titre veux-tu que je sois ta conquête ?
 Sur quels droits fondes-tu cet espoir si charmant ?

ADRIEN.

Justes Dieux !

VALÉRIE.

Tes soupirs poussez en ce moment ,
 En vain s'efforceroient de reveiller ma flamme :
 Contre tous leurs efforts j'ay préparé mon ame ;
 Tu ferois sans succès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Helas !

VALÉRIE.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.
 Tu viens, t'applaudissant de l'amour qui t'anime,
 Attester un Hymen que tu crois legitime ;
 Et fier de ces liens, augustes parmi nous,
 Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un époux ?
 Va ; cesse de penser que l'Hymen nous unisse.
 Ecoute ; & désormais rends-toy plus de justice.

Je ne voy plus en toy cet Amant genereux ;
 Ardent à soulager les peuples malheureux ,
 Implacable ennemy de l'horreur & du crime ,
 Et trop digne en effet de ma plus tendre estime.
 Après tes noirs forfaits , tu n'offres à mes yeux
 Qu'un lâche adulateur , qu'un tyran furieux ,
 Dont les mains jusqu'icy noblement triomphantes,
 Du meurtre des Chretiens sont aujourd'huy san-
 glantes.

Tu n'es que le bourreau de ce Peuple innocent
 Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant ;
 De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime ,
 Et dont l'esprit m'éclaire & m'inspire moy-même.

A D R I E N .

Qu'avez-vous prononcé ?

V A L E R I E .

Ce n'est pas tout encor.

De la grace du Ciel j'ay reçu le tresor.
 Aux Mysteres sacrez Sebaſte m'a guidée,
 Et par ſes ſoins heureux je fus perſuadée.
 Si tantôt dans le Temple , interdite à tes yeux ;
 J'ay laiſſé celebrer le Prêtre de vos Dieux ;
 Je ne le puis celer : ta preſence trop chere ,
 En troublant ma raiſon , m'a forcée à me taire ;
 Mais revenuë icy de ce trouble ſoudain ,
 Une grace plus forte a coulé dans mon ſein.
 L'amitié , ny l'amour n'ont rien qui me retienne ;
 J'immole tout à Dieu , puisque je ſuis Chretienne.

A D R I E N .

Je tremble.

V A L E R I E .

Tu connois maintenant qui je ſuis ;
 Conçois , ſi tu le peux , l'excès de mes ennuis ;
 Au moment que je voy tes fureurs ſanguinaires
 Conduire le poignard dans le cœur de mes freres.
 Rome entiere rougit , & nage dans le ſang
 Que le fer par ton ordre a tiré de leur flanc.

TRAGÉDIE.

231

Il ne reste que moy de cette race sainte.
 Immole-moy , barbare ; acheve sans contrainte.
 Frappe , perce ce cœur digne de ton courroux.
 Qui te retient ?

A D R I E N.

Ah Ciel ! que me proposez-vous ?

V A L E R I E.

Tu fremis ? Ne crains pas de te charger d'un crime,
 Sacrifie à tes Dieux leur dernière victime.
 La fureur qui te porte à de tels attentats ,
 Contre un reste d'amour enhardira ton bras.
 Moy-même , s'il le faut , satisfaite , intrepide ,
 Je guideray ta main chancelante , & timide.
 Je voy couler tes pleurs ? Est-il temps de pleurer ?
 Hâte-toy de choisir , c'est trop délibérer.
 Garde jusqu'à la fin ta fatale promesse ;
 Etouffe dans mon sang la Foy que je professe :
 Ou plutôt , renonçant à ton aveugle erreur ,
 Des celestes clartez laisse frapper ton cœur.
 Ou partage , ou punis le zele qui m'anime ,
 Et fay-moy ton épouse enfin , ou ta victime.
 Réponds.

A D R I E N.

Laissez du moins revenir mes esprits
 Du long étonnement qui les avoit surpris.
 Croyez-vous que la voix ne me soit pas coupée
 Par le coup imprevû dont mon ame est frappée ?
 Quel mélange confus de divers mouvemens !
 Mais qui peut tout d'un coup forcer mes sentimens ?
 Quelle secrète voix m'épouvante , & m'entraîne ?
 Quelle contraire ardeur a dissipé ma haine ?
 Peuple saint , desormais ne crains plus mon cour-
 roux.

Je suis Chretien, Madame, & Chretien comme vous.

V A L E R I E.

Quel retour ! Ce miracle , ô Ciel ! est-il possible ?
 Tes traits ont pénétré dans ce cœur insensible ?

A D R I E N ,
A D R I E N .

Ouy ; dans vos sentimens ce cœur est affermi.
Ne me regardez plus comme votre ennemi.
Rendez moy cette foy que vous m'avez jurée.

V A L E R I E .

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteste ce Dieu vengeur des faux sermens ,
Qui se découvre à vous dans ces heureux momens.
Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & sincere ,
Vous êtes mon Amant , mon Epoux , & mon Frere.
C'est peu pour ma tendresse ; & tant de noms si doux
N'expriment point encor ce que je sens pour vous.
Recevez donc ma main , & donnez-moy la vôtre ;
Redoublons, s'il se peut, notre amour l'un & l'autre ;
Le devoir le soutient , la pieté , l'honneur :
C'est là , cher Adrien , le suprême bonheur.
Des profanes Amans ignorant la contrainte ,
Nous brûlons sans remords , sans soupçons , & sans
crainte,

A D R I E N .

Quel transport , de vous voir répondre à mes sou-
pirs !

Que cet aveu charmant calme de déplaisirs !
Votre front est tranquille , & vos yeux sans colere ;
Vous m'aimez : je suis seur du bonheur que j'espere.
Mais tandis qu'enchanté du nom de votre époux ,
Je passe de mes jours les momens les plus doux ;
De barbares soldats une troupe cruelle
Porte sur les Chretiens une main criminelle.
Que dis-je ? par mon ordre on les cherche avec soin.
Allons , que leur malheur ne passe pas plus loin.
Desarmons les bourreaux armez pour leur suplice,
Ou faisons de leur sang un juste sacrifice.
Je ne balance plus ; & par de grands effets
Je vay , si je le puis , reparer mes forfaits.

V A L E R I E ,

Je ne vous quitte point ;

TRAGÉDIE.

233

ADRIEN.

Non , arrêtez , Madame

VALERIE.

Puisque ma piété s'accorde avec ma flamme ;
Au nom de toutes deux , ne me refusez pas
La gloire & le plaisir d'accompagner vos pas.
Ne nous séparons plus enfin , s'il est possible.

ADRIEN.

Venez donc signaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impétueuse ardeur
Dont le Dieu tout puissant embrase votre cœur
Faisons-le triompher d'un ennemi funeste ,
Et laissons-luy le soin de régler tout le reste,

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE

JULIE *seule.*

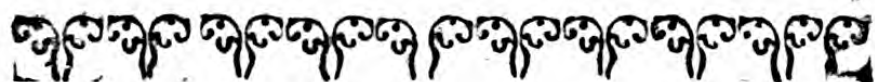


Uel massacre inhumain se trouve à
chaque pas,
Des malheureux en proye aux fu-
reurs des soldats !

La mort regne en tous lieux , & ses
tristes images

Font sentir la terreur aux plus fermes courages.
Voicy ton dernier jour , Peuple ennemy des Dieux,
Peuple , à qui l'imposture a fasciné les yeux.
Tu meurs , & pour jamais ta Secte est abolie,
Cesar paroît , sortons.





SCÈNE II.

DIOCLETIEN , JULIE,
SERGESTE.

DIOCLETIEN.

N On , demeurez , Julie,
Ma Fille est-elle encor dans son appartement ?

JULIE.

Je l'ignore , Seigneur ; j'arrive en ce moment,
Par son ordre tantôt je me suis retirée.

Je ne sçay de quels soins elle estoit devorée :
Mais j'ay vû de son cœur le desordre secret ,
Et connu que ses yeux me voyoient à regret.

DIOCLETIEN.

Non, non ; dans vos soupçons vous vous êtes trompée.

De sa tendresse seule elle estoit occupée ;
Et son cœur libre alors de tous les autres soins ,
Craignoit dans ses transports les regards des témoins.

Croyez-moy. Cependant ne sçauriez-vous m'apprendre

D'où partent tous les cris que nous venons d'entendre
Des soupirs redoublez, de lugubres clameurs, [drez
Un bruit triste & confus de plaintes & de pleurs,
De mon Cabinet mesme ont percé la retraite ,
Et porté dans mon ame une crainte secrète.

JULIE.

De ces plaintes , Seigneur , cessez d'estre étonné,
C'est la mourante voix d'un Peuple infortuné ,
Qui pour fuir le supplice a deserté la Ville ,
Et crû dans ce Palais rencontrer un azile.

A D R I E N ;
D I O C L E T I E N .

Il n'en trouvera point icy contre les Dieux.
Allons plutôt le voir expirer à mes yeux.
Mais parmi tous ces cris que pousse la tristesse ;
J'ay démêlé des noms si chers à ma tendresse ,
Que j'ay senti long-temps mes esprits agitez
Par ces noms précieux trop souvent repetez.
C'est celuy d'Adrien , c'est celuy de ma fille.
Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma famille ?
C'est joindre un nouveau crime à d'autres attentats,

J U L I E .

Ils se flattent , Seigneur , d'éviter le trépas.
Par ces noms si sacrez ils demandent leur grace.

D I O C L E T I E N .

Non ; perisse à jamais cette funeste race.
Je touche , grace aux Dieux , à l'instant fortuné
Où par le fer le reste en sera moissonné.
Mais c'en est déjà fait. Marcellin plein de zele
De leur destruction m'apporte la nouvelle.

S C È N E I I I .

D I O C L E T I E N , J U L I E , M A R C E L L I N ,
S E R G E S T E .

D I O C L E T I E N .

M'Annoncez-vous la fin de tout le nom Chré-
tien ?

De ce Peuple odieux ne reste-t-il plus rien ?

M A R C E L L I N .

Il en reste encor deux , Seigneur.

D I O C L E T I E N .

Qu'osez-vous dire ?

TRAGÉDIE.

237

N'ay-je pas commandé que le dernier expire ?

MARCELLIN.

Oüy, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoy donc trompiez-vous mon espoir ?

MARCELLIN.

Seigneur, jusqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.

Mais quand j'allois finir ce double sacrifice,

J'ay pensé qu'il falloit que je vous avertisse.

Si vous voulez leur mort, vous n'avez qu'à parler :

J'y vole ; je suis prest à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux ? Comment en doutez-vous encore ?

Ah ! je l'ay trop promis à ces Dieux que j'adore,

Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer.

Seigneur, de leur destin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez ? qu'attendez-vous ? Je brûle de l'apprendre.

Qui sont-ils ?

MARCELLIN.

Votre Fille....

DIOCLETIEN.

O Dieux !

MARCELLIN.

Et votre Gendre.

J'ay fremi, comme vous, au bruit de ce malheur.

J'ay prévu vos chagrins, & plaint votre douleur.

Mais s'il faut la dompter, s'il faut....

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire ?

Quels seront mes projets, si le Ciel ne m'éclaire ?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croyez pas que la crainte, ou l'espoir,
Sur ces cœurs prevenus garde quelque pouvoir.

Jamais Chretien, poussé d'une ardeur criminelle,

N'osa porter si loin la fureur de son zele.

C'est peu, Seigneur, c'est peu d'avoir à haute voix
 Fait éclater par-tout le mépris de vos loix :
 Ils ont autorisé, par leurs propres exemples,
 Leurs timides amis à profaner les Temples ;
 Ils les ont secourus, ils les ont animez ;
 Dans leur foy chancelante ils les ont confirmez :
 Ils ont mis en usage & la force & l'adresse.
 La Princesse pleurant leur marquoit sa tendresse,
 Elle leur enseignoit à braver le trepas,
 Tandis que son époux massacroit vos soldats.

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis sans lancer votre foudre,
 Dieux, qu'ils ont offencé ?

MARCELLIN.

Il est temps de refoudre

Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

DIOCLETIEN.

Allez, & devant moy faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'est-il besoin, Seigneur, de tant de violence ?
 Vous les verrez bien-tôt chercher votre présence ;
 Venir subir l'arrêt justement prononcé ;
 Et déjà dans ces lieux ils m'auroient devancé,
 Si retenus ailleurs par les soins nécessaires
 D'élever des tombeaux à leurs malheureux freres ;
 Ils n'avoient rassemblé leurs membres separez,
 Et recueilli leur sang dans des vases sacrez.

DIOCLETIEN.

Ah ! je ne puis trop tôt assurer ma vengeance.
 Je les entens ; vers moy l'un & l'autre s'avance.
 Sortez. Quelque fureur qui puisse m'agiter,
 Empêchons quelque temps les transports d'éclater,





SCÈNE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.

Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle est prête.
 Vous connoissez mon crime; & loin de le nier,
 Loin de vous émouvoir, pour me justifier;
 Grace au Dieu que je sers, je fais toute ma gloire
 D'être plus criminel que vous n'osez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace!

ADRIEN *jettant son épée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains
 Ce fer toujours heureux à servir vos desseins.
 Dans l'état où je suis, il ne m'est plus utile;
 Et mon bras défarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je fremis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos soldats.
 Peut-être encor de moy ne répondrois-je pas,
 Si je les retrouvois accablant l'innocence.
 Ce secours est un crime, & le Ciel s'en offense.
 Je le sçay: mais, hélas! je n'ay pu retenir
 Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

DIOCLETIEN.

Criminel, à mes yeux il s'applaudit encore!
 Il me brave!

ADRIEN,
VALERIE.

Telle est l'ardeur qui nous devore.

Ouy, Seigneur, nous venons tenter votre courroux,
Brisez tous les liens qui m'attachent à vous.
Ne vous souvenez plus combien je vous fus chere,
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes mon Perc.
Oubliez que vainqueur de tous vos ennemis,
Mon époux est enfin devenu votre fils.
Terminez un Hymen qui mettoit notre vie
En état de braver la fortune & l'envie.
Finissez nos plaisirs à peine commencez.
Accablez de tourmens, de toutes parts pressez;
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes sentimens, & la même constance.

DIOCLETIEN.

O Ciel! quelle fureur a saisi vos esprits?
A ma tendre amitié réserviez-vous ce prix?
Et toy, ne t'ay-je fait entrer dans ma famille;
Ingrat, que pour venir y seduire ma fille?
N'es-tu donc son époux que pour m'assassiner?

VALERIE.

Cessez de vous en plaindre, & de le soupçonner.
Apprenez tout, Seigneur. C'est moy qui la premiere;
De la Foy qui nous guide ay reçu la lumiere.
C'est moy qui l'ay tiré de son aveuglement.

DIOCLETIEN.

Penses-tu me tromper pour sauver ton Amant?
Tu veux en t'accusant le rendre moins coupable?

ADRIEN.

Non, non; elle vous fait un aveu veritable.
J'ose le confirmer. Croyez-en nos discours:
La pure verité les inspire toujours.
Du Dieu que nous servons les sages ordonnances
Défendent d'en changer les moindres circonstances;
Ce Dieu, de la Princesse a fait parler la voix.
D'un plus foible pouvoir il se sert quelquefois
Pour ramener à soy les cœurs qu'il illumine

Des rayons triomphans de la grace divine.
 Si mon Epouse enfin ne m'eût rendu Chretien,
 Je le serois, Seigneur, par quelque autre moyen,
 Puis qu'ainsi le vouloit ce Maître que j'adore.
 Je le suis, je veux l'être; & s'il me reste encore
 Quelque trouble pressant, quelque chagrin secret,
 Croyez qu'il est causé par l'éternel regret
 D'avoir sacrifié tant de saintes victimes,
 Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
 Je fremis quand je voy qu'à mes tristes regards
 S'offrent ces flots de sang versez de toutes parts,
 Et que pour expier l'effet de tant de haines,
 Je n'en ay que le peu qui coule dans mes veines.

V A L E R I E.

Que je sens mes transports se redoubler pour vous !
 A de tels sentimens je connois mon époux.
 Mais quelques mouvemens que ma flame m'im-
 prime,

Je ne demande point grace pour votre crime.
 Nous nous aimons, Seigneur; & peut être jamais
 L'amour ne penetra deux cœurs de tant de traits.
 Mais, hélas ! qu'éloignez des Amans ordinaires,
 Nous formons des desirs à leurs desirs contraires !
 Nous sommes animez d'un espoir different.
 Nous sçavons qu'un Chretien n'est heureux qu'en
 mourant.

Je demande la mort pour moy, pour ce que j'aime,
 Et mon époux Seigneur, la demande de même.
 J'embrasse vos genoux; ne la refusez pas :
 Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Sol-
 dats;

Et nous vous en devons plus de reconnoissance,
 Que si vous nous faisiez part de votre puissance.

D I O C L E T I E N.

Effroyables malheurs, où je n'ose penser !
 Qui suspend ma vengeance, & me fait balancer ?
 Objets infortunez de ma fureur mortelle !

L

Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle ;
 Elle combat pourtant ; mais près de triompher ,
 L'intérêt de mes Dieux suffit pour l'étouffer.
 Ils exigent ta mort , parjure , & je leur cède.

ADRIEN.

Hâtez-vous ; contentez l'ardeur qui me possède ;
 Mais , Seigneur , permettez que vous ouvrant mon
 cœur ,

Je vous montre du moins jusqu'où va votre erreur.

A ma Religion vous préférez la vôtre.

Une fois seulement comparez l'une à l'autre ,
 Seigneur , si vous voulez en faire un juste choix ,
 La vôtre n'eut jamais que de barbares loix ;
 Elle ne se soutient que par la violence :

La mienne par la Paix , & par l'Obeïssance.

La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir ,

Moy , que des nœuds sacrez à vous doivent unir ;

Moy , qui dès le berceau Sujet toujours fidelle ,

Par des soins assidus vous ay prouvé mon zèle :

La mienne , quand je suis accablé de vos coups ,

Me défend de penser à me vanger de vous.

Que dis-je ? elle m'impose une loy souveraine ,

De m'offrir avec joye aux traits de votre haine ;

De ne vous point haïr , quand dès le premier jour ,

Vous m'ôtez pour jamais l'objet de mon amour ;

De conserver pour vous la foy la plus sincere ;

De vous rendre les soins que je dois à mon Pere ;

De dissiper la nuit de vos yeux aveuglez ;

Enfin , de vous aimer , lors que vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah ! c'est trop écouter son insolence extrême.

Chaque mot qu'il prononce est un nouveau blas-
 phême.

Ne délibérons plus ; le moment est venu.

Forçons les sentimens qui m'avoient retenu ;

Et faisons éclater aux yeux de tout l'Empire ,

Les effets du courroux que leur crime m'inspire.

Oüy, vous serez punis, traîtres ; je le promets.
 On ne sçauroit haïr autant que je vous hais ;
 Et je vay m'appliquer à choisir une peine
 Digne de vos forfaits , & digne de ma haine.
 A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
 Et ménagez l'instant de vos derniers adieux.



SCÈNE V.

ADRIEN , VALERIE.

ADRIEN.

M Adame, c'en est fait ; je connois votre Pere ;
 J'ay lû dans ses regards jusqu'où va sa colere ;
 Sur ma tête bientôt les effets vont tomber ;
 Ma constance étonnée est près de succomber ;
 Et mes yeux , toujours secs dans mes autres allar-
 mes ,
 En cet affreux moment se remplissent de larmes,
 Je l'avoue.

VALERIE.

Eh pourquoy me faites-vous trembler ;
 Quand votre exemple seul pourroit me consoler ?
 Quelles sont vos terreurs ? Manquez-vous de cou-
 rage ?

ADRIEN.

Oüy, j'en manque, à l'aspect du sort que j'envisage.
 Si j'avois moins d'amour , je serois plus constant ;
 Ou si je l'étois plus , je n'aimerois pas tant.
 Mon genereux dessein accable la nature.
 Des pertes que je fais mon triste cœur murmure.
 Cent mouvemens divers , comme autant d'ennemis ;
 Naissent tous à la fois du coup dont je fremis,

Puis-je aller à la mort , sans montrer de foiblesse ?
 A peine votre époux , il faut que je vous laisse !
 Au prix de tout mon sang , j'ay tâché d'obtenir
 Que Cesar avec vous voulût un jour m'unir.
 D'aujourd'huy seulement, après six ans d'allarmes,
 Je me voy, par l'Hymen, maître de tant de charmes.
 Tranquille , je pourrois en jouir desormais . . .
 Ah! peut-être avant moy mortel ne vit jamais
 D'un bonheur si parfait sa tendresse suivie ,
 Et n'eut tant de raisons de souhaiter la vie.

V A L E R I E.

Pour vous encourager , songez en me quittant ,
 Au peu que vous perdez , au prix qui vous attend.
 Si vous souffrez la mort, quel bonheur va la suivre!

A D R I E N .

Eh , si je n'y pensois , cesserois-je de vivre ?
 Croyez que pour ceder l'espoir d'un bien si doux ,
 Pour rompre nos liens , pour m'arracher à vous ;
 J'ay besoin d'une Foy plus pure & plus ardente ,
 Que ne l'eut des Martyrs la troupe triomphante.
 Car enfin ma raison ne scauroit concevoir
 Que je puisse un moment renoncer à vous voir.
 Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agreable ,
 Qui peut-être à la fin seroit trop redoutable ;
 Qui pourroit renverser mes projets malgré moy.
 Dieu que je sers! Je meurs, & ne meurs que pour toy.
 Voy donc avec bonté , Divinité suprême ,
 La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il aime,
 Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
 Que par la violence , hélas ! que je me fais ?
 Ah ! si j'ose esperer d'appaier ta Justice ,
 C'est moins par mon trépas que par ce sacrifice.

V A L E R I E.

Mourons donc sans foiblesse ; & ne regrettons pas
 D'un Hymen fortuné les sensibles appas.
 Renonçons avec joye à des biens perissables ,
 Puisqu'il nous est permis d'en trouver de durables.

TRAGÉDIE. 245

Que nous sommes heureux d'être privez du jour,
 Dans les premiers transports d'un legitime amour !
 D'emporter sous la tombe une flame si pure,
 Qu'elle n'a jamais fait ny plainte , ny murmure !
 Nous sommes seuls peut-être, entre tous les époux,
 Jusqu'icy distinguez par un destin si doux.
 Que pouvoient desirer & mon cœur , & le vôtre,
 Que de mourir , charmez & contents l'un de l'autre ?

A D R I E N.

Non, je ne me plains plus. Satisfait de mon sort
 D'un œil indifferant j'aborderay la mort.
 Votre exemple rappelle & soutient mon envie.
 Vous devray-je toujours tout l'honneur de ma vie ?
 Vous le sçavez; l'esper de plaire à vos beaux yeux,
 Me fit seul achever tant d'exploits glorieux.
 Mes victoires ne sont que les fruits de ma flame.
 J'ay sucé près de vous les vertus de votre ame.
 Je vous parlois. Sortant d'un entretien si doux,
 Je me trouvois plus juste , & plus digne de vous.
 Et je vous perds ? Pensée à mon cœur trop cruelle,
 Que d'instant en instant mon amour renouvelle !
 Effroyable combat ! douloureux souvenir !
 Laisse-moy : voicy l'heure où je dois te bannir.
 Adieu , trop digne objet de toute ma tendresse,
 Vers qui mon ame vole , & se porte sans cesse.
 Devant les assassins qui vont nous déchirer,
 Tranquilles , nous devons mourir sans murmurer ;





SCENE VI.

VALERIE , ADRIEN , SERGESTE.

SERGESTE.

Cesar vous veut parler dans la chambre prochaine.

Madame , il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne !

Qu'espere-t-il ?

ADRIEN.

Et moy, quel sera mon destin ?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux soins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame , le temps
presse ,

Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu ; souvenez-vous sans cesse
De mon ardent amour , & de tous vos sermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foy s'affure , & croît à tous momens,



SCÈNE VII.

ADRIEN *seul.*

NOn, je ne sens plus rien qui s'oppose à l'envie
 Que m'inspire le Ciel de luy donner ma vie,
 L'amour seul suspendoit mes vœux irresolus.
 Princesse, c'en est fait ; je ne vous verray plus.
 Je vivois pour vous seule ; & tout le reste ensemble,
 Tous les biens, les honneurs que la fortune assemble,
 Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.
 Hors vous, de l'Univers je ne regrette rien.
 Souverain Createur de tout ce qui respire,
 Dont la Terre & les Cieux reconnoissent l'empire !
 Digne objet jusqu'icy de ton inimitié,
 Je le suis maintenant de toute ta pitié.
 Tremblant au souvenir de tes Loix legitimes,
 Devant ta Majesté je confesse mes crimes.
 Pour ceux que je connois je t'offre mon trepas :
 Mais lave-moy de ceux que je ne connois pas.
 Je ne merite point d'obtenir cette grace,
 Et desespererois de voir jamais ta face,
 Si tu n'établissois aux cœurs vraiment contrits
 De cette vision l'ineestimable prix.
 Le mien brisé des traits d'une douleur mortelle,
 Gemit d'avoir vécu si long-temps infidelle.
 Fondé sur ta parole, il se flatte aujourd'huy,
 Que tes faveurs pourront se répandre sur luy.
 Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil propice
 Ceux qui persecutez souffrent pour la Justice,
 Que tarde donc Cesar à me faire perir ?

Qu'attendent les bourreaux par qui je dois mourir ?
 Que ne sont dans mon sang leurs mains déjà trem-
 pées !

Que ne sont contre moy leurs fureurs occupées !
 Qu'ils viennent m'accabler; je ne puis trop souffrir.
 A leurs indignitez je suis prest de m'offrir !
 Etrange changement , miracle de la grace .
 Ma fierté se confond ; le remords prend sa place.
 Loin de moy , vanitez, orgueil, fortune , honneurs.
 Je ne demande plus qu'opprobre , & que douleurs.
 Des terrestres liens mon ame dégagée ,
 Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée ,
 Dédaigne de jouïr du plus illustre sort ,
 Et cherche avec plaisir une honteuse mort.
 On vient me l'annoncer.



SCENE VIII.

ADRIEN, MARCELLIN.
 GARDES.

MARCELLIN.

Seigneur , il faut me suivre.

ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu , pour toy je vay cesser de vivre.

Fin du Quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

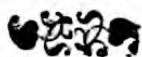
VALÉRIE *seule.*

Que de tristes objets occupent mon esprit !

Quel rigoureux devoir l'Empereur me prescrit !

Il épargne ma vie ; & flattant ma tendresse,

Il cherche à m'inspirer quelque indigne foiblesse.
 Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort !
 Qui l'a fait revenir de son premier transport ?
 Quelle raison funeste a calmé sa colere,
 En luy rendant pour moy les sentimens d'un Pere ?
 Tandis que je suis libre en cet appartement,
 Peut-estre mon Epoux expire en ce moment.
 Quel malheur, si la Foy pouvoit estre affoiblie !
 J'apprendray son destin par les soins de Julie.
 Qu'elle est lente à venir ! Mais enfin je la voy,
 Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré moy.





SCENE II.

VALERIE , JULIE.

VALERIE.

As-tu vû mon Epoux ? a-t-il perdu la vie ?

JULIE.

D'un supplice cruel son audace est suivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puissant , pardonne à mes douleurs ;
Et ne t'offense pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle est donc sa mort ? tu crains de m'en in-
struire.

Parle.

JULIE.

Par ses Soldats Cesar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal , vray séjour de l'horreur ;
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur ,
Des Tigres dévorans , des Lions redoutables
Sont gardez avec soin pour punir les coupables.
C'est vous en dire assez.

VALERIE.

Barbare châtiment !

Affreuse ignominie ! effroyable tourment !

Mais je ne m'en plains pas. Plus sa mort est hon-
teuse ,

Plus sa seconde vie en sera glorieuse.

Plus l'Eternel sur luy répandra de splendeur.

Plus il luy fera voir son immense grandeur.

Mais qu'attendray-je encore ? Ah ! je rougis de
vivre.

TRAGÉDIE. 251

Par quelque heureux effort méritons de le suivre.
D'un crédule Empereur renversons les Autels ;
Faisons à tous les Dieux des affronts solennels.
Par l'imprévu secours d'une éclatante injure ,
Dans son cœur tendre encor détruisons la nature ;
Forçons-le malgré luy d'armer tout son courroux ,
Et par un même sort rejoignons mon Epoux.
Que voy-je ? Je fremis. Ne suis-je point trompée ?
Ou d'un fantôme vain ne suis-je point frappée ?



SCÈNE III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croyez-en vos
yeux.
C'est votre Epoux, c'est moy qui reviens en ces
lieux,
Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable sort jusqu'icy vous ramene ?
Malgré tant d'ennemis conjurez contre nous,
Je puis jouir encor d'un entretien si doux.
Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je
croye ?
Je tremble, & ma raison n'approuve point ma joye ;
Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,
Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour ?
S'il est ainsi ; va, cours jouir de la fortune,
Et porte loin de moy ta présence importune.

L vj

Que ce transport me plaît ! que j'aime ce courroux !

Mais quittez votre erreur , Madame. Pensez-vous
Que je manque à la Foy que l'Esprit saint m'inspire ,

Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire ?
Pensez-vous que frappé d'une indigne terreur ,
Et prévenu du soin de plaire à l'Empereur ,
Je vienne à ses genoux pour obtenir ma grace ,
Meriter ses faveurs , & reprendre ma place ?
Des Tigres , des Lions vous me voyez sauvé ;
A de plus grands tourmens le Ciel m'a réservé.
Je viens m'y présenter ; & vous verrez , Madame,
Qu'il n'en est point qui puisse intimider mon ame.

VALERIE.

O constance ! ô vertu ! Pardonnez , cher Epoux,
Vous sçavez quels malheurs mon cœur craignoit
pour vous.

Je vous ay crû rentré dans votre erreur premiere.
Par quel heureux secours voyez-vous la lumiere ?
Quel bras vous a tiré de cet Antre profond ?

ADRIEN.

Madame , en y pensant mon esprit se confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même
Du Maître des humains l'assistance suprême.

Au bord de l'Antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit jusqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoient dans les airs les hurlemens terribles
Qu'arrachoit la colere à ces monstres horribles.
Ouvre ; & dans ce gouffre aussi-tôt enfermé ,
J'attendois le trépas sans en estre allarmé.
Que dis-je ? je sentois une parfaite joye
De mourir de leurs coups , de leur servir de proye ;
Inutiles desirs ! Dès l'instant ils ont tous
Interrompu leurs cris , & perdu leur courroux.
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle ;

TRAGÉDIE. 253

Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle :
 Et lors qu'en les cherchant j'ay crû les irriter ,
 A l'envi l'un de l'autre ils sembloient me flatter.
 Enfin pour m'obliger à differer ma perte ,
 De l'Antre tout à coup la porte s'est ouverte.
 Une invisible main , par de secrets efforts ,
 De mille fers unis a brisé les ressorts.
 Quelques rayons de jour ont frappé ma paupiere :
 A travers les rochers j'ay suivi leur lumiere ;
 Et sans perdre un moment , j'ay volé vers ces lieux
 Pour vous chercher , Madame , & mourir à vos
 yeux :

Car je ne doute point que d'un nouveau supplice ,
 Plus ardent que jamais , Cesar ne me punisse.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t-il son bras ?
 A des signes certains ne se rendra-t-il pas ?
 Suivra-t-il les conseils de son zele farouche ?



SCENE IV.

DIOCLETIEN , VALERIE ,
 ADRIEN , JULIE , MARCEL-
 LIN , SÉRGESTE , Gardes.

DIOCLETIEN.

Votre Epoux ne vit plus. Votre douleur me
 touche ,

Ma Fille ; je n'ay pu le sauver... Mais , grands
 Dieux !

Quand je le croy puni , je le trouve en ces lieux ;
 Marcellin m'a trompé. Que diras-tu , perfide ?

ADRIEN,
MARCELLIN.

Seigneur , à cet objet je demeure stupide,
Ma surprise est égale à votre étonnement.
Mais puisse-je éprouver le plus cruel tourment,
Si j'ay manqué pour vous ny de soin , ny de zele.

ADRIEN.

Ah , Seigneur ! gardez-vous de le croire infidelle,
Non , jamais Souverain ne fut mieux obeï.

DIOCLETIEN.

Seducit par tes bienfaits , quelqu'autre m'a trahi.
Quel est-il ? Dieux puissans , faites-le moy con-
noître.
Qu'il recoive à mes yeux le salaire d'un traître.
Quel plaisir de le voir percé de mille coups !

ADRIEN.

Celuy qui m'a sauvé ne craint pas ton courroux ,
Cesar ; c'est le vray Dieu , qui forçant les obstacles,
Au gré de ses desirs prodigue les miracles.
Des monstres furieux reprimant la fierté ,
Il vient de me tirer de cet Antre écarté ,
Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
Ainsi dans les deserts , pour son Peuple fidelle ,
D'un sterile rocher , par d'inconnus canaux ,
Sous la main d'un Prophete il fit couler les eaux ,
Et tomber en des lieux haïs de la nature
La celeste liqueur qui fut sa nourriture.
Ainsi pour ses Tribus il dessecha les mers ,
Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts ;
Pour engloutir un Roy qui bravoit sa puissance.
Ainsi d'un soin divin protegeant l'innocence ,
D'un Tyran sanguinaire il sauva trois Enfans :
Dans l'ardente fournaise on les vit triomphans ,
Consacrer à jamais sa grace & leur victoire ,

TRAGÉDIE. 255

En chantant dans les feux des hymnes à sa gloire.
Ainsi . . . Mais quelle bouche à jamais peut conter
Les prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,
Jusqu'à la détacher de l'objet de sa flamme ?
Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort ,
Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon
fort ?

VALÉRIE.

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre ;
Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre ;
La force des Enfers a conservé tes jours ;
C'est là de tes pareils l'ordinaire secours.
Mais tu vas éprouver que ses coupables charmes
N'ont point contre le fer d'assez puissantes armes.
Prenez-le , Marcellin ; & que de toutes parts
Sur son sein mes Soldats fassent pleuvoir leurs
dards.

VALÉRIE.

Qu'osez-vous ordonner , Seigneur ?

ADRIEN.

Eh quoy , Princesse ?
Votre intrepide cœur sent-il quelque foiblesse ?
Après m'avoir vous-même inspiré de mourir ,
M'enviez-vous le prix que je vais conquérir ?
Ne meslez point de plainte à l'éclat de ma gloire.
Voulez-vous par des pleurs profaner ma victoire ?
Et donner en spectacle à nos persecuteurs
Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
Adieu ; ne pensez plus au coup qui nous separe.
Cesar , je vais chercher la mort qu'on me prepare.

ADRIEN,
DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute au moins pour la dernière fois
Les Arrests que le Ciel te dicte par ma voix.
Je seray le dernier de ce Peuple fidelle
Qu'osera condamner ta bouche criminelle.
Que dis-je ? tu perdras le fruit de tes fureurs.
Eh , que pourront les soins des plus fiers Empe-
reurs ?
Contre le Nom Chretien leur rage en vain con-
spire ;
Ce Nom saint durera plus que leur vaste Empire.
Allons.



SCENE V.

DIOCLETIEN , VALERIE,
JULIE , MARCELLIN.

VALERIE.

JE le suivray. Vos barbares Soldats
Commenceront par moy . . .

DIOCLETIEN.

Non , retenez ses pas.

VALERIE.

Avec luy par pitié commandez que je meure ,
Seigneur , au nom du Ciel . . .

TRAGÉDIE.

257

DIOCLETIEN.

Fille ingrate , demeure.

VALERIE.

Ah ! subira-t-il seul une funeste loy ?
Et n'est-il pas cent fois moins coupable que moy ?

DIOCLETIEN.

N'importe , je te vois avec mesme tendresse ,
Et je veux pardonner ton crime à ta foiblesse.
Cruelle , par mes pleurs ne puis-je t'attendrir ?
Et te faire quitter ce dessein de mourir ?
Rappelle tous les soins donnez à ton enfance :
Menage les honneurs qui suivent ta naissance :
D'un Pere infortuné prévien le desespoir.
Tout mon bonheur se borne à t'aimer , à te voir ;
Cesse d'empoisonner ce bonheur où j'aspire ;
Je le prefere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non , ton peu d'amitié ne scauroit m'irriter ;
Et toute ma fureur tombe sur un perfide.
Il voit couler son sang par le fer homicide.

VALERIE.

Helas !

DIOCLETIEN.

Sergeste vient.





SCENE DERNIERE.

DIOCLETIEN , VALERIE,
 JULIE , MARCELLIN,
 SERGESTE , Gardes,

DIOCLETIEN.

Est-il mort ?

SERGESTE.

Ouy , Seigneur ;
 Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

Cruauté sans exemple ! injustice inouïe !

SERGESTE.

Frappé de tous côtez , il a perdu la vie.
 A l'envi vos Soldats ont ajusté leurs coups ,
 Et mérité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Deformais je respire.

VALERIE.

Pour moy quelles douleurs !

SERGESTE.

Il me reste à vous dire
 Quels effets, quels transports son supplice a produits.

TRAGÉDIE. 259

Si vous aimez sa mort , vous pleurerez ses fruits ,
A peine de son sang la terre estoit couverte ,
Que les mesmes soldats ministres de sa perte ,
Detestant votre Arrest , & quittant leur fureur ;
De leur victime mesme ont embrassé l'erreur.
Ils ont tous souhaité la mort pour récompense.

DIOCLETIEN.

Ah ! se peut-il . . .

VALERIE.

Grand Dieu , j'admire ta puissance ;

SERGESTE.

Ouy, vos Soldats, Seigneur, dans un instant changez,
Du crime d'Adrien sont maintenant chargez.
Leur exemple a seduit les premiers de la Ville.
Ils courent à la mort avec un air tranquille.
Les vieillards languissans s'efforcent d'y marcher ;
La Jeunesse à l'envi vole pour la chercher.
Le pere offre son fils , espoir de sa famille ;
Et la mere avec joye y presente sa fille.

VALERIE.

Vous le voyez , Seigneur ; vos ordres rigoureux
Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nom-
breux ;
Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne sujet pour moy de ma rage mortelle !
Verray je malgré moy triompher les Chretiens ?
Leur Dieu seul sera-t-il plus puissant que les miens ?
C'en est fait , je renonce à la grandeur suprême.
J'aurois trop à rougir portant le diadème ,
Puis qu'un Peuple odieux , en vain persecuté ,
Renverse mes projets , & confond ma fierté.

266 ADRIEN, TRAGÉDIE.

Vis, malheureuse, vis dans une erreur profonde,
Dont j'avois entrepris de purger tout le monde.
A cette noble fin je n'ay pû parvenir ;
Je laisse à Maximin le soin de te punir.
Plus fortuné que moy, plus jeune & plus severe,
Ses mains soutiendront mieux l'Empire & ma co-
lere.

Va servir dans sa Cour ; va porter sur ton front
Au lieu de la Couronne un éternel affront ;
Et de ce rang auguste où le Ciel te fit naître,
Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau
Maître.

Puisse cet Empereur, commençant à regner,
Dans ton perfide sang à loisir se baigner !
Puisse-t-il dignement dégager ma promesse !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foiblesse,
Je vây loin de ces murs consacrez aux Cefars,
Des Peuples curieux éviter les regards ;
Et du moins pour un Dieu dont la gloire me gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haine.

VALERIE.

Que j'ay peu de regret à ce rang que je perds !
Fasse un jour l'Eternel que vos yeux soient ouverts !
Puisse-t-il accorder cette grace à mes larmes !
Mais allons des Chretiens suspendre les allarmes,
Et joignant mes devoirs avec leurs soins pieux,
Honorér d'un Epoux les restes précieux.

FIN.

TIRIDATE

TRAGEDIE,



ACTEURS.

ARSACE , Fondateur de l'Empire
des Parthes.

TIRIDATE , Fils d'Arface.

ARTABAN , second Fils d'Arface.

ERINICE , Fille d'Arface.

TALESTRIS , Reine de Cilicie.

ABRADATE , Prince du sang d'Arface.

MITRANE , Seigneur Parthe , Amy
de Tiridate.

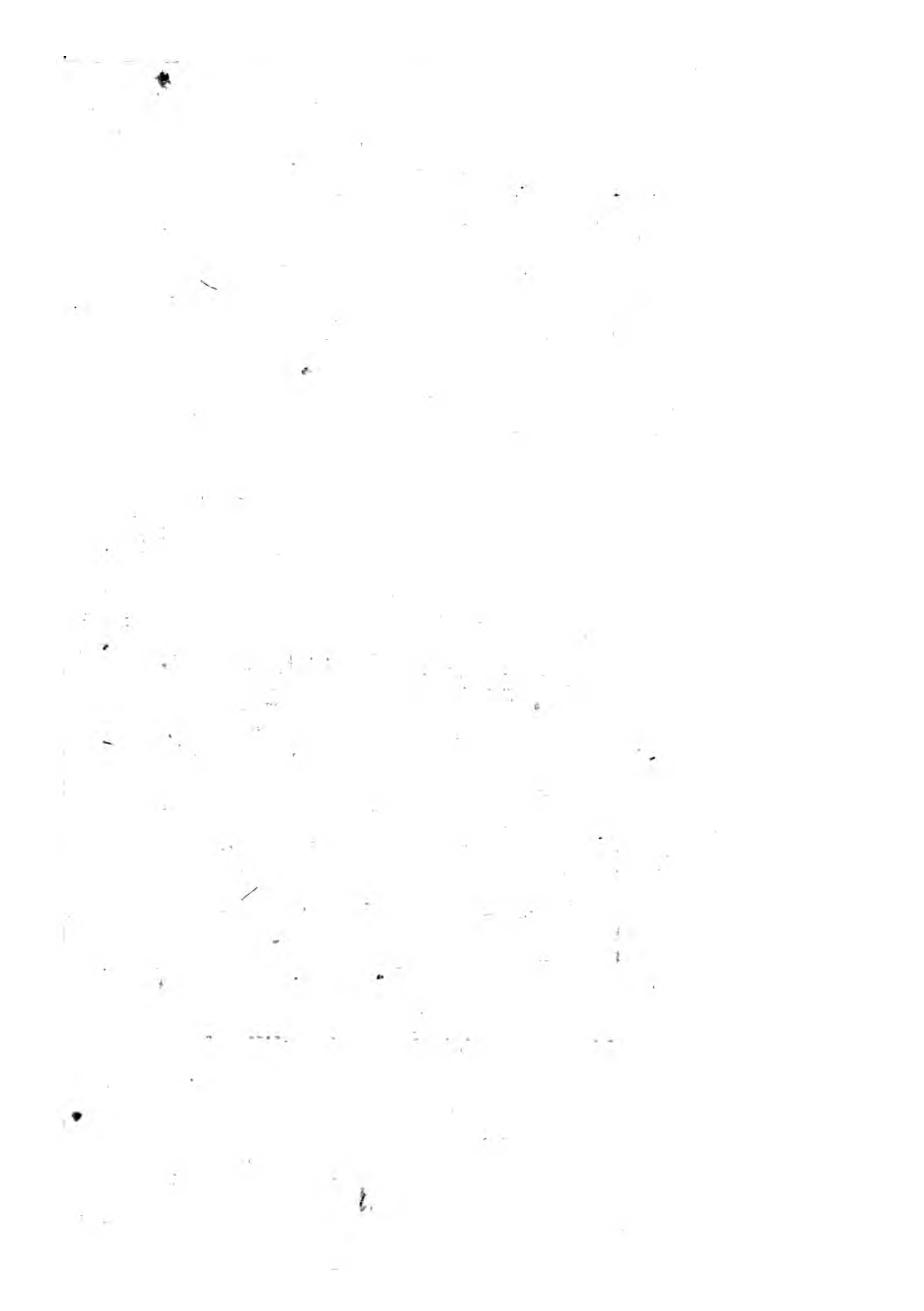
BARSINE , Confidente de Talestris.

ORASIE , Confidente d'Erinice.

TIMAGENE , Officier des Gardes
d'Arface.

GARDES , & Suite.

*La Scene est à Dara , Capitale de l'Empire des
Parthes , dans le Palais d'Arface.*



TIRIDATE.
TRAGÉDIE.





TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.



'AUROIS-je pû prévoir ? Le Ciel
ne me renvoye
En des lieux où j'ay crû partager vo-
tre joye,
Que pour vous y trouver plongé
dans les chagrins,

Et vous entretenir des malheurs que je crains.
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous separer peut-être on nous contraigne,

Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?
 Par quelles mains le sort a-t-il pû vous trahir ?
 Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate !

A B R A D A T E.

Ah , Seigneur , oseray-je accuser Tiridate ?
 Pourray-je sans trembler , exposant mon malheur,
 Conter son injustice , & montrer ma douleur ?
 Peut-estre tous mes maux causez par sa colere ,
 Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un frere.

A R T A B A N.

Vous ne le craindrez plus , quand vous aurez appris
 Qu'à mon retour icy la froideur m'a surpris.
 Dans ses discours glacez j'ay méconnu mon frere ;
 Je n'ay plus retrouvé ce cœur libre & sincere ,
 Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang ,
 Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du sang ;
 Artaban , comme vous , a sujet de s'en plaindre ,
 Et peut-estre la haine , ou ses soupçons à craindre.

A B R A D A T E.

Non , Seigneur , ses chagrins ne tombent point sur
 vous ,

Et c'est contre moy seul que s'arme son courroux !
 Mais de quels traits ! Grands Dieux ! qu'il est im-
 pitoyable !

Cependant croiriez-vous qu'au moment qu'il m'ac-
 cable ,

Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
 Je le voy penetré de secretes douleurs.

Au milieu de la Cour cherchant la solitude ,
 Nourrissant son esprit de son inquietude ,
 Insensible aux objets qui flatoient ses desirs ,
 Il respire à regret , il languit sans plaisirs ;
 Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne ,
 Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'entourne.
 En vain l'Art des humains cherche à guerir ce
 mal ,

Dont on ne connoît point le principe fatal.

En

TRAGÉDIE. 265

En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume ;
Il n'en souffre pas moins ; sa force se consume :
Il meurt : & toutefois dans son barbare sort ,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

A R T A B A N.

Luy, qui montrant pour vous l'amitié la plus ten-
dre ,

Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre ?

A B R A D A T E.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.

Tous ses Soldats brilloient des tresors des vaincus ;

Et des murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,

On entendoit voler le nom de Tiridate.

Nous arrivons, flatant nos innocens desirs

De faire à nos travaux succéder nos plaisirs.

Votre charmante sœur, l'adorable Erinice,

Avoit de mon amour reçu le sacrifice.

Flatté par nos succès, je viens offrir ma foy ;

Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roy ;

La Princesse obeit, & consent que j'espere :

Quand le sort contre moy souleve votre frere,

Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur,

Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.

J'en ignore la cause ; injuste, ou legitime :

Dans le fond de mon cœur je vay chercher mon
crime ,

Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,

Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant,

Toujours aux plus grands biens preferant sa ten-
dresse ,

J'ay borné mon devoir à le suivre sans cesse :

Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des com-
bats ,

J'ay depuis mon enfance accompagné ses pas ;

Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,

Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire,

Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroy,

M

Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moy.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
 Vos faits ont éclaté , votre vertu le gêne ;
 Les Parthes entre vous ont partagé leur voix ,
 Et confondu vos noms , en contant ses exploits.

ABRDATE.

Non , Seigneur ; je le dois avouer à sa gloire ,
 Il répandoit sur moy l'éclat de sa victoire ;
 Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers ,
 Pour couronner mon front de ses propres lauriers ;
 Et sa voix , des Soldats entraînant le suffrage ,
 Me faisoit recueillir les fruits de son courage.
 Mais il n'est plus luy-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit ;
 Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRDATE.

Pourrez-vous le refoudre à voir mon hymenée ,
 Quand sa langueur , du sien recule la journée ?
 Talestris , sans se plaindre , en attend le moment ;
 Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son
 Amant ,

Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage ,
 Suffissent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roy de donner le prix à votre Amour ;
 Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
 Dès long-temps il vous traite en époux de sa fille ,
 Et luy seul a le droit de régler sa famille.
 Je vais agir pour vous. Arface en ma faveur
 Rendra , n'en doutez point , le calme à votre cœur,
 Adieu , je sors ; je vois Talestris qui s'avance.



SCÈNE II.

ABRADATE , TALESTRIS,
BARSINE.

ABRADATE.

Quels seront les effets de ma reconnoissance,
Madame ? Chaque jour j'apprens de tous
côtés

Jusqu'où s'étend pour moy l'excès de vos bontez.
Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont votre Amant m'accable.
Soumise aveuglément à tous les autres vœux,
Vous osez contre luy défendre un malheureux,
Et s'il vouloit par vous régler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-temps infortunée.

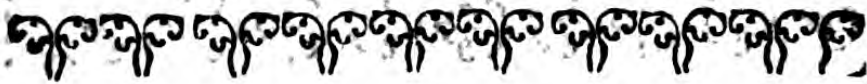
TALESTRIS.

Oüy, Prince ; je voudrois finir vos déplaisirs ;
Et peut-être le Ciel sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espérance qui vous flatte,
Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant, & frere d'Erinice.
Il doit regner : il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais résister !
Je vous laisse.

M ij



S C E N E III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

TU vois quelle est sa destinée.
 Je ne suis pas icy la seule infortunée ;
 L'Amour y fait encor d'illustres malheureux ,
 Barsine : Mais, hélas ! que mes maux sont affreux !
 Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate !

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
 Madame , revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache icy par de trop forts liens.
 Ne te souvient-il plus , que sur mon hymenée
 L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
 Que ce nœud seul acheve , & confirme une paix
 Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ?
 Mon frere , dont la foy garantit leur promesse ,
 Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse.
 Cependant vainement ils en pressent le jour ;
 Le sort cruel confond leurs soins , & mon amour.
 Ce Prince , dont le nom répandu dans l'Asie ,
 Des Rois les plus puissans arma la jaloufie ;
 Ce Prince , dont le bras , par des faits infinis ,
 Renversa les projets de ses rivaux unis ;
 Ce Prince , dont je dois suivre la destinée ,
 Voit peut-être aujourd'huy sa dernière journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau ?
 Quel malheur inconnu trouble un destin si beau ?
 Vainqueur , comblé d'honneurs , sûr de votre ten-
 dresse ;
 Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse ?
 N'en démêlez-vous point les secrètes raisons ?

TALESTRIS.

Non ; & je n'ay conçu que d'injustes soupçons :
 Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
 Menacent du trépas une tête si chere ,
 C'est en vain chaque jour que je veux démêler
 Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
 Il échape à mes yeux , quelque soin que je prenne ;
 La cause est inconnue , & la douleur certaine.
 De tous nos entretiens l'ordinaire succès
 Se borne à la porter dans le dernier excès ;
 Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes ;
 Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé ;
 Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vue ;





SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE,
MITRANE.

TIRIDATE.

TAlestris en ces lieux ! O rencontre impré-
vue !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'huy sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous , peu soigneux de votre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame , un juste soin trop long-temps différé
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais , hélas ! Jupiter refuse mes offrandes ,
Il rend mon sort plus triste , & mes douleurs plus
grandes.

De sa justice seule il écoute la loy ,
Et sa bonté sans borne , en a trouvé pour moy.

TALESTRIS.

Ah ! j'espère . . .

TIRIDATE.

Laissez preparer pour ma tête
Des vangeances des Dieux la prochaine tempête ;
Je sens depuis long-temps leur bras appesanty ;
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenty.
En avançant ma mort , peut-être ils me font grace.
Mais vous ; dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez , abandonnez un Prince infortuné ;
A souffrir , à mourir je suis seul condamné.

TRAGÉDIE.

271

Car ne nous flatons point , le Ciel veut que je
meure ;

Ma vie incessamment touche à sa dernière heure,
Je le sçais , je le sens : Mais j'atteste les Dieux ,
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux.
Intensible à mon sort , je déplore le vôtre ,
Ils ne sont point marquez pour s'unir l'un à l'autre ;
Le mien vole à sa fin , le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux effor :
Revoyez vos Etats ; & vos soins pour la gloire ,
Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

T A L E S T R I S.

Dieux! de quels sentimens m'osez vous soupçonner?
Quel indigne conseil venez-vous me donner?

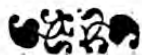
T I R I D A T E.

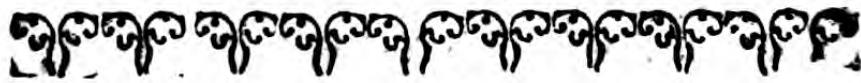
Helas !

T A L E S T R I S.

Vous soupirez , & vos sens s'affoiblissent ;
Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les remplis-
sent ;

Ce discours trouble encor votre cœur languissant ,
Il aigrit vos douleurs , en vous attendrissant ;
Il faut le terminer. Seigneur , je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obeiray : vous cependant vivez ,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse , & calme vos allarmes !
Qu'il reçoive mon sang , si c'est peu de mes larmes !
Heureuse , si je puis , victime de ses coups ,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ;
Les souffrir sans me plaindre , expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse !





SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls , & je puis , grace aux
Dieux
Mais quel dessein conduit mon Pere dans ces lieux ?



SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN,
MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

DEmeurez, mes Enfans: Et vous, qu'on se retire,
(Ils s'assoyent.)

Prince , je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent , intrepide , fameux ,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus , jugez quelle est ma joye!
Mais aussi , dans quels pleurs votre Pere se noye ,
Lors qu'un mal , dont nos soins n'arrêtent point le
cours ,

Est prest de vous ravir au plus beau de vos jours !
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue ?
D'ambitieux desirs votre ame prévenuë ,

Voit-elle avec chagrin votre Pere en un rang
Où vont feront monter mon choix, & votre sang ?
Parlez ; si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne ;
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendray du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils ; c'est ma tendresse.
Si j'ay vécu toujours glorieux & puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
Eh ! que perdray-je enfin, en vous cedant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va dé-
ruire,

Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoutez,
Mon fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir ?
Que vous les redoublez en voulant les guerir !
Moy, je pourrois regner en dépouillant mon pere ?
Tombe plutôt sur moy toute votre colere.
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens ;
Ils m'accableront moins que de tels sentimens.
Vivez, regnez, portez vos jours & votre empire
Aussi loin que mon cœur l'espère & le desire ;
Et croyez, si le Ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites ;
Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous êtes,
Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger,
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager.
Un autre soin, mes fils, en ces lieux nous assemble.

M

Vous n'êtes point unis, je le sçais, & j'en tremble ;
 Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
 Helas ! de quels soupçons êtes-vous prevenus ?
 Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage ?
 Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?
 Je regne : mais songez, Princes, par quels chemins
 Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
 Né libre sur les bords que le Tanais lave,
 L'insolence des Grecs me traitoit en esclave.
 A peine ma raison m'apprit mon triste état,
 Que je formay contr'eux un illustre attentat.
 Mais Alexandre encore au comble de sa gloire,
 Tranquille reposoit au sein de la victoire ;
 Et son divin genie, arbitre des mortels,
 Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.
 Il mourut, ce Heros ; la trahison, l'envie,
 Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :
 Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
 Une main parricide osa l'exécuter.
 D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
 Découvrir leurs projets, leur orgueil, & leurs haines ;
 Et chacun demandant le prix de ses travaux,
 S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.
 C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
 Les soldats échapez de tant de longues guerres,
 Je vangeay les Persans des outrages reçus
 Aux combats du Granique, & d'Arbelle, & d'Issus.
 L'Orient avec joye en perdit la memoire,
 Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire.
 Les Parthes, par moy seul, libres & triomphans ;
 Promirent d'assurer mon rang à mes enfans :
 Mon pouvoir par leurs Loix devint hereditaire ;
 Ainsi mon sang sorti d'une source vulgaire,
 Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
 Merita le destin du sang des plus grands Rois.
 Vous jouïrez, mes fils, de cet honneur suprême ;

Vos fronts seront un jour ornés du diadème :
 Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur ,
 Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur .
 Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie ,
 S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie .
 Donnez à l'Univers un exemple éternel
 Des merveilleux effets de l'amour fraternel :
 Exemple entre les Grands d'autant plus admirable ,
 Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable !
 L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens ,
 Déjà ma vigueur cède à l'injure des ans ,
 Ma course va finir , & de toute ma gloire
 La Mort ne laissera qu'une éclatante histoire :
 Mais lors que de mes jours s'éteindra le flambeau ,
 Faites que sans regret je descende au tombeau ,
 Sûr de votre union ; & beaucoup moins illustre
 D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre ,
 Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux ,
 Que d'avoir mis au jour deux fils si généreux .

ARTABAN.

Seigneur , bien que suivant l'ordre de la naissance ,
 Tiridate avant moy dû rompre le silence ;
 Je croy , sans l'offencer , pouvoir en liberté
 L'assurer le premier de ma sincérité .
 S'il a pris de ma foy quelque secret ombrage ,
 Ce doute injurieux le seduit & m'outrage .
 Je sçay qu'il a pour luy l'avantage du sang ,
 Et qu'une juste loy l'appelle à votre rang .
 Pour l'y faire monter , je combattray moy-même ;
 Trop heureux , si ma main soutient son diadème ;
 Satisfait des Etats qu'il m'aura destinés ,
 Dans leur possession mes vœux seront bornés ;
 Ou , si l'ambition me fait prendre les armes ,
 J'iray loin de son Trône en porter les allarmes .
 Seigneur , de mes desirs l'impétueuse ardeur
 A pour objet la gloire , & non pas la grandeur ;
 Et je ne cherche enfin , quoy que je puisse faire ,

Que d'être dignement votre fils & son frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
 Prince, que je vous cede en generosité ?
 Connoissez Tiridate, & rendez-luy justice.
 La fortune des Rois n'a rien qui m'ebloüisse ;
 J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
 Si je vous ay paru soupçonneux & troublé,
 Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie,
 Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
 Je vous l'ay déjà dit ; de plus justes douleurs
 Exercent mon courage, & font couler mes pleurs.
 De votre ambition, j'aime la violence :
 Prince, n'en bornez point la superbe esperance.
 Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
 Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.
 Ouy, Seigneur ; si la Parque à mes jours moins
 cruelle,
 Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle ;
 Je ne monteray point au Trône qui m'attend,
 Qu'Artaban avec moy n'en puisse faire autant.
 Vos enfans animez du feu qui vous inspire,
 Iront, à votre exemple, élever un Empire
 Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux glacez ;
 Enfin vous regnerez, mon frere ; en est-ce assez ?
 Je répons du succès que nous devons attendre,
 Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

A R S A C E.

Dieux ! que je sens de joye en ces heureux momens !
 J'admire avec transport leurs nobles sentimens.
 Je ne crains plus la mort que le destin m'apreste,
 Puisque leur amitié soutiendra ma conquête,
 Et que par ma valeur cet Empire élevé,
 Doit être par la leur encor mieux conservé.
 Il ne me reste plus, après cette assurance,
 Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance ;
 Abradate soupire, accablé de douleur ;

Il est de votre sang ; vous sçavez sa valeur :

Fondé sur ma parole , il adore Erinice.

(à Tiridate) Prince , n'écoutez plus un injuste caprice ;

Souffrez que votre Sœur l'accepte pour Epoux ;

Que leur hymen....

TIRIDATE.

Ah, Dieux ! que me proposez vous ?

Abradate , enflamé d'un orgueil temeraire !

Abradate l'objet de toute ma colere !

Que j'expire plutôt , que.....

ARSACE.

Mon fils....

TIRIDATE.

Non , Seigneur ?

Un sujet ne doit point pretendre à tant d'honneur.

Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.

Vous-même par les nœuds dont la force nous lie....

Considérez , Seigneur , dans quel auguste rang

Vos vertus , vos exploits ont porté votre sang :

Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance ,

Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance :

Pouvez-vous vous résoudre à les offencer tous ,

En donnant à ma Sœur un Sujet pour époux ?

Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moy-même ?

Mais à tant de vertus il manque un Diadème.

Il est d'autres honneurs pour le recompenser ,

Accablez-l'en ; je erois devoir vous en presser ;

Je seray le premier à luy rendre justice :

Mais pour un rang plus haut reservez Erinice.

Enfin si mes respects , si mes mortels ennuis

Vous ont rendu sensible à l'état où je suis ,

N'augmentez pas , Seigneur , l'excès de ma misere ;

En forçant votre fils à se plaindre d'un pere.

(Il sort.)

ARTABAN.

Seigneur , de quels chagrins son cœur est agité !

Je ne sçay que refoudre en cette extremité.
 Il m'offence, il m'aigrit par cet orgueil farouche :
 Cependant je le plains, sa disgrâce me touche.
 Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
 Puis-je user contre luy de mon autorité ?
 J'accorde quelques jours encore à son caprice :
 Mais, Prince, après ce temps je luy rendray justice.
 Allez voir Abradate, & flater son tourment ;
 Jurez-luy de ma part, que ce retardement
 Ne luy ravira pas le prix de sa tendresse :
 J'en atteste les Dieux, mon fils, & je vous laisse.

ARTABAN *seul.*

Ah ! pour le consoler, quels seront mes discours ?
 Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
 Faisons ceder mon frere ; & malgré son caprice,
 Assurons par l'hymen le destin d'Erinice,

Fin du premier Acte.





ACTE II.
SCÈNE PREMIÈRE.

ARSACE, TIMAGÈNE.

ARSACE.



TIRIDATE vient-il ?

TIMAGÈNE.

Ouy, Seigneur ; le voicy.



SCÈNE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE,
TIMAGÈNE.

ARSACE.

Pour des soins importants je vous appelle icy,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le rang où je suis les restes de ma vie ;
Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
Dispenser la Justice, & régler mon Etat.

Jamais , depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable ,
De si grands interets ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils . . .

ARSACE.

Ecoutez.

Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinée :
Je croy que la raison domptant votre caprice ,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment ,
Et rougir à mes pieds de votre emportement .
Songez-y ; dès long-temps Talestris amenée ,
Voit de votre union reculer la journée .
Des maux que vous souffrez le dangereux poison ,
Auprès d'elle vous prete une juste raison :
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrange-

res ,

Ce long retardement , & nos craintes sinceres .
Son frere , tous ces Rois sur qui vous l'emportez ,
Se plaignent qu'on renonce à la foy des Traitez .
Pendant notre entretien , assemblez pour m'attendre ,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'appren-

dre :

Dans leurs yeux , par l'orgueil qui les animoit tous ,
J'ay connu quel orage on forme contre nous .
Ces Rois , n'en doutez point , vont reprendre les ar-

mes .

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allar-

mes ?

Qu'obtiendront-ils , Seigneur , en violant la Paix ?
La honte d'être encor supplians , ou défaits . . .

ARSACE.

Prince , on n'est pas toujours suivi de la victoire .
Un Roy ne doit jamais , s'enyvrant de sa gloire ,
Negliger l'équité , parce qu'il est heureux :
La Fortune souvent a des retours fâcheux ;

Et tel a vû long-temps sa grandeur infinie,
 Que le sort à la fin couvre d'ignominie.
 Ce n'est pas que frappé d'une indigne terreur,
 Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur :
 Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
 Justifions nos droits au reste de la Terre.
 Osons un vain pretexte à leur inimitié ;
 Et des Parthes laissez prenons quelque pitié.
 Je sçay qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent ;
 Le Monarque est vainqueur, & les Peuples gemis-
 sent :

Dans le rapide cours de ses vastes projets,
 La gloire dont il brille accable ses Sujets.
 Ainsi, pour détourner une guerre odieuse,
 Peut-être également funeste, & glorieuse ;
 Aux pieds de nos Autels, je pretens dès demain,
 Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoy, dès demain, Seigneur ?

ARSACE.

Oüy, mon fils; cette feste
 Par mes ordres déjà se publie, & s'apreste.
 Le delay le plus court en seroit dangereux.
 Enfin je l'ay promis, il le faut, je le veux.
 Adieu, preparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle est ma surprise !

TIRIDATE,
MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favorise,
Seigneur, de Talestris vous connoissez le cœur;
A peine votre flamme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une Reine si belle!

TIRIDATE.

Helas ! que n'est son cœur moins tendre & moins
fidelle !

Que ne vois-je finir ses amoureux transports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords !

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Ouy, Mitrane, il est vray, j'en rougis, j'en soupire;
Tu me vois malheureux, languissant, abbatu;
Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu:
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accable,
L'hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris ?
Votre ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
Negligez-vous, Seigneur, une conquête aisée ?
Seroit-elle coupable, êtes-vous inconstant ?

TIRIDATE,

Je vois toujours en elle un mérite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée:
Mais sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me gésne:
Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zele, & se confie à toy,
Tu peux seul la resoudre à s'éloigner de moy.
Sauve-moy de l'horreur de lui montrer moy-même,
Qu'après tant de sermens, c'est en vain qu'elle
m'aime.

TRAGÉDIE. 283

Dy-luy que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours.
Fay que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins sans entendre ses plaintes.

MITRANE.

Moy, Seigneur? Pensez-vous de quoy vous me chargez?

Dispose-t'on des cœurs par l'amour engagé?
Que peuvent les raisons, où regne sa puissance?
J'agiray: mais, Seigneur, je répons par avance,
Que je n'obtiendray rien. Dieux! ne voyez-vous pas

Quels desordres nouveaux vont troubler vos Etats?
Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quelle haine,

Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reine?
Si vous l'abandonnez

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.

Que servent des raisons qui ne me touchent plus?
Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire:
Songe qu'en ce moment à peine je respire;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis

MITRANE.

Achevez.

Declarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit!
Je ne sçay quel forfait irrite leur Justice;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice:
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soutenu,
Punit sans doute en moy quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont fremit la Nature;

Mille indignes transports, mille horribles desirs,
 Qui font en même temps mes maux, & mes plaisirs,
 Que ma vertu combat, & jamais ne surmonte,
 Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discours ! Mais vous versez des
 pleurs ;

Je vous voy succomber à vos vives douleurs.

Parlez, Seigneur ; le Ciel approuve ma priere,
 Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere.

Ne me répondez-vous que par de longs soupirs ?

Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?

Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?

Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma pruden-
 ce ?

Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs com-
 bats.

Toute ma force cede à leur effort barbare.

Apprens tout, puis qu'il faut que je te le declare :

Je vay, par cet aveu, perdre ton amitié ;

Tu me refuseras jusques à ta pitié :

Indigné, tu fuiras ma vûe abominable ;

Tu fremiras d'avoir un amy si coupable ;

Et toutefois, Grands Dieux ! devrois-je être ac-
 cusé

D'un joug que ma raison a toujours refusé ?

Car enfin de mon crime elle n'est point complice,

C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Votre sœur !

TIRIDATE.

Je prévoiy par quels sages discours

Tu voudras de mes feux interrompre le cours.

Epargne-toy ce soin ; c'est un mal sans remede.

Si j'avois pû dompter l'amour qui me possède.

-temps mon courage en auroit triomphé,
 Et sans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
 Respecte mon malheur, plains-moy, je le mérite,
 Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
 Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.
 Justé Ciel ! tu le sçais, je suis assez puni.
 Ta vengeance épuisée a comblé ma misère,
 Et je puis désormais défier ta colere.

MI TRANE.

Non, je ne pretens point accroître vos douleurs ;
 Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.
 Quel est votre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

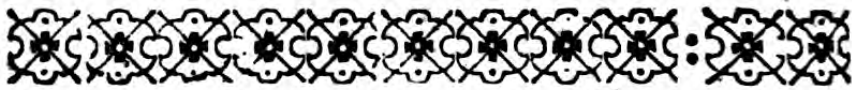
Le seul trépas. Hors luy, je n'ay rien à pretendre.
 Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander.
 Ils me haïssent trop. Loin de me l'aecorder,
 Ils semblent ajoûter des forces à ma vie,
 Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravié.
 Du fer, ou du poison l'infailible secours,
 Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours ;
 Il est vray : mais il faut t'avoïer ma foiblesse :
 D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
 Non, que quand je m'aprête à me percer le sein,
 La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
 En me peignant la vie avec trop d'avantage :
 Mais mon amour luy seul surmonte mon courage,
 Je chers mon tourment, tout violent qu'il est ;
 Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaît.
 Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame ;
 Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
 Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,
 Que tout autre que toy les ignore à jamais ;
 Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
 La source de mes maux, & l'objet de ma peine.
 A luy cacher mes feux j'applique tous mes soins,
 Quelle horreur, si ses yeux en étoient les témoins !
 Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse

TIRIDATE,

Ne ſçauroit consentir qu'Abra date l'épouſe.
 Je ne la verray point recompenser ſes feux ;
 Et tant que je respire , il ne peut être heureux.
 De tout ce que je dis , de tout ce que je penſe ,
 Je ſens avec effroy que ma vertu ſ'offenſe :
 Mais telle eſt de mon ſort l'inſurmontable loy ,
 Que tous mes ſentimens ſe forment malgré moy.
 Mon cœur n'en conçoit plus , que ma raiſon avouë ;
 Et de tous ſes conſeils , ma paſſion ſe jouë.

MITRANE.

Artaban vient.



SCENE IV.

TIRIDATE , ARTABAN ,
 MITRANE.

ARTABAN.

Seigneur , je vois vos yeux troublez.
 TIRIDATE.

Helas , Prince ! mes maux ſont encor redoublez.
 Adieu , je vay chercher un repos neceſſaire ,
 Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.



SCENE V.

ARTABAN , ABRADATE.

ARTABAN.

Que ſon malheur me touche ! hélas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon
cœur ?

Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois crain-
dre.

ARTABAN.

Oüy, Prince, il est trop vray, je ne puis que vous
plaindre :

Non que votre bonheur ne vous soit assuré,
Le Roy vous en répond ; mais il l'a differé.

Il n'a pû refuser cette grace à mon frere.

Moy-même, malgré moy, touché de sa priere,

Oubliant les égards dûs à notre amitié,

J'ay senty que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ay-je encore à pre-
tendre ?

ARTABAN.

Non, je tenteray tout pour un amour si tendre.

Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.

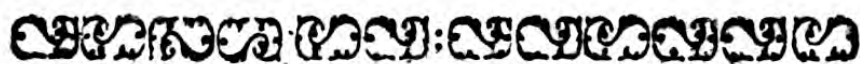
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.

Je n'ay pû contre luy garder le moindre ombrage,

Et ne suis plus jaloux que de son grand courage.

Ma sœur vient ; je pourrois troubler votre entretien,

Je vous laisse . . .



SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE à Artaban qui s'en va.

Seigneur, je n'espere plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire ;

Tiridate , Artaban , les Dieux , & votre pere :
 Trahi de tous côtez , il ne me reste plus
 Qu'à terminer des jours desormais superflus.
 On me hait, on m'accable, & je me hais moy-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien , Prince, que je vous
 aime ?

Et votre vie est-elle un fardeau si pesant ,
 Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant ?
 Quel honteux desespoir à la mort vous entraîne ?
 Votre malheur est grand , j'en juge par ma peine.
 Mais, quoy ? les sentimens que j'ai conçus pour vous,
 Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?
 Vous voyez chaque jour mes plus tendres allarmes ;
 Je n'instruis point mes vœux à retenir leurs larmes,
 Je les verse sans art dans tous nos entretiens ;
 Tels que sont vos chagrins , je vous montre les
 miens ;

Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'échappent,
 Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le fra-
 pent ;

Je ne vis que pour vous ; je n'aime , je ne hais ,
 Je ne forme de vœux que selon vos souhaits ;
 Je n'ay point de transports dont vous ne soyez causes
 Ciel ! quel est mon malheur , si tout ce que j'oppose
 Aux traits dont le destin cherche à vous accabler ,
 N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

A B R A D A T E.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable ;
 Madame , votre cœur n'est que trop pitoyable ,
 Vous faites plus pour moy que je n'ose esperer ;
 Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer ,
 Quand je vois renverser la prochaine esperance
 D'un hymen tant promis à ma perseverance.

ERINICE.

Et bien , Prince , faut-il par un dernier effort,
 Et vous prouver ma flâme, & changer votre sort ?

Tiridate

TRAGÉDIE.

284

Tiridate luy seul cause votre infortune ;
Je vay luy déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié ;
Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire ;
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous estes heureux.

A B R A D A T E.

Ah , Madame , comment eusse-je osé prétendre . . .

E R I N I C E.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez , Prince , attendez le sort d'un entretien
D'où dépend deormais votre sort & le mien.
Adieu Si par mes pleurs je fléchis Tiridate ,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flate ;
Ou si je n'obtiens rien , je vous donne ma foy
Que vous serez encor moins à plaindre que moy.

Fin du Second Acte.



N



ACTE III.

SCENE PREMIERE

TALESTRIS, MITRANE,
BARSINE.

TALESTRIS.



Je vois Mitrane. Allons, satisfaisons
mon ame,

Acquittons-nous des soins que je dois
à ma flâme.

Ecoutez-moy, grands Dieux; dissipez
mon effroy,

Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moy.

Accablez Talestris, conservez Tiridate,

Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate :

Mais il est temps de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :

Madame, épargnez-luy la contrainte nouvelle

De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoy, donc? prétendez-vous, loin de le soulager,

Que ma vuë & mes soins servent à l'affliger?

Avez-vous remarqué qu'il craigne ma presence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence;

Il retient les soupirs, il devore les pleurs,

TRAGÉDIE. 291

Que libre , & sans temoins , il donne à ses douleurs,
M'en croirez-vous ? laissez à son inquietude
La flateuse douceur d'un peu de solitude ;
Laissez-le , en liberté , se plaindre & soupirer.

TALESTRIS.

Dieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous déclai-
rer ?

Lors que le Roy m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête ,
Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis ;
Je voy tous mes projets renversez par son fils.

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine.

D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne ;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé ,
Il luy fait voir le coup dont il est menacé.
Ouy , le Ciel met enfin le comble à ma disgrâce.
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse ,
Il évite ma vuë , il fait mon entretien ;
Quel demon, de nos cœurs a brisé le lien ?
Dans quel abime , hélas ! ma tendresse me guide ,
S'il est vray que mes pleurs coulent par un perfide !

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité ?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité ?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire ;
Si vous pouviez douter qu'il voulust y souscrire ?
C'est luy qui vous engage à me parler ainsi ,
Et par son ordre exprés vous m'arrestez icy.
Eh, pourquoy, s'il m'aimoit, craindroit-il ma pre-
sence ?

Dans ces vaines terreurs je voy son inconstance ;
Tout me l'apprend ; son trouble, & les regards confus,

TIRIDATE ;

Sa fuite , vos discours , les plaintes , vos refus ,
 Mon ame , malgré moy , de soupçons occupée ,
 Et trop tendre en effet , pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame , songez-vous . . .

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus ;

Je n'entens qu'à regret des discours superflus.
 Laisse-moy , de mes maux interprete sinistre ;
 D'un infidelle Amant trop fidelle Ministre.
 Va luy conter mon trouble , & ton barbare soin ,
 Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
 Mon dépit , mes transports contre un ingrat que
 j'aime ,
 Ne me permettent pas . . . Mais le voicy luy-même.

*****:*****

SCÈNE II.

TALESTRIS , TIRIDATE , BAR-
 SINE , MITRANE.

TALESTRIS.

Seigneur , ne feignez plus ; mes yeux se sont
 ouverts :

Je voy que votre cœur s'est lassé de mes fers ,
 Et que l'indifférence , ou quelque ardeur nouvelle ,
 Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous , Madame ? en l'état où je suis ,
 Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis ?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang , j'aimerois à vous rendre
 Le calme , & le bonheur que vous deviez attendre.
 Mais , Seigneur , votre sort ne dépend plus de moy ,

Avouiez-le ; saisi de remords , & d'effroy ,
 Votre sincérité ne se trahit qu'à peine ,
 Et montre malgré vous , que la feinte vous gêne.
 J'ay toujours démêlé vos secrets sentimens ;
 Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens.
 Je vous ay trop aimé , pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner ?

TALESTRIS.

Vous attendez peut être,
 Que désormais livrée à des transports jaloux ,
 En reproches sanglans j'éclate contre vous ;
 Que pour vous ramener par des justes allarmes ,
 Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes ,
 Tous les Rois déjà prests à vanger mes appas ,
 Tous les Peuples unis ; vous ne les craignez pas.
 Vous ne jouïrez point , ingrat , de ma foiblesse.
 Tranquille en apparence , & de mes sens maîtresse ,
 Je devore des pleurs cruels à retenir ,
 Et remets à l'Amour le soin de vous punir ;
 Bien que vous m'exposiez , sans égard , sans justice ,
 A toutes les horreurs d'un éternel supplice ,
 Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort ,
 Me couvre d'infamie , & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non , vous ne mourrez pas. Ce sera moy, Madame ;
 Et mes derniers soupirs justifieront ma flâme.
 Vous connoistrez alors...

TALESTRIS.

Prince , tous ces discours ,
 Pour guerir mes soupçons , sont d'un foible secours.
 Que dis-je ? en ce moment vos yeux , votre con-
 trainte ,
 M'en donnent de nouveaux , & confirment ma
 crainte ;
 Mais il me reste encore assez de liberté ,
 Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté ;



SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains les soupçons, la flâme, & la colere!
 Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere,
 Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ?
 Mais, Seigneur, de son sort n'estes vous point
 touché ?
 Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses
 charmes ?
 Mais du moins, si l'Amour me force à l'outrager,
 Le trépas qui m'attend, suffit pour la vanger.
 Penses-tu qu'au moment que ma raison bannië,
 De mes sens revoltez permet la tyrannie ;
 Que prêt à succomber à la noire fureur,
 Dont le nom seul inspire une invincible horreur ;
 Mon cœur presque entraîné par ce penchant rapide.
 Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide ?
 Non, non, détrompe-toy : Grace au courroux des
 Dieux,
 Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
 Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme ;
 Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
 Que j'ay tantost souffert ! Que de trouble, & d'ef-
 froy,
 M'a causé l'entretien de mon frere, & du Roy !

Non, jamais ma raison, de tant d'horreurs saisie,
Ne se deffendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus, qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel ?

TIRIDATE.

Irrevocable arrest dont la rigueur me tuë,
Pourquoy viens-tu t'offrir à mon ame abatuë ?
Du Trône qui m'attend tranquille possesseur,
Il m'est donc deffendu de couronner ma sœur ?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une loy barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ? vos transports à l'excès parvenus ;
D'aucun frein desormais ne sont-ils retenus ?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne voy que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moy de lâche complaisance !
Je vous vois à regret vivre sans innocence :
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abime effroyable où vous allez tomber ;
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire ;
Des droits les plus sacrez vous perdez la memoire ;
Votre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix,
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix,
Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus forte ;
A la surmonter même il ne faut plus songer :
Mais la fuite, & le temps, pourront me soulager.
Je ne puis vivre icy sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abirate irritent mon courroux ;

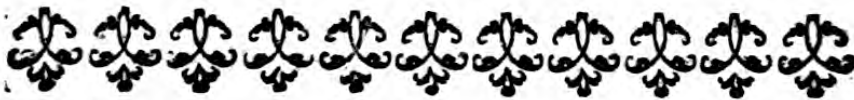
Sous en Ciel étranger mon sort sera plus doux.
 Allons enlevelir , dans le fond de l'Asie ,
 Mes crimes, mes remords, mes feux , ma jalousie.
 Partons, & choisissons des climats écartez,
 Où mes soupirs au moins ne soient point écoulez.

MITRANE.

Estes-vous resolu ?

TIRIDATE.

Je meurs si je differe.
 Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
 Quand je seray party , je consens que le Roy
 Recompense Abradate , en couronnant sa foy.
 Qu'ay-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y souscrire ?
 N'importe , je le veux , en vain il en soupire.
 Va , cours tout preparer ; ménage les instans :
 Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus temps.



SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese.
 Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'appaise ,
 Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur ,
 Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur.
 J'ose même esperer qu'à jamais étouffée ,
 Ma flâme à ma vertu servira de trophée ,
 Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel ,
 Naistra des feux éteints d'un amour criminel.
 Je ne te verray plus , ô sœur fatale , & chere !
 Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.

Je ne te verray plus : & toutes tes beautez
 N'agiront que de loin sur mes sens enchantez.
 Désormais je pourray... Mais je la vois encore ;
 Sa presence rallume un feu qui me devore.
 Je ne me connois plus. Impitoyables Dieux !
 Quel temps choisissiez-vous pour l'offrir à mes yeux ?



SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

Que je crains le projet où mon amour m'engage,
 Orasie !

ORASIE.

Est-il temps de manquer de courage ?
 Songez que votre sort ne dépend que de vous,
 Parlez ; & Tiridate attendry. . .

ERINICE.

Laissez-nous ;





SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DAns l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous estre impor-
tune,

Si par mes sentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste !
J'implore chaque jour la justice celeste ;
Pour vous sur les Autels je prodigue l'encens :
Cependant tous mes vœux demeurant impuissans.

TIRIDATE.

Ah, ma sœur, est-il vrai que mon malheur vous
touche !

Que cet aveu me plait, sortant de votre bouche !
Que j'en suis soulagé ! Dieux ! quel puissant secours
Recevrais-je à vous voir, à vous parler toujours !
Mais quoy que vous disiez pour flater votre frere,
L'interest de mon sort ne vous occupe guere,
D'autres soins, d'autres lieux arrestent vos desirs ;
La Cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appas flateur vous y retient sans cesse.

ERINICE.

Helas ! que ce reproche offense ma tendresse !
Prince, vous le sçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans,
Que dans quelque disgrâce où le destin vous mene ;
I ..

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égalé point la mienne.
 Vous me la dépeignez avec trop de froideur,
 Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
 Ah ! que vous estes loin de celle qui m'enflâme !
 Que vous imitez mal les transports de mon ame !
 Vous ignorez encor les plaisirs infinis
 Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
 Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
 A se rendre la joye, ou la douleur commune,
 A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoist mieux ces plaisirs que le
 mien ?
 Et pour vous en donner une preuve sincere,
 Je viens vous relever le plus secret mystere. . .

TIRIDATE.

Quoy . . . que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose, je crains,
 Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins ;
 Encor plus que jamais, quoy que je me propose,
 Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
 Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir
 Le sort . . .

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est
 vaine.

Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.
 J'aime ; mon cœur tenté par de charmans traits ;
 N'a pû vaincre l'Amour , & parer tous ses traits.
 Abradate... A ce nom je rougis , je soupire ;
 Ne penetrez vous pas ce que j'ay peine à dire ?
 Seul vous vous opposez aux volontez du Roy.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moy !

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur , je vous montre ma flâme ;
 Songez qu'elle peut tout sur mes sens , sur mon ame.
 J'ay senty tous les maux qu'Abradate a soufferts ,
 Mes yeux comme les siens , aux larmes sont ouverts ;
 Et même en cet instant un interest si tendre ,
 Mes craintes , mes transports , me forcent d'en ré-
 pandre.

Helas ! par un refus vous me desesperez.

Que ne peut ma douleur...

TIRIDATE.

Quoy , ma sœur , vous pleurez ?

ERINICE.

En estes-vous surpris ? Ce n'est que par des larmes

Qu'un amour violent exprime ses allarmes.

Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute ;
 Assurez mon bon-heur. Qu'est-ce qu'il vous en
 couste ?

Mon frere , au nom des Dieux...

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combattu ?

Contre tant de malheur , je manque de vertu.

Laissez-moy.

ERINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !
Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse.

Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduiray vos pas.

Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez , ne me secourez pas.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.



Uy, je croy qu'à la fin ne pouvant
plus me taire,

Ma bouche eût de mes feux déclaré le
mystere.

Mais lorsque de mes sens l'usage sus-
pendu,

Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,

Erinice est sortie ; & sa prompte retraite

Rend malgré mes transports ma victoire parfaite.

Quels combats ! quels efforts ! Mitrane, con-
çois-tu

A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu ?

Pour son heureux Amant j'ay vû couler ses larmes.

Helàs ! que sa douleur ajoûtoit à ses charmes !

Qu'elle aime tendrement ! qu'elle est belle ! grands
Dieux !

Que sa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux !

Mais puisque de mes feux ménageant le mystere,

Je n'en ay fait encor que toy depositaire ;

Ils ne paroîtront point ; partons. As-tu songé

Aux apprests du depart dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oùy, Seigneur ; & bien-tôt , au gré de votre envie,
 Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
 Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre , & revien m'avertir.



S C È N E II.

TIRIDATE *seul.*

O U me vois-je réduit par le Ciel en colere ?
 Prés de regner, je fors du Palais de mon pere ;
 J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir !
 Mais telle est désormais la loy de mon devoir :
 Il faut ou m'éloigner , ou devenir coupable.
 Garderay-je toujours un secret qui m'accable ?
 Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour
 La Raison plus puissante a fait taire l'Amour ;
 Si j'ay pû voir ma sœur me découvrir sa flâme,
 Sans luy montrer les feux qui dévorent mon ame ;
 Si de cet entretien je suis sorti vainqueur ,
 Dans un autre l'Amour entrainera mon cœur.
 Se garantira-t'il d'un moment de foiblesse ?
 Si je te revoyois, redoutable Princesse ,
 J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu ;
 Il est , comme à la vie , un terme à la Vertu.
 Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
 Que je pense à regret... Mais que veut Timagene ?



SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

A Bradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom suffit pour me troubler,
M'osez-vous de sa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Luy refuserez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport,
Que j'ay crû....

TIRIDATE.

Me feray-je encore cet effort ?
Mais qu'attend-il de moy ? c'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire ;
Sa presence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur ; il ne veut qu'embrasser vos genoux,
Cette foible douceur borne son esperance.
Iray-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune presence !
Soutiendray-je sa vûe ? & d'un cœur affermi ;
Opprimeray-je un Prince autrefois mon ami ?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice ?
Que malgré mes fureurs je souffre en l'accablant !
Son approche a rendu mon courage tremblant,
Qu'il vienne, je l'attens.



SCÈNE IV.

TIRIDATE *seul.*

P Rest à dompter mon ame ,
 Voyons-le sans courroux , & couronnons sa flâme.
 Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival ;
 Il n'a que trop gemy d'un caprice fatal.
 Qu'un cœur né vertueux , se trahit avec peine !
 Non , le mien ne sent plus une barbare haine.
 Dieux ! elle se redouble au moment que je voy
 L'objet qui la nourrit , paroître devant moy.



SCÈNE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos prier implorer une grace.
 Mes malheurs , mes transports excusent mon
 audace.

Me sera-t'il permis , Seigneur...

TIRIDATE.

Non , arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez ?
 Ne pourray-je à vos pieds...

TIRIDATE,
TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne,
Plus que tous mes malheurs votre respect m'étonne.
Je le crains; il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre-nous désormais superflus.

ABRDATE.

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre?

De quoy suis-je coupable? Expliquez-vous, Seigneur.

Car lors que je vous voy détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.

Quand vous me haïssez, vous me rendez justice,
Je le croy: Mais je jure à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.

Je ne le connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ay perdu tout, en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

ABRDATE.

Ah! puis-je m'en flater?

TIRIDATE.

Lors que je le confesse, en devez-vous douter?

ABRDATE.

Dieux! que de sentimens opposez l'un à l'autre!
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.

Ils durent trop long-temps; parlez, Seigneur, parlez,
Pourquoy m'estimez-vous, lorsque vous m'immo-
lez?

Ou pourquoy croyez-vous ma perte legitime,
Lors que je vous paroissais digne de votre estime?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable! Helas!

ABRDATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs?

TRAGÉDIE. 307

Ah ! j'ose me flater que malgré votre haine,
 Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
 Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
 Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
 Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée ;
 C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.

Elle reçut du Ciel un penchant genereux,
 Qui ne luy permet pas de voir des malheureux.
 Que dis-je ? Je suis seul, entre un peuple innombrable,
 Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable ;
 Je suis seul à m'en plaindre : Enfin dans les climats
 Où la gloire a conduit vos desseins & vos pas,
 Tout sentit vos bienfaits après votre clemence ;
 Un plein bonheur par-tout suivit votre presence ;
 De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
 Au devant de vos loix couroient de tous côtez.
 Rappellez....

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait ? Suivons la fureur qui m'enflâme,
 Mon amour desormais réduit au desespoir,
 Ne balancera plus à faire son devoir :
 Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
 Et pour le prévenir je ne voy qu'un remède :
 C'est la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh, comment

Vivray-je pour sentir un éternel tourment ?
 Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage ;
 Prince, dispensez-moy d'en dire davantage

Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ;
 Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.
 Cependant , loin de moy portez votre infortune ,
 Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune ;
 Vivez , je vous l'ordonne ; & sur-tout , de formais
 Gardez-vous devant moy de paroître jamais.

A B R A D A T E.

J'obeïray , Seigneur : Mais quel affreux supplice !
 Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
 Que sa vûe à mon cœur cause un trouble puissant !

T I R I D A T E.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.



S C E N E V I.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

A B R A D A T E.

M Adame , ma douleur ne peut plus se con-
 traire :
 Si vous la partagez , c'est à vous de vous plaindre.
 Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir,
 Ou souffrez que j'évite un funeste avenir.
 Adieu. Puissent vos pleurs attendrir votre frere !
 Seigneur , si rien ne peut fléchir votre colere ,
 Mon exil , ou ma mort rempliront votre espoir ,
 Et vous épargneront la douleur de me voir.





SCÈNE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Est donc là le succès qu'ont obtenu mes larmes ?

A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?

Car malgré votre haine, il faut le déclarer,
 Mon cœur d'avec le sien ne se peut separer ;
 L'Amour les a serrez d'une si forte chaîne,
 Que leur des-union porte une mort certaine ;
 Mes jours sont attachez à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourray-je point s'il devient votre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laissez ce nom qui m'importune ;
 Ce nom qui fait luy seul toute mon infortune ;
 Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversez ;
 Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel !

TIRIDATE.

Helas ! pourquoy le sort impitoyable
 Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable ?
 Pourquoy d'un même sang, & dans les mêmes lieux,
 Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
 Et pourquoy dans le sein d'une terre étrangere,

Inconnuë à l'Asie , inconnuë à mon pere ,
Où vos divins appas auroient pû se cacher ,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée ,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée !

ERINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur ? est-ce une vérité ?
Quel crime, quelle horreur me faites vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ay-je fait , malheureux ! n'ay-je pû me défendre ...

C'est ma sœur qui me parle : Ah grands Dieux !
qu'ay-je dit ?

Je rappelle en tremblant mes sens & mon esprit.
Je regarde ... je songe ... & tout me desespere.
Ma Sœur ... Que ce silence exprime de colere !
Il m'est donc échappé ce secret odieux.
Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je parlois triomphant de vos premieres larmes ;
La fuite me sauvait du pouvoir de vos charmes.
En proie à mes tourmens , sans espoir d'en guerir ,
Je courois dans l'exil les pleurer , & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire ;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs ,
Et je n'ay pu deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices.
Ainsi , justifiez toutes mes injustices ,
Et croyez que contraint à pousser des soupirs ,
Je meurs sans esperance , & mesme sans desirs.
Je vous atteste , ô Dieux ! votre puissance entiere
N'a pu de ma raison éteindre la lumiere.
Si je n'ay pas vaincu dans ce combat fatal ,

j'ay conservé toujours un avantage égal.
 Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
 Du moins ma volonté n'y fut jamais soumise.
 Mais ce n'est point assez pour me justifier ;
 La surprise est un crime , il le faut expier.
 Ma gloire , vos terreurs , mes craintes le deman-
 dent ;

Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
 Par un affreux exemple il faut épouvanter
 Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
 De vos yeux indignez la colere m'anime ,
 Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime ;
 Mais je ne craindray plus de les voir désormais ,
 Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
 Voyez couler mon sang au gré de votre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
 Arrêtez , malheureux ; ne me condamnez pas ,
 Pour comble d'infortune , à voir votre trepas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle ?



SCÈNE VIII.

TIRIDATE , ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

Que vois-je , Dieux puissans ! quel étrange spec-
 tacle !

ERINICE.

Ah, mon frere ! est-ce vous que je vois en ces lieux ?
 Prenez soin de ce Prince.



SCENE IX.

TIRIDATE , ARTABAN.

ARTABAN.

EN croiray-je mes yeux ?
 Quels transports , quels projets la douleur vous
 suggere ?
 Que dois-je soupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié , mon frere ;
 Ne me regardez pas , je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
 Sauvons-le toutefois , prevenons sa fureur.

Fin du Quatrieme Acte.



ACTE



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERINICE *seule.*

Je tiens dans ce Palais une route incertaine,

En cent lieux differens mon desespoir m'entraîne ;

Où puis-je m'enfermer ? quel exit, quels deserts

Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers ?

Qu'ay-je ouï ? Quels transports, quels desirs, quelle flame,

Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame ?

Mon Frere est mon Amant, il me l'a dit ! Helas !

A quoy destinois-tu, Ciel, mes tristes appas ?

Et toy, Divinité que l'Orient revere,

A de pareils forfaits prestes-tu ta lumiere ?

Execrable projet d'un Prince criminel !

Mais suis-je moins coupable ? Ah ! souvenir cruel !

Seule, entre deux amis je fais naître la haine ;

Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine ;

Je détruis les vertus, j'efface les exploits

D'un Heros jusqu'icy le modele des Rois ;

Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :

Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

O

*****:*****

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs :

Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs ;
Leur bruit déjà par-tout commence à se répandre.
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous :

Que n'entreprendra point son amour en courroux ?
Elle ira publier la honte de mon frere :
Quels seront ses transports, & que dira mon pere ?

ERINICE.

Je le voy. Je crains trop de m'offrir à ses yeux ;
Precipitons mes pas, pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.





SCÈNE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille, où courez-vous? Mais en vain je l'appelle.

Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix?
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix.

Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevûe,
Quel trouble, quel effroy frappe par-tout ma vûe?

De ma rencontre icy vous-même épouvanté,

Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité?

Les yeux noyez de pleurs j'ay vû fuir Erinice,

Elle a vû Tiridate; auroit-il l'injustice,

Haïssant son Amant, de la haïr aussi?

Vous le sçavez, parlez, j'en veux être éclaircy.

ARTABAN.

Eh, plust au Ciel, Seigneur, qu'il haïst Erinice!

Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,

Cherchez d'autres que moy pour vous en informer;

C'est à moy de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé, que vous n'osiez me dire?

D'où vient que de ma Cour Talestris se retire?

Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter;

Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater.

Mais, Dieux! à son amour quel autre objet l'enleve?

Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.

TIRIDATE,

De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;
 Son étude à cacher son trouble & ses malheurs ;
 Pour l'Amant de sa sœur sa haine inexorable ;
 Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'accable.

Mon aveuglement cede à de tristes clartez.
 Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
 Plust au Ciel , dites-vous , qu'il haïst Erinice ?

A R T A B A N.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un supplice ,
 En voulant penetrer , Seigneur , dans des secrets
 Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
 La crainte d'attirer votre juste colere ,
 Aux termes du devoir ramenera mon frere ;
 Laissez agir sur luy la raison & le temps.

A R S A C E.

Ah ! vous m'en dites trop , mon fils , je vous entens.
 Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable ,
 D'un opprobre eternal Tiridate m'accable.
 Mais de tout mon pouvoir j'armeray mon courroux ,
 Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
 Bien-tôt... Talestris vient. Qu'on cherche aussi ma fille ;
 Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.





SCÈNE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS,
BARSINE.

ARSACE.

M Adame, venez-vous d'un pere malheureux ;
Ou plaindre , on rendre encor le sort plus ri-
goureux ?

Venez-vous contre un fils me demander vengeance !
J'en atteste le Ciel , & les Dieux qu'il offence ;
Vous l'obtiendrez. Heureux , si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait !
Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moy , desesperée ,
De ses malheurs , des miens , des vôtres penetrée ,
Je suis toujours pour luy ce que je fus jadis ,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours , Seigneur , malgré son crime ,
Digne de ma pitié , digne de mon estime :
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foy ,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour
moy :

Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame ;
Il bruloit malgré luy d'une funeste flame ,
Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur ,
Et dont malgré leur haine , il fut long-temps vain-
queur.

TIRIDATE,

Souffrez que je le voye ; & s'il faut qu'il perisse ,
 Qu'il connoisse du moins que je luy rends justice ;
 Que sans luy reprocher les pleurs que je répans ,
 Contre un Pere irrité seule je le deffends ,
 Et m'apreste à mourir fidelle à sa memoire ,
 Si tout mon sang versé peut luy rendre sa gloire.

ARSACE.

Ah ! que tant de vertus me font encor haïr
 Le malheureux , l'ingrat qui vous a pû trahir !
 Madame , vos bontez si mal recompensées
 Jamais de mon esprit ne seront effacées.



SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS,
 ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

VOs ordres absolus m'appellent en ces lieux ,
 J'obeïs. Mais plutôt chassez - moy de vos
 yeux ,
 Seigneur , & que les miens de tant de maux coupables ,
 Ne rencontrent jamais vos regards redoutables :
 Un éternel exil est tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah ! loin de vous bannir , ma fille , je prétens
 Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
 Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate
 Mitrane....



SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS,
MITRANE, BARSINE, ORASIE.

MARSACE.
Mais ces pleurs dont vos yeux sont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.
Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait
craindre ;

Si de son repentir vous voyiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.
Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate ?

MITRANE.
Je l'ay laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui luy rend tous les soins d'une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en luy, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vûe accablé de tristesse,
Ce Prince genereux dans son sort s'interesse.

ARTABAN.
Ah, frere infortuné !

TALESTRIS.
Que fait-il, justes Dieux ?

MITRANE.
Je l'ay suivi tantôt, au sortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma vûe.
J'approche malgré luy : Ta presence me tuë ;
Laisse-moy, m'a-t'il dit ; pourquoy me venir voir ?
J'ay brûlé, j'ay parlé, j'ay trahi mon devoir ;

J'ay sacrifié tout à ma honteuse flaine,
 Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame;
 Ma sœur les a connus : Quels criminels jamais
 Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ?
 Ah ! pour renouveler les fureurs de Cambise,
 Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
 Après avoir tenté de séduire ma sœur,
 Il ne me restoit plus qu'à luy percer le cœur.
 A ces mots, n'osant plus soutenir la lumière,
 Il détourne les yeux, & ferme la paupiere ;
 Des reproches secrets que luy fait sa vertu,
 Son esprit accablé, son corps même abbatu,
 Il demeure immobile, il fremit, il s'égare ;
 Une aveugle fureur de son ame s'empare.
 Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
 Il relève sur moy ses regards sans me voir ;
 Il parle, & ne tient plus que des discours sans suite,
 Malgré ma résistance il veut prendre la fuite,
 Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux ;
 La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux.
 J'ignore quels objets luy presente son ame :
 Mais il nomme Erinice, & vous aussi, Madame.
 Tout pleure, tout observe un silence profond ;
 A ses cris redoublez ce Palais seul répond ;
 Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire,
 Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

A R S A C E.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins ;
 Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins,
 Je le vois : toutefois si le crime est horrible,
 Que la punition, justes Dieux, est terrible !
 Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.





SCÈNE DERNIÈRE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE,
ARTABAN, ERINICE, TALES-
TRIS, MITRANE, TIMAGENE,
Suite.

TIRIDATE.

OU suis-je ? quel spectacle icy m'est présenté ?
Artaban, Talestris, Erinice, mon Pere !
Que leur diray-je ? O Ciel ! je ne puis que me
taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inspire d'effroy !
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au
Roy ?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel soin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié sur un indigne fils.
Mes crimes ont été trop long-temps impunis ;
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah, mon fils !

TIRIDATE.

Helas ! le suis-je encore ?

Mon amour, ma fureur, mon nom vous desho-
nore.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toy.

TIRIDATE,
TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ay pour moy.
O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours presens , accablent mon courage.

Mes forfaits , mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.

Je perds tout en un jour , Dieux , par votre colere,
L'estime des Mortels , l'amitié de mon pere ,
Ma gloire , ma raison , & même ma fureur ,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs , & vos erreurs passées ,
Que déjà vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah , mon frere ! la mort les effacera mieux :
Je la sens qui s'approche , & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non , vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moy qui t'en convie ,

Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ay, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoy donc

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ay passé sans toy ,
Par un heurieux poison j'ay disposé de moy ;
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah Seigneur !

ARTABAN.

O mon frere !

Helas ! qu'avez-vous fait ?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.

Perdu , desespéré , honteux de mes fureurs ,
La Mort seule pouvoit me secourir ; je meurs.

Indigne de vos vœux dans mon destin funeste ,
Madame , de mes jours j'ay dû trancher le reste.
Mon frere plus heureux , & plus digne de vous ,
En assurant la paix , deviendra votre époux.

Ouy , Prince , c'est à vous de consoler mon pere ;
Mes crimes luy rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux ,
Recevront avec joye un Roy si genereux.

Seul digne fils d'Arface , il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire.

Ma sœur ; car étant prest d'aller devant les Dieux ,
J'ose vous regarder , & ne crains plus vos yeux ;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ,
Oubliez-moy. Pour vous , genereux Abradate ,
Jouïssiez d'un bonheur par ma mort affermi ;
Enfin , souvenez-vous que je meurs votre amy.

A BRADATE.

Ah , Seigneur ! je voudrois par tout mon sang ...

TIRIDATE.

Ce zele

Fait rougir un amy qui vous fut infidelle.

Je ne merite pas des soins si genereux.

Je meurs ; par mon trépas , vous vivrez tous heu-
reux.

Conservez seulement une digne memoire

D'un Prince infortuné , qui s'immole à sa gloire ;

324

TIRIDATE.

Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moy ;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toy.

ARSACE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que sa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agreable ?

FIN.

PRIVILEGE



APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *les Tragedies de Monsieur Campistron*, & j'ay cru que le Public en verroit la reimpression avec plaisir. Fait à Paris ce 14. Novembre 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien-amé PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer *les Tragedies du Sr. Campistron, de l'Academie Françoise*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis

P

& permettons par ces Presentes audit Exposant de faire imprimer lesdites Tragedies en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon luy semblera, & de les vendre, ou faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de *huit années* consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere en aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire lesdites Tragedies en tout ny en partie, sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre les contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers au Denonciateur, & l'autre tiers à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de ce jour ; que l'impression desdites Tragedies

sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdites Tragedies, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huisfier ou Sergent, de faire pour l'exécution des Presentes, tous actes requis & necessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-unième jour de Novembre, l'an de grace

mil sept cens six , & de notre Regne le
soixante - quatrième. *Signé*, Par le Roy
en son Conseil , LE FÉBVRE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , conformément aux Reglemens , & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 24. Novembre 1706.

Signé GUERIN , Syndic.

LE
JALOUX
DÉSABUSÉ.
COMEDIE.

Par M^r DE CAMPISTRON, de
l'Academie Françoisé.

M. D C C. X.



ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Celie,
& Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante & de
Clitandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Celie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

*La Scene est à Paris, dans la maison
de Dorante.*



LE
JALOUX
D'ÉSABUSÉ.
COMÉDIE.

ACTE I.
SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.



Ous voilà donc venuë ? Aprochez , il
est temps
Que vous preniez de moy des avis
importans.

BABET.

Vrayment c'est une grace , où je n'osois preten-
dre.

LE JALOUX JUSTINE.

Fort bien : mais avant tout commencez par m'apprendre

Votre âge & votre nom.

B A B E T.

Volontiers , j'y consens.

L'on m'appelle Babet. J'aurai bientôt vingt ans.

J U S T I N E.

Ah quel âge charmant ! Quel pays est le vôtre ?

B A B E T.

Paris : & vous & moi n'en connoissons point d'autre.

Par un heureux déstin je viens servir icy.

J U S T I N E.

Connoissez-vous le train de cette maison-cy ?

De quel air on y vit , & quel homme est Dorante ?

B A B E T.

Je sçai qu'il a du moins vingt mil écus de rente,
Qu'il est homme de robe.

J U S T I N E.

Et sur ce fondement

Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément ?

Et que de ses pareils l'austere œconomie ,

Exerce incessamment toute sa prud'hommie ,

Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais ,

Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais ,

Qu'à ce triste devoir son ame est asservie ,

Et qu'à l'amour du bien , il immole sa vie ?

Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir ,

Ennemi du travail , toujours plein de loisir ,

Méprisant ses égaux , & depuis son enfance ,

Nourri dans le repos , dans la magnificence ,

Cherchant les Courtisans & les gens du bel air ,

Imitant leur exemple , & les traitant de pair.

Il chasse , il court le Cerf , est homme de campagne ,

Aime le jeu , la table & le vin de Champagne ;

DE S A B U S E.

Decide & parle haut parmy les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris,
D'habits tout galonnez remplit sa garde-robe,
Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

B A B E T.

Qu'il porte rarement.

J U S T I N E.

On ne le peut pas moins.

Pour sa femme Celie, à qui je rends mes soins...

B A B E T.

Eh bien?

J U S T I N E.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort : Mais elle ne hait pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & femme,
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant,
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

B A B E T.

Une femme ainsi faite est un terrible écüeil.

J U S T I N E.

Ah que souvent Celie a confondu l'orgüeil
De ces Héros d'amour remplis de confiance !
J'en ai vü qui flattez d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

B A B E T.

J'en suis persuadée : Et la sœur de Dorante
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractère?

J U S T I N E.

Elle a de la douceur,

A ij

Des appas.

B A B E T.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

J U S T I N E.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre.
Dame !

B A B E T.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

J U S T I N E.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

B A B E T.

Qu'il fréquentoit ceans,
Et que Julie & luy s'aiment depuis deux ans.

J U S T I N E.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystère.

B A B E T.

Ne vous deffendez pas, & foyez plus sincere.
Pretendez-vous cacher leur amour à ma foy ?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de moy.

J U S T I N E.

Ah vous n'en êtes pas à vôtre apprentissage !

B A B E T.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

J U S T I N E.

Vous n'en sçavez que trop : mais croyez néanmoins.
Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

B A B E T.

J'entens. Eloquemment vôtre éloge s'explique.

J U S T I N E.

Erafte son amy, qui suit toujours les pas,
Merite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont sans
doute :

Mais voicy le grand point. Vous révez ?

DE'S A B U S E'.

B A B E T.

Non. J'écoute.

J U S T I N E.

Si Dorante jamais va vous interroger ;
Si de gré , si par force il veut vous engager
A lui developper les secrets de Madame ,
A veiller sur les pas de sa sœur , de sa femme ,
Gardez-vous bien surtout....

B A B E T.

Vaine precaution !

Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sçait quel parti doit prendre une suivante ,
Dont le premier devoir est d'être confidente ?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur ,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

J U S T I N E.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile ;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez habile :
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point ;
Vous répondez à tout , & ne balancez point ;
Mais il est tard : allez trouver vôtre Maîtresse ,
Et pour la bien coiffer , redoublez vôtre adresse.

B A B E T.

J'y vais.



S C E N E I I.

J U S T I N E *seule.*

Quelle rusée ! ô siecle ! ô temps ! ô
mœurs !

Tremblez hommes, tremblez , j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre.

A ij

6 LE JALOUX
Et toujours . . . Mais voicy le valet de Clitandre.



SCENE III.

JUSTINE , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

B On jour , Justine.

JUSTINE.

Eh bien Champagne , que dit-on ?
Ton Maître est-il content de nôtre invention ?
En attend il l'effet que j'ose m'en promettre ?

CHAMPAGNE.

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la lettre.
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *luy donnant la lettre.*

Tiens , tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir cet amour de mon Maître ,
Tous ses soins empressez . . .

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être ?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre , & d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu , s'il est vray , que ne l'épouse-t-elle ?

DES ABUSEZ.

7

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand mercy. Mais pourquoy
Le fait-elle languir sans luy donner sa foy ?

JUSTINE.

Ignorez-tu qu'il faut que son frere y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante ;
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs ?

On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme ?
S'il en est comme on dit le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera la sœur.

JUSTINE.

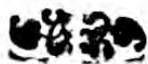
Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grâce au Ciel mes projets ont toujours réüssi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-cy.
Ouy, j'ay juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ay le secours d'Erafte, & celui de Celie.
Je tiendray ma parole, ou bien je periray.



3 LE JALOUX

SCENE IV.

JUTINE, CHAMPAGNE,
DUBOIS.

DUBOIS *dans la coulisse.*

Quand Monsieur sera prêt je vous avertiray :
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parliez-vous, Monsieur le Secretaire ?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au desespoir.

Il poursuit un Arrêt, qu'il ne sçauroit avoir.

J'ay honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entreténir. Je vais rendre ta lettre,

Et chercher la réponse.



SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'amour tu pretends...

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire ?

DE'S ABÛSE.

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire :
Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va , ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoy me fâcher ?
Ma foy , Monsieur Dubois , mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Temeraire , oses-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous , j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croy.
Un Manœvre à present doit gagner plus que moy.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Nôtre Patron morbleu ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail luy fait peur ?

DUBOIS.

Non non , je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez , Monsieur , & de biens & de gloire !
Sans peine , sans travail , sans incommodité ,
Que vous seriez bientôt un Juge redouté !
Perdez vôtre air de Cour , quittez ces cotteries ,
Où l'on ne pense rien que des badineries.
Un air plus sérieux convient à vôtre état ,
La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
Reformez vôtre habit , rendez-le plus modeste ;
Soyez fier , grave , dur , & je répons du reste.
De la main du Greffier je prendray les procez ;
Je m'en instruirai seul , j'en feray les extraits.

10 LE JALOUX

J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire ;
Et vous ne prendrez-vous, que celui de les lire ?
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston ,
On l'estime partout comme uu autre Caton.
La Province le craint, la Cour le confidere ;
Cependant son merite est dans son Secretaire.

C H A M P A G N E.

Que dit-il à cela ?

D U B O I S.

Rien. Il a trop de tort.

C H A M P A G N E.

Ma foy vous êtes mal , & je plains vôtre fort.

D U B O I S.

Ah , si Monsieur son pere , hélas vivoit encore ,
Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.

Que Dieu donne à son ame une éternelle paix.

C H A M P A G N E.

C'étoit donc un maître homme ?

D U B O I S.

Il ne dormoit jamais.

Soigneux , entreprenant , avide , inatigable.

Je doute que le Ciel en redonne un semblable.

Le Palais retentit encor de ses exploits :

Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

C H A M P A G N E.

Diantre !

D U B O I S.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses :

Et son fils les consume en de foles dépenses.

Hélas ! si le bon homme eût prévu ce malheur ,

Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur :

Mais ainsi va le monde.

C H A M P A G N E.

Un jour viendra peut-être,

Où vous verrez son fils...



S C E N E V I .

J U S T I N E , D U B O I S ,
C H A M P A G N E .

J U S T I N E *donnant un billet à Champagne.*

A Dieu, dis à ton maître,
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

C H A M P A G N E .

· Serviteur.



S C E N E V I I .

J U S T I N E , D U B O I S .

D U B O I S .

LE détour merite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des vers? vous mocquez-vous de moy?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foy.

J U S T I N E *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

D U B O I S .

Que marmotez-vous-là, la belle?

J U S T I N E *à part.*

Comment faire ;

LE JALOUX

Secrétaire, Greffier, Procureur, ny Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier ?

DUBOIS à part.

Fidelle à sa maîtresse,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE à part.

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS à part.

Ne pourray-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que luy dire ?

JUSTINE à part.

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS à part.

Je sens je ne sçai quoy qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE à part.

Tout coup vaille : parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS à part.

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler.*

** Chacun s'avance de son côté. Ils se
rencontrent nez à nez*

JUSTINE.

Hay, pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous sur quel objet portiez-vous la pensée ?

Vous étiez en secret puissamment agité :

De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moy ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

DESABUSE'. I

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure,

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque reflexion

Sur le malheur du monde & sa confusion :

Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale,

Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,

Me disois-je à moy même, est-il donc arrêté ?

Qu'on ne trouve par tout que contrariété ?

Pourquoy des gens sensez que le destin assemble,

Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple; Dubois, disois-je, a de l'esprit.

Tout le monde connoît ses talens, sa prudence,

S'il vouloit avec nous être d'intelligence,

Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,

Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs :

Cependant comme il est l'espion de Dorante,

Que nous craignons ses yeux, & sa langue piquante,

Qu'à nous garder de luy nous travaillons toujours,

Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois, se peut-il que Justine,

Que l'on vante par tout, & que l'on croit si fine,

Juge assez mal des gens pour ne pas presumer,

Qu'un homme tel que moy ne doit point l'alarmer ?

Que mes soins, mes emplois, ma longue experience

M'ont acquis dans le monde assez de connoissance,

Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,

Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;

Sur tout lors qu'il s'agit de la paix d'un ménage

Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage,

LE JALOUX

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois ,
 Et que je sçache au moins s'il entend le François ,
 Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile ,
 Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge sterile.
 L'employ de Secretaire est mince chez Monsieur ,
 Il ne tiendra qu'à luy d'en avoir un meilleur.
 Je l'en revêtiray ; j'en répons sur mon ame ;
 Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en est trop ai-je dit. Changeons nôtre destin.
 Allons trouver Justine. Expliquons-nous enfin.
 Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
 Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte :
 Que pour en acquérir , & pour la contenter ,
 Il n'est aucun employ qu'il ne veuille accepter :
 Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie ,
 Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste , & nôtre intelligence
 Me donne désormais une entiere esperance.
 Parle ; car entre nous il n'est plus de façons :
 Monsieur soupçonne-t-il ce que nous luy brassons ?
 Est-il content de moy , de sa sœur , de sa femme ?
 Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Ouy toujours avec moy son cœur s'est épanché ;
 Sur cet article seul il s'est encore caché ,
 Je ne sçai rien.

JUSTINE.

Bon bon..

DE'S ABUSE.

DUBOIS.

Non. La peste me tuë.

De quelques soins pourtant son ame est combatue:
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour des plaisirs:
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.
Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends:
Et pour t'instruire à fonds de ce que je pretends;
Il faut que dès l'instant sans aucun artifice,
De tout vôtre entretien, ton rapport m'éclaircisse;
Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toy.

DUBOIS.

Mais ne sçauray-je pas pourquoy cela?

JUSTINE.

Pourquoy?

Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vrayment

Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses: jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moy seulement de te laisser conduire:
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cent pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croy
Que sans trop me flater, je puis compter sur toy.

B ij

Touche là : jure-moy que tu seras fidelle.

D U B O I S.

Ouy ma foy. Tu peux tout attendre de mon zele.

J U S T I N E

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !

Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter :

Je croy voir sur ton front, quand je le considere,

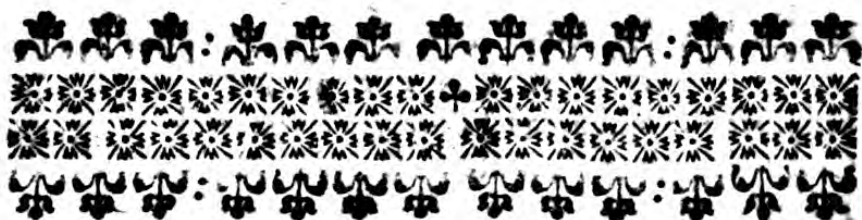
D'un hardi scelerat le parfait caractere :

Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais ?

D U B O I S.

Ouy, quand ce qu'il promet flatte ses interêts.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C'Est assez ce me semble estimer mes paroles,
 Que d'en fixer le prix à quatre cent pistoles.
 Quel métier que celui de servir un amant !
 On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément,
 Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse !
 Je renonce au Palais qui m'occupoit sans cesse ;
 Je ne veux de mes jours voir Greffe ni procez.
 Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès ?
 Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
 Peut-être...



SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente ?

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t-il dit? Qu'il paroît agité!

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrémité!

Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.

Helas!

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!

Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!

Il ne voit rien: il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'aperçoit.

Mais... ah! c'est toi Dubois.

DUBOIS.

Oui-Monsieur c'est moi-même,

Qui sens, je vous le jure une douleur extrême,

Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois je lui confier le desordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE *à part.*

Où parlons: mon tourment se redouble à le taire:

Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.

A Dubois.

Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous Monsieur dissimuler encore?

DORANTE.

Non: Et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.

Mon pere fit longtemps l'épreuve de ta foy;

Et pour me consoler je ne sçache que toy.

DUBOIS *à part.*

Que diable est tout ceci?

DE'S ABUSE.

19

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A' changé mon humeur , & m'accable sans cesse :
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs ;
Et le sort m'a donné pour finir mes plaisirs
Un bourreau de mes jours , un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran , ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Vôtre femme Monsieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desespéré.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse ?

DORANTE.

Ah plût au Ciel ! Ma vie en seroit plus heureuse :
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer ;
Et je ne souffre hélas ! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux ?

DORANTE.

Jusqu'à la frenesie.

DUBOIS.

Vous Monsieur , vous frapé de cette fantaisie ?
Vous contre les jaloux déclaré hautement ?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment :
Quand j'entrai dans le monde , une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale ;
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées ,

Et blâmant du vieux temps les maximes sensées ,
 J'en plaisantois sans cesse , & traitois de bourgeois
 Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
 Quel est l'homme , disois-je , en faisant l'agréable ,
 Qui garde pour sa femme un amour véritable ?
 C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
 Ah ! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds ,
 Loin que l'on me reproche une pareille flamme.
 Que je voudrai de bien aux amans de ma femme !
 Que ne croirai-je point devoir à leur amour ,
 S'ils peuvent loin de moy l'amuser tout le jour !

DUBOIS.

Eh pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage ,
 De qui les sentimens ou faux ou trop outrez ,
 De la droite raison sont toujours égarez.
 Connu sur ce pied-là , pour plaire à ma famille ,
 Je m'engage ; j'épouse une petite fille ,
 De qui l'air enfantin , & l'ingenuité
 Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité :
 Je crus la voir toujours avec indifférence :
 Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance.
 Sa beauté s'est accrue ; & la possession ,
 Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
 Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame :
 De ce trouble secret je me suis allarmé ,
 Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé ;
 Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
 Je crains tous mes amis ; leur aspect m'importune.
 Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
 Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.

Pourquoy faut-il aussi qu'un ridicule usage,
 Souffre des Etrangers au milieu d'un ménage ?
 Sages Italiens que vous avez raison !
 Vingt faineans sans cesse assiegent ma maison ;
 Ils content devant moy des douceurs à Celie.
 L'un dit qu'elle a bon air , l'autre qu'elle est polie.
 Celui-cy , que ses yeux sont faits pour tout char-

mer ,

Que sa grace jamais ne se peut exprimer :
 Celui-là de ses dents vante l'ordre agreable.
 Enfin tous à l'envy la trouvent adorable.
 Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
 Est toujours employée à louer mon bonheur.

D U B O I S.

Il est vray. C'est ainsi que la chose se passe.

D O R A N T E.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace :
 Ils viennent la chercher au sortir de son lit :
 Chacun fait là briller ses soins & son esprit :
 Ce ne sont que bons mots , que jeux , que railleries,
 Que signes , que coups d'œil , & que minauseries.
 Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
 Et je voy quelquefois qu'on luy baise la main.

D U B O I S.

On a tort.

D O R A N T E.

Cependant il faut que je l'endure,
 Et le public rira si ma bouche en murmure,
 Si je montre l'ennuy que mon cœur en reçoit,
 Les enfans dans Paris me montreront au doigt ;
 Et traité de bizarre & d'époux indocile,
 Je serai le sujet d'un heureux vaudeville.
 Ah François ! qu'à bon droit les autres Nations
 Regardent en pitié toutes vos actions,
 Et blâmant vôtre esprit de mode & de cabale,
 Condamnent justement vôtre fausse morale ;

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout.

Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Erasme.
Il cajole Celie, & le fait avec faste :
Il veut que je le voye, il paroît l'affecter :
Elle flate ses vœux ; loin de les rejeter.
Ils m'en ont couvaincu. Dis-moy que dois-je faire ?
Parleray-je à ma femme ? ou faudra-t-il me taire ?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de luy montrer jusqu'où va ma foiblesse ;
J'en rongis.

DUBOIS.

Vous penlez avec delicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle aucontraire,
Et que comme un mary ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extremité seray-je alors réduit ?
De souffrir un mepris si cruel pour ma flâme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme ?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal ?
N'importe. Expliquez vous Monsieur, avec Celie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.

On obtient quelquefois plus qu'on n'ose pretendre;
Et pour gagner sa cause , il faut la faire enten-
die.

D O R A N T E.

Ouy. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'huy :
C'est cacher trop long-temps ma peine & mon ennuy.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à nôtre entretien la fin que je souhaite.
O Ciel! j'entends du bruit, je la vois ,laisse-nous!



S C E N E I I I.

D O R A N T E , C E L I E.

D O R A N T E à part.

Q U i ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait : mais par où commencer?
Je tremble. . .

C E L I E à part.

Mon abord semble l'embarasser.

D O R A N T E à part.

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!
à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons. Bon jour Madame.

C E L I E.

Bon jour Monsieur.

D O R A N T E à part.

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'huy bien matin.

LE JALOUX

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir ?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir

Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir ?

Que tous mes sentimens puissent icy paraître ?

CELIE.

En pouvez-vous douter ? n'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant nôtre entretien souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins ;
Que sans cesse pour vous , je soupire & je brûle.

CELIE à part.

Quelle fera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non , il n'est point d'époux qui jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à de troubles secrets.

Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lors qu'alterant la paix d'un heureux mariage,

A part.

On permet... Que je jouë un triste personnage !

CELIE.

En verité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensez s'abusent sur ce point :

On

DESABUSE.

25

On se laisse à la fin séduire à l'apparence ,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lors qu'une femme a soin de son honneur ,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur ;
Elle agit au dehors avec tant de sagesse ,
Qu'elle n'y montre rien , dont le Public se blesse ,
Et toujours attentive à ces soins importants ,
Brave la calomnie , & les discours du temps.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire ?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inspire,
Vous êtes fort aimable ; & je vois chaque jour
Mille gens empressez à vous faire la cour :
Ils ne vous quittent point ; & leur galanterie,
Puis qu'il faut m'expliquer passe la raillerie ,
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent. . . .

CELIE *riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux !

DORANTE.

Comment ?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le parétre.

DORANTE *au désespoir.*

Quoi vous ne croyez pas ! . .

CELIE *riant.*

Non. Cela ne peut être ;

DORANTE.

Madame je vous dis la pure vérité.

CELIE *riant toujours.*

Vous avez trop de sens ; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.

Morbleu c'en est assez pour me mettre en furie.

Madame on ne rit point sur un pareil sujet.

C

LE JALOUX

CELIE *avec fierté & en colere.*

'Ah c'est donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons?

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor quest-ce donc qu'on me peut reprocher?

DORANTE.

Les assiduez d'Erasme, de Clitandre.
De Cleon...

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout à fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont icy venus.

DORANTE.

Il est vray.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie,
Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tout deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins, & leurs manie-
res,

Depuis un certain temps ne me conviennent gueres.
Ils sont toujours ceans, vont vous voir dans le lit,
Est-ce entre nous Madame ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me
dites?

Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur,
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de nôtre mariage,

Je n'osois regarder vos amis au visage,
 Et que pour éviter leur vûe & leur discours,
 Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours.
 Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere :
 Vous êtes trop farouche, & trop particuliere :
 Recevez autrement tous les gens que je voi,
 Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi :
 Rendez à mes amis ma maison agréable ;
 Ou le séjour pour moy n'en est plus supportable.
 En me parlant ainsi vous me les ameniez,
 Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
 Messieurs, ajoûtez-vous, divertissez Madame,
 Je sors, excusez-moi. Je vous laisse ma femme.
 Sur cette confiance ils sont venus me voir.
 J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir ;
 Et pour vous obeir j'ai suivi vos maximes.
 Si vous vous en plaignez Monsieur : ce sont vos
 crimes.

D O R A N T E à part.

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin !

A Celie.

Madame j'avois tort ; je le sçai ; mais enfin
 En faut-il moins calmer la douleur qui me presse ?
 Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

C E L I E.

Mariez vôtre sœur : c'en est un sûr moyen :
 Clitandre l'aime ; il a du merite & du bien.
 Pressez leur union. Bientôt cet hymenée
 Dispersera les gens, dont vôtre ame est genée.
 Julie est riche & belle : ils veulent l'épouser.
 Croyez-moi.

D O R A N T E.

Ce moyen se peut-il proposer ?

Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
 D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
 Différons ce malheur ; gagnons encor du temps,

Que je vous doive enfin le repos que j'attens :
Chassez ces étourdis qui. . .

C E L I E.

Chassez-les vous même.

D O R A N T E.

Moi ?

C E L I E.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

D O R A N T E.

Moi ? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

C E L I E.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour vous.

D O R A N T E.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

C E L I E.

Eh quoi , ne faut-il pas que je vous obéisse ?

D O R A N T E.

Oui. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.

Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

C E L I E.

Non non. Ne doutez point que je ne vous délivre

De tous ces importuns attachez à me suivre.

D O R A N T E.

Bon.

C E L I E.

Je les instruiray de vos intentions.

D O R A N T E.

Comment ?

C E L I E.

Ils apprendront vos résolutions.

Je leur déclareray quel est votre scrupule.

D O R A N T E.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?

C'est tout ce que je crains.

C E L I E.

Comment faire autrement ?

DESABUSE.

29

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement ,
Les fuir , les dégoûter enfin sans me commettre.

CELIE.

Pour cela , c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient ?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent deffaut d'une bizarre humeur :
Je ne veux point passer pour une extravagante :
J'estime ces Messieurs ; & j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît ; je les ai bien reçûs ;
Je ne me sçaurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point ?

CELIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CELIE.

Eh bien Monsieur ?

DORANTE.

Voyez...

CELIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce ?

DORANTE.

Ah ! j'ay mal connu vôtre perfide cœur.

Moi bleu !

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage , Monsieur ?
Allez. Loin de me faire une pareille offense ,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?
Mais malgré tout cela je feray mon devoir ;

C iij

Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir.

Les voicy. Je leur vais expliquer ce mystere ,
Leur dire que vous seul. . .

DORANTE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

Madame , gardez-vous de leur parler de moy ?

CELIE.

Non , ne m'arrêtez point : je le veux , je le doy.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre ,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien , il faut donc me contraindre.

Pour vous plaire , Monsieur , que ne ferois-je
pas ?

DORANTE *à part.*

La traîtresse !



SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

Chez toy nous courons à grands
pas.

Nôtre ami , l'on ne peut en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits ,
On loüa ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir veritable.

DE'S ABUSE.

31

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agreable.

CELIE.

Vous nous flatez Messieurs.

CLITANDRE.

Non Madame.

ERASTE.

Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foy. Pour moy

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frapant sur l'épaule de Dorante.*

Nôtre ami, tu sçais vivre.

Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.

Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ERASTE.

J'ay manqué, je l'avouë, à me mettre en couroux:

Il ne sçautoit souffrir qu'on regarde sa femme:

Tous les soins qu'on luy rend, le percent jusqu'à
l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ERASTE.

J'ay pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoy ne le pas ménager?

Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.

Je gage que Dorante est de mon sentiment.

le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire ?

LE JALOUX
DORANTE.

Affurément..

à part.

Ciel !

CLITANDRE.

Un mary jaloux est une sottè bête..

DORANTE.

J'enrage !

ERASTE *riant.*

Lors qu'il a ses visions en tête ,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martire ,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais Eraste un jaloux ne peut-il se guerir ?

ERASTE.

Oh non la jalousie est un mal incurable ,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Serviteur.

ERASTE.

Quoy tu fors ?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.





S C E N E V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE.

ERASTE.

OU court-il? que penser de cette promptitude?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelqu'inquietude.

JUSTINE.

Madame vous riez?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment!

CELIE.

Il est jaloux:

Bien loin de penetrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Eraste, que Cleon m'aiment de bonne foy:
Tout ce qu'il voit enfin luy donne de l'effroy.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien Madame?

Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CELIE.

Assurément.

L E J A L O U X
J U S T I N E.

Allons. Ne nous relâchons pas.

Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crainte,
Dont Monsieur votre époux a déjà l'ame atteinte :
Qu'Erasme sur vos pas attaché chaque jour,
Luy fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec luy toujours d'intelligence :
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux, dont Dorante est jaloux
Viennent chercher icy sa sœur, & non pas vous ;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie ;
Et que pour les chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

C L I T A N D R E.

Ouy sans doute ; nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'auray de graces à vous rendre !
Mon sort est en vos mains, mon bonheur.

C E L I E.

Mais Clitandre,

L'amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car sans être perfide enfin ny criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle :
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur ?

J U S T I N E.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah combien de maris de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en sa place !
Quelle sera sa joye au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir son avarice ?
Et de son procédé corriger l'injustice ?
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur ?

C E L I E.

C'est trop.

DE'S ABUSE.

35

CLITANDRE.

Trahittez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'huy vous venir ce scrupule ?
Vôtre mere, & Damis l'oncle de vôtre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parlé en ma faveur, & tout contre Dorante;

C E L I E.

Je crains de l'offenser, mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me desesperez :
Prenez pitié des maux qui me sont preparez,
Madame je mourray si vôtre bonté cesse.

C E L I E.

Eh bien jusqu'à la fin servons vôtre tendresse;
Allons trouver Julie, & luy faire sçavoir
Que tout semble aujourd'huy répondre à nôtre espoir;

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prepare à finir le tourment qui m'ac-
cable.

Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je sois vôtre époux.

Quels transports dans mon cœur l'esperance fait
naître !

Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flatez peut-être.

L'interêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.

Il ne soutiendra point une si rude atteinte.

Madame esperons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.

Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité :

J'aime

DE'S ABUSE.

J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage?
A quels soins deormais ce doux aveu m'engage?

JULIE.

Soyez tendre & constant : vous ne me devrez rien;
La constance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir !

JULIE.

Seroit-ce point mon frere?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non. C'est son Secretaire.



SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET,
DUBOIS.

DUBOIS à *Clitandre*.

E Loignez - vous d'icy Monsieur vous surpren-
droit.

Il me suit , & viendra sans doute en cet endroit;
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble,

JULIE.

Allez donc.



SCENE IIL.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien ce me semble,
 Et pour être aprentif au métier que je fais,
 J'y suis grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
 Je deffends l'innocence, & soutiens la justice ;
 Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat,
 De vous faire observer un triste celibat ?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

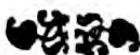
Je suis sage au contraire,
 De vouloir vous venger de vôtre injuste frere.
 Nous en aurons raison dans peu de temps, je croy.

JULIE.

Tout de bon ?

DUBOIS.

J'en suis sûr : mais on vient. Laissez-moy.





S C E N E I V.

D O R A N T E , D U B O I S.

D O R A N T E.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable,
Dubois.

D U B O I S.

D'où venez-vous Monsieur ?

D O R A N T E.

Je sors de table ;
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

D U B O I S.

Vous trouveriez-vous mal ?

D O R A N T E.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine , & met tout en usage ,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

D U B O I S.

Comment ?

D O R A N T E.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et s'armant d'artifice , ou de plaisanterie ,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

D U B O I S.

Diantre !

D O R A N T E.

Nôtre entretien a tres-mal réussi.

D U B O I S.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

LE JALOUX

DORANTE.

Que sçai-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
 Non. Je ne vis jamais vne ame plus perfide.
 Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait !
 Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

A part. A Dorante.

Tant micux. La perfidie est donc considerable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable !
 A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
 Ny même imaginé ce qui m'en a paru.
 Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée
 Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée :
 Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
 Lors qu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a
 manqué.

Soins de plaire affectez, souris, agasseries,
 Discours flatteurs, regards, gestes & loqueries,
 Ma femme devant moy vient de le repeter,
 Pour engager Erasme, ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe avec une impudence
 A laisser d'un martyr toute la patience :
 Moins timide qu'Erasme, elle l'embarassoit,
 Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous. Que faisiez-vous pendant ce badinage ?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
 Enfin puis qu'avec toi je puis trancher le mot,
 Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

D O R A N T E.

J'en suis inconsolable.

J'ai manqué trente fois à renverser la table,
 Pour punir l'infidelle, & pour me contenter.
 S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
 Quelle eût été ma joye!

D U B O I S.

Ah c'en est trop.

D O R A N T E.

Ma bile

M'inspiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
 Les mains me demangeoient : mais j'ai craint les bro-
 cards,

Qu'on m'auroit aussitôt jetté de toutes parts.
 Que vous êtes heureux vous ! en qui la nature
 Agit sans aucun art & regne toute pure,
 Qui bravant le public, & le qu'en dira-t-on,
 Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
 Et que l'usage enfin sans crainte d'aucun blâme,
 Autorisa toujours à battre vôtre femme.
 Gens du peuple, artisans, portefaix & vilains,
 Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos mains.

D U B O I S.

Parlez-vous tout de bon ?

D O R A N T E.

Oui le Diable m'emporte ?

On se soulage au moins en usant de la sorte.

D U B O I S.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos.

D O R A N T E.

Que ne puis-je à ce prix assurez mon repos !
 Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?
 Prenons sans balancer le party qui me reste.
 Courons chez mon beaupere, allons me plaindre à luy.

D U B O I S.

Et croyez-vous par-là soulager vôtre ennuy ?

D iij

Ah gardez-vous sur tout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme legere.

Il vous condamnera s'il est homme d'esprit ;
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.

Que gagne Licidas en suivant cette route ?

Il soupire ; il se plaint ; personne ne l'écoute.

Il entend publier son histoire en cent lieux.

Que d'exemples enfin sont presens à vos yeux ?

Acaste hautement dit la femme infidelle :

Après ce grand éclat , il demeure avec elle.

Arcas fait le desordre , & passant plus avant ,

Il menace la sienne , & l'enferme au Convent :

Mais bientôt à l'insceu de toute sa famille ,

Il va pour la ravoir sangloter à la Grille.

D'abord elle refuse , & feint d'être en couroux :

Elle se rend enfin aux pleurs de son époux ,

Et rapporte chez luy pour vanger son absence ,

L'orgueil , la tyrannie , & l'extrême licence.

Valere par la sienne offensé chaque jour ,

Differe à la punir par un excez d'amour ,

Et lors qu'il ne peut plus soutenir sa conduite ,

La rend à ses parens , & la reprend ensuite.

A ces pieges honteux il faut vous dérober ,

Le plus sage s'aveugle , & s'y laisse tomber.

Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

D O R A N T E.

Quel est-il ce moyen ?

D U B O I S.

Endurer & vous taire.

D O R A N T E.

Quoy ma femme aura droit de me faire enrager ?

Et je n'oseray moy parler , ny me vanger ?

D U B O I S.

De son sexe Monsieur c'est le grand privilege.

D O R A N T E.

Je le casse morbleu. Sans cela que feray-je ?

Entre ma femme & moy les droits seront égaux.



S C E N E V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agreable.*

Voulez-vous bien Monsieur, me prêter vos chevaux ?

On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade :

On nous donne à Suresne un excellent soupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé. . .

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire ?

Dans la rage où je suis, perfide ?

CELIE.

Est-ce pour rire ?

DORANTE.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlay jamais :

Je ne vous flate point. Craignez-moy désormais.

Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment !

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.

Comme vous me forcez à vous m'estimer,

Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t-il perdu l'esprit !

LE JALOUX

DORANTE.

Je le perdis , Madame ,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme ;
Lorsque je vous aimai.

CELIE.

Quels transports ! quels couroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils sont encore trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence ,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter ,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela . . .

CELIE.

Ciel qu'entens-je ?

DORANTE.

Allez coquette insigne.
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'estime & du cœur d'un mari tel que moy.
Vous aimez donc Eraste , & me manquez de foy ?

CELIE.

Je l'aime , moy ?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute ?
J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous
coûte.

Ventrebleu ! que ne puis je ?

CELIE.

Ah quel emportement !
Qu'on me donne un fauteuil Dubois , & promptement.
Je me meurs !

DUBOIS.

Moderez le trouble de vôtre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez - vous Mada-
me ?

Helas que vôtre état m'inspire de frayeur !
Elle ne répond point. Vous avez tort Monsieur.

à part.

Fort bien. L'on ne peut mieux jouer son personnage.

Madame n'en peut plus, & voilà vôtre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, & vois en ce moment,
Les funestes effets de mon emportement :
Et quand je la regarde : Ah Dubois qu'elle est belle !
Je sens que malgré moy mon cœur vole vers elle.
Madame ? ouvrez les yeux, & voyez vôtre époux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant
aussi tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel objet ! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie !

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis vôtre ennemi ?

CELIE *avec dédain.*

De grace laissez-moy.

DORANTE.

Ah ne m'imposez pas cette barbare loy.
Je n'y puis obeir.

CELIE.

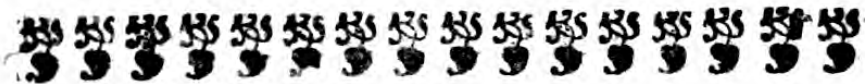
Que je suis malheureuse !

Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est doulou-
reuse !

DORANTE.

Madame au nom du Ciel moderez ce couroux :
Voyez mon desespoir.





S C E N E V I.

DORANTÉ, CELIE, DUBOIS,
JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien. Partirons - nous ?
Madame ? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais Ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit ? & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine ?

JUSTINE.

Eh bien Madame ?

CELIE.

Ah que ne suis-je morte !
Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait Monsieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excez d'amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous ?

DORANTE.

Je ne sçaurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte, & de tendresse.
J'ai pris dans ce desordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah Dubois !

DUBOIS.

Il est vrai. Monsieur s'est démenti :

CELIE.

Me menacer ! montrer une fureur extrême !

Contre moy la douceur & l'innocence même !

JUSTINE.

à part.

Gagnons sa confiance ; excusons ses transports.

Vous devez pardonner , Madame , à ses remords.

Il vous aime une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flame

A produit contre vous ces troubles dans son ame.

Loin d'être injurieux , ils ne font qu'obligeans.

CELIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens ?

JUSTINE.

Ouy. L'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CELIE.

Le veritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez ;

Madame , ou chaque jour vous vous étrangleriez.

C'est la premiere loy que le contrat impose ,

De sçavoir tour à tour se passer quelque chose.]

DUBOIS.

C'est connoître le monde , & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison.

Autrement la Discorde y regne en souveraine.

On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous surprenne.



SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

M Adame tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez sans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir.

Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

J'en répons.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moy ? non.

ERASTE.

DESABUSE.

49

ERASTE.

As-tu quelque autre affaire ?

DORANTE affectant un air gay.

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans
Il nous méprise.

DORANTE.

à part. à Celie.

O Ciel ! Chacun cherche ses gens ;

Madame. Vous allez où vous serez contente.

Et moy de même.

CELIE.

Adieu Monsieur.

ERASTE.

Adieu Dorante.

DORANTE.

Adieu.



SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE,
DUBOIS.

DORANTE *à part.*

Que de contrainte & d'affectation !
Qu'il est dur de forcer son inclination !
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme ;
C'en est trop , & s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

E

30 LE JALOUX
DUBOIS.

Vous suivray-je Monsieur ?

DORANTE.

Non.



SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne sçai que dire :
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire ?
Ce fameux dégourdi ? ce plaisant dangereux ?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus. Je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vû son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore une secousse, & le bon homme est mort.

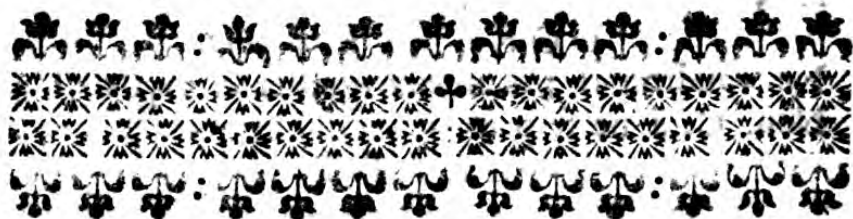
DUBOIS.

Je luy veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse.
Il n'importe. Achevons de luy percer le cœur.
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens quoique je fasse , une peine secrete.
 Malgré tous mes efforts , mon ame est inquiete;
 De mes tristes soupçons sans relâche agité,
 Je vould ois de mon sort sçavoir la verité!
 Je la cherche , & la crains. Cependant il n'importe.
 L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
 J'attens icy Babet , à qui je veux parler.
 Elle me paioît propre à me tout réveler :
 Elle est jeune , sans art , & sans expérience.
 Par elle j'apprendrai. . . La voicy qui s'avance.



SCENE II.

DORANTE , BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon métier,
 Et comme un ennemy le traiter sans quartier.

E ij

LE JALOUX

Il se repentira de l'essay qu'il veut faire.

DORANTE à part.

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere ?

Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaist-il Monsieur ?

DORANTE.

Babet je suis ravi que vous serviez ma sœur.

J'ai toujours protégé toute vôtre famille,

Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,

Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux ;

Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous :

Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,

Fixer vôtre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez Monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené longtemps apparemment ?

BABET.

Oui fort longtemps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toujours. Tandis qu'Erasme étoit avec Cécile.

DES ABUSE.
DORANTE à part.

57

Hai !

B A B E T.

Nous les avons vûs marcher de tous côtez.
Ensuite dans le bois ils se sont écartez.
Nous n'avons point oüy ce qu'ils pouvoient se dire,
Mais presque à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE à part.

J'enrage ; je l'avouë.

B A B E T.

Enfin on a servi.

Chacun pour se placer s'empresloit à l'envi,
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma
femme.

B A B E T.

Elle sans s'émouvoir suivant toujours son train,
A pris obligeamment Erasme par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE à part.

Ah quelle circonstance !

Et tout après, sans doute, est allé d'importance :

B A B E T.

Jamais on n'a soupé plus agreablement.
Erasme en verité sçait agir galamment,
Il le faut avoüer ; & les fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Ouy. C'est un connoisseur.

B A B E T.

Tout étoit délicat :

Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une musique exquise,
La fleur de l'Opera.

E ij

LE JALOUX
DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

B A B E T.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

D O R A N T E.

Sur quoy ?

B A B E T.

Sur les maris , sur tous leurs ridicules.

On a parlé des bons , des fâcheux , des crédules ,

Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs :

Et Madame en a fait cent contes différens.

D O R A N T E.

Fort bien.

B A B E T.

L'on a passé trois heures de la sorte.

D O R A N T E *à part.*

Je creve : & ma douleur ne fut jamais si forte.

Ensuite ?

B A B E T.

Il a falu revenir à Paris.

D O R A N T E *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

B A B E T.

Mais qu'avez-vous Monsieur ? Seriez-vous en colère ?

Ce que je vous ay dit pourroit-il vous déplaire ?

D O R A N T E.

Non.

B A B E T.

Seriez-vous aussi comme certains époux ?

Qu'un mot trouble , qu'un rien met d'abord en courroux.

Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques ,

Sont toujours dévorez de chagrins domestiques ?

D O R A N T E.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir

Que de voir profiter d'un honnête loisir ;

DE'S A B U S E'. 55

J'en fais ma seule étude , & j'y porte les autres.

B A B E T.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres :
Ne feignez plus. Monsieur, je le vois clairement.
Je vous ai chagriné ; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière ;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

D O R A N T E.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien.

à part.

Ah que n'ai-je évité ce funeste entretien ?

B A B E T.

Eloignez-vous Monsieur, ou bien je suis perdue !
Justine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera : précipitez vos pas ;
Fuyez. Qu'attendez-vous ?

D O R A N T E.

Je me retire hélas !



S C E N E I I I.

B A B E T *seule.*

J'E suis pour cette fois contente de moy-même.
Mon recit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor , je le traiteray mieux.





SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foy tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur :
Ce mal les tient toujourns. Par exemple Monsieur,
Mais qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire :
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ay mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

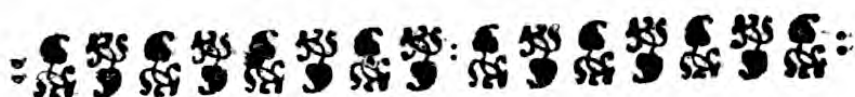
Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.

Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.





S C E N E V.

JUSTINE *seule.*

Cette fille & ses soins nous font d'un grand secours.

Nos amans ont beau jeu ; j'en répons sur ma tête :
 Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
 Puisque Monsieur chancele , il le faut accabler.
 Mais Eraste est un sot , à qui je veux parler.
 Il suffit de luy seul pour gêner nôtre affaire :
 Le voicy.



S C E N E VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites moy ? quel est donc ce mystere ?
 Ne travaillez-vous plus à servir vôtre ami ?
 Et pour lui vôtre zele est-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ! ma plus pressante envie
 Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur , ou la timidité ,
 Qui détruit le projet entre nous concerté ?

Pourquoy loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne luy montrez-vous plus qu'une ardeur languis-
sante ?

Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois :
Vous ne groüillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné que bravant la colere
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite & desespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ay maudit ?

ERASTE.

Ah, ma chere Justine !

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine.
Ne devoit-on pas croire ? à voir cet air de Coar,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour.
Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.
Eh morbleu, ce métier est-il si difficile ?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne nous instruit-il pas ?
Ne sçauriez-vous enfin pour montrer vôtre flâme,
Dans les regles de l'art assieger une femme ?

ERASTE.

Helas !

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé !
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante ?
Il falloit seulement pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille, & lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-temps me taire ; il faut enfin par-
ler.

DE'S ABUSE.

59

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentoie pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment!

ERASTE.

De ses beautez le charme inevitable,
M'a fait sentir pour elle un amour veritable...
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont seduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

Je n'ai pû resister à la douce esperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre,
Par ces fausses bontez, où je n'ose répondre.
Par ces regards flateurs qui ne sont pas pour
moy,

Qui me percent le cœur lorsque je les reçoÿ.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique à

JUSTINE.

Ma foy je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine? c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A Moy Monsieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prevenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

Vous nous connoissez mal, & ma maîtresse & moy.
 Je ne puis auprès d'elle accepter cet employ.
 Vous êtes étonné de voir qu'une suivante,
 Refuse un gain certain que le sort lui présente,
 Et puisse résister à la tentation ?
 Mais je suis un Phenix dans ma profession :
 Outre que me chargeant d'une telle ambassade,
 Je pourrois m'attirer quelque brusque incarrade.
 Celie est un dragon quand elle est en courroux.
 Je ne vous trompe point. Monsieur, m'en croirez-
 vous ?

Épargnez-vous les soins d'une poursuite vaine,
 Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne.
 Cachez-les à Celie. Ou si sans m'écouter,
 Vous êtes résolu de les faire éclater.
 Sans employer personne, expliquez-vous vous-même;
 Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime,
 Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons ?
 Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
 D'un cœur bien enflâmé l'éloquence est touchante.
 Je vois Celie. Adieu. Je suis votre servante.



S C E N E V I I.

C E L I E , E R A S T E .

E R A S T E à part.

Elle me laisse. O Ciel ! que vais-je devenir !
 C E L I E .

Vous vous êtes lassé de nous entretenir :

Toute

DE'S ABUSE. 60

Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir meprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorsqu'on est amoureux, on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet, dont vôtre ame est charmée?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée,
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter!

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoy m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vray Madame.

CELIE.

Encor. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon bon.

ERASTE.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur,
J'aime. Je vous adore, & je ne puis plus vivre
Accablé des tourmens, où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc Eraste? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet amour avez-vous esperez?

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous
plaire.

F

LE JALOUX

C E L I E.

Ce ne sont que des mots ; l'amour veut un salaire,
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un ;
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoy ma foy m'engage ?
Et combien vôtre espoir me déplaît , & m'outrage ?

E R A S T E.

Madame. . . .

C E L I E.

J'avourai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux :
Cependant par malheur je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

E R A S T E.

Quoy vous pouvez penser !

C E L I E.

Je ne m'étonne pas,
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime :
Le mépris au contraire est son prix legitime.
Et s'il en est beaucoup & sur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes,
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames :
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

E R A S T E.

Mais permettez du moins. . .

C E L I E.

Que pouvez-vous me dire ?
Je rougis des transports, que l'amour vous inspire ;
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amans,
Sans doute autorisé de pareils sentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle,
S'il duroit plus long-temps je serois criminelle.
J'agiray désormais avec précaution.

DES ABUSE.

63

Je vous parle en amie, & sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moy seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger,
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur ! & quelle raillerie ?
C'en est trop.



SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet ! il me met en furie !
Je ne sçai. . .

ERASTE.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûë en ce moment comble mon desespoir.



SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrâce est certaine !

Elle fait l'infidèle ! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux ,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux :
Laisser la compagnie & venir tête à tête !
Se voir & se parler ! Non non rien ne m'arrête !
Je ne balance plus , & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ay que trop suivi ma fausse politique ;
Mais aussi donneray-je une scene publique ?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris
Deviendray-je comme eux la fable de Paris ?
Ciel ! dans cet embarras daigne éclaircir mon ame !
J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma femme.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

D O R A N T E *seul.*

JE marche , & je ne sçais où s'adressent mes pas.
 Dans ma propre maison je ne me connois pas.
 Je cours de tous côtez , & d'étage en étage ,
 Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
 Je méconnois la chambre & son appartement.
 L'excez de ma fureur m'ôte le jugement.
 Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
 Ciel ! as-tu de fleau plus cruel qu'une femme !
 Insensé que je suis de m'être marié !
 Mais encore , avec qui me suis-je apparié ?
 Prendre une belle femme ! ah c'est mon infor-
 tune.

Il est tant de guenons , que n'en ai-je pris une ?
 Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté !
 N'importe. Sa laideur feroit ma sécurité.
 Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
 Du plus sensé mari déranger la cervelle ,
 Que quand par un miracle avec tous leurs ap-
 pas,
 Les soins de mille amans ne la toucheroient pas.

Que sa vertu seroit au dessus de ses charmes,
 Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
 Et ne peut éviter dans ce siècle malin,
 De paroître au public, ridicule, ou chagrin?



S C E N E II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Q Ue viens-tu faire ici?

C H A M P A G N E.

Qui moy Monsieur?

DORANTE.

Toi-même?

C H A M P A G N E.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

C H A M P A G N E.

Il paroît en fureur, & je ne sçai pourquoy.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

C H A M P A G N E.

Si je vous connois ? moy ?

Je vous voy tous les jours. Puis-je vous méconnoître ?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu ceans ?

C H A M P A G N E.

J'attends mon Maître.

DE S A B U S E.
D O R A N T E.

67

Est-il encore icy ?

C H A M P A G N E.

Pouvez-vous en douter ?

Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chan-
ter.

On songera peut-être alors à la retraite ;
Supposé que du jeu la reprise soit faite ,
Et que quelqu'un picqué n'aille pas s'aviser ,
D'en demander une autre , & de la proposer :
Ou bien que de concert la compagnie entière ,
Ne veuille pas à fond traiter quelque matière.
Ou que de conte en conte égayant leurs propos ,
Repetant des chansons, des vers & de bons mots ,
Et lançant à l'envi les traits de la satire ,
Ils ne se livrent pas au plaisir de medire.
Enfin depuis deux ans que sans manquer un jour ,
Nous venons tous les soirs faire ici nôtre cour ,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître ,
Sans voir en même tems le point du jour paraître.

D O R A N T E.

Ah quelle étrange vie !

C H A M P A G N E.

Aussi c'est trop souffrir :

A force de veiller je suis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour ; & moy je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un azile.
Quand je vous ai trouvé Monsieur dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Eoin de tout ce fracas dans une bonne chaise ,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moy Monsieur de vous avoir troublé.

D O R A N T E.

Je n'y puis plus venir. Je suis trop accablé.

Pour sortir d'embaras, demêlons quelque route ;
 Et calmons-nous enfin quelque prix qu'il en coûte.
 L'on ne résiste point à des tourmens pareils.
 Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
 Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.



SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

O U va-t-il ? & pourquoy cette fuite soudaine ?
 Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fu-
 reur ?

Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
 Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
 Mais Babet vient. Ma foy je la trouve charmante.



SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

T U me charmes Babet, je le dis franchement.
 Je t'aime. Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere ?

DE'S ABUSE'.

69

Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils se vont épouser.
Pour ton époux aussi je me viens proposer ;
Aime-moy ? nous ferons un double mariage.
Songes-y ?

B A B E T.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage ?
N'y pensons plus.

C H A M P A G N E.

Comment !

B A B E T.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets , & nous fait bien du mal.
Cecile a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice.
Mais elle ne veut plus cacher à son époux ,
La feinte & le dessein que nous conduisions tous.
Prés d'en voir le succès répondre à nôtre attente ;
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

C H A M P A G N E.

J'enrage comme toy.

B A B E T.

Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroy :
Clitandre veut mourir ; j'ai vû pleurer Julie :
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Cecile.

C H A M P A G N E.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser !
Ah c'est pour contredire , & pour embarrasser !
On a beau la loüer. Mais je me donne au Diable ;
Elle est femme. Il suffit. Elle est déraisonnable.
Elle vient.

B A B E T.

Nos amans la suivent pas à pas.



SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET,
CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

Q Uoy, Madame ? à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Détruirez-vous ainsi toute nôtre esperance ?
Ciel !

CELIE.

Je ne puis garder plus long tems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang faire vôtre bonheur ;
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prevoy des malheurs que je dois prevenir :
Erafte viendra-t-il ?

JUSTINE.

Madame il va venir.

JULIE.

He las !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.

Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET.

Etrange contretemps !

CELIE.

Vous me maudissez tous &

Je vous l'ai déjà dit. Je souffre autant que vous.
 Mais mon repos, l'honneur, la bienfiance même,
 S'opposent tout ensemble à nôtre stratagême.
 Dorante est furieux ; mais enfin le voicy.



SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE,
 CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE,
 BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE à *Dubois*.

Allons. Fort à propos je les rencontre icy.
 Ils ne s'attendent pas que je viens leur ap-
 prendre.

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre
 Madame, s'il vous plaît ; après vous parlerez.
 Ma sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épouserez.
 J'y consens de bon cœur, & pour cet hymenée,
 Prenons sans differer cette même journée.
 Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
 Que l'hymen, s'il se peut redouble vôtre flamme :

à *Celie*.

Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous Madame ?
 Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,

Ces Messieurs du bel air, que je voyois ceans,
 Y viennent pour ma sœur, & non pour vôtre compte.
 J'en ai beaucoup souffert. Je l'avoué à ma honte.
 J'ay balancé long-temps sans me déterminer ;
 Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
 Mais je me rends enfin, & quoy qu'on puisse dire,
 Je défends désormais. Qu'avez-vous donc à rire ?
 En verité ce ris est rare & singulier.
 Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
 Je renonce à Paris, & vais à la campagne,
 Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
 J'ai là deux bons châteaux ; c'est à vous de choisir ?
 Vous y vivrez tranquile, & pourrez à loisir,
 Perdre le train maudit d'une façon de vivre
 Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû suivre.
 Mais quoy, je vous vois rire encore ?

C E L I E.

Oui Monsieur :

Et même j'avouray que je ris de bon cœur.

D O R A N T E.

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule ?
 On se moque de moy sans crainte & sans scrupule.
 Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

C E L I E.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison :
 Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
 Daignez me pardonner cette légère offense ?
 Ma mere est du projet : vôtre oncle contre vous,
 M'a seul déterminée, & s'est joint avec nous.
 Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
 Aujourd'huy vôtre choix à Clitandre la lie.
 C'étoit nôtre dessein. Nos soins ont réussi.
 Calmez donc vôtre esprit ; vous êtes éclairci.
 J'approuve le party que vous me faites prendre,
 Eraste va venir ; & vous allez entendre,
 Quels sont mes sentimens.

D O R A N T E.

DE'SABUSE.

73

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien , de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage ;

Je n'ai pas mal tantôt joié mon personnage.

JULIE.

Affurément.

DORANTE.

Dubois , que dire à tout cecy ?

DUBOIS.

Pardonnez-moy , Monsieur , car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoy , toy-même es entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui sans doute ; & j'ai cru vous rendre un grand service ,

Dans la reflexion vous-même en conviendrez ,

Et j'espère qu'un jour vous m'en remercirez.

CELIE.

Helas ! si vous sçaviez pour soutenir ma feinte

Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.

Ah dans le moment même où vous venez d'entrer,

Je courrois vous chercher pour vous tout déclarer.

Non. Je n'écoutois plus vôtre sœur ny Clitandre ,

Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ,

Je sacrifiois tout à vôtre seul repos.

Mais Erasme paroît. Il vient fort à propos.





S C E N E V I I

DORANTE, CELIE, JULIE,
ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET, DUBOIS,
CHAMPAGNE.

CELIE.

ERaste ? de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'huy doit être sa conquête.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait.
Mais dans le même temps évitez ma présence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel ! Quelle deffence ?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander,
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen. Et partons.

DORANTE.

Non Madame.

Je me sens penetré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir.
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'ou va vôtre amour.

Cet amour fait luy seul le bonheur où j'aspire.
 Je veux le ménager, quoique vous puissiez dire.
 Et me cachant au monde au moins pour quelque
 temps,
 Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont
 contens.

Puis qu'aujourd'huy j'aurai Clitandre pour beaufrere,
 Je partirai demain. Rien ne m'en peut distraire.
 Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loy,
 Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moy.

J U S T I N E.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah quelle fem-
 me !

Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur
 d'ame !

Exemple dans ce siecle & bien rare & bien beau !
 Elle va s'enfermer dans le fond d'un château.
 Si vous voulez sçavoir qu'elle est vôtre Compagne,
 Messieurs proposez-luy de vivre à la campagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.



A P P R O B A T I O N.

J' lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *le Faloux désabusé* ; & j'ai crû que cette Piece ne recevroit pas moins d'applaudissemens sur le papier qu'elle n'en a reçûs sur le Theatre. Fait à Paris ce 22. Decembre 1709.

F O N T E N E L L E.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Nôtre bien-ame P I E R R E R I B O U, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer *les Oeuvres du Sieur Campistron, de l'Academie Françoise*, s'il nous plaisoit luy ac-

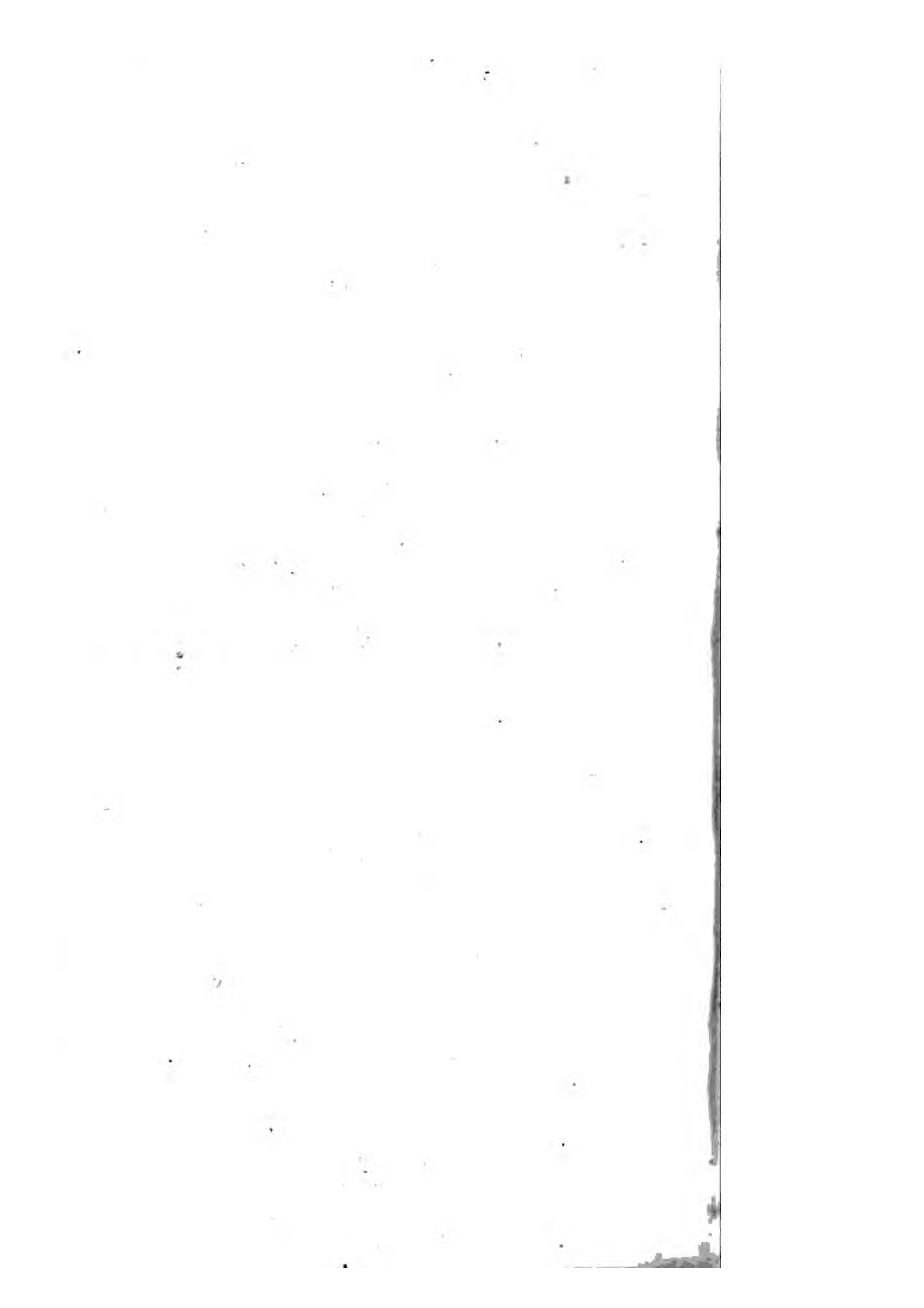
corder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit exposant de faire imprimer lesdites Oeuvres en telle forme , marge , caractere , en un ou plusieurs volumes , & autant de fois que bon luy semblera , & de les vendre ou faire vendre par tout nôtre Royaume pendant le temps de huit années consecutives , à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere en aucun lieu de nôtre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire lesdites Oeuvres en tout ny en partie , sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de quinze cent livres d'amende contre les contrevenans , dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , un tiers au Denonciateur , & l'autre tiers à l'exposant ; & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre

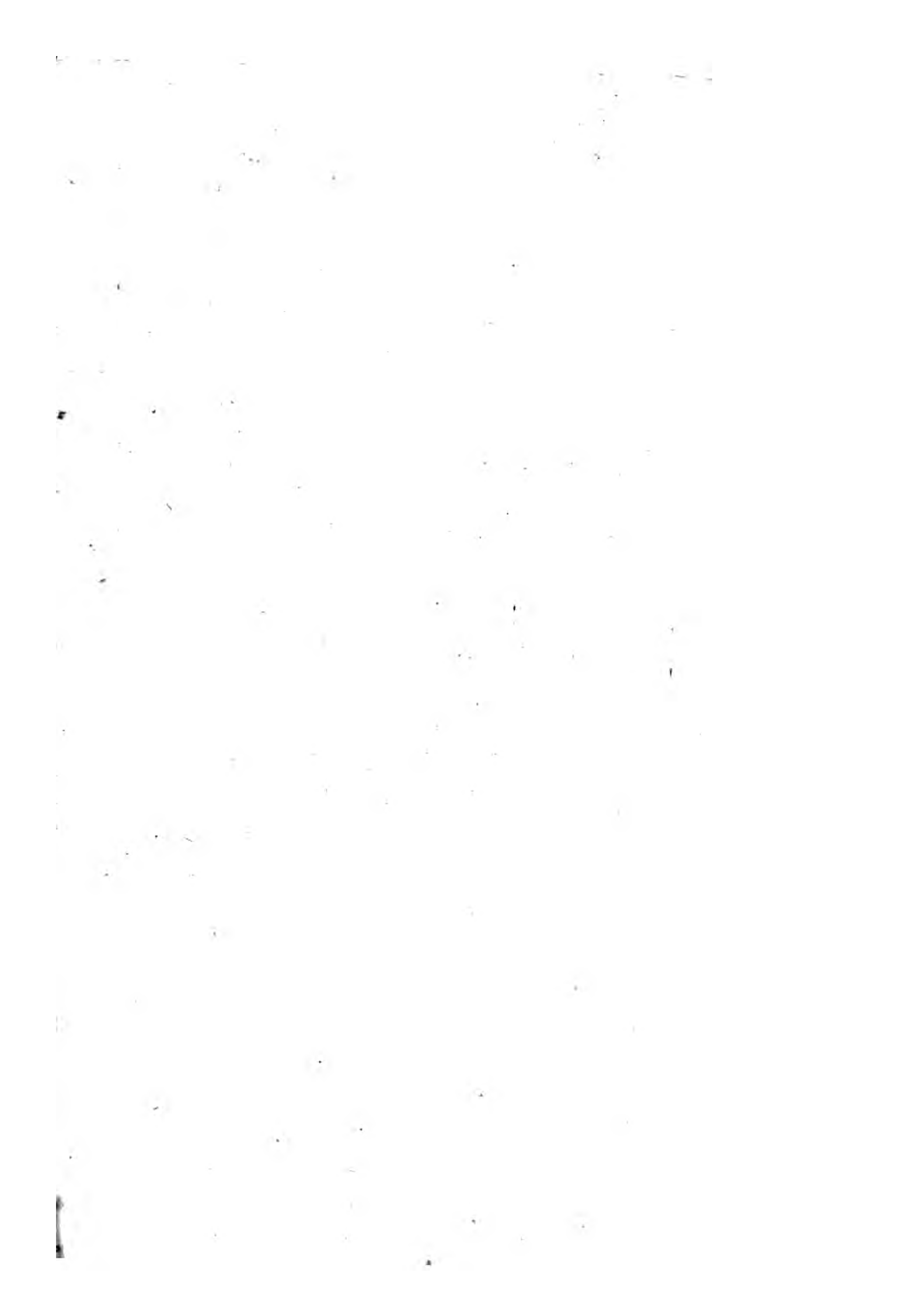
de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de ce jour; que l'impression desdites Oeuvres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdites Oeuvres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution des Presentes tous actes requis

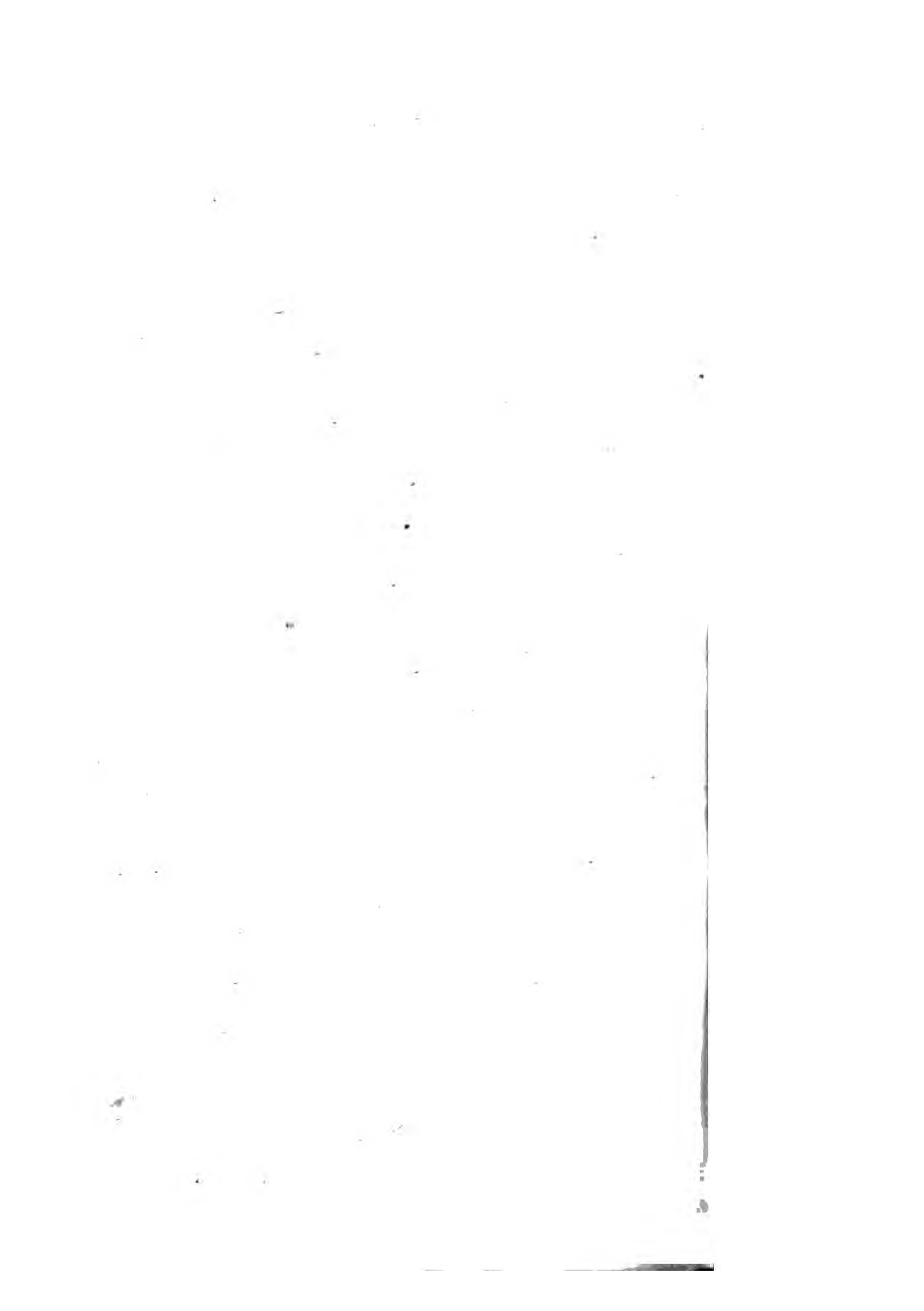
& nécessaires , sans autre permission ,
nonobstant clameur de haro , Chartre
Normande , & Lettres à ce contraires :
C A R tel est nôtre plaisir. D O N N E' à
Versailles le vingt-unième jour de No-
vembre , l'an de grace mil sept cent six ,
& de nôtre Regne le soixante-quatrième.
Signé , Par le Roy en son Conseil , L E
F É B V R E .

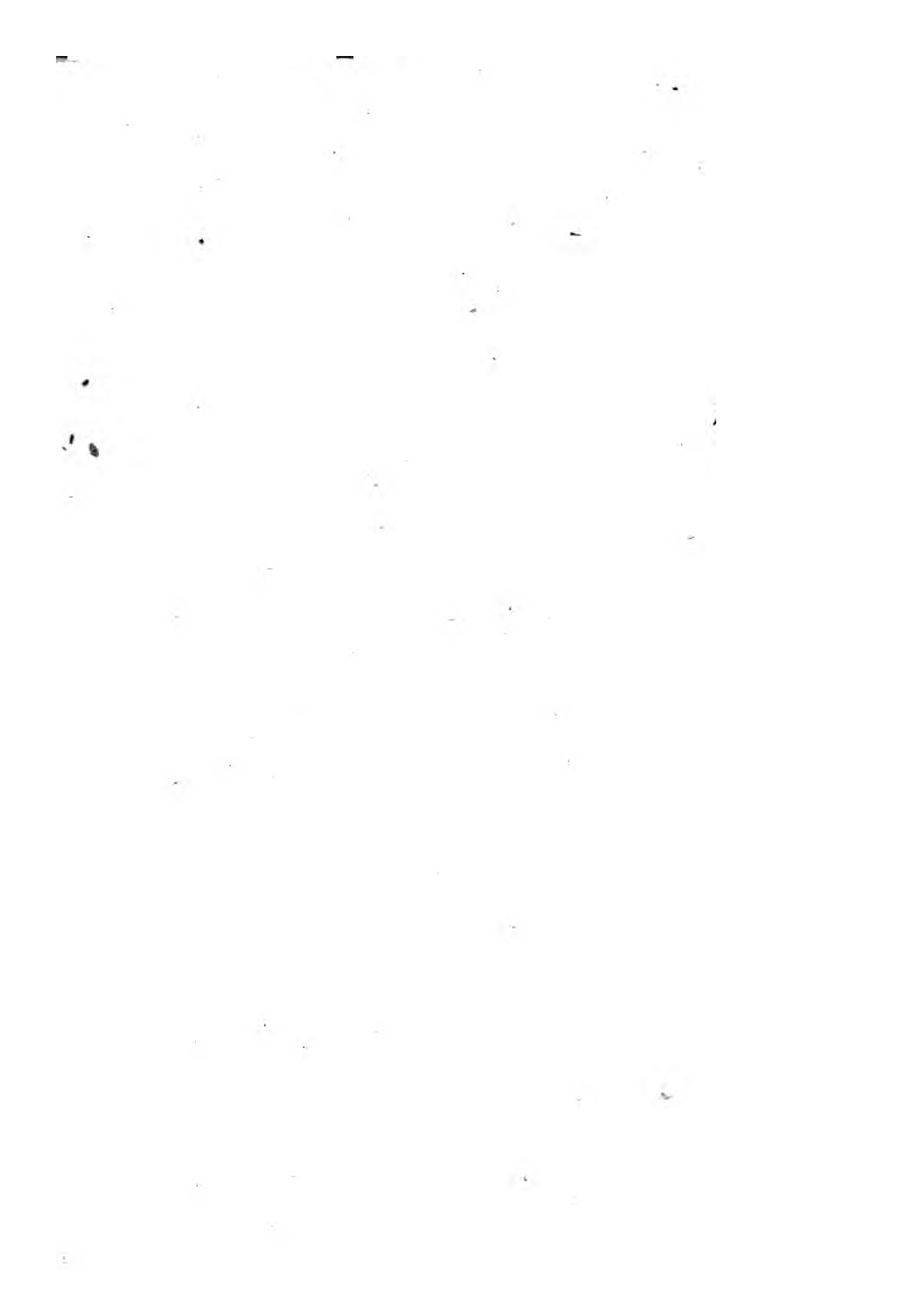
*Registré sur le Livre de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris , con-
formément aux Réglemens , & notamment à
l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A
Paris ce 24. Novembre 1706.*

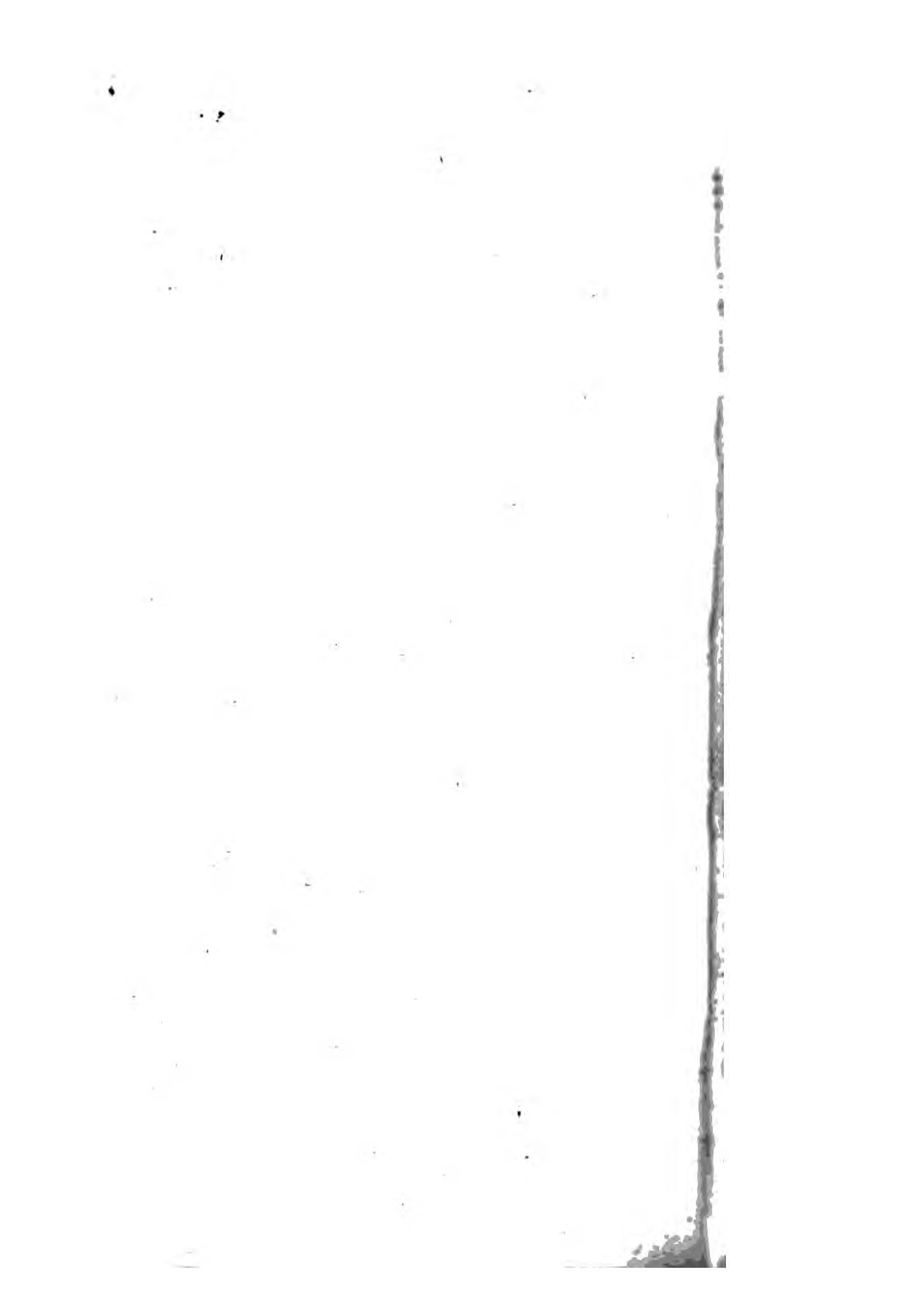
Signé , G U E R I N , Syndic











De fonsoubah 1750
29 juillet.

Virginie a 'Arminius'
have each separate pagination.

Andronic - Tiridate are
paged continuously.

Le jaloux désabusé is
a comedy a app. has been
listed from another collection.





